10298

IV. b-
9-
50-

NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
DE VILLE
ET
DE CAMPAGNE.

TOME SECOND.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE VILLE ET DE CAMPAGNE,

OU CHOIX DE JOLIS ROMANS, CONTES en vers & en proſe, Poéſies diverſes, Anecdotes, Bons-Mots, Faits intéreſſants, Variétés littéraires & hiſtoriques, &c.

ROMANS.

TOME SECOND.

A GENÈVE,

Et ſe trouve A TOULOUSE,
Chez N.-ÉTIENNE SENS, Libraire & Imprimeur, vis-à-vis l'Égliſe St. Rome.

A NISMES,
Chez GAUDE, Frères, Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.

LE SIÈGE DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

MONSIEUR de Vienne, issu d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, n'eut qu'une fille de son mariage avec Mademoiselle de Chauvirey.

La naissance, la richesse, & sur-tout la beauté de Mademoiselle de Vienne, lui donnèrent pour amans déclarés, tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de Monsieur de Vienne. Monsieur de Granson, dont la naissance n'étoit pas inférieure, fut préféré à ses rivaux. Quoiqu'aimable & amoureux, il n'avoit point touché le cœur de Mademoiselle de Vienne, mais la vertu prit la place des sentimens. Elle rempliſſoit ses

devoirs d'une manière ſi naturelle que Monſieur de Granſon put ſe croire aimé : un bonheur qui ne lui coûtoit plus de ſoins ne le ſatisfit pas long-temps.

A peine une année s'étoit écoulée depuis ſon mariage, qu'il chercha dans de nouveaux amuſemens des plaiſirs moins tranquilles. Madame de Granſon vit l'éloignement de ſon mari avec quelque ſorte de peine ; les intérêts de la beauté ne ſont guère moins chers à une jeune perſonne, que ceux de ſon cœur.

Elle étoit depuis ſon enfance liée d'une tendre amitié avec la Comteſſe de Beaumont, ſœur de Monſieur de Canaple. Un jour que la compagnie avoit été nombreuſe chez Madame de Granſon, & que Madame de Beaumont s'étoit apperçue qu'elle ne s'étoit prêtée à la converſation que par une eſpèce d'effort : J'ai envie, lui dit Madame de Beaumont, auſſi-tôt qu'elles furent ſeules, de deviner ce qui vous rend ſi diſtraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit Madame de Granſon, laiſſez-moi vous cacher une foibleſſe dont je ſuis honteuſe. Vous avez tort de l'être, répliqua Madame de Beaumont, vos ſentimens ſont raiſonnables ; Monſieur de Granſon fait tout ce qu'il falloit pour ſe faire aimer de vous, il fait préſentement tout ce qu'il faut pour vous donner de la jalouſie. Je vous aſſure, dit Madame de Granſon, que ſi j'aimois mon mari de la façon que vous le penſez, je ne ſerois point honteuſe de me trouver ſenſible à ſa conduite préſente ; mais je ne l'ai jamais

aimé qu'autant que le devoir l'exigeoit ; ſon cœur n'eſt point néceſſaire au bonheur du mien, c'eſt le mépris de ce que je puis avoir d'agrémens qui m'irrite. Je ſuis humiliée qu'une année de mariage ait éteint l'amour de mon mari ; & je me reproche de me trouver des ſentimens qui ne ſont excuſables que lorſque la tendreſſe les fait naître.

Monſieur votre frère, qui ne m'a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la paſſion de Monſieur de Granſon, & à qui, dans les commencemens de notre mariage, il a peut-être vanté ſon bonheur, ſera bien étonné de le trouver, à ſon retour, amoureux d'une autre femme. Il devroit en être étonné, dit Madame de Beaumont, & je vous aſſure cependant qu'il ne le ſera pas ; il croit qu'on ne peut-être long-temps amoureux & heureux ; mais auſſi il eſt bien éloigné de penſer, comme la plupart des hommes, qu'on peut, ſans intéreſſer la probité, manquer à une femme ; il eſt perſuadé au-coutraire qu'on ne ſauroit mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble ſouvent toute la vie d'une malheureuſe à qui l'on a perſuadé qu'on l'aimeroit toujours. Auſſi, ajouta Madame de Beaumont, mon frère ne s'eſt-il jamais permis d'engagement ſérieux.

Je ſuis tout-à-fait fâchée, répondit Madame de Granſon, de ce que vous m'apprenez ; la liaiſon qui eſt entre Monſieur de Canaple & Monſieur de Granſon, & celle qui eſt entre vous & moi, m'avoient fait

naître l'eſpérance d'en faire mon ami ; mais je crains qu'il ne ſoit auſſi inconſtant en amitié, qu'il l'eſt en amour. Ce n'eſt pas la même choſe, répliqua Madame de Beaumont, l'amitié n'a point, comme l'amour, un but déterminé, & c'eſt ce but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frère ; mais je doute qu'il s'empreſſe d'être de vos amis ; il craint de voir les femmes qu'il pourroit aimer, & vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte ; je crois même que, quoiqu'il ſoit fort aimable, il ne vous le paroîtra point du tout ; car il faut encore vous dire ce petit trait de ſon caractère ; ſon eſprit ne ſe montre jamais mieux que quand il n'a rien à craindre pour ſon cœur. C'eſt-à-dire, répliqua Madame de Granſon, qu'il fait injure toutes les fois qu'il cherche à plaire, & qu'il faudroit l'en haïr. En vérité vous avez un frère bien ſingulier, & ſi vous lui reſſembliez, je ne vous aimerois pas autant que je vous aime.

Quand Madame de Granſon fut ſeule, elle ne put s'empêcher de repaſſer dans ſon eſprit tout ce qu'elle venoit d'entendre ſur le caractère de Monſieur de Canaple. Il croit donc, diſoit-elle, qu'il n'a qu'à aimer pour être aimé. Ah ! que je lui prouverois bien le contraire, & que j'aurois de plaiſir de mortifier ſa vanité ! Ce ſentiment que Madame de Granſon ne ſe reprochoit pas, l'occupoit plus qu'il ne méritoit. Elle s'informoit avec quelque ſorte d'empreſſement, du temps où Monſieur de Canaple devoit venir.

Ce temps ne tarda guère. Monſieur de Granſon annonça à ſa femme l'arrivée de ſon ami, & la pria de trouver bon qu'ils logeaſſent enſemble, comme ils avoient toujours fait. A quelques jours de là, il lui préſenta Monſieur de Canaple : peu d'hommes étoient auſſi bien faits que lui, toute ſa perſonne étoit remplie de grâce, & ſa phyſionomie avoit des charmes particuliers dont il étoit difficile de ſe défendre.

Madame de Granſon, quoique prévenue ſur ſon caractère, ne put s'empêcher de le voir tel qu'il étoit. Pour lui, ſes yeux ſeuls la trouvèrent belle ; & dans cette ſituation où il ne craignoit rien pour ſon repos, il ne contraignit point le talent qu'il avoit naturellement de plaire. Attentif, rempli de ſoins, il voyoit Madame de Granſon à toutes les heures, & il ſe montroit toujours avec de nouvelles grâces, elles faiſoient leur impreſſion. Madame de Granſon fut quelque temps ſans s'en appercevoir, elle croyoit de bonne foi que le deſſein qu'elle avoit de lui plaire, n'étoit que le déſir de mortifier ſa vanité ; mais le chagrin de n'y pas réuſſir l'éclaira ſur ſes ſentimens. Eſt-il poſſible, diſoit-elle, que je ne doive les ſoins du Comte de Canaple qu'à ſon indifférence ! Mais pourquoi vouloir m'en faire aimer ? Qui m'aſſure que je ſerois inſenſible ? Hélas ! le dépit que me cauſe ſon indifférence, ne m'apprend que trop combien je ſuis foible ! loin de chercher à lui plaire, il faut au contraire éviter de le voir. Je ſuis humiliée

de n'avoir pu le rendre ſenſible; & que ſerois-je donc, s'il m'inſpiroit des ſentimens que je duſſe me reprocher ?

Ce projet de fuir Monſieur de Canaple n'étoit pas aiſé à exécuter ; la maiſon de Monſieur de Granſon étoit devenue la ſienne. Elle-même y avoit conſenti ; que penſeroit le public ſi elle changeoit de conduite ? Mais ce qu'elle craignoit beaucoup plus, que penſeroit Monſieur de Canaple ? Ne viendroit-il point à ſoupçonner la vérité ?

Il étoit difficile qu'elle conſervât au milieu de tant d'agitations toute la liberté de ſon eſprit. Elle devint triſte & diſtraite avec tout le monde, & inégale & preſque capricieuſe avec Monſieur de Canaple. Quelquefois entraînée par ſon penchant, elle avoit pour lui des diſtinctions flatteuſes ; mais dès-qu'elle s'en étoit apperçue, elle l'en puniſſoit en le traitant tout-à-fait mal. Il étoit étonné & même affligé de ce qu'il regardoit comme une inégalité d'humeur dans Madame de Granſon. Il lui avoit reconnu tant de mérite, que ſans prendre d'amour pour elle, il avoit pris du-moins beucoup d'eſtime & même beaucoup d'amitié.

Cependant, les mauvais traitemens augmentoient à meſure qu'il plaiſoit davantage. Il craignit à la fin d'avoir déplu, & il en parla à ſa ſœur. Je ſuis perſuadée, lui dit Madame de Beaumont, que Madame de Granſon aime ſon mari plus qu'elle ne croit. Elle eſt jalouſe; peut-être vous ſoupçonne-t-elle d'avoir part à des galanteries dont elle eſt bleſſée. Voilà ce qui cauſe ſon cha-

grin contre vous. Elle eſt bien injuſte, répliqua Monſieur de Canaple, mais je n'en travaillerai pas moins pour ſon repos. Je vais mettre en uſage tout le crédit que j'ai ſur ſon mari, pour l'engager à revenir à elle. En vérité, dit en riant Madame de Beaumont, un homme qui croit que la vivacité de l'amour finit où le bonheur commence, me paroît peu propre à prêcher la fidélité à un mari.

Quelle que ſoit ma façon de penſer, répliqua Monſieur de Canaple, il eſt bien sûr du-moins que je ne pourrois me réſoudre à rendre malheureuſe une femme dont je ſerois aimé, & que j'aurois miſe en droit de compter ſur ma tendreſſe.

Cependant Madame de Granſon, toujours obligée à voir Monſieur de Canaple, ne pouvoit ſe guérir de ſon inclination pour lui. Elle réſolut de paſſer une partie de l'été à Vermanton, dans une terre de ſon mari. Monſieur de Granſon, que la préſence de ſa femme contraignoit un peu, conſentit ſans peine à ce qu'elle vouloit; mais il ne la laiſſa pas long-temps dans ſa ſolitude. Il ſe brouilla peu de temps après avec ſa maîtreſſe. Monſieur de Canaple profita de cette conjoncture, & lui repréſenta ſi vivement ce qu'il devoit à ſa femme, qu'il l'obligea de l'aller retrouver.

L'abſence de Monſieur de Canaple, & les reproches qu'elle ne ceſſoit de ſe faire, d'être ſenſible, malgré ſon devoir, pour un homme dont l'indifférence ne laiſſoit même aucune excuſe à ſa foibleſſe, avoient produit

quelqu'effet. Monſieur de Granſon la trouva embellie, & il ſe remit à l'aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevoit les empreſſemens de ſon mari avec plus de complaiſance qu'elle n'avoit encore fait ; il lui ſembloit qu'elle lui devoit ce dédommagement, & qu'elle n'en pouvoit trop faire pour réparer le tort ſecret qu'elle ſe ſentoit.

Tant qu'elle avoit été ſeule, elle avoit évité, ſous ce prétexte, de recevoir du monde ; la préſence de Monſieur de Granſon le fit ceſſer, & attira dans le château tous les hommes & toutes les femmes de condition du voiſinage. Monſieur de Canaple preſſé par ſon ami y vint auſſi. Madame de Granſon qui s'étoit bien promiſe de ne le plus diſtinguer des autres, par l'accueil qu'elle lui faiſoit, le reçut & vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conſeil qu'il avoit donné, & ſe confirma, par là, dans l'opinion où il étoit déjà, de la paſſion de Madame de Granſon pour ſon mari.

Monſieur de Granſon aimoit les plaiſirs, ſa femme attentive à lui plaire, ſe prêtoit à tous les amuſemens que la campagne peut fournir. On chaſſoit, on alloit à la pêche, & ſouvent on paſſoit les nuits entières à danſer. Le Comte de Canaple faiſoit voir dans tous ces différents exercices, ſa bonne grâce & ſon adreſſe ; comme il n'aimoit rien, il étoit galant avec toutes les femmes, il plaiſoit à toutes ; & parmi celles qui étoient chez Madame de Granſon, il y en avoit plus d'une auprès de laquelle il eût pu

réuſſir, s'il eût voulu, mais il étoit bien éloigné de le vouloir.

Monſieur de Châlons, dont les terres étoient peu éloignées, vint des premiers voir Monſieur & Madame de Granſon; il avoit fait ſes premières armes avec le Comte de Canaple. Ils ſe revirent avec plaiſir, & renouèrent une amitié qui avoit commencé dès leur plus tendre jeuneſſe. Monſieur de Châlons engagea le Comte de Canaple de venir paſſer quelque temps avec lui dans une terre qu'il avoit à une lieue de Vermanton; la chaſſe étoit leur principale occupation. Le Comte de Canaple entraîné à la pourſuite d'un cerf, ſe trouva ſeul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connoiſſoit toutes les routes, & qu'il ſe vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il étoit ſi tard quand il y arriva, & celui qui lui ouvrit la porte étoit ſi endormi, qu'à peine put-il obtenir qu'il lui donnât de la lumière. Il monta tout de ſuite dans ſon appartement dont il avoit toujours une clef; la lumière qu'il portoit s'éteignit dans le tems qu'il en ouvrit la porte, il ſe déshabilla & ſe coucha le plus promptement qu'il put.

Mais, qu'elle fut ſa ſurpriſe, quand il s'apperçut qu'il n'étoit pas ſeul, & qu'il comprit, par la délicateſſe d'un pied qui vint s'appuyer ſur lui, qu'il étoit couché avec une femme; il étoit jeune & ſenſible. Cette aventure, où il ne comprenoit rien, lui donnoit déjà beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormoit toujours, s'ap-

procha de façon à lui faire juger très-avantageuſement de la beauté de ſon corps.

De pareils momens ne ſont pas ceux de la réflexion. Le Comte de Canaple n'en fit aucune, & profita du bonheur qui venoit s'offrir à lui. Cette perſonne qui ne s'étoit preſque pas éveillée, ſe rendormit auſſi-tôt profondément, mais ſon ſommeil ne fut pas reſpecté. Mon Dieu, dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laiſſer dormir. La voix de Madame de Granſon que le Comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble & dans une agitation qu'il n'avoit jamais éprouvée. Il regagna la place où il s'étoit mis d'abord, & attendit, avec une crainte qui lui ôtoit preſque la reſpiration, le moment où il pourroit ſortir. Il ſortit enfin, & ſi heureuſement qu'il ne fut vu de perſonne, & regagna la maiſon de Monſieur de Châlons.

L'extaſe & le raviſſement l'occupèrent d'abord tout entier. Madame de Granſon ſe préſentoit à ſon imagination, avec tous ſes charmes; il ſe reprochoit de n'y avoir pas été ſenſible; il lui en demandoit pardon. Qu'ai-je donc fait juſqu'ici, diſoit-il? Ah! que je réparerai bien, par la vivacité de mes ſentimens, le temps que j'ai perdu! Mais, ajoutoit-il, me pardonnerez-vous mon indifférence, oublierez-vous que j'ai pu vous voir ſans vous adorer?

La raiſon lui revint enfin, & lui fit connoître ſon malheur. Il vit avec étonnement & avec effroi, qu'il venoit de trahir ſon ami, & de faire le plus ſenſible outrage

à une femme qu'il reſpectoit bien plus alors qu'il ne l'avoit jamais reſpectée. Son ame étoit déchirée par la honte & le repentir qu'il ſentoit pour la première fois. Il ne pouvoit durer avec lui-même; cette probité dont il avoit fait une profeſſion ſi délicate, s'élevoit contre lui, lui exageroit ſon crime, & ne lui permettoit aucune excuſe.

J'ai donc mérité, diſoit-il, la haine de la ſeule femme que je pouvois aimer. Comment oſerai-je me préſenter à ſes yeux? Irai-je braver ſa colère? Irai-je la faire rougir de mon crime? Non, il faut m'éloigner pour jamais, & lui donner, en me condamnant à une abſence éternelle, la ſeule ſatisfaction que je puiſſe lui donner.

Cette réſolution ne tenoit pas long-temps, l'amour reprenoit ſes droits, & l'idée même de ce crime qu'il déteſtoit, ramenoit malgré lui, quelque douceur dans ſon ame. Il alloit juſqu'à eſpérer qu'il ne ſeroit jamais connu. Mais ſi cette penſée le conſoloit, elle n'augmentoit pas ſa hardieſſe. Comment oſera-t-il la recevoir en ſe ſentant ſi coupable?

Madame de Granſon ne s'étoit éveillée que long-temps après le départ du Comte de Canaple. Elle avoit été obligée de céder ſon appartement à Madame la Comteſſe d'Artois, qui avoit paſſé chez elle en allant dans ſes terres. Monſieur de Granſon étoit parti avant l'arrivée de la Ducheſſe, pour une affaire preſſée, & avoit aſſuré ſa femme qu'il reviendroit la même nuit. Elle avoit

cru, qu'inſtruit par ſes gens, il étoit venu la trouver dans l'appartement de Monſieur de Canaple. Comme elle étoit prête de ſe lever, elle apperçut quelque choſe dans ſon lit, qui brilloit, & vit avec ſurpriſe que c'étoit la pierre d'une bague qui avoit été donnée par le Roi Philippe de Valois, au Comte de Canaple, pour le récompenſer de ſa valeur, & qu'il ne quittoit jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne ſavoit que penſer; les ſoupçons qui lui venoient dans l'eſprit, l'accabloient de douleur. Il lui reſtoit pourtant encore quelqu'incertitude, mais l'arrivée de Monſieur de Granſon ne la lui laiſſa pas long-temps.

Il vint dans la matinée, & vint, en lui faiſant mille careſſes, & lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre! Son malheur qui n'étoit plus douteux, lui parut tel qu'il étoit; la pâleur de ſon viſage, & un tremblement général qui la ſaiſit, firent craindre à Monſieur de Granſon qu'elle ne fût malade; il le lui demanda avec inquiétude, & la preſſa de ſe remettre au lit. Loin de l'écouter, elle ſortit avec précipation d'un lieu qui lui rappeloit ſi vivement ſa honte.

Madame la Comteſſe d'Artois voulut partir cette même matinée. Madame de Granſon ne fit nul effort pour la retenir. Le départ de Monſieur de Granſon, qui ſe crut obligé d'accompagner Madame la Comteſſe d'Artois juſque chez elle, lui donna la triſte liberté de s'y livrer à ſa douleur; il n'y en

eut jamais de plus ſenſible, elle ſe voyoit offenſée de la manière la plus cruelle, par un homme qu'elle avoit eu la foibleſſe d'aimer. Elle s'en croyoit mépriſée, & cette penſée lui donnoit tant de reſſentiment contre lui, qu'elle le haïſſoit alors autant qu'elle l'avoit aimé.

Quoi! diſoit-elle, cet homme qui craindroit de manquer à la probité, s'il laiſſoit croire à une femme qu'il a de l'amour pour elle, ceſſe d'être vertueux pour moi ſeule; encore ſi j'avois dans mon malheur l'eſpérance de me venger. Mais il faut étouffer mon reſſentiment pour en cacher la honteuſe cauſe. Que deviendrois-je, grand Dieu, ſi ce funeſte ſecret pouvoit être pénétré?

Elle paſſa le jour & la nuit abymée dans ſa triſte penſée. Son mari revint le lendemain, & avec lui pluſieurs perſonnes de qualité, à qui il avoit fait promettre de le venir voir. Madame de Beaumont étoit du nombre. Dans toute autre circonſtance Madame de Granſon l'auroit vue avec plaiſir; mais Madame de Beaumont étoit ſœur de Monſieur de Canaple, ſa préſence redoubloit l'embarras de Madame de Granſon. Pour y mettre le comble, elle demanda à ſon amie des nouvelles de ſon frère. Madame de Granſon répondit en rougiſſant, & d'un air interdit, qu'il n'étoit pas dans le château, & ſe preſſa de changer de converſation.

Madame de Beaumont ne fut pas long-

temps ſans s'appercevoir de la triſteſſe profonde, où ſon amie étoit plongée. Ne me direz-vous point, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva baignée dans ſes larmes, ce qui cauſe l'affliction où je vous vois. Je ne le ſais pas moi-même, répondit Madame de Granſon. Madame de Beaumont fit encore quelqu'inſtance, mais elle vit ſi bien qu'elle augmentoit le chagrin de ſon amie, qu'elle ceſſa de lui en parler.

Il y avoit déjà pluſieurs jours que Monſieur de Canaple étoit abſent. Monſieur de Granſon lui écrivit pour le preſſer de revenir. Il en conclut que Madame de Granſon n'étoit pas inſtruite; & preſſé par le déſir de la revoir, il ſe mit promptement en chemin; mais à meſure qu'il approchoit, ſes eſpérances s'évanouiſſoient, & ſa crainte augmentoit; & peut-être ſeroit-il retourné ſur ſes pas, s'il n'avoit été rencontré par un homme de la maiſon.

Il arriva ſi troublé, ſi éperdu, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir. Tout le monde étoit occupé au jeu. Madame de Granſon ſeule rêvoit dans un coin de la chambre, il alla à elle d'un pas chancelant; &, ſans oſer la regarder, dit quelques paroles mal articulées. Le trouble où elle étoit elle-même, ne lui permit pas de faire attention à celui du Comte de Canaple.

Ils gardoient le ſilence l'un & l'autre, quand elle laiſſa tomber un ouvrage qu'elle tenoit, il s'empreſſa pour le relever; & en le lui préſentant, ſans en avoir le deſſein,

ſa main toucha celle de Madame de Granſon. Elle la retira avec promptitude, & jetta ſur lui un regard plein d'indignation. Il en fut terraſſé, & ne pouvant plus être maître de lui-même, il alla s'enfermer dans ſa chambre. Ce lieu où il avoit été ſi heureux, préſentoit en vain des images agréables à ſon ſouvenir, il ne ſentoit que le malheur d'être haï.

La façon dont Madame de Granſon l'avoit regardé, ſon air embarraſſé, ſon ſilence, tout montroit qu'elle connoiſſoit ſon crime. Hélas! diſoit-il, ſi elle pouvoit auſſi connoître mon repentir. Mais il ne m'eſt pas même permis de le lui montrer, il ne m'eſt pas permis de mourir à ſes pieds. Que je connoiſſois mal l'amour, quand je croyois qu'il ne ſubſiſtoit qu'à l'aide des déſirs. Ce n'eſt pas la félicité dont j'ai joui que je regrette, elle ne ſeroit rien pour moi, ſi le cœur n'en aſſaiſonnoit le don. Un regard feroit mon bonheur. Il réſolut enſuite de faire perdre à Madame de Granſon, par ſon reſpect & ſa ſoumiſſion, le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé, & de ſe conduire de façon qu'elle pût ſe flatter que lui-même ne s'en ſouvenoit plus. L'amitié qui étoit entre lui & Monſieur de Granſon, ne mettoit point d'obſtacle à ſon deſſein. Il ne s'agiſſoit pas d'être aimé, il vouloit ſeulement n'être pas haï.

Madame de Beaumont apprit, à ſon retour de la promenade, l'arrivée de ſon frère; elle alla le chercher avec empreſſe-

ment. Ils ſe demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils ne s'étoient vus : & ce fut pour la première fois que le Comte de Canaple ſe déguiſa à une ſœur qu'il aimoit tendrement.

Il eut cependant cédé au déſir de parler de Madame de Granſon, s'il n'avoit ſenti qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de prononcer ce nom, comme il le prononçoit autrefois. Madame de Beaumont prévint la queſtion qu'il n'oſoit lui faire. Vous avez réuſſi, lui dit-elle, Granſon eſt plus amoureux de ſa femme qu'il ne l'a jamais été. Elle eſt donc bien contente, dit Monſieur de Canaple, avec un trouble qu'il eut de la peine à cacher. Je n'y comprends rien, répliqua Madame de Beaumont, elle aime ſon mari, elle en eſt aimée ; cependant elle a un chagrin ſecret qui la dévore, & qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent Monſieur de Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyoit que trop qu'il étoit l'auteur de ces larmes ; & la jalouſie qui commençoit à naître dans ſon cœur contre un mari aimé, achevoit de le déſeſpérer. Il eût bien voulu reſter ſeul, mais il falloit rejoindre la compagnie ; malgré tous ſes efforts il parut d'une triſteſſe qui fut remarquée par Madame de Granſon : celle où elle étoit plongée elle-même, en devint un peu moindre.

On ſoupa, on paſſa la ſoirée à différents jeux ; le haſard plaça toujours Monſieur de Canaple auprès de Madame de Granſon.

Il ne pouvoit s'empêcher d'attacher les yeux ſur elle ; mais il les baiſſoit d'un air timide dès qu'elle s'en appercevoit, & il ſembloit lui demander pardon de ſon audace.

Il ſe rappella qu'elle lui avoit écrit autrefois quelques lettres, qu'il avoit gardées. L'impatience de les relire ne lui permit pas d'attendre ſon retour à Dijon. Il envoya un valet-de-chambre chercher la caſſette qui les renfermoit. Ces lettres lui paroiſſoient alors bien différentes de ce qu'elles lui avoient paru autrefois. Quoiqu'elles ne continſſent que des bagatelles, il ne pouvoit ſe laſſer de les relire ; les témoignages d'amitié qui s'y trouvoient, lui donnèrent d'abord un plaiſir ſenſible, mais ce plaiſir fut de peu de durée ; il n'en ſentoit que mieux la différence du traitement qu'il éprouvoit alors.

Madame de Granſon étoit pourtant moins animée contre lui ; la conduite reſpectueuſe qu'il gardoit avec elle, faiſoit peu-à-peu ſon effet ; mais elle ne diminuoit ni ſa honte ni ſon embarras, peut-être même en étoient-ils augmentés. Monſieur de Granſon y mettoit le comble par les empreſſemens peu ménagés qu'il avoit pour elle. Il en coûtoit à ſa modeſtie d'y répondre ; & n'y répondre point c'eût été une eſpèce de faveur pour le Comte de Canaple en étoit ſouvent le témoin.

Que ne ſouffroit-il pas dans ces occaſions ? Il ſortoit quelquefois ſi déſeſpéré, de la chambre de Madame de Granſon, qu'il

formoit le deſſein de n'y rentrer jamais. Je me ſuis plongé moi-même dans l'abyme où je ſuis, diſoit-il ; ſans moi, ſans mes ſoins, Granſon livré à ſon inconſtance, auroit donné tant de dégoût à ſa femme, qu'elle auroit ceſſé de l'aimer ; & je ſerois du-moins délivré du ſupplice de la voir ſenſible pour un autre. Mais, reprenoit-il, ai-je oublié que cet homme qui excite ma jalouſie, eſt mon ami ? Voudrois-je lui enlever les douceurs de ſon mariage ? Eſt-il poſſible que la paſſion m'égare juſqu'à ce point ? Je ne connois plus d'autres ſentimens, d'autres devoirs que ceux de l'amour. Tout ce que j'avois de vertu m'eſt enlevé par cette funeſte paſſion ; & loin de la combattre je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir Madame de Granſon, que je devrois fuir. Il faut m'éloigner & regagner, ſi je puis, cet état heureux où je pouvois être avec moi-même, où je pouvois avec ſatisfaction connoître le fond de mon ame.

Monſieur de Canaple n'étoit pas le ſeul qui prenoit cette réſolution ; c'étoit pour l'éviter que Madame de Granſon étoit venue à la campagne. Le même motif la preſſoit de retourner à Dijon.

Madame de Beaumont & le reſte de la compagnie partirent quelques jours avant celui où Madame de Granſon avoit fixé ſon départ. Le ſeul Comte de Canaple demeura. Il crut que dans le deſſein où il étoit de fuir Madame de Granſon pour jamais, il pouvoit

ſe permettre la ſatisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitoit avec un ſoin extrême de ſe trouver avec lui. Et quoiqu'il le déſirât, il ſe craignoit trop lui-même pour en chercher l'occaſion.

Le haſard fit ce qu'il n'eût oſé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla ſe promener dans un bois qui étoit près du château. Sa promenade avoit duré déjà aſſez long-temps, quand il apperçut Madame de Granſon aſſiſe ſur le gazon à quelques pas de lui. Sans ſavoir même ce qu'il faiſoit, il s'avança vers elle. La vue du Comte de Canaple, ſi proche d'elle, la fit treſſaillir, & ſe levant d'un air effrayé, elle s'éloigna avec beaucoup de diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l'étonnement & la confuſion l'avoient rendu immobile; & Monſieur de Granſon qui le cherchoit pour lui faire part des lettres qu'il venoit de recevoir, le trouva encore dans la même place, ſi occupé dans ſes penſées, qu'il lui demanda plus d'une fois inutilement ce qu'il faiſoit là.

Il répondit, enfin le mieux qu'il put à cette queſtion. Monſieur de Granſon occupé de ce qu'on lui mandoit, ne fit nulle attention à ſa réponſe. La trève, lui dit-il, vient d'être rompue entre la France & l'Angleterre. Monſieur de Vienne, mon beau-père, eſt nommé Gouverneur de Calais; on croit qu'Edouard en veut à la Picardie, & que tout l'effort de la guerre ſera de ce côté-là. Il ne me conviendroit pas de reſter chez moi,

tandis que toute la France ſera en armes : je veux offrir mes ſervices au Roi; mais comme mon beau-père, qui a ordre de partir pour ſon Gouvernement, ne peut me préſenter, j'attends ce ſervice de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le Comte de Canaple, ſe préſente tout ſeul, je ferai cependant ce qui conviendra ; mais ſi vous voulez que nous allions enſemble à la Cour, nous n'avons pas un moment à perdre. La compagnie de gens-d'armes, que j'ai l'honneur de commander, eſt actuellement en Picardie. Jugez quelle ſeroit ma douleur, ſi, pendant mon abſence, il y avoit quelqu'action. Je ne vous demande, lui dit Monſieur de Granſon, que deux jours. J'irai, répliqua le Comte de Canaple, vous attendre à Dijon, où j'ai quelqu'affaire à régler.

Le Comte de Canaple qui craignoit, après ce qui venoit de ſe paſſer, la vue de Madame de Granſon, trouvoit une eſpèce de conſolation dans la néceſſité où il étoit de partir. Mais il penſa bien différemment, lorſqu'en arrivant au château, il apprit que ſous le prétexte d'une indiſpoſition, elle s'étoit miſe au lit, & qu'elle avoit ordonné que perſonne n'entrât dans ſa chambre. Cet ordre, dont il ne vit que trop qu'il étoit l'objet, le pénétra de douleur. Si j'avois pu la voir, diſoit-il, ma triſteſſe lui auroit dit ce que je ne puis lui dire. Peut-être m'accuſe-t-elle de hardieſſe, elle auroit du-moins pu lire dans mes yeux, & dans toute ma

contenance, combien j'en ſuis éloigné. L'abſence ne me paroiſſoit ſupportable qu'autant qu'elle étoit une marque de mon reſpect ; ce n'eſt qu'à ce prix que je puis m'y réſoudre. Il faut du-moins que Madame de Granſon ſache que je la fuis, pour m'impoſer les lois qu'elle m'impoſeroit, ſi elle daignoit m'en donner.

Il ne pouvoit ſe réſoudre à s'éloigner, il eſpéroit que Monſieur de Granſon entreroit dans la chambre de ſa femme, & qu'il pourroit le ſuivre. Mais Madame de Granſon qui craignoit ce que le Comte de Canaple eſpéroit, fit prier ſon mari de la laiſſer repoſer.

Il fallut enfin, après avoir fait tout ce qui lui fut poſſible, partir ſans la voir. La compagnie de gens-d'armes de Monſieur de Châlons étoit auſſi en Picardie. Le Comte de Canaple réſolut de paſſer chez ſon ami pour l'inſtruire de ce qu'il venoit d'apprendre. Monſieur de Châlons n'étoit pas chez lui, il arriva tard, & retint le Comte de Canaple ſi long-temps qu'il ne put partir que le lendemain.

Il avoit marché une partie de la journée, quand, en montant une colline, un de ſes gens lui fit appercevoir un chariot des livrées de Monſieur de Granſon, que les chevaux entraînoient avec beaucoup de violence dans la pente de la colline. Il reconnut bientôt une voix dont il entendit les cris. C'étoit celle de Madame de Granſon. Il vola à la tête des chevaux ; après les avoir arrêtés,

il s'approcha du chariot. Madame de Granſon y étoit évanouie, il la prit entre ſes bras, & la porta ſur un petit tertre de gazon. Tous ceux de l'équipage, occupés à raccommoder le chariot, ou à aller chercher du ſecours dans une maiſon voiſine, le laiſsèrent auprès d'elle. Il y étoit ſeul. Elle étoit entre ſes bras. Quel moment, s'il avoit pu en goûter la douceur ! Mais il ne devoit qu'à la fortune ſeule l'avantage dont il jouiſſoit. Madame de Granſon n'y auroit pas donné ſon aveu.

Elle reprit connoiſſance dans le temps que ceux qui étoient allé chercher du ſecours revenoient, & ſans avoir tourné les yeux ſur le Comte de Canaple, elle demanda de l'eau. Il s'empreſſa pour lui en préſenter, elle le reconnut alors, & ſon premier mouvement fut de le refuſer. La triſteſſe qu'elle vit dans ſes yeux, ne lui en laiſſa pas la force. Elle prit ce qu'il lui préſentoit. Cette faveur, qui n'en étoit une que par le premier refus, répandit dans l'ame du Comte de Canaple, une joie qu'il n'avoit jamais éprouvée. Madame de Granſon ſe reprochoit ce qu'elle venoit de faire. Embarraſſée de ce qu'elle devoit dire, elle gardoit le ſilence, quand Monſieur de Granſon vint encore augmenter ſon embarras. Elle lui laiſſa le ſoin de remercier Monſieur de Canaple, du ſecours qu'elle en venoit de recevoir ; & ſans lever les yeux, ſans prononcer une parole, elle remonta dans ſon chariot.

Monſieur de Canaple, qui n'étoit plus ſoutenu par le plaiſir de voir Madame de Granſon, s'apperçut qu'il avoit été bleſſé en arrêtant les chevaux. Comme il avoit peine à monter à cheval, Monſieur de Granſon lui propoſa d'aller ſe mettre dans le chariot de ſa femme. Mais quelque plaiſir qu'il eût trouvé à être pluſieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire & de l'embarraſſer, lui donna le courage de refuſer une choſe qu'il auroit voulu accepter aux dépens de ſa vie.

Madame de Granſon fut pendant toute la route dans une confuſion de penſées & de ſentimens, qu'elle n'oſoit examiner. Elle eut voulu, s'il lui eût été poſſible, ne ſe ſouvenir, ni des offenſes, ni des ſervices du Comte de Canaple. L'accident qui lui étoit arrivé, en lui fourniſſant le prétexte de garder le lit, la diſpenſa de le voir.

Le témoignage que Monſieur de Canaple rendit de Monſieur de Granſon, en le préſentant au Roi, lui attirèrent de la part de ce Prince, des diſtinctions flatteuſes. Dès que Monſieur de Canaple ne ſe crut plus néceſſaire au ſervice de ſon ami, il alla en Picardie rejoindre ſa troupe. Monſieur de Châlons, animé d'un déſir qui n'étoit pas moins fort que celui de la gloire, l'avoit dévancé. Ils s'étoient donné rendez-vous à Boulogne. Monſieur de Canaple fut étonné de ne l'y pas trouver, & d'apprendre qu'il ne s'y étoit arrêté qu'un moment, & qu'on ignoroit où il étoit. Inquiet pour ſon ami

d'une abſence qui, même dans la circonſtance préſente, pouvoit faire tort à ſa fortune, il alloit envoyer à Calais où on lui avoit dit qu'il pourroit en apprendre des nouvelles, lorſqu'un homme attaché à Monſieur de Châlons, vint le prier de l'aller joindre dans un lieu qu'il lui indiqua.

Le Comte de Canaple fut ſurpris de trouver Monſieur de Châlons dans ſon lit; & d'apprendre qu'il étoit bleſſé. Il alloit lui en demander la cauſe; Monſieur de Châlons prévint ſes queſtions. J'ai beſoin de votre ſecours, lui dit-il, dans l'occaſion la plus preſſante de ma vie. Ne croyez cependant pas, mon cher Canaple, que ce ſoit à ce beſoin que vous deviez ma confiance. Je vous aurois dit en Bourgogne ce que je vais vous dire, ſi votre ſévérité ſur tout ce qui eſt galanterie & amour, ne m'avoit retenu. Vous avez tort, dit Monſieur de Canaple, de craindre ce que vous appellez ma ſévérité, je ne condamne l'amour que parce que les hommes y mettent ſi peu d'importance, qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes. Vous allez juger, reprit Monſieur de Châlons, ſi je mérite des reproches de cette eſpèce.

Mon père m'envoya il y a environ deux ans en Picardie, recueillir la ſucceſſion de ma mère. Je fus dans une terre conſidérable ſituée à quelque diſtance de Calais, qui lui appartenoit. Les affaires ne rempliſſoient pas tout mon temps. Je cherchai des amuſemens conformes à mon âge & à mon humeur.

humeur. Un Gentilhomme de mes voiſins, me mena chez Monſieur le Comte de Mailly, qui paſſoit l'automne dans une terre peu éloignée de la mienne ; il fit de ſon mieux pour me bien recevoir. Mais la beauté de Mademoiſelle de Mailly ſa fille, qui étoit avec lui, auroit peu lui en épargner le ſoin. Je n'ai point vu de traits plus réguliers, & ce qui ſe trouve rarement enſemble, plus de grâce & d'agrément. Son eſprit répond à ſa figure, & je crus la beauté de ſon ame ſupérieure à l'un & à l'autre. Je l'aimai auſſi-tôt que je la vis ; je ne fus pas long-temps ſans le lui dire. Mais, quoiqu'elle m'ait flatté ſouvent depuis, que ſon cœur s'étoit déclaré d'abord pour moi, je n'eus le plaiſir de l'entendre dire, que lorſque mon amour fut approuvé par Monſieur de Mailly.

Le conſentement de mon père manquoit ſeul à mon bonheur ; je me diſpoſai à aller le lui demander ; & bien sûr de l'obtenir, je partis ſans affecter une triſteſſe que je ne ſentois pas. C'étoit preſque ne point quitter Mademoiſelle de Mailly, que d'aller travailler à ne m'en plus ſéparer. Je lui diſois naturellement tout ce que je penſois. Je n'en ſuis point étonnée, me répondit-elle, les occupations que vous allez avoir, dont je ſuis l'objet, vous tiendront lieu de moi ; ma ſituation eſt bien différente, je vais être ſans vous, & je ne ferai rien pour vous.

Mon père reçut la propoſition du mariage, comme je l'avois eſpéré, il ſe diſpoſoit même à partir avec moi. Mais tous nos

projets furent renverſés par une lettre qu'il reçut du Roi ; ce Prince lui mandoit qu'il alloit remettre les Flamands dans leur devoir, qu'il avoit beſoin d'être ſecondé par ſes bons ſerviteurs, qu'il lui ordonnoit de le venir joindre avec moi, que le deſtinant à des emplois plus importants, il me donneroit à commander la compagnie de gens-d'armes, que mon père commandoit alors.

Les mouvemens de l'armée qui s'aſſembloit de tous côtés, ne nous permettoient pas de différer notre départ ; & malgré la douleur que j'en reſſentois, je ne pouvois me diſſimuler ce qu'exigeoient de moi l'honneur & le devoir. J'écrivis à Monſieur le Comte de Mailly la néceſſité où j'étois de différer mon mariage juſqu'à mon retour de Flandres, & la peine que me cauſoit ce retardement. Que ne dis-je point à ſa fille ! Cette abſence, bien différente de la première, ne m'offroit aucun dédommagement, & me laiſſoit en proie à toute ma douleur, il n'y en a jamais eu de plus ſenſible ; & ſi la crainte de me rendre indigne de ce que j'aimois ne m'avoit ſoutenu, je n'aurois pas eu la force de m'éloigner. Les réponſes que je reçus de Calais, augmentèrent encore mon amour.

La bataille de Caſſel où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je ſentis vivement cette perte, & j'allai chercher auprès de Mademoiſelle de Mailly la ſeule conſolation que je pouvois avoir. Il y avoit quelque temps que je n'avois eu de ſes nou-

velles. J'en attribuois la cauſe à la difficulté de me faire tenir ſes lettres, & je n'avois ſur cela que cette eſpèce d'inquiétude ſi naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais où j'appris qu'elle étoit avec Monſieur de Mailly. Je la trouvai ſeule chez elle ; & au-lieu de la joie que j'attendois, elle me reçut avec des larmes.

Je ne puis vous dire à quel point j'en fus troublé. Vous pleurez, m'écriai-je ! Grand Dieu ! Que m'annoncent ces larmes ? Elles vous annoncent, me répondit-elle en pleurant toujours, que notre fortune eſt changée, & que mon cœur ne l'eſt point. Ah ! repris-je avec tranſport, Monſieur de Mailly veut manquer aux engagemens qu'il a pris avec moi. Mon père, reprit-elle, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt coupable : écoutez, & promettez que vous ne le haïrez pas.

Quelque temps après votre départ, il vit dans une maiſon Madame du Boulai. Quoiqu'elle ne ſoit plus dans la première jeuneſſe, elle en a conſervé la fraîcheur & les agrémens. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d'un âge très-différent du ſien, & d'un humeur difficile, lui a attiré l'eſtime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous ces avantages l'eſprit le plus ſéduiſant. Maîtreſſe de ſes goûts & de ſes ſentimens, elle n'a que ceux qui lui ſont utiles.

Mon père, dont l'ame eſt ſuſceptible de paſſion, prit de l'amour pour elle, & lui propoſa de l'épouſer. J'ai un fils que j'aime,

lui répondit-elle, & qui, par ſa naiſſance, & par ſes qualités perſonnelles, eſt digne de Madémoiſelle de Mailly ; ſi vous m'aimez autant que vous le dites, il faut pour m'autoriſer à me donner à vous, que nous ne faſſions qu'une même famille.

Mon père étoit amoureux, continua Mademoiſelle de Mailly ; ſans ſe ſouvenir des engagemens qu'il avoit pris avec vous, il vint me propoſer d'épouſer Monſieur du Boulai. La douleur que me donna cette propoſition, rappella toute ſa tendreſſe pour moi ; il ne me déguiſa point la violence de ſa paſſion, il finit par me dire qu'il ne me contraindroit jamais, & qu'il vouloit, ſi je conſentois à ſon bonheur, tenir ce ſacrifice de mon amitié, & nullement de mon obéiſſance : voilà où j'en ſuis. Il ne me parle de rien ; mais ſa douleur, dont je ne m'apperçois que trop, m'en dit plus qu'il ne m'en diroit lui-même. Il faut que l'un de nous deux ſacrifie ſon bonheur au bonheur de l'autre. Eſt-ce mon père qui doit faire ce ſacrifice ? Et dois-je l'exiger ?

Je ne répondis à Mademoiſelle de Mailly que par les marques de mon déſeſpoir. Je crus n'en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire ſentir toute votre injuſtice, & vous donner une nouvelle preuve de l'eſtime que j'ai pour vous. Vous connoiſſez ma ſituation, vous m'aimez, vous ſavez que je vous aime ; décidez de votre ſort & du mien, mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer.

Elle me quitta à ces paroles, & me laiſſa dans l'état que vous pouvez juger. Plus j'aimois, plus je craignis de l'engager dans des démarches qui pouvoient intéreſſer ſa gloire & ſon repos. Je connoiſſois combien ſon père lui étoit cher ; je ſavois que le malheur de ce père deviendroit le ſien. Après avoir paſſé les vingt-quatre heures qu'elle m'avoit données, je la revis ſans avoir le courage de me rendre ni heureux, ni miſérable. Et nous nous quittâmes ſans avoir pris aucune réſolution.

A quelques jours de-là, elle me rendit compte d'une converſation qu'elle avoit eue avec ſon père. Il renonçoit à l'autorité que la nature lui avoit donnée, & la rendoit par-là plus forte ; il n'employoit auprès de ſa fille que les prières. Vous êtes plus ſage que moi, lui diſoit-il, eſſayez de triompher de vos ſentimens ; obtenez de vous d'être un temps ſans voir Monſieur de Châlons. Si après cela vous penſez de même, je vous promets, & je me promets à moi-même, que quoi qu'il m'en puiſſe coûter, je vous laiſſerai libre. Je ne puis, me dit Mademoiſelle de Mailly, refuſer à mon père ce qu'il veut bien me demander, & ce qu'il pourroit m'ordonner. Comme je ſuis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir. Je ſens qu'ils ſeront inutiles, vous êtes bien puiſſant dans mon cœur, puiſque vous l'emportez ſur mon père. Ah ! m'écriai-je, vous ne m'aimez plus, puiſque vous formez le deſſein de ne

me plus aimer. Mademoiſelle de Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyois bien qu'elle étoit pénétrée. Nous reſtâmes encore long-temps enſemble, nous ne pouvions nous quitter. Elle m'ordonna enfin de partir, & de lui laiſſer le ſoin de notre fortune. J'eſpère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de ſatisfaire tous les ſentimens de mon cœur.

Il fallut obéir, je vins en Bourgogne où j'appris au bout de quelque moïs que Madame de Boulai avoit épouſé Monſieur de Mailly. Je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe, de ce que Mademoiſelle de Mailly ne m'avoit point inſtruit de ce mariage. Cette conduite, toute impénétrable qu'elle étoit pour moi, me donnoit de l'inquiétude & de la douleur, & ne me donnoit aucun ſoupçon.

Je lui avois promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle. Mais comme je ne recevois nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito*. Quelqu'empreſſement que j'euſſe d'exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le Roi me donna d'aller à Gand, conférer avec le Comte de Flandres. Dès que les affaires ſur leſquelles j'avois à traiter furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, & j'envoyai aux nouvelles un homme adroit & intelligent dont je connoiſſois la fidélité.

Après quelques jours il me rapporta que Monſieur du Boulai étoit très-amoureux de

Mademoiſelle de Mailly ; qu'il en étoit jaloux ; que les aſſiduités du Milord d'Arondel, qui avoit paru très-attaché à Mademoiſelle de Mailly pendant le ſéjour qu'il avoit fait à Calais, lui avoit donné, & beaucoup d'inquiétude, & beaucoup de jalouſie ; que Monſieur de Mailly étoit parti pour la campagne avec toute ſa famille.

Je ſavois que Milord d'Arondel eſt un des hommes du monde le plus aimable ; il étoit amoureux de ma maîtreſſe, & cette maîtreſſe paroiſſoit me négliger depuis long-temps. En falloit-il davantage pour faire naître ma jalouſie ? Malgré ce qu'on venoit de me dire que Mademoiſelle de Mailly n'étoit pas à Calais, mon inquiétude me conduiſit dans la rue où elle logeoit. Il étoit nuit. Il régnoit un profond ſilence dans la maiſon ; j'apperçus cependant de la lumière dans l'appartement de Mademoiſelle de Mailly ; je crus qu'elle n'étoit point partie, qu'elle étoit peut-être ſeule, & qu'à l'aide de quelque domeſtique, il n'étoit pas impoſſible que je ne puſſe m'introduire chez elle. Le plaiſir que j'aurois de la revoir, après une ſi longue abſence, m'occupoit ſi entièrement, qu'il faiſoit diſparoître la jalouſie que je venois de concevoir, quand cette porte ſur laquelle j'avois conſtamment les yeux attachés, s'ouvrit ; j'en vis ſortir une femme, que malgré l'obſcurité, je reconnus pour être à Mademoiſelle de Mailly.

Je m'avançai vers elle, il me ſembla qu'elle me reconnoiſſoit : mais loin de m'attendre,

elle s'éloigna avec beaucoup de vîteſſe. L'envie de m'éclaircir d'un procédé qui m'étonnoit, & de ſavoir ce qui l'obligeoit de ſortir à une heure ſi indue, m'engagea à la ſuivre. Après avoir traverſé pluſieurs rues, elle entra dans une maiſon, en reſſortit un inſtant après avec une autre femme, & revint chez Monſieur de Mailly. Je la ſuivois toujours, & de ſi près, que celui qui leur ouvrit la porte, crut apparemment que j'étois avec elles, & me laiſſa entrer.

Elles furent tout de ſuite à l'appartement de Mademoiſelle de Mailly; elles étoient ſi occupées, & alloient ſi vîte qu'elles ne prirent pas garde à moi; j'aurois pu même entrer dans la chambre: mais quoiqu'elle fût fermée, il m'étoit aiſé de comprendre qu'il s'y paſſoit quelque choſe d'extraordinaire. Je rêvois à ce que ce pouvoit être, quand des cris que j'entendois de temps en temps, qui furent ſuivis peu de momens après, de ceux d'un enfant, m'éclaircirent cet étrange myſtère. Je ne puis vous dire ce qu'il me paſſoit alors dans l'eſprit; un état auſſi violent ne permet que des ſentimens confus. Le battement de mon cœur, l'excès de mon trouble & de mon ſaiſiſſement étoit ce que je ſentois le mieux.

La femme que j'avois vu entrer avec celle de Mademoiſelle de Mailly, ſortit. Je la ſuivis ſans avoir de penſée ni de deſſein déterminé, elle portoit avec elle l'enfant qui venoit de naître. Ceux qui font la ronde dans les places de guerre, paſſoient alors;

je ne ſais ſi elle eut peur d'en être reconnue, ou ſi elle exécutoit ſes ordres : mais elle ne les eut pas plutôt apperçus, qu'elle mit l'enfant à une porte, & gagna une rue détournée.

Ce n'étoit pas de moi que cette petite créature devoit attendre du ſecours ; je lui en donnai cependant, par un ſentiment de pitié, où il entroit une eſpèce d'attendriſſement pour la mère. Il me parut auſſi que c'étoit me venger d'elle que d'avoir ſon enfant en ma puiſſance. Je le remis à la femme chez qui je logeois, ſans avoir eu la force de le regarder, & je fus me renfermer dans ma chambre, abymé dans mes penſées : plus je rêvois à cette aventure, moins je la comprenois. Mon cœur étoit ſi accoutumé à aimer & à eſtimer Mademoiſelle de Mailly, il m'en coûtoit tant de la trouver capable, que j'en démentois mes oreilles & mes yeux. Elle n'avoit pu me trahir, elle n'avoit pu ſe manquer à elle-même. Je concluois qu'il y avoit quelque choſe à tout cela que je n'entendois point.

Je formois la réſolution de m'en éclaircir, lorſque la femme à qui je venois de remettre cette petite créature, perſuadée que j'en étois le père, vint me l'apporter pour me faire, diſoit-elle, admirer ſon extrême beauté. Quoique j'en détournaſſe la vue avec horreur, je ne ſais comment j'apperçus qu'il étoit couvert d'une hongreline faite d'une étoffe étrangère que j'avois donné à Mademoiſelle de

Mailly. Quel vue, mon cher Canaple ! Et que ne produiſit-elle point en moi ? il ſembloit que je ne me connoiſſois trahi que depuis ce moment ; tout ce que je venois de penſer, s'évanouit. Je rejettai avec indignation des doutes qui avoient ſuſpendu en quelque ſorte ma douleur ; elle devint alors extrême, & mon reſſentiment lui fut proportionné ; peut-être lui aurois-je tout permis, ſi un événement ſingulier, qui me força de ſortir de Calais dès le lendemain, n'avoit donné à ma raiſon le temps de reprendre quelque empire.

Je ne puis vous dépeindre l'état où j'étois ; je m'attendriſſois ſur moi-même, mon cœur ſentoit qu'il avoit beſoin d'aimer. Je me trouvois plus malheureux de renoncer à un état ſi doux, que je ne l'étois d'avoir été trahi. Enfin, bien moins irrité qu'affligé, toutes mes penſées alloient à juſtifier Mademoiſelle de Mailly. Je ne pouvois avoir de paix avec moi-même, que lorſque j'étois parvenu à former des doutes. Je lui écrivis, & je lui faiſois des reproches ; ils étoient accompagnés d'un reſpect que je ſentois toujours pour elle, & dont un honnête homme ne doit jamais ſe diſpenſer pour une femme qu'il a aimée. Ma lettre fut rendue fidèlement ; mais, au-lieu de la réponſe que j'attendois, on me la renvoya ſans avoir daigné l'ouvrir.

Le dépit que m'inſpira cette marque de mépris, me fit prendre la réſolution de triompher de mon amour, que je

n'avois point priſe juſques-là, ou que du-moins j'avois priſe foiblement. Pour mieux y réuſſir, je me remis dans le monde que j'avois preſque quitté ; je vis des femmes, je voulois qu'elles me paruſſent belles, je leur cherchois des grâces ; & malgré moi, mon-eſprit & mon cœur faiſoient des comparaiſons qui me rejettoient dans mes premières chaînes.

Nous ſommes partis vous & moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j'ai été à portée de Mademoiſelle de Mailly, le déſir de la voir & de m'éclaircir s'eſt réveillé dans mon cœur. J'ai dans la tête qu'elle eſt mariée, & que quelque raiſon que je ne ſais pas, l'oblige à cacher ſon mariage. L'enfant que j'ai en ma puiſſance, & que j'ai vu expoſer, ne s'accorde pas trop bien avec cette idée ; mais mon cœur a beſoin d'eſtimer ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

J'ai été trois nuits de ſuite à Calais, j'ai paſſé les deux premières à me promener autour de la maiſon de Monſieur de Mailly, je fus attaqué la troiſième par trois hommes qui vinrent ſur moi l'épée à la main ; je tirai promptement la mienne, & pour n'être pas pris par derrière, je m'adoſſai contre une muraille. L'un de mes trois adverſaires fut bientôt hors de combat. Je n'avois fait juſques-là que me défendre ; je ſongeai alors à attaquer, & je fus ſi heureux que mon dernier ennemi, après avoir reçu pluſieurs bleſſures, tomba baigné dans ſon ſang.

J'en perdois beaucoup moi-même, & me ſentant affoiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j'avois avec moi, m'attendoit. Il étancha mon ſang le mieux qu'il lui fut poſſible. Mes bleſſures ne ſe ſont point trouvées dangereuſes ; & ſi mon eſprit me laiſſoit quelque repos, j'en ſerois bientôt quitte ; mais bien éloigné de ce repos, la lettre que je reçus hier, & que voici, me jette dans un nouveau trouble & dans une nouvelle affliction.

Cette lettre, que Monſieur de Canaple prit des mains de ſon ami, étoit telle :

« Ne perdez point de temps pour vous éloigner d'un lieu où l'on conſpire votre perte. Je devrois peut-être me ranger du côté de vos ennemis ; mais, malgré votre trahiſon, je me ſouviens encore que je vous ai aimé, & je ſens que mon indifférence pour vous ſera plus aſſurée, lorſque je n'aurai rien à craindre pour votre vie. ».

Moi ! des trahiſons, s'écria Monſieur de Châlons, lorſque Monſieur de Canaple eut achevé de lire ; & c'eſt Mademoiſelle de Mailly qui m'en accuſe ! Elle veut que je ſois coupable, elle veut que je ne l'aye pas bien aimée ! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la ſorte de douleur que j'éprouve ? Non, vous ne la comprenez pas, il faut aimer pour ſavoir que la plus grande peine de l'amour eſt celle de ne pouvoir perſuader que l'on aime. Hélas ! on ne m'a peut-être manqué que par vengeance ! Grand Dieu ! que je ſerois heureux ! Tout ſeroit par-

donné, tout ſeroit oublié, ſi je pouvois penſer que j'ai toujours été aimé! Je ne puis vivre dans la ſituation où je ſuis. Il faut, mon cher Canaple, que vous alliez à Calais, que vous parliez à Mademoiſelle de Mailly; votre nom vous donnera facilement l'entrée de la maiſon de ſon père; mais ne lui dites rien qui puiſſe l'offenſer; je mourrois de douleur ſi je l'expoſois à rougir devant vous; je veux ſeulement qu'elle ſache à quel point je l'aime encore.

Le Comte de Canaple, que ſa propre expérience rendoit encore plus ſenſible à la douleur de ſon ami, partit pour Calais, après avoir pris quelque inſtruction plus particulière.

SECONDE PARTIE.

Monsieur de Canaple, en arrivant à Calais, apprit que Monſieur du Boulai étoit celui contre qui Monſieur de Châlons s'étoit battu; qu'il étoit mort de ſes bleſſures, que Madame de Mailly ne reſpiroit que la vengeance. Ce temps étoit peu propre pour aller chez Monſieur de Mailly; mais un homme du mérite & du rang du Comte de Canaple, étoit au-deſſus des règles ordinaires. Madame de Mailly occupée de ſa douleur, laiſſa à Mademoiſelle de Mailly le ſoin de faire les honneurs de ſa maiſon; quoiqu'elle s'en acquittât avec beaucoup de politeſſe, elle ne pouvoit cependant cacher ſon extrême mélancolie.

Si la mort de Monſieur du Boulai, lui dit le Comte de Canaple, après quelques autres diſcours, cauſe la triſteſſe où je vous vois, je connois un malheureux, mille fois plus malheureux encore qu'il ne croit l'être. Pardonnez-moi, Mademoiſelle, pourſuivit-il, s'appercevant de la ſurpriſe & du trouble de Mademoiſelle de Mailly, d'être ſi bien inſtruit; & pardonnez à mon ami de m'avoir confié ſes peines, & de m'avoir chargé d'un éclairciſſement que, dans l'état où il eſt, il ne peut vous demander lui-même.

Quoi! répondit-elle d'une voix baſſe & tremblante, il eſt donc bleſſé? Oui, Mademoiſelle, répondit Monſieur de Canaple; & malgré tout ce qu'il ſouffre, il ſeroit heureux s'il voyoit ce que je vois. Ah! dit-elle avec une inquiétude qu'elle ne put diſſimuler, il eſt bleſſé dangereuſement?

Sa vie, répondit le Comte de Canaple, dépend de ce que vous m'ordonnerez de lui dire. Mademoiſelle de Mailly fut quelque temps dans une rêverie profonde, & ſans lever les yeux qu'elle avoit toujours tenus baiſſés, il vous a dit mes foibleſſes, lui dit-elle? Mais vous a-t-il confié que dans le temps que je réſiſtois à la volonté d'un père pour me conſerver à lui, il violoit, pour me trahir, toutes les lois? Vous a-t-il dit qu'il a enlevé Mademoiſelle de Liancourt, qu'il s'eſt battu avec ſon frère? Que veut-il encore? Pourquoi affecter de paſſer des nuits ſous mes fenêtres? Pourquoi cher-

cher à troubler un repos que j'ai tant de peine à retrouver ? Pourquoi attaquer Monſieur du Boulai ? Pourquoi le tuer ? Pourquoi ſe faire des ennemis irréconciliables de tout ce qui me doit être le plus cher ? Et pourquoi, enfin, ſuis-je aſſez miſérable pour craindre, à l'égal de la mort, qu'il ne ſoit puni de ſes crimes ? Oui, continua-t-elle, je frémis des liaiſons que Madame de Mailly prend avec Monſieur de Liancourt, pour perdre ce malheureux. Qu'il s'éloigne, qu'il ſe mette à couvert de la haine de ſes ennemis. Qu'il vive, & que je ne le voye jamais.

Cette dernière condition, répliqua le Comte de Canaple, le met hors d'état de vous obéir. Donnez-moi le temps, Mademoiſelle, de lui parler, je ſuis ſûr qu'il ne ſauroit être coupable. Hélas ! que pourra-t-il vous dire, répartit-elle ? N'importe, parlez-lui ; auſſi-bien je vous ai trop montré ma foibleſſe, pour vous diſſimuler l'inquiétude & la crainte que ſon état me donne.

Monſieur de Châlons attendoit ſon ami avec une extrême impatience. Qu'allez-vous m'apprendre, lui dit-il d'une voix entrecoupée, auſſi-tôt qu'il le vit approcher de ſon lit ? Que ſi les ſoupçons que vous avez de la fidélité de Mademoiſelle de Mailly, répliqua Monſieur de Canaple, n'ont pu éteindre votre amour, elle vous aime encore, quoique vous ſoyez auſſi coupable à ſes yeux, qu'elle l'eſt aux vôtres. Qu'eſt-ce que votre combat contre Monſieur de Liancourt,

& l'enlèvement de ſa ſœur, dont vous êtes accuſé, & dont je n'ai pu vous juſtifier? Ce que j'ai fait pour Mademoiſelle de Liancourt, reprit Monſieur de Châlons, n'intéreſſe ni mon amour, ni ma fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette aventure; mais, mon cher Canaple, dites-moi plus en détail tout ce qu'on vous a dit; les moindres circonſtances, le ſon de la voix, les geſtes, tout eſt important.

Quoique Monſieur de Canaple lui rendit le compte le plus exact de la converſation qu'il venoit d'avoir, il ne ſe laſſoit point de lui faire de nouvelles queſtions; il lui faiſoit répéter mille fois ce qu'il venoit de lui entendre dire. Après toutes ces répétitions, il croyoit encore n'avoir pas bien entendu. Vous avouerai-je ma peine? lui diſoit-il, je ne puis me pardonner les ſoupçons que je vous ai laiſſé voir; ils auront fait impreſſion ſur vous; vous en eſtimerez moins Mademoiſelle de Mailly; croyez, je vous en prie, qu'elle n'eſt point coupable: pour moi, je n'ai preſque plus beſoin de le penſer; je ne ſais même ſi je ne ſentirois point un certain plaiſir d'avoir à lui pardonner.

Ce ſentiment qu'il eût été ſi néceſſaire au Comte de Canaple de trouver dans Madame de Granſon, le fit ſoupirer. Vous avez raiſon, lui dit-il, on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua Monſieur de Châlons; mais ſi j'aime aſſez pour tout pardonner, j'ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir beſoin d'indulgence. Vous vous

ſouvenez, qu'en vous contant les aventures de cette malheureuſe nuit, je vous dis qu'un événement ſingulier m'avoit obligé de ſortir de Calais ; le voici :

Monſieur de Cliſſon logeoit dans la maiſon où j'étois ; comme il n'étoit jamais venu à la Cour de France, & qu'il n'étoit pas à celle de Flandres, lorſque j'y avois été, je n'avois pas craint d'en être connu. Nous nous étions parlé pluſieurs fois, & nous avions conçu de l'eſtime l'un pour l'autre. Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, & en m'abordant avec cette liberté qui règne parmi ceux qui font profeſſion des armes, vous prier de me ſervir de ſecond dans un combat que je dois faire ce matin. L'honneur ne me permettoit pas de refuſer, & la diſpoſition où j'étois m'y faiſoit trouver du plaiſir. Je haïſſois tous les hommes, il ne m'importoit ſur qui j'exercerois ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l'aſſignation ; nous avions été dévancés par nos adverſaires. Le combat commença, & quoique ce fût avec beaucoup de chaleur, il finit preſqu'auſſi-tôt. Nos deux ennemis furent bleſſés & deſarmés. Je vous demande pardon, me dit Cliſſon, de vous avoir engagé à tirer l'épée contre un homme avec qui il y avoit ſi peu de gloire à acquérir ; mais ſi je n'ai pu fournir un aſſez noble exercice à votre courage, je puis, ſi vous voulez me ſuivre, donner à votre généroſité un emploi digne

d'elle. J'aſſurai Cliſſon qu'il pouvoit compter ſur moi.

Sans perdre un inſtant, nous nous éloignâmes du lieu du combat, nous traverſâmes la ville, & nous allâmes deſcendre dans une maiſon qui étoit à l'autre bout du faubourg. Deux femmes maſquées nous y attendoient; Cliſſon en prit une qu'il mit devant lui ſur ſon cheval, & me pria de me charger de l'autre. Dans la diſpoſition où j'étois, j'avoue que ſi j'euſſe cru qu'il eut été queſtion d'enlever une femme, je ne me ſerois pas prêté avec tant de facilité à ce qu'on exigeoit de moi; mais il n'y avoit plus moyen de reculer; nous marchâmes avec le plus de vîteſſe qu'il nous fut poſſible. La laſſitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter ſur la fin du jour, dans un village où par bonheur nous en trouvâmes d'autres qui nous menèrent à Ypres. Comme nous n'étions plus ſur les terres de France, nos Dames qui avoient grand beſoin de repos, y paſſèrent la nuit.

Ce ne fut que là où j'appris quelle étoit cette aventure, où vous voyez que j'avois cependant tant de part; les miennes propres m'occupoient trop pour laiſſer place à la curioſité. Cliſſon m'apprit qu'à ſon retour d'Angleterre où il avoit paſſé avec la Comteſſe de Monfort, lui & Monſieur de Mauny, s'étoient arrêtés à Calais; qu'ils étoient devenus amoureux, lui, de Mademoiſelle d'Auxi, & Mauny, de Mademoiſelle de Liancourt, toutes deux ſous la puiſſance de

leurs frères qui avoient réſolu de faire un double mariage ; & dans cette intention les avoient fait élever enſemble, ſous la conduite d'une vieille grand'mère de Mademoiſelle de Liancourt. L'une & l'autre revoltées du joug qu'on vouloit leur impoſer, s'étoient affermies dans la réſolution de n'épouſer que quelqu'un qu'elles puſſent aimer.

Monſieur de Cliſſon & Monſieur de Mauny leur inſpirèrent les ſentimens qu'elles vouloient avoir pour leurs maris. Il fut réſolu entr'eux qu'elles prendroient leur temps pour ſortir de la maiſon de Madame de Liancourt ; que leurs amans, après avoir reçu leur foi, les emmeneroient en Bretagne. Mauny fut obligé de paſſer en Angleterre, il avoit de fortes raiſons pour ne pas déclarer ſon mariage ; & Cliſſon fut chargé ſeul de l'exécution du projet. Les Dames, après s'être ſauvées la nuit, étoient venues ſe réfugier dans cette maiſon du faubourg, où elles étoient cachées depuis deux jours, lorſque Cliſſon & moi les allâmes chercher.

Les deux frères avertis de leur fuite, ne doutèrent pas que Cliſſon n'en fût l'auteur ; aucun ſoupçon ne tomba ſur Monſieur de Mauny qui étoit abſent depuis aſſez long-temps. Monſieur d'Auxi, & Monſieur de de Liancourt appellèrent Monſieur de Cliſſon en duel, perſuadés que celui qu'il choiſiroit pour ſecond, ne pourroit être que le raviſſeur de Mademoiſelle de Liancourt. La crainte qu'on ne découvrît le lieu où ces

Dames étoient cachées, obligea Cliſſon, après le combat, de me prier de l'aider à les en tirer. Je juge que Monſieur de Mauny a fait paſſer ſa femme en Angleterre, où peut-être n'a-t-il pas encore la liberté de déclarer ſon mariage.

Voilà, continua Monſieur de Châlons, ce qui me donne l'air ſi coupable. Il y va de tout mon bonheur que Mademoiſelle de Mailly en ſoit inſtruite. Tous les momens qui s'écouleront juſques-là, ſont perdus pour mon amour.

Monſieur de Canaple ne tarda pas à ſatisfaire ſon ami. Il vit Mademoiſelle de Mailly, il lui apprit tout ce que Monſieur de Châlons venoit de lui apprendre. Elle écoutoit avidement tout ce qui pouvoit juſtifier Monſieur de Châlons. Hélas! diſoit-elle, s'il eſt innocent, je ſuis encore plus à plaindre; mais ne ſongeons préſentement qu'à le ſauver. Je tremble qu'il ne ſoit découvert dans le lieu où il eſt; il faut prendre des meſures auprès du Roi. Votre ami eſt malheureux, vous l'aimez; puis-je ajouter à ces motifs l'intérêt d'une fille que vous ne connoiſſez que par ſes foibleſſes? Ne donnez point ce nom, Mademoiſelle, répondit le Comte de Canaple, à des ſentimens que leur conſtance rend reſpectables.

L'intérêt de Monſieur de Châlons demandoit que Monſieur de Vienne, Gouverneur de Calais, fût inſtruit de ce qui s'étoit paſſé. Monſieur de Canaple s'empreſſa de ſe charger d'un ſoin qui alloit lui donner des

liaiſons néceſſaires avec le père de Madame de Granſon. Il n'en avoit rien appris depuis ſon départ de Bourgogne ; il eſpéroit en ſavoir des nouvelles : il en entendroit parler, il en parleroit lui-même ; tous ces petits biens deviennent conſidérables, ſur-tout pour ceux qui n'oſent s'en promettre de plus grands.

Monſieur de Vienne vit avec plaiſir le Comte de Canaple, il connoiſſoit auſſi Monſieur de Châlons ; la probité de l'un & de l'autre ne lui étoit point ſuſpecte ; il ajouta une foi entière à ce que Monſieur de Canaple lui dit de l'innocence de ſon ami. Il ſe chargea d'obtenir du Roi les ordres néceſſaires pour la ſureté de Monſieur de Châlons.

Le Comte de Canaple, toujours occupé de ſon amour, ne négligeoit rien pour s'inſinuer dans les bonnes grâces de Monſieur de Vienne ; il lui rendoit des ſoins, il vouloit être aimé de ce que Madame de Granſon aimoit ; & quoiqu'il n'en dût attendre aucune reconnoiſſance, qu'elle pût même l'ignorer toujours, cette occupation ſatisfaiſoit la tendreſſe de ſon cœur. Il lui fallut pluſieurs jours pour amener Monſieur de Vienne à lui parler de ce qu'il déſiroit ; car quoiqu'il ſe fût bien promis d'en parler lui-même, la timidité inſéparable du véritable amour le retint long-temps.

Monſieur de Vienne, un des plus fameux Capitaines de ſon ſiècle, ne s'entretenoit volontiers que de guerre. Il fallut eſſuyer le récit de bien des combats, avant d'avoir acquis le droit de faire des queſtions. Enfin,

Monſieur de Canaple enhardi par la familiarité qu'il avoit acquiſe, oſa demander des nouvelles de Madame de Granſon. Elle eſt, répondit Monſieur de Vienne, à la campagne depuis le départ de ſon mari. C'eſt ſans doute à Vermanton, dit Monſieur de Canaple ? Non, répliqua Monſieur de Vienne, elle s'en eſt dégoûtée, & ne veut plus y aller, elle veut même s'en défaire.

Monſieur de Canaple éclairé par ſon amour, ſentit la cauſe de ce dégoût, & en fut vivement touché. Mais comme ce lieu l'intéreſſoit infiniment, même en l'affligeant, il voulut en être le maître. Un de ſes gens fut envoyé en Bourgogne, avec ordre d'acheter Vermanton à quelque prix qu'il fût. L'acquiſition des meubles étoit ſur-tout recommandée; toutes les choſes qui avoient appartenu à Madame de Granſon, & dont elle avoir fait uſage, étoient d'un prix infini pour le Comte de Canaple; ce lit où il avoit été ſi heureux, n'avoit pas même de privilége. L'amour, quand il eſt extrême, n'admet point de préférence.

Les cœurs ſenſibles ſe devinent les uns les autres. Madame de Granſon comprit ce qui obligeoit le Comte de Canaple d'offrir un prix exceſſif de Vermanton; elle crut même que ce lieu ne lui étoit cher que par la même raiſon qu'elle avoit pour le trouver odieux, & mit obſtacle à l'acquiſition qu'il vouloit en faire. Le Comte de Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

Ce que Monſieur de Vienne lui contoit de la retraite où ſa fille vivoit depuis l'abſence de Monſieur de Granſon, le confirmoit dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs penſées du côté qui peut augmenter leur peine. Il ſe perſuada que Madame de Granſon aimoit encore plus ſon mari qu'elle ne l'avoit aimé. C'eſt moi, diſoit-il, qui lui ai appris à aimer ; ſon cœur a été inſtruit par le mien de toutes les délicateſſes de l'amour ; ma paſſion lui ſert de modèle ; elle fait pour ſon mari, ce qu'elle ſent bien que je ferois pour elle ; & j'ai le malheur ſingulier que ce que l'amour m'a inſpiré de plus tendre eſt au profit de mon rival.

Ces réflexions déſeſpérantes jettoient le Comte de Canaple dans une triſteſſe qui n'échappa pas à Mademoiſelle de Mailly. Elle connut qu'il étoit amoureux, & ſans le lui dire, elle en fut plus diſpoſée à prendre beaucoup d'amitié pour lui, & à lui donner ſa confiance. C'étoit auſſi pour Monſieur de Canaple un ſoulagement de parler à quelqu'un dont l'ame étoit ſenſible, & qui éprouvoit auſſi-bien que lui les malheurs de l'amour.

Cependant Monſieur de Châlons guériſſoit de ſes bleſſures, il avoit quitté le lit, il preſſoit ſon ami toutes les fois qu'il le voyoit, d'obtenir de Mademoiſelle de Mailly qu'il pût lui parler. Ce n'eſt que par elle, lui diſoit-il, que je veux démêler cette étrange aventure ; je connois ſa franchiſe &

ſa vérité ; puiſqu'elle m'aime encore, il lui en coûtera moins de s'avouer coupable, qu'il ne lui en coûteroit de me tromper.

Que me demandez-vous, dit Mademoiſelle de Mailly au Comte de Canaple, quand il lui fit la prière dont il étoit chargé ? Puis-je voir un homme qui a rempli de deuil la maiſon de mon père ? Cet obſtacle qui n'eſt déjà que trop fort, n'eſt pas le ſeul qui nous ſépare pour jamais. Je l'ai cru infidelle, qu'il tâche de le devenir ; l'intérêt de ſon repos le demande ; & de la façon dont j'ai le cœur fait, ce ſera une eſpèce de conſolation pour moi, de penſer que du-moins il ne ſera pas malheureux. De quel ordre, répliqua Monſieur de Canaple, me chargez-vous ? Songez que ce ſeroit donner la mort à mon ami.

Vous ne doutez pas que je ne ſois auſſi à plaindre, & peut-être plus à plaindre que lui, répliqua Mademoiſelle de Mailly ; dites, s'il le faut, que je ne mérite plus d'être aimée. Seroit-il poſſible que ce fût une conſolation pour lui ? Non, je ne le puis penſer ; je ſais du-moins que mon cœur n'a jamais été plus cruellement déchiré, que lorſque je l'ai cru coupable. Mais, dit encore le Comte de Canaple, ne m'expliquerez-vous point les motifs d'une conduite, qu'il importe tant à Monſieur de Châlons de ſavoir ? Il n'en ſeroit pas moins malheureux, reprit-elle, & j'aurois dit ce que je ne dois point dire. Qu'il lui ſuffiſe que la fortune ſeule a cauſé ſes malheurs & les miens ; que j'avois peine à ceſſer

de

de l'aimer dans un temps, où je croyois ne pouvoir plus l'eſtimer. Plût à Dieu, dit-elle, en pouſſant un profond ſoupir, avoir toujours cru en être aimée. Si je puis encore lui demander quelque choſe, je lui demande de s'éloigner d'un lieu, où ſa préſence ne fait qu'augmenter mes maux.

Malgré le reſpect de Monſieur de Châlons pour Mademoiſelle de Mailly, il n'auroit pu ſe ſoumettre à ſes ordres, ſi ſon honneur & ſon devoir ne l'avoient obligé d'obéir à ceux qu'il reçut du Roi. Monſieur de Canaple & lui, furent mandés à Paris pour délibérer ſur la campagne prochaine.

Madame de Granſon y étoit arrivée depuis quelques jours, pour ſecourir ſon mari qui avoit été dangereuſement malade ; il l'auroit volontiers diſpenſée de tant de ſoin. Son cœur n'avoit pu demeurer oiſif au milieu d'une Cour qui reſpiroit la galanterie : les belles femmes qui la compoſoient, avoient eu part tour-à-tour à ſes hommages. Madame de Montmorency étoit la dernière à qui il s'étoit attaché, & ſa paſſion pour elle duroit encore lorſqu'il tomba malade.

Madame de Granſon ne s'apperçut pas d'abord de l'indifférence dont on payoit ſes ſoins, ou ſi elle s'en apperçut, elle l'attribua à l'état où étoit Monſieur de Granſon. Mais comme cette indifférence augmentoit, elle vit enfin ce qu'elle n'avoit pas vu d'abord. Ce fut preſque un ſoulagement pour elle, il lui ſembloit qu'elle en étoit un peu moins coupable à ſon égard. Délivrée de la néceſ-

ſité qu'elle s'impoſoit de l'aimer, elle agiſſoit avec lui d'une manière plus libre & plus naturelle.

Elle ne s'étoit point précautionnée pour éviter le Comte de Canaple, qu'elle croyoit loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de Monſieur de Granſon lorſqu'il y vint. La ſurpriſe & l'embarras de l'un & de l'autre furent extrêmes. Monſieur de Granſon en avoit auſſi ſa part, c'étoit un caractère foible, toujours tel que les perſonnes avec qui il vivoit, vouloient qu'il fût. La préſence du Comte de Canaple, dont il connoiſſoit la vertu, lui reprochoit ſa conduite; il craignoit ſa ſévérité: il eût cependant bien voulu continuer la ſorte de vie qu'il menoit alors.

Après quelques diſcours généraux, ces trois perſonnes, qui ne ſavoient que ſe dire, gardèrent le ſilence. Madame de Granſon avertie qu'elle devoit fuir le Comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avoit de le voir, voulut ſortir; mais Monſieur de Granſon l'arrêta. Comme il étoit le plus libre des trois, il ſe mit à faire des queſtions à ſon ami ſur Monſieur de Vienne. Quelque intéreſſée que fût Madame de Granſon à cette converſation, la crainte d'adreſſer la parole à Monſieur de Canaple, l'empêchoit d'y prendre part. Mais, Monſieur de Vienne avoit écrit à ſa fille & à Monſieur de Granſon beaucoup de choſes avantageuſes du Comte de Canaple; Monſieur de Granſon s'empreſſa de les lui dire, & en prit ſa femme à témoin. Il eſt vrai, dit-elle, en baiſſant les yeux.

A quelques momens de-là, Monſieur de Granſon eut un ordre à donner à un de ſes gens, & Madame de Granſon ſe vit obligée de dire quelque mot à Monſieur de Canaple, pour ne pas même lui donner occaſion de parler de Monſieur de Vienne. Elle voulut lui faire parler des Dames de Calais. Je n'ai rien vu, Madame, lui dit-il, d'un air timide & ſans oſer la regarder, que le père... Il vouloit dire de Madame de Granſon; mais il s'arrêta tout d'un coup, & ſe reprenant après quelques momens de ſilence, je n'ai rien vu que Monſieur de Vienne.

Toutes ces marques de tendreſſe n'échappoient pas à Madame de Granſon; malgré elle, le coupable diſparoiſſoit, & ne lui laiſſoit voir qu'un homme aimable & amoureux. A meſure que cette impreſſion devenoit plus forte, elle le fuyoit avec plus de ſoin; mais la néceſſité d'être dans la chambre de ſon mari, & le droit qu'avoit Monſieur de Canaple d'y venir à toute heure, lui en ôtoient la liberté. Il eſt vrai qu'il uſoit de ce privilége avec tant de ménagement, qu'inſenſiblement Madame de Granſon s'accoutuma à le voir.

L'inſenſibilité que ſon mari avoit pour elle, fit alors une impreſſion bien différente ſur ſon eſprit; elle ne pouvoit s'empêcher, depuis que Monſieur de Canaple en étoit témoin, de la ſentir & d'en être bleſſée. Ce ſentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cauſe, lui donnoit de l'indignation contre elle-même; mais malgré toute

la ſévérité de ſes réflexions, elle ne put à quelques jours de là être maîtreſſe de ſa ſenſibilité.

Monſieur de Granſon à ſon départ de Bourgogne, lui avoit demandé, au défaut de ſon portrait qu'il n'avoit pas eu le temps de faire faire, un bracelet de grand prix où étoit celui de feu Madame de Vienne, à qui ſa fille reſſembloit ſi parfaitement, que ce portrait paroiſſoit être le ſien. Elle s'en étoit détachée avec beaucoup de peine, & avoit prié Monſieur de Granſon de le garder ſoigneuſement. Comme la converſation étoit peu animée entre le mari & la femme, & que la préſence de Monſieur de Canaple y mettoit encore plus de contrainte, Madame de Granſon ne ſachant que dire, s'aviſa de redemander ce portrait à Monſieur de Granſon; il fut ſi embarraſſé de cette demande, & ſi peu maître de ſon embarras, que Madame de Granſon comprit qu'il ne l'avoit plus. Elle ne ſe trouva nullement préparée à ſoutenir cette eſpèce de mépris. Quelques larmes coulèrent de ſes yeux; & pour les cacher, elle ſortit de la chambre; mais ce ſoin étoit inutile, elles ne pouvoient échapper à l'attention du Comte de Canaple; & quoique ce qu'il voyoit dût encore fortifier ſa jalouſie, un attendriſſement pour le malheur de ce qu'il aimoit, l'indignation qu'il conçut contre Monſieur de Granſon, firent taire tout autre ſentiment.

Puis-je croire ce que je vois, lui dit-

il auſſi-tôt qu'ils furent ſeuls ? Quoi ! vous êtes ſans amour, & même ſans égard pour cette femme qui mérite les reſpects & les adorations de toute la terre ? Elle verſe des larmes, vous la rendez malheureuſe ; & où donc avez-vous trouvé des charmes aſſez puiſſants, pour effacer l'impreſſion que les ſiens avoient faite ſur votre cœur ?

Que voulez-vous, répliqua Monſieur de Granſon, ce n'eſt pas ma faute ; après tout, où prenez-vous qu'on doive toujours être amoureux de ſa femme ; ce ſentiment eſt ſi ſingulier, qu'il faudroit, ſi je l'avois, le cacher avec ſoin. Je vous l'avouerai encore, la paſſion de ma femme, dont je reçois tous les jours de nouvelles marques, m'embarraſſe, ne me touche plus.

Monſieur de Canaple occupé ſi tendrement juſque-là des intérêts de Madame de Granſon, ſentit à ce mot de paſſion, réveiller toute ſa jalouſie. Le dépit dont il étoit animé, lui faiſoit ſouhaiter que Monſieur de Granſon fût encore plus coupable. Il n'eut plus la force de déſapprouver ſa conduite ; & il le quitta, plus fâché contre Madame de Granſon, qu'il ne l'avoit été contre lui.

Elle a donc de la paſſion, diſoit-il ! Si mon amour n'a pu la toucher, il auroit du-moins dû lui apprendre le prix dont elle eſt, & la ſauver de la foibleſſe & de la honte d'aimer qui ne l'aime pas. Je lui pardonnerois, je l'admirerois même, ſi ſes démarches n'étoient dictées que par le devoir ; mais elle

aime, mais elle eſt jalouſe ; & tandis que je ne ſuis occupé que d'elle, elle n'eſt occupée que de la perte d'un cœur qui ne vaut pas le mien .... Hélas ! ſa vertu a fait naître ſa tendreſſe ; elle eſt malheureuſe auſſi-bien que moi, avec cette différence, que je ne le ſuis que pour avoir donné entrée dans mon cœur à un amour que tant de raiſons m'engageoient à combattre. Je ne puis être aimé ; il faut me faire une autre eſpèce de bonheur, il faut parler à ſon mari, il faut encore le ramener à elle, il faut qu'elle me doive, s'il eſt poſſible, la douceur dont elle jouira.

Comme Madame de Granſon avoit paru ſenſible à la perte du bracelet, Monſieur de Canaple mit tout en uſage pour le recouvrer, & y réuſſit. La reſſemblance du portrait étoit une furieuſe tentation de le garder ; mais ce plaiſir n'eût pas été comparable à celui de donner à Madame de Granſon une preuve ſi ſenſible de ſes ſoins, & une ſatisfaction qu'elle ne devroit qu'à lui ; il eſpéroit même qu'elle démêleroit que c'étoit par reſpect qu'il n'avoit oſé garder ce qu'elle n'auroit pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il jouiſſoit chez Monſieur de Granſon, il y avoit des heures, depuis ſa maladie, où l'entrée de ſa chambre n'étoit permiſe qu'à ſes domeſtiques. Monſieur de Canaple, pour avoir le prétexte d'aller dans l'appartement de Madame de Granſon, choiſit une de ces heures. Raſſuré

par l'action qu'il alloit faire, ſon air & ſa contenance étoient moins timides. Madame de Granſon en fut bleſſée, & jeta ſur lui un regard qui lui apprit ce qui ſe paſſoit en elle. C'eſt pour vous remettre, lui dit-il, Madame, le portrait dont il m'a paru que la perte vous affligeoit, que j'ai oſé prendre la liberté d'entrer dans votre appartement. Je n'ai jamais compris, pourſuivit-il en le lui préſentant, comment il étoit poſſible que Monſieur de Granſon ait pu ſe déſaiſir d'une choſe qui lui devoit être ſi précieuſe, & je le comprends encore moins dans ce moment.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton bas & attendri. Madame de Granſon étonnée, attendrie elle-même du procédé de Monſieur de Cauaple, ne ſavoit quel parti prendre. C'étoit lui faire une faveur de recevoir cette marque de ſes ſoins : & en la lui refuſant, elle lui laiſſoit ſon portrait. Elle ſe détermina au parti le plus doux. Son cœur lui faiſoit cette eſpèce de trahiſon, ſans qu'elle s'en apperçût. Cependant toujours également occupée de remplir ſes devoirs avec la plus grande exactitude : J'euſſe ſouhaité, Monſieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous euſſiez bien voulu le remettre à Monſieur de Granſon ; mais je ne lui laiſſerai pas ignorer cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une converſation qui l'embarraſſoit, elle ſe leva dans le deſſein de paſſer chez Monſieur de Granſon, & Monſieur de Cauaple n'oſa l'y ſuivre.

Madame de Granſon entra dans la chambre de ſon mari pour lui apprendre ce qui venoit de ſe paſſer ; mais lorſqu'il fut queſtion de parler, elle s'y trouva embarraſſée. Il lui vint dans l'eſprit que c'étoit tromper Monſieur de Granſon, & le tromper de la manière la plus indigne, que de l'engager à quelque reconnoiſſance pour Monſieur de Canaple. Cette idée, ſi capable d'alarmer ſa vertu, la détermina au ſilence.

A meſure que la ſanté de Monſieur de Granſon ſe rétabliſſoit, ſes amis ſe raſſembloient chez lui. Madame de Granſon ſe montroit peu, & ſe montroit toujours négligée ; mais enfin elle ſe montroit ; il n'étoit pas poſſible que ſa beauté ne fît impreſſion. Monſieur de Châtillon, quoiqu'engagé par le caractère qu'il s'étoit donné dans le monde, de n'être point amoureux, ne put s'empêcher d'en être touché plus ſérieuſement qu'il n'eût fallu pour ſon repos. Sa préſomption naturelle ne lui laiſſoit pas prévoir de mauvais ſuccès, il n'avoit beſoin que d'une occaſion de ſe déclarer ; elle auroit été difficile à trouver, ſi Monſieur de Granſon qui craignoit ſur-tout qu'on ne le ſoupçonnât d'être amoureux & jaloux de ſa femme, ne l'avoit obligée de demeurer auprès de lui dans le temps qu'il y avoit le plus de monde.

Quoique la galanterie, & ſur-tout l'amour, paruſſent aux jeunes gens de la Cour une eſpèce de ridicule, la préſence de Ma-

dame de Granſon donnoit le ton galant à toutes les converſations. Elle n'y prenoit nulle part. Monſieur de Canaple ſe condamnoit devant elle au même ſilence ; & lorſqu'elle n'y étoit pas, la crainte d'être deviné, l'engageoit encore à beaucoup de ménagement. Mais toutes ces conſidérations l'abandonnèrent dans la chaleur d'une diſpute où il étoit queſtion des plaiſirs de la galanterie & de ceux de l'amour. Il ne put endurer qu'ils fuſſent comparés ; & ſans ſe ſouvenir qu'il jouoit dans le monde le rôle d'indifférent, il ſe mit à faire la peinture la plus vive & la plus animée de deux perſonnes qui s'aiment, & finit par aſſurer avec force, qu'il ne ſeroit pas touché des faveurs de la plus belle femme du monde, dont il ne poſſéderoit pas le cœur.

Où ſommes-nous, s'écria Monſieur de Granſon ? Depuis quand le Comte de Canaple connoît-il toutes ces délicateſſes ? Le croiriez-vous, Madame, dit-il à Madame de Granſon qui entroit dans ce moment, ce Canaple ſi éloigné de l'amour, eſt devenu ſon plus zélé partiſan ! Il ne veut point de galanterie, il veut de belle & bonne paſſion ; & de la façon dont il en parle, en vérité, je le crois amoureux.

La vue de Madame de Granſon impoſa tout-d'un-coup ſilence au Comte de Canaple ; & loin de répondre, il ſe reprochoit comme une indiſcrétion ce qu'il venoit de dire. Son embarras auroit été ſans doute remarqué, ſi Monſieur de Châlons, qui étoit

auſſi chez Monſieur de Grauſon, n'eût pris la parole. Je penſe, dit-il, comme Monſieur de Canaple, le plaiſir d'aimer eſt le plus grand bonheur, & peut-être ſentiroit-on moins le malheur d'être trahi, ſans la néceſſité où l'on ſe trouve alors de renoncer à un état ſi doux. Mais, répliqua en riant Monſieur de Montmorency, pourquoi vous faire cette violence ? Vous pouvez aimer tout à votre aiſe une maîtreſſe qui vous aura trompé, perſonne n'y mettra obſtacle; & j'oſe vous aſſurer que votre félicité ne ſera ni troublée ni enviée.

Vous en rirez tant qu'il vous plaira, dit Monſieur de Châlons; mais je pardonnerois volontiers, pourvu que je trouvaſſe dans la ſincérité du repentir, & dans un aveu ſans déguiſement, de quoi me perſuader que j'étois aimé, même dans le temps que j'étois trahi. Je ſens qu'il y a une eſpèce de douceur de pardonner à ce qu'on aime; c'eſt un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé, & on en aime ſoi-même davantage.

Avec de pareilles maximes, vous n'avez garde d'être jaloux, dit Monſieur de Granſon. Du-moins le ſuis-je très-différemment de la plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne connoiſſent ce ſentiment que par un amour-propre effréné. Le mien n'a rien à démêler avec les infidélités qu'on peut me faire, elles n'affligent que mon cœur.

J'avoue, interrompit Monſieur de Châtillon, qui n'avoit point parlé juſques-là, que j'entends mal toutes ces diſtinctions de

l'amour & de l'amour-propre ; je ſais ſeulement que les femmes préféreront toujours un amant dont la jalouſie ſera pleine d'emportemens, à tous vos égards & à toutes vos délicateſſes.

Pourriez-vous pardonner, Madame, dit-il à Madame de Granſon en s'approchant de ſon oreille, à un homme qui craindroit de perdre votre cœur & qui conſerveroit encore quelque raiſon ? Perſonne, répondit-elle tout haut d'un ton fier & dédaigneux, ne ſera à portée de faire une pareille perte : & ſans le regarder, ſans lui donner le temps de répondre, elle ſe leva pour ſortir.

Quoique Monſieur de Canaple n'osât jeter les yeux ſur elle ; ſon attention & ſon application ſuppléoient à ſes yeux. Il s'étoit apperçu de la paſſion de Monſieur de Châtillon, preſque auſſi-tôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'étoit pas un rival dangereux auprès de Madame de Granſon. Mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puiſſe être, importune toujours. La réponſe de Madame de Granſon, & le ton dont elle fut faite, le dédommagèrent de la peine qu'il avoit eue de voir Monſieur de Châtillon oſer lui parler à l'oreille. Un amant, & ſur-tout un amant malheureux prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ſes rivaux.

Monſieur de Châtillon n'étoit pas homme à ſe rebuter par celle qu'il venoit d'eſſuyer. Il ſuivit Madame de Granſon, dans l'eſpé-

rance de lui donner la main. Monſieur de Canaple qui n'avoit plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, ſortit auſſi. Ils ſe trouvèrent tous deux auprès du chariot de Madame de Granſon, lorſqu'elle voulut y monter. Monſieur de Canaple n'oſoit cependant lui préſenter la main; mais Monſieur de Châtillon ne garda pas tant de ménagement; & Madame de Granſon irritée de ſa hardieſſe, occupée de la réprimer, prit celle de Monſieur de Canaple, & ne s'apperçut combien la préférence qu'elle lui donnoit étoit flatteuſe, que parce qu'elle ſentit que cette main étoit tremblante. Auſſi ſe hâta-t-elle de la quitter & de monter dans ſon chariot.

Cet inſtant étoit le premier où Monſieur de Canaple avoit reſſenti quelque douceur. Il eût bien voulu ſe trouver ſeul, & en jouir à loiſir; mais Monſieur de Châlons qui le joignit dans le moment, ne lui en donna pas la liberté. Que vous êtes heureux, lui dit-il! (car malgré les ſoupçons que vous avez fait naître aujourd'hui) je ſuis perſuadé que vous n'aimez rien. Pour moi je ſuis la victime d'une paſſion qui ne me promet que des peines, & que je n'ai pas même la force de combattre.

Monſieur de Canaple ne pouvoit avouer qu'il étoit amoureux, & ne pouvoit auſſi ſe réſoudre à le déſavouer, c'eût été bleſſer ſon amour ou ſa diſcrétion. Ne parlons point de moi, répondit-il, je ſuis ce que je puis, & je ne conſeillerois à perſonne d'envier ma fortune.

Monſieur de Châlons, plein de ſes ſentimens, ne s'occupa pas à pénétrer ceux de ſon ami. Je ſuis plus agité aujourd'hui que je ne l'ai encore été, lui dit-il; la peinture que je viens de faire de mes ſentimens, les a revcillés & gravés plus profondément dans mon cœur. Par grâce, écrivez à Mademoiſelle de Mailly, c'eſt une liberté qui ne m'eſt pas permiſe; mais ce ſera preſque recevoir une de mes lettres, que d'en recevoir une des vôtres. Je l'occuperai du-moins quelque moment; & quelle douceur n'eſt-ce pas pour moi !

Le Comte de Canaple étoit dans les diſpoſitions néceſſaires pour bien exprimer les ſentimens de ſon ami. Mais cet ami étoit trop amoureux pour être aiſé à contenter. La lettre fut faite & refaite plus d'une fois, & remiſe enfin à un homme de Monſieur de Canaple avec ordre de la porter à Calais, & d'en rapporter la réponſe.

Cependant le départ du Roi étoit fixé; & tous ceux qui n'étoient point attachés particulièrement à ſa perſonne, voulurent le devancer, & ſe diſpoſèrent à partir. Monſieur de Canaple fut de ce nombre; la peine de s'éloigner de ce qu'on aime, n'eſt pas pour un amant malheureux, ce qu'elle eſt pour un amant aimé.

Lorſque la ſanté de Monſieur de Granſon lui permit de ſortir de la chambre, il voulut que Madame de Granſon fût préſentée au Roi & aux Reines. Sa beauté fut admirée de tout le monde. Les louanges

qu'on lui prodigua, augmentèrent les empreſſemens de Monſieur de Châtillon. Il la ſuivoit par-tout ; & malgré la mode & le ton qu'il avoit pris dans le monde, il lui rendoit des ſoins aſſez à découvert. Madame de Granſon importunée de ſes ſoins, de mauvaiſe humeur contr'elle & contre l'amour, ſe vengeoit par les rigueurs qu'elle exerçoit ſur lui, de ce qu'elle ſentoit pour ſon rival ; ce rival en étoit ſouvent témoin, & quoiqu'il fût traité lui-même avec encore plus de ſévérité, elle n'étoit pas du-moins accompagnée du dédain & du mépris dont on accabloit Monſieur de Châtillon. Madame de Granſon ne put éviter les adieux de l'un & de l'autre. Monſieur de Châtillon oſa encore parler le même langage : Monſieur de Canaple au-contraire ne prononça pas un ſeul mot.

Cette différence de conduite n'étoit que trop remarquée par Madame de Granſon. Les reproches qu'elle ne ceſſoit de ſe faire, tournoient au profit de ſes devoirs ; elle croyoit toujours ne pas les remplir aſſez bien. Loin d'être rebutée par le peu d'égard que Monſieur de Granſon lui marquoit, elle redoubloit de ſoin & d'attention.

Comme il ſuivoit le Roi, il ne partit pas ſi-tôt que Monſieur de Canaple. Madame de Granſon s'apperçut que ſa préſence le contraignoit. Sans lui faire de reproche, ſans marquer le moindre mécontentement, elle ſe diſpoſa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l'armée, &

pour être avec un père qu'elle aimoit, & dont elle étoit tendrement aimée. C'étoit dans la diſpoſition où ſon cœur étoit alors, une conſolation & un beſoin de pouvoir ſe livrer aux ſentimens d'une amitié permiſe.

Monſieur de Vienne reçut ſa fille avec joie; elle fut viſitée de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens conſidérables. Mademoiſelle de Mailly ne fut pas des dernières à s'acquitter de cette eſpèce de devoir; elles avoient l'une & l'autre les qualités qui préviennent ſi favorablement, & qui font naître l'inclination; auſſi dès le premier moment de la connoiſſance ſe trouvèrent-elles dans la même liberté, que ſi elles s'étoient connues depuis long-temps. Madame de Granſon charmée des agrémens & de l'eſprit de Mademoiſelle de Mailly, en parloit ſouvent à Monſieur de Vienne.

Je voudrois, lui diſoit-elle, paſſer mes jours avec une ſi aimable fille; mais je meurs de peur qu'elle nous ſoit bien-tôt enlevée par quelque grand mariage. Ce mariage pourroit au-contraire la rapprocher de vous, répondit Monſieur de Vienne. Canaple dans le ſéjour qu'il a fait ici, a paru fort attaché à elle. Il y eſt revenu ſans autre beſoin que celui de la voir. Et l'on m'amena il y a quelques jours un homme, chargé d'une lettre pour elle, qui n'avoit point d'abord voulu dire ſon nom; mais qui fut obligé de m'avouer qu'il appartenoit au Comte de Canaple. De l'humeur dont il eſt, une ſi grande aſſiduité prouve beau-

coup. Madame de Granſon ſentit à ce diſcours un trouble & une émotion qu'elle n'avoit jamais connus. Elle n'avoit plus la force de continuer la converſation, lorſque Mademoiſelle de Mailly entra.

Monſieur de Vienne qui avoit plus de franchiſe que de politeſſe, ne craignit pas de l'embarraſſer en lui répétant ce qu'il venoit de dire à ſa fille. Mademoiſelle de Mailly ne put entendre ſans rougir un nom qui étoit lié dans ſon imagination à celui de ſon amant. Mais on ne ſe retient guère ſur les choſes qui intéreſſent le cœur, ſur-tout lorſqu'on peut s'y livrer ſans ſe faire des reproches. Mademoiſelle de Mailly après avoir dit légèrement que Monſieur de Canaple n'étoit point amoureux d'elle, ſe fit un plaiſir de le louer des qualités qui lui étoient communes avec Monſieur de Châlons, & le loua avec vivacité.

Madame de Granſon l'avoit vu juſques-là des mêmes yeux & plus favorablement encore. Mais parce qu'il paroiſſoit tel à Mademoiſelle de Mailly, il ceſſe de lui paroître le même. Maîtriſée par un ſentiment qu'elle ne connoiſſoit pas, elle ne put s'empêcher de contredire. Monſieur de Vienne qui trouvoit ſe fille injuſte, prit parti contr'elle. Mademoiſelle de Mailly fortifiée par l'autorité de Monſieur de Vienne, ſoutint d'abord ſon opinion avec une chaleur peu propre à ramener Madame de Granſon ; mais comme elle avoit l'eſprit dans une ſituation plus tranquille, elle ſe hâta de finir la diſpute.

Madame de Granſon reſtée ſeule, ſe trouva ſaiſie d'une douleur inquiète & piquante, qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Les réflexions qu'elle faiſoit ſur ce qui venoit de ſe paſſer, lui donnoient des ſoupçons, & même des certitudes, dont elle ſe ſentoit accablée. Je n'en ſaurois douter, diſoit-elle, il eſt amoureux, il eſt aimé. L'amour, & l'amour content peut ſeul inſpirer ce que je viens de voir.

Quoi ! tandis que j'avois beſoin de ma vertu pour me ſouvenir de l'outrage qu'il m'a fait ! tandis que je ne le croyois occupé qu'à le réparer ! tandis que les apparences de ſon reſpect faiſoient ſur mon cœur une impreſſion ſi honteuſe, il aimoit ailleurs ! comment ai-je pu m'y tromper ? Comment ai-je pu donner une interprétation ſi forcée à ſes démarches ? Comment ai-je pu croire qu'un homme amoureux fût toujours ſi maître de lui ? Non, non, il m'auroit parlé au riſque de me déplaire.

Elle ſe rappelloit enſuite que, dans cette converſation où le Comte de Canaple ſoutenoit le parti de l'amour, il s'étoit tû dès qu'elle avoit paru. Sa délicateſſe auroit été bleſſée, diſoit-elle, de parler d'amour devant toute autre femme que devant ſa maîtreſſe. Que ſais-je s'il ne croyoit pas avoir des ménagemens à garder à mon égard ? Qui me dit qu'il n'a pas ſoupçonné ma foibleſſe ? Cette penſée arracha des larmes à Madame de Granſon ; & comme elle n'appercevoit plus rien dans la conduite du Comte

de Canaple, qui pût l'excuſer, tout ſon reſſentiment ſe réveilla ; il auroit eu peine à ſe conſerver au milieu des louanges qu'on donnoit tous les jours à la valeur du Comte de Canaple, & dans un temps où ſa vie étoit expoſée à tant de dangers. Mais Mademoiſelle de Mailly qui voyoit dans les périls de Monſieur de Canaple, ceux de Monſieur de Châlons, y paroiſſoit ſi ſenſible, que Madame de Granſon ceſſoit de l'être.

L'éloignement, le dégoût avoient ſuccédé dans ſon cœur à l'inclination qu'elle s'étoit d'abord ſentie pour elle. Le haſard fit encore qu'elles ſe trouvèrent dans l'appartement de Monſieur de Vienne, quand on apprit que l'armée marchoit aux ennemis, & que la troupe de Monſieur de Canaple, & celle de Monſieur de Châlons devoient commencer l'attaque. Mademoiſelle de Mailly ſaiſie à celle nouvelle, ne put cacher ſon trouble. Madame de Granſon n'étoit pas dans un état plus tranquille. Monſieur de Vienne attribuoit le chagrin où il la voyoit plongée, à la crainte où elle étoit pour Monſieur de Granſon, & achevoit de l'accabler par les ſoins qu'il prenoit de la raſſurer, & par les louanges qu'il ne ceſſoit de donner à ſa ſenſibilité. Que penſeroit mon père, diſoit-elle ; que penſeroit tout ce qui m'environne, ſi le fond de mon cœur étoit connu, s'il ſavoit que ces larmes dont il me loue, ne prouvent que ma foibleſſe ? il faut du-moins que la connoiſſance que j'en ai, rappelle ma vertu, & que je me délivre de la peine cruelle

d'être pour moi-même un objet de mépris?

La perte de la bataille de Creci qu'on apprit alors, & les bleſſures dangereuſes que Monſieur de Granſon y avoit reçues, donnèrent à la vertu de Madame de Granſon un nouvel exercice. Elle ne balança pas un moment ſur le parti qu'elle avoit à prendre; & ſans être arrêtée par les prières de Monſieur de Vienne, & par les dangers où elle s'expoſoit en traverſant un pays plein de gens de guerre, elle partit ſur-le-champ. Son père n'ayant pu la retenir, lui donna une eſcorte nombreuſe. Ils furent attaqués à diverſes repriſes par des partis ennemis, qu'ils repouſsèrent avec ſuccès. L'idée de Monſieur de Canaple ſe préſentoit ſouvent pendant la route à Madame de Granſon. L'incertitude où elle étoit de ſon ſort, dont elle avoit eu le courage de ne point s'informer, diminuoit ſa colère, & la diſpoſoit à avoir plus de pitié, que de reſſentiment.

Le troiſième jour de ſa marche, ſa petite troupe qui s'étoit affoiblie par les combats précédents, fut attaquée par des gens-d'armes Anglais, très-ſupérieurs en nombre. Madame de Granſon alloit tomber dans les mains des vainqueurs, ſi un Chevalier qui alloit à Calais, ne fût venu à ſon ſecours; il vit de loin le combat, & quoiqu'il fût accompagné de très-peu de monde, il ne balança pas à attaquer les Anglais. Les Français qui avoient été mis en déroute, reprirent courage, ſe rallièrent à lui, & l'aidèrent à vaincre ceux qui s'étoient déjà

ſaiſis du char de Madame de Granſon.

Le trouble où elle étoit ne lui avoit pas permis de diſtinguer ce qui ſe paſſoit ; & prenant ſon libérateur pour ſon ennemi, lorſqu'il vint à ſon chariot : Si vous êtes généreux, lui dit-elle d'une voix que la crainte changeoit preſque entièrement, mais qui ne pouvoit jamais être méconnoiſſable pour celui à qui elle parloit, vous me mettrez promptement à rançon. Quoi ! s'écria-t-il, ſans lui donner le temps d'en dire davantage, c'eſt Madame de Granſon ! Et c'eſt elle qui me prend pour un ennemi ! Non, Madame, vous n'en avez point ici, lui dit-il, tout ce qui vous environne eſt prêt à ſacrifier ſa vie pour vous défendre, & pour vous obéir.

La fierté de Madame de Granſon, & une certaine hauteur de courage qui lui étoit naturelle, lui avoient donné des forces dans le commencement de cette aventure ; mais, la voix de Monſieur de Canaple la mit dans un état bien plus difficile à ſoutenir que celui dont elle venoit de ſortir ; mille penſées différentes ſe préſentoient en foule à ſon eſprit. Cet homme qui l'avoit outragée, qu'il falloit haïr pour ſe ſauver de la honte de l'aimer, venoit d'expoſer ſa vie pour elle ; & ce même homme alloit à Calais, ſans doute pour voir Mademoiſelle de Mailly.

La reconnoiſſance du ſervice ne pouvoit ſubſiſter avec cette réflexion, & ne laiſſoit dans l'ame de Madame de Granſon que le chagrin de l'avoir reçu. Monſieur de Canaple

attendoit les ordres qu'elle voudroit lui donner, & les auroit attendus long-temps, ſi l'Ecuyer de Monſieur de Vienne, qui conduiſoit l'eſcorte, n'étoit venu la preſſer de ſe déterminer. Elle vouloit ſuivre ſon deſſein; mais elle ne vouloit pas que Monſieur de Canaple l'accompagnât. Le ſecret dépit dont elle étoit animée, ne lui permettoit pas de recevoir de lui un ſervice qu'elle ne pouvoit plus mettre ſur le compte du haſard.

Votre généroſité en a aſſez fait, lui dit-elle, Monſieur, preſſez-vous d'aller à Calais, où je juge que des raiſons importantes vous appellent. Il eſt vrai, Madame, dit le Comte de Canaple, que j'ai ordre de me rendre à Calais; mais quelque précis qu'il ſoit, je ne puis l'exécuter que lorſque vous ſerez en lieu où vous n'aurez plus rien à craindre.

Madame de Granſon ne pouvant faire mieux, ſe laiſſa conduire. L'état fâcheux où elle trouva Monſieur de Granſon en arrivant à Amiens, la diſpenſa de faire des remercîmens à Monſieur de Canaple qui repartit ſur le-champ pour Calais.

Monſieur de Granſon avoit aimé paſſionnément ſa femme; ce qu'elle faiſoit pour lui dans un temps ſi voiſin de celui où il lui avoit manqué, la penſée que la mort les alloit ſéparer, réveillèrent ſa tendreſſe; & lui tendant la main auſſi-tôt qu'il la vit: Je n'étois pas digne de vous, lui dit-il, le Ciel me punit de n'avoir pas connu le bien que je poſſédois. Je me reproche tous les torts que j'ai eus; pardonnez-les-moi, & ne vous

en ſouvenez qu'autant que ce ſouvenir ſera néceſſaire à votre conſolation.

Madame de Granſon arroſoit de ſes larmes la main que ſon mari lui avoit préſentée ; le repentir qu'il lui marquoit, la pénétroit de honte & de douleur ; elle ſe trouvoit la ſeule coupable ; elle ſe reprochoit de n'avoir pas aimé Monſieur de Granſon ; & l'erreur où il étoit là-deſſus, lui paroiſſoit une eſpèce de trahiſon. Je n'ai rien à vous pardonner, lui dit-elle, en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerois ma vie pour conſerver la vôtre. Monſieur de Granſon voulut répondre, mais ſes forces l'abandonnèrent ; il fut long-temps dans une eſpèce de foibleſſe dont il revint ſans reprendre connoiſſance, & il mourut deux jours après l'arrivée de Madame de Granſon.

Ce ſpectacle toujours ſi touchant, l'étoit encore plus pour elle, par les circonſtances qui l'avoient accompagné. Comme on n'étoit point inſtruit du péril qui menaçoit Calais, elle y retourna, perſuadée que rien dans le monde ne pouvoit l'intéreſſer que Monſieur de Vienne.

Monſieur de Canaple, en y arrivant, n'avoit donné à Monſieur de Vienne aucune eſpérance ſur la vie de Monſieur de Granſon. La calamité publique, dit ce grand Capitaine, ne me laiſſe pas ſentir mes malheurs particuliers. Mais, comment eſt-il poſſible qu'une armée compoſée de toute la Nobleſſe de France, c'eſt-à-dire, de ce qu'il

r a de plus brave dans l'univers, ait été
›attue !

Il falloit pour vaincre, répondit Monſieur le Canaple, plus de prudence & moins de aleur. Cette nobleſſe dont vous parlez, en trop cru ſon courage, & a mépriſé les ›récautions. Le Roi, après être parti d'Abeville, où il étoit campé, détacha quelques roupes ſous la conduite de Meſſieurs des Noyers, de Beaujeu, d'Aubigny & de Dromeſnil, pour aller reconnoître les Anglais. A leur retour, Dromeſnil enhardi par une éputation ſans tache, & par une intrépidité le courage dont il ſe rendoit témoignage, ut ſeul la force de dire au Roi, qu'il ne alloit point attaquer les ennemis.

Quoique l'armée fût déjà en marche, le Roi convaincu par les raiſons de ce vaillant omme, envoya ordre aux Génois qui faioient l'avant-garde, de s'arrêter. Soit qu'ils ient été gagnés, comme on le ſoupçonne, oit qu'ils aient craint de perdre leur rang, ls ont refuſé d'obéir. La ſeconde colonne ui a vu la première en marche, a continué le marcher. La bataille s'eſt trouvée engagée, & les généraux ont été obligés de uivre l'impétuoſité des troupes.

Elles n'ont jamais montré plus d'ardeur; nais nous avons combattu ſans ordre, dans n terrain qui nous étoit déſavantageux, & ontre une armée plus nombreuſe, où la liſcipline eſt obſervée. Malgré ces avanages, la troupe que je commandois a enveloppé le Prince de Galles. Ce jeune Prince

à qui Edouard (1) a refuſé le ſecours qu'il lui avoit envoyé demander, ne trouvant plus de reſſource que dans ſon courage, a fait des prodiges de valeur. Ses gens, animés par ſon exemple, ont redoublé leurs efforts, & il nous a échappé. Je me ſuis vu moi-même abandonné des miens ; & ſi la nuit n'avoit favoriſé ma retraite, je ſerois mort, ou priſonnier. J'ai eu encore le bonheur de dégager le pauvre Granſon d'une troupe de ſoldats dont il étoit environné. Je l'ai conduit à Amiens. Le Roi qui s'y eſt retiré, m'a donné l'ordre de venir ici pour voir l'état de la Place, & pour conſulter avec vous ſur les moyens de la conſerver.

Un homme envoyé par Mademoiſelle de Mailly à Monſieur de Canaple, pour le prier qu'elle pût le voir un moment, ne donna pas le temps à Monſieur de Vienne de lui répondre. Il ſuivit l'homme qui lui avoit été envoyé, & promit à Monſieur de Vienne qu'il ſeroit bientôt de retour.

Mademoiſelle de Mailly, auſſi-tôt qu'elle l'avoit entendu, s'étoit levée avec promptitude pour aller au-devant de lui ; mais ſon trouble & ſon agitation étoient ſi grands, qu'il ne lui fut pas poſſible de faire un pas ; & ſe laiſſant aller ſur ſa chaiſe : Ah ! Monſieur, s'écria-t-elle, auſſi-tôt qu'elle vit le Comte de Canaple, ne me dites rien, je mourrai de mon incertitude ; mais

(1) Le Roi d'Angleterre, quand on lui demanda un renfort pour le Prince de Galles, répondit : *Il faut que l'enfant gagne ſes éperons.*

je

je n'ai pas la force d'en ſortir. Je vous aſſure, lui dit-il, que je n'ai rien de ſi terrible à vous apprendre. Seroit-il poſſible, s'écria-t-elle encore avec une eſpèce de tranſport, que je fuſſe ſi heureuſe ! quoi ! il ſeroit ſauvé ? Et où eſt-il ? N'eſt-il point bleſſé ? Je ne puis vous répondre poſitivement, répliqua Monſieur de Canaple, je ſais qu'il ne s'eſt point trouvé dans le nombre des morts, & qu'il eſt tout-au-plus priſonnier. Ah ! dit-elle, il ne ſe ſera rendu qu'à l'extrémité ; s'il eſt priſonnier, je le vois couvert de bleſſures. Hélas ! c'eſt moi qui ai ajouté le déſeſpoir à ſa bravoure naturelle. Il s'eſt peu ſoucié de ménager une vie que j'ai rendue ſi malheureuſe.

L'abondance des larmes qu'elle répandoit, les ſanglots redoublés qui lui coupoient la parole, arrêtèrent ſes plaintes, & donnèrent au Comte de Canaple le temps de la raſſurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des Anglais, pour s'informer ſi Monſieur de Châlons étoit priſonnier, & pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un Ecuyer annonça le lendemain à Monſieur de Vienne l'arrivée de Madame de Granſon, & lui apprit la mort de ſon Maître. Monſieur de Vienne qui y étoit préparé, & qui, d'ailleurs, mettoit au rang des premiers devoirs celui de Citoyen, ne laiſſa pas d'achever de régler avec Monſieur de Canaple ce qui étoit néceſſaire pour la défenſe de Calais. Comme le temps preſ-

ſoit, Monſieur de Canaple partit ſans avoir tenté de faire une viſite à Madame de Granſon, qu'il ne lui étoit pas permis de voir dans la circonſtance préſente. La perte de ſon mari l'avoit plus touchée, qu'elle n'auroit dû l'être naturellement; mais les reproches qu'elle ſe faiſoit de ne l'avoir jamais aimé, & d'avoir été ſenſible pour un autre, effaçoient les mauvais procédés qu'il avoit eus pour elle. Elle ſentoit, d'ailleurs, que pour réſiſter à ſa foibleſſe, les chaînes du devoir lui étoient utiles. Cette liberté dont elle ne pouvoit faire uſage, devenoit un poids difficile à porter.

Monſieur de Vienne lui conta que Monſieur de Canaple, dans le peu de ſéjour qu'il avoit fait à Calais, avoit vu Mademoiſelle de Mailly. Les périls du ſiége le font frémir, lui dit-il; il m'a conſeillé de faire ſortir de la Ville toutes les femmes de conſidération; & pour être en droit de me preſſer ſur Mademoiſelle de Mailly, il m'a beaucoup preſſé ſur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, pourſuivit Monſieur de Vienne, ſi vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame de Granſon étoit dans cet état de triſteſſe & d'accablement, où à force de malheur, on n'en craint plus aucun. Ne me privez pas de la ſeule conſolation qui me reſte, dit-elle à Monſieur de Vienne, je ſaurai périr avec vous, s'il le faut; toute femme que je ſuis, vous n'avez rien

à craindre de ma timidité ; mais contentez Monſieur de Canaple, & engagez Mademoiſelle de Mailly à ſortir de Calais. Monſieur de Vienne lui promit d'y travailler.

Le départ de Mademoiſelle de Mailly eût été une conſolation pour Madame de Granſon ; elle n'eût pas même voulu avoir un malheur commun avec elle ; mais la fortune lui refuſa cette foible conſolation. Madame de Mailly, dont les paſſions étoient violentes, avoit conçu tant de chagrin de ne pouvoir ſatisfaire ſa haine & ſa vengeance, qu'elle en étoit tombée malade. Mademoiſelle de Mailly ne pouvoit ſe ſéparer de ſa belle-mère ; encore moins abandonner un père dans un temps ſi malheureux. Monſieur de Vienne, qui avoit pour Monſieur de Mailly les égards dûs à ſa naiſſance, le laiſſa le maître de ſon ſort, dès qu'il fut inſtruit de ſes raiſons, & n'obligea perſonne de ſa maiſon de ſubir l'ordonnance qu'il fit publier, que tous ceux qui étoient inutiles à la défenſe de la Place, euſſent à en ſortir.

Edouard ne tarda pas à venir reconnoître Calais ; & perſuadé qu'il ne pouvoit l'emporter par la force, il réſolut de l'affamer. Dans ce deſſein, on établit entre la rivière de Haule & la mer, un camp qui prit la forme d'une nouvelle Ville. Philippe à qui la perte de la bataille de Créci, n'avoit rien fait perdre de ſon courage, ſe préparoit à tout mettre en uſage pour ſauver une Place ſi importante. Monſieur de Ca-

naple l'avoit aſſuré, à ſon retour, que Monſieur de Vienne ſe défendroit juſqu'à la dernière extrémité, & donneroit le temps d'aſſembler une nouvelle armée. Philippe, pour être plus à portée de faire des recrues, quitta la Picardie, & laiſſa pour la défendre, mille hommes d'armes, ſous la conduite de Monſieur de Canaple.

Les ſoins qu'il s'étoit donnés pour être inſtruit du ſort de Monſieur de Châlons, avoient été inutiles; mais, pour ne pas déſeſpérer Mademoiſelle de Mailly, il lui avoit laiſſé des eſpérances qu'il n'avoit pas lui-même.

Il étoit vrai cependant que Monſieur de Châlons étoit priſonnier; il avoit été trouvé après la bataille ſous un monceau de morts, ayant à peine quelque reſte de vie. Milord d'Arondel, qui étoit alors ſur le champ de bataille occupé à faire donner du ſecours à ceux qui pouvoient encore en recevoir, jugeant par les armes de Monſieur de Châlons que c'étoit un homme de conſidération, ordonna qu'il fût mis dans une tente particulière. Quelques papiers qui furent trouvés dans ſes habits, & portés à Milord d'Arondel, lui apprirent le nom du priſonnier, & redoublèrent ſon attention pour lui. Il imagina qu'il pourroit en tirer quelque ſervice qui importoit à ſon repos. Mais comme Edouard ne vouloit point permettre le renvoi des priſonniers tant que la guerre dureroit, Milord d'Arondel prit des précautions pour être maître du ſien. Il chargea

un homme ſage & attaché à lui, de le garder & de le faire ſervir avec toute ſorte de ſoin.

Il ne fut de long-temps en état de reconnoître, ni même de ſentir les bons traitemens qu'il recevoit; ſes bleſſures étoient ſi grandes, qu'on déſeſpéra plus d'une fois de ſa vie. Lorſqu'il fut mieux, il voulut ſavoir à qui le ſort des armes l'avoit donné; mais ceux qui étoient auprès de lui, ne purent l'en inſtruire. Milord d'Arondel, dans la crainte de le découvrir, s'étoit contenté d'apprendre de ſes nouvelles, & avoit remis à le voir, quand il ſeroit en état de recevoir ſa viſite. Il l'avoit fait tranſporter dans une maiſon de payſan qu'on avoit rendue la plus commode qu'il avoit été poſſible; & où il étoit plus aiſé de le cacher que dans le camp.

Milord d'Arondel s'y rendit ſans ſuite, auſſi-tôt que ſon priſonnier fut en état de le recevoir. Je vois avec plaiſir, lui dit-il en s'aſſeyant auprès de ſon lit, que les ſoins que nous avons pris pour conſerver la vie d'un ſi brave homme, n'ont pas été inutiles. Ce que vous avez fait pour me ſauver la vie, répliqua Monſieur de Châlons, ne ſatisferoit pas pleinement votre généroſité, ſi vous ne tâchiez encore de diminuer la honte de ma défaite, par les éloges que vous donnez à une bravoure qui m'a ſi mal ſervi. Je ne ſais cependant ſi je puis me plaindre d'un malheur qui m'a mis à portée de connoître un ennemi ſi généreux.

Ne me donnez point ce nom, répliqua Milord d'Arondel; nos Rois ſe font la guerre, l'honneur nous attache à leur ſuite ; mais lorſque nous n'avons plus les armes à la main, l'humanité reprend ſes droits ; & la valeur que nous avons employée les uns contre les autres dans la chaleur du combat, devient un nouveau motif d'eſtime, lorſqu'il eſt fini. Celle que j'ai pour vous, n'a pas attendu pour naître, que je vous viſſe les armes à la main ; votre mérite m'eſt connu depuis long-temps ; j'ai ſouhaité cent fois d'avoir un ami tel que vous ; & la fortune ne pouvoit me ſervir mieux, que de me donner quelque droit à une amitié, dont je connois d'avance tout le prix.

Si je ſuis digne d'être votre ami, répondit Monſieur de Châlons, ſi vous avez quelque eſtime pour moi, vous ne douterez pas que la vie que vous m'avez conſervée avec tant de généroſité, ſoit à vous : oui, je ſuis prêt de la ſacrifier à votre ſervice ; & ce ſera moins pour m'acquitter envers vous, que pour ſatisfaire à l'inclination & à l'admiration que m'inſpire la nobleſſe de votre procédé. Ne me laiſſez pas ignorer plus long-temps le nom de mon bienfaiteur. Apprenez-moi, de grâce, comment je vous ſuis connu, & par quel bonheur vous avez pris de moi une idée ſi avantageuſe ?

Mon nom eſt d'Arondel, reprit-il ; à l'égard de ce que vous déſirez apprendre de plus, je ne puis vous ſatisfaire qu'en vous faiſant l'hiſtoire d'une partie de ma vie.

Vous verrez par le ſecours que je vous demanderai, & par l'importance des choſes que j'ai à vous dire, que ma confiance n'a pas beſoin d'être appuyée ſur une connoiſſance plus particulière. Mais ce récit, pourſuivit-il en ſe levant pour ſortir, demande plus de temps que je n'en ai préſentement; je craindrois d'ailleurs de vous fatiguer par une trop longue attention.

Monſieur d'Arondel avoit raiſon de penſer que ſon priſonnier n'étoit pas en état de l'entendre; il n'avoit pas plutôt entendu prononcer ſon nom, qu'il avoit été ſaiſi d'un tremblement univerſel & ſi grand, que les gens chargés de le ſervir s'en étant apperçu, vinrent à lui pour le ſecourir; mais leurs ſoins qu'il ne devoit qu'à une main odieuſe, furent rejettés avec une eſpèce d'emportement; il ordonna d'un ton ſi ferme qu'on le laiſsât en repos, qu'il fallut lui obéir.

Dans quel abyme de maux ſe trouvoit-il plongé! cet homme qui avoit détruit toute ſa félicité, cet homme pour qui il avoit une haine ſi légitime étoit le même qui lui avoit ſauvé la vie, & qui achevoit de l'accabler par la généroſité & la franchiſe de ſes procédés. Il me demande mon ſecours, diſoit-il, apparemment pour achever de m'arracher le cœur; car quelqu'autre beſoin pourroit-il avoir de moi que celui de le ſervir dans ſon amour?

Quoi! j'ai été ſi parfaitement oublié qu'il n'a jamais entendu prononcer mon nom,

il n'a point eu à me combattre dans ce cœur qu'il m'a enlevé ; & il jouit de la douceur de croire qu'il a été le ſeul aimé ! Ah ! je la lui ferai perdre cette douceur, il ſaura que j'ai été ſon rival, & il le ſaura aux dépens de ſa vie !

Ces projets de vengeance ſi peu conformes à la probité de Monſieur de Châlons, ne pouvoient être de longue durée. Il falloit s'acquitter des obligations qu'il avoit à Milord d'Arondel, avant que d'agir en ennemi. La guerre pouvoit peut-être lui en fournir les moyens, mais il n'étoit pas libre ; & il ne vouloit point devoir ſa liberté à ſon ennemi ; il pouvoit lui offrir la plus forte rançon ; ſeroit-elle acceptée ? & au cas qu'elle ne le fût pas, quel parti devoit-il prendre ? L'honneur lui permettoit-il encore d'écouter les ſecrets qu'on vouloit lui confier ? Il eſt vrai qu'il auroit par-là des éclairciſſemens qui importoient à ſon repos.

Je ſaurai, diſoit-il, ce que j'aurai tant d'intérêt de ſavoir. Je ſaurai pourquoi l'on m'a trahi. Hélas ! reprenoit-il, qu'ai-je beſoin d'en chercher d'autres cauſes, que l'inconſtance naturelle des femmes ! Milord d'Arondel n'a que trop de quoi la juſtifier. Il étoit préſent, j'étois abſent, il a été aimé, & j'ai été oublié.

Tout le cœur de Monſieur de Châlons ſe révoltoit contre cette idée, & lui reprochoit qu'il faiſoit une injure mortelle à Mademoiſelle de Mailly. Puis-je la connoître à cette foibleſſe, diſoit-il ? Eſt-ce elle, que

je dois ſoupçonner de s'être laiſſée ſéduire par les avantages de la figure ? Ne ſais-je pas que c'eſt à quelque vertu qu'elle a cru reconnoître en moi, que j'ai dû le bonheur de lui plaire ?

L'agitation, le trouble, & les ſentimens différents dont Monſieur de Châlons étoit rempli, ne lui permirent de long-temps de ſe déterminer ſur ce qu'il devoit faire. La nuit entière & une partie de la journée ſuivante, furent employées à déplorer le malheur de ſa condition. Il ſe réſolut enfin à ſavoir ce que Monſieur d'Arondel avoit à lui dire ; à régler ſur cela ſes démarches ; bien réſolu, quoi qu'il pût apprendre, de cacher avec ſoin qu'il avoit été aimé. La tendreſſe qu'elle a eu pour moi, diſoit-il, eſt un ſecret qu'elle ma confié, & qu'aucune raiſon ne m'autoriſera jamais à violer : & il ne ſe rappeloit qu'avec honte qu'il avoit penſé différemment dans les premiers momens de ſa ſurpriſe & de ſa douleur.

Le trouble où il étoit, augmenta encore. On vint lui dire qu'une femme conduite par un des gens de Milord d'Arondel, demandoit à lui parler ; elle ne fut pas plutôt introduite dans la chambre, qu'elle ſe jeta à genoux à côté du lit de Monſieur de Châlons, en lui préſentant de la manière la plus touchante, un enfant qu'elle tenoit entre ſes bras. J'ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup de larmes, je ſuis chaſſée de ma patrie ; j'ai laiſſé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, expoſés

à toutes les horreurs de la guerre & de la famine ; je n'ai d'eſpérance que dans votre ſecours, je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conſervé au milieu de tant de périls.

Les paſſions violentes que les réflexions venoient en quelque façon de calmer, ſe réveillèrent avec un nouvel emportement dans l'ame de Monſieur de Châlons, à cette vue : Retirez-vous, dit-il, d'un ton où la colère & la douleur ſe faiſoient ſentir ; ôtez de devant mes yeux cette miſérable créature, fruit de la trahiſon la plus inſigne. La femme effrayée de ce qu'elle entendoit, demeuroit immobile, & ce malheureux enfant étendoit ſes petits bras pour embraſſer Monſieur de Châlons, & lui donnoit le nom de père.

Ce nom augmentoit encore le ſentiment de douleur dont il étoit déjà pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenoit légitimement un nom ſi doux, ſe peignoit plus vivement à ſon imagination ; & ne pouvant ſoutenir des idées auſſi déchirantes, il repouſſa cette innocente créature ; & s'adreſſant à la femme, qui étoit toujours à genoux : Encore une fois, lui dit-il, retirez-vous, que je ne vous voye jamais ; & faiſant ſigne aux gens qui le ſervoient, qu'on la fît ſortir, il ſe tourna de l'autre côté, le cœur plein de douleur, de colère & de vengeance.

Ce qui venoit de ſe paſſer n'auroit dû apporter aucun changement à ſa ſituation ; il étoit inſtruit depuis long-temps de ce qui faiſoit le ſujet de ſon déſeſpoir, mais le

temps avoit affoibli ces idées. La connoiſſance de Milord d'Arondel ne les avoit déjà que trop douloureuſement retracées à ſon ſouvenir, elles venoient de ſe réveiller d'une manière encore plus violente.

Après bien des incertitudes, le fond de ſon caractère, plein de douceur, prévalut enfin. L'amour extrême qu'il avoit pour Mademoiſelle de Mailly, lui inſpiroit auſſi quelque compaſſion pour ſon enfant; un ſentiment de juſtice ſe joignit à cette compaſſion. Pourquoi ſatisfaire ſa vengeance aux dépens de ce petit infortuné? Eſt-il coupable de ſa naiſſance, il ne la connoît ſeulement pas? De quel droit l'enlever à ſes parens? Ne valoit-il pas mieux le rendre à celui qu'il en jugeoit le père; il s'acquittoit par-là de la reconnoiſſance qu'il lui devoit, de cette reconnoiſſance qui n'étoit pas le moins ſenſible de ſes maux. Il falloit, avant toutes choſes, écouter le récit que Milord d'Arondel devoit lui faire. Mais, comment ſoutenir cette affreuſe confidence? Seroit-il maître de lui & de ſon tranſport? Pourroit-il entendre des choſes dont la ſeule idée le faiſoit friſſonner! Qu'importe, après tout, diſoit-il, je ne puis que mourir, & la mort eſt préférable au trouble où je ſuis.

Monſieur de Châlons, en conſéquence de ſes réſolutions, donna les ordres néceſſaires, & ſe diſpoſa à recevoir Milord d'Arondel.

TROISIÈME PARTIE.

MILORD d'Arondel retenu par les occupations de la guerre, ne put qu'après quelques jours ſatisfaire le déſir qu'il avoit de recevoir ſon priſonnier. Pourrez-vous bien m'écouter aujourd'hui, lui dit-il en entrant dans ſa chambre & en s'aſſeyant auprès de lui? Monſieur de Châlons répondit quelques mots d'une voix tremblante que Milord d'Arondel attribua à la foibleſſe où il étoit encore; & ne voulant pas perdre des momens qui lui étoient précieux, il lui parla ainſi:

J'avois à peine fini mes exercices, qu'Edouard, par des raiſons de politique, réſolut de me marier avec Mademoiſelle d'Hamilton; il eſpéroit, en formant des alliances entre les premières Maiſons d'Angleterre & d'Ecoſſe, unir peu-à-peu les deux Nations. Mon Père ſe prêta aux vues du Roi; comme on ne vouloit point employer l'autorité pour obtenir le conſentement de la Maiſon d'Hamilton, & que la jeuneſſe de Mademoiſelle d'Hamilton donnoit tout le temps de l'obtenir, le deſſein du Roi demeura ſecret entre mon Père & lui.

Je fus envoyé en Guyenne; la paix qui étoit alors entre les deux couronnes, me fit naître le déſir de voir la Cour de France. Je m'y liai d'amitié avec le jeune Soyecourt, dont le caractère me convenoit mieux que

celui des autres gens de mon âge, avec qui j'avois fait ſociété. Je le retrouvai à Calais, où je m'étois propoſé de m'arrêter. Il s'empreſſa de me faire les honneurs de la Ville. La maiſon de Madame de Mailly étoit la plus conſidérable, j'y fus reçu, & traité comme un homme dont le nom méritoit quelque diſtinction.

Soyecourt me propoſa peu de jours après, d'aller à une abbaye, à un quart de lieue de la Ville, où une fille de condition devoit prendre le voile. J'y conſentis; nous trouvâmes l'Egliſe pleine de toutes les perſonnes qui avoient quelque nom; la foule étoit grande, & la chaleur exceſſive; je m'approchai autant qu'il me fut poſſible de l'endroit où ſe faiſoit la cérémonie. Une fille qui y avoit quelque fonction, & qu'un voile qui lui couvroit en partie le viſage, m'empêchoit de voir, tomba évanouie.

On s'empreſſa de la ſecourir, je m'empreſſai comme les autres; je lui fis avaler d'une liqueur ſpiritueuſe, que je me trouvai par bonheur ſur moi. La connoiſſance ne lui revenoit point, il fallut lui faire prendre l'air, j'aidai à la porter hors de l'Egliſe; ſa coiffure que ſa chûte avoit dérangée, laiſſoit tomber ſur ſon viſage & ſur ſa gorge des cheveux naturellement bouclés, du plus beau blond du monde; ſes yeux, quoique fermés, donnoient cependant paſſage à quelques larmes. Des ſoupirs précipités qu'elle pouſſoit à tout moment, la douceur de ſon viſage, ſon âge qui ne paroiſſoit guère au-

deſſus de ſeize ans, tout cela la rendoit touchante au dernier point.

Mademoiſelle de Mailly, que j'avois déjà vue auprès de Madame ſa belle-mère, vint à elle, la ſecourut, avec des témoignages d'amitié dont je lui ſavois autant de gré que d'un ſervice qu'elle m'auroit rendu. Il me parut que l'état de cette fille lui faiſoit une ſorte de compaſſion qui n'étoit point celle que l'on a pour un mal auſſi paſſager; je crus même entendre qu'elle lui diſoit quelques mots de conſolation.

Soyecourt qui n'avoit pas eu dabord connoiſſance de cet accident, accourut à nous, comme un homme éperdu. Cette fille reprenoit dans ce moment la connoiſſance, elle promenoit languiſſamment ſes yeux ſur tout ce qui l'environnoit; & comme je lui étois inconnu, elle les fixa ſur moi. Son regard, le plus beau du monde, & le plus touchant, le devenoit encore davantage par la triſteſſe qui y étoit répandue; j'en fus pénétré; & dès-lors que n'aurois-je point fait pour adoucir ſes peines? Mademoiſelle de Mailly, après lui avoir dit quelque mot à l'oreille, & nous avoir remerciés de notre ſecours, la prit ſous les bras, & entra avec elle dans la maiſon où il ne nous étoit pas permis de la ſuivre.

Soyecourt & moi reſtâmes encore quelque temps enſemble; l'état où je l'avois vu, lorſqu'il nous avoit abordés, me faiſoit ſoupçonner qu'il étoit amoureux, & ce que je commençois de ſentir moi-même, m'engageoit à m'en éclaircir.

Quelle eſt cette perſonne, pour laquelle vous venez de montrer tant de ſenſibilité, lui dis-je? C'eſt, me repondit - il, Mademoiſelle de Roye, nièce de Madame de Mailly; elle n'a aucune fortune, la mienne dépend d'un oncle qui ne me permettra jamais d'épouſer une fille ſans bien. Malgré tous ces obſtacles, j'en ſuis devenu amoureux; & je ſuis d'autant plus à plaindre, que bien loin de pouvoir contribuer à ſon bonheur, je crains au - contraire que l'attachement que je lui ai marqué, n'ait hâté la réſolution où l'on eſt de lui faire prendre le parti du cloître.

Ce n'étoit point aſſez pour moi d'être inſtruit que Soyecourt étoit amoureux, il fallut encore ſavoir s'il étoit aimé. Je ne ſaurois m'en flatter, me dit - il, je crois que je l'aurois aimée dix ans, ſans qu'elle eût daigné s'en appercevoir; & lorſque j'ai parlé, elle ne s'eſt point aviſée de conteſter la ſincérité de mes ſentimens.

Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvû que vous me croyez auſſi. Mon état & ma fortune ſuffiroient pour mettre un obſtacle invincible à vos prétentions; & cet obſtacle tout invincible qu'il eſt, n'eſt cependant pas le plus fort. Je ne ſais ſi je ſuis née inſenſible; mais vos ſoins & votre amour n'ont fait nulle impreſſion ſur mon cœur. Je ne m'en ſuis pas tenu, pourſuivit Soyecourt, à cette première déclaration, j'ai mis tout en uſage, & tout a été inutile; elle m'écoute avec une douceur mille fois plus accablante, que ne le feroient ſes rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire ; je vous trouve aimable, je vous eſtime, je crois que vous m'aimez véritablement, & tout cela ne me touche point : perdez une fantaiſie qui vous rend malheureux, & ne me donnez pas plus long-temps le déplaiſir de voir vos peines, car c'en eſt un pour moi.

Ma curioſité augmentoit à meſure que Soyecourt parloit, les moindres détails me paroiſſoient intéreſſants. Mais, lui dis-je, peut être que la ſageſſe de Mademoiſelle de Roye eſt le plus grand obſtacle ; & que ſi elle voyoit quelque poſſibilité que vous puiſſiez l'épouſer un jour, elle vous traiteroit différemment. Ne penſez pas, me répondit-il, que j'aie négligé ce moyen ; quoique mon bien ſoit médiocre, il pourroit ſuffire pour vivre dans une aiſance raiſonnable. Je ſuis perſuadé d'ailleurs que le reſſentiment de mon oncle ne tiendroit pas contre les charmes & le caractère de Mademoiſelle de Roye ; & je le lui ai dit avec toute la force que donne la perſuaſion, & avec toute la vivacité du ſentiment.

Vous comptez trop ſur le pouvoir de mes charmes, m'a-t-elle répondu ; & quand j'y compterois autant que vous, je n'en ſerois pas plus diſpoſée à accepter vos propoſitions.

Tout mon cœur ſuffiroit à peine pour m'acquitter de ce que je vous devrois ; des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance

payeroient mal les vôtres ; je me reprocherois toujours d'être ingrate, & je ne pourrois ceſſer de l'être.

Tout ce que Soyecourt m'apprenoit, me peignoit Mademoiſelle de Roye ſi aimable par une noble franchiſe qui n'appartenoit peut-être qu'à elle ſeule, qu'il acheva par ſes diſcours, l'impreſſion que ſa figure avoit déjà faite ſur moi. Une inſenſible piquoit mon amour-propre, & quoique je ne cruſſe pas aſſurément valoir mieux que Soyecourt, je me perſuadois que je ſaurois mieux aimer, & que la vivacité de mes ſentimens me donneroit des moyens de plaire, qu'il n'avoit pu employer. L'amitié qui étoit entre nous, ne me faiſoit naître aucun ſcrupule, je ne pouvois lui faire de tort puiſqu'il n'étoit pas aimé.

J'allai, dès que je le pus, chez Madame de Mailly ; Mademoiſelle de Mailly étoit avec elle, je lui demandai des nouvelles de Mademoiſelle de Roye. Comment Monſieur, dit Madame de Mailly, en s'adreſſant à elle, eſt-il inſtruit de l'accident d'Amélie ? Il en a été témoin, répondit Mademoiſelle de Mailly ; & c'eſt en partie par ſes ſoins, que Mademoiſelle de Roye a repris la connoiſſance. Il me paroît, dit Madame de Mailly, d'un ton où je ſentois de l'aigreur, qu'il auroit été plus convenable qu'Amélie fût ſecourue par les perſonnes du Couvent, que par un homme de l'âge & de la figure de Monſieur d'Arondel. Elle eſt ici, me dit-elle ; Mademoiſelle de Mailly qui a de la

bonté pour elle, a déſiré que j'envoyaſſe la chercher.

Mademoiſelle de Roye ſe montra quelques momens le lendemain dans la chambre de ſa tante ; quoiqu'elle fût abattue, & que la mélancolie fût répandue ſur toute ſa perſonne, elle ne m'en parut pas moins aimable, peut-être même me le parut-elle davantage. Madame de Mailly m'examinoit, je m'en apperçus, & je me contraignis au point de ne regarder Mademoiſelle de Roye, & de ne lui parler, qu'autant que la politeſſe le demandoit. Pour elle, à peine oſoit-elle lever les yeux, & prononcer quelques mots.

Cependant, je prenois inſenſiblement du crédit auprès de Madame de Mailly, & je tâchois de l'augmenter dans l'intention de l'employer pour Mademoiſelle de Roye. Ce que j'avois vu m'avoit appris que ſa tante la traitoit tout-à-fait mal. Je réuſſis dans mon projet, beaucoup au-delà de mes eſpérances. Madame de Mailly me marquoit dans toutes les occaſions, des diſtinctions flatteuſes, en conſervant cependant cet air auſtère, dont apparemment elle s'eſt fait une habitude.

Soyecourt n'oſoit ſe montrer dans la maiſon, qu'aux heures où tout le monde y étoit reçu; Mademoiſelle de Roye n'y étoit preſque jamais alors. Il me parloit ſouvent de ſes peines; j'euſſe pu lui rendre confidence pour confidence, & prendre pour moi les conſeils que je lui donnois, de travailler à ſe guérir. Mais ſon malheur, loin de me

rebuter, ſembloit m'encourager ; & puis, à vous dire la vérité, j'étois entraîné par un penchant plus fort que les réflexions. Sans avoir de deſſein déterminé, ſans ſonger quelles ſeroient les ſuites de ma paſſion, je m'y livrois tout entier.

Monſieur de Mouy, oncle de Soyecourt, alarmé de l'amour de ſon neveu, vint à Calais pour l'en faire partir. Madame de Mailly, qu'il connoiſſoit, étala à ſes yeux une raiſon & une généroſité dont l'éloignement qu'elle avoit pour ſa nièce, lui rendoit l'exercice très-facile.

Je me ſuis oppoſée, lui dit-elle, autant qu'il m'a été poſſible à l'inclination de Monſieur de Soyecourt ; c'eſt pour en prévenir les ſuites, que j'ai preſſé Mademoiſelle de Roye d'exécuter la réſolution où elle eſt, de prendre le parti du cloître, le ſeul qui puiſſe convenir à une fille comme elle. Si vous m'en croyez, ajouta Madame de Mailly, vous ferez partir Monſieur de Soyecourt ; il ne faut pas qu'il ſoit témoin d'une cérémonie qui pourroit l'attendrir encore.

Une conduite, dont les motifs paroiſſoient ſi honnêtes, attira l'admiration & les remercîmens de Monſieur de Mouy. Pour y répondre, il crut devoir lui-même parler à Mademoiſelle de Roye, & lui expliquer les raiſons qu'il avoit de s'oppoſer au deſſein de ſon neveu.

Mademoiſelle de Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raiſon, tant de vérité,

que lui qui avoit toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, ſentit qu'une perſonne de ce caractère feroit la félicité d'un mari. Les charmes de Mademoiſelle de Roye achevèrent ce que ſon eſprit avoit commencé ; & l'oncle, après quelques jours, fut auſſi amoureux que le neveu. Quoique cette démarche démentît toute ſa conduite paſſée, il ſe détermina à ſe propoſer lui-même.

Un établiſſement auſſi avantageux mis en parallèle avec le cloître auquel il paroiſſoit que Mademoiſelle de Roye ne ſe déterminoit que par effort de raiſon, ne laiſſoit pas douter à Monſieur de Mouy que ſa propoſition ne fût reçue avec joie. Quel fut ſon étonnement de trouver Mademoiſelle de Roye dans des ſentimens bien différents ? Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'une inclination ſecrète pour Monſieur de Soyecourt cauſe mon refus ; pour ne vous laiſſer aucun doute, je vais me hâter de renoncer abſolument au monde.

J'étois ſi ſouvent chez Madame de Mailly, qu'il étoit difficile que j'ignoraſſe ce qui ſe paſſoit. Mademoiſelle de Mailly qui m'honoroit de quelque eſtime & de quelque confiance, m'en avoit dit une partie, & Madame de Mailly m'apprit tout ce que je ne ſavois pas. Un jour que j'étois ſeul avec elle, & que je lui diſois de ces ſortes de galanteries que l'uſage autoriſe : Vous me traitez trop comme les autres femmes, me dit-elle : que prétendez-vous par ces galan-

teries ? Vous ſavez que je ne dois pas même les entendre ; toute ma tendreſſe eſt due à Monſieur de Mailly. J'avoue cependant, que quoique ma confiance ſoit très-grande pour lui, il y a mille choſes que, pour l'intérêt de ſon repos, je ſuis obligée de lui cacher. Je voudrois avoir un ami aſſez sûr, pour lui dire ce que je ne lui dis point, & aſſez éclairé, pour m'aider à me conduire dans des occaſions délicates.

Les qualités qu'on demandoit dans cet ami, étoient celles dont on m'avoit loué ſouvent moi-même ; je voyois par tout ce qui avoit précédé, qu'on vouloit que je fuſſe cet ami. Il fallut dire ce qu'on attendoit de moi ; le fond de mon cœur y répugnoit ; mais il y a des cas où le plus honnête homme ſe trouve forcé à faire au-delà de ce qu'il voudroit. Me voilà donc lié avec Madame de Mailly. Comme j'avois déclaré pluſieurs fois que je demeurerois en France tout le temps que mon père demeureroit en Ecoſſe, où ſon ſéjour devoit être long, la crainte de mon abſence n'apportoit aucun obſtacle à notre liaiſon.

Quelque tems après cette converſation, elle me fit prier d'aller chez elle, à une heure où je ne pouvois trouver perſonne. Je ſuis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé ; j'ai mille chagrins que je dévorerois ſeule, ſi je n'avois la liberté de vous les confier. L'intérêt de mon fils m'a engagée dans un ſecond mariage : Mademoiſelle de Mailly devoit être le prix

de ma complaiſance, elle avoit demandé du temps pour ſe réſoudre ; ce temps eſt expiré, cependant elle ne ſe détermine point, il ſemble même qu'elle affecte de traiter Monſieur du Boulai plus mal qu'elle ne le traitoit d'abord. Monſieur de Mailly n'a pas la force de ſe faire obéir ; j'ai tout-à-la-fois à ſoutenir la douleur de mon fils, & la honte d'avoir fait une démarche inutile ; je ne trouve d'ailleurs que de l'oppoſition à tout ce que je veux. Mademoiſelle de Roye s'aviſe de refuſer les offres de Monſieur de Mouy qui, malheureuſement pour lui, en eſt devenu amoureux, & qui eſt aſſez fou pour vouloir l'épouſer. L'héroïſme dont elle ſe pare, ne me fait point illuſion ; elle aime ſurement Soyecourt, & veut ſe conſerver à lui. Mademoiſelle de Mailly & elle ſont dans le ſecret l'une de l'autre ; car les femmes ne ſont jamais liées que par ces ſortes de confidences. Ces perſonnes qui paroiſſent ſi raiſonnables, ne ſont rien moins que ce qu'elles paroiſſent.

L'envie & la jalouſie de Madame de Mailly s'exercèrent dans le portrait qu'elle me fit de l'une & de l'autre ; & me confirmèrent dans la mauvaiſe opinion que j'avois déjà conçue de ſon caractère que je découvrois à tous égards très-différent de celui qu'elle ſe donnoit dans le monde.

Comme j'étois bien éloigné de profiter de ſes foibleſſes, ſes expreſſions étoient priſes littéralement ; je ne ſortois point des bornes de l'amitié, & je croyois me con-

ſerver par-là le droit de lui déclarer, lorſque je le voudrois, mes ſentimens pour Mademoiſelle de Roye.

Les ſoupçons qu'on venoit de me donner, qu'elle aimoit Soyecourt, firent une vive impreſſion ſur moi; j'en fus troublé & alarmé; ce qu'il m'avoit dit, qui auroit dû me raſſurer, ne me raſſuroit plus; je m'imaginois qu'on lui cachoit ſon bonheur. Mademoiſelle de Roye m'avoit touché ſur-tout, parce que je l'avois crue inſenſible; la découverte d'un rival aimé changeoit toutes mes idées, & ne changeoit pas mon cœur. Je l'avois vue juſque-là ſans oſer tenter de lui parler; il me parut alors que je lui devois moins d'égard & de diſcrétion; & ſi ſon départ pour le couvent ne m'en eût ôté les moyens, je crois que j'aurois pouſſé la folie juſqu'à lui faire des reproches.

Madame de Mailly charmée de l'éloigner, la conduiſit elle-même dans ſa retraite. J'arrivai un moment après qu'elles furent parties. Mademoiſelle de Mailly étoit en larmes, ſa douleur lui arracha des plaintes que ſa conſidération pour Madame de Mailly lui avoit fait étouffer juſque-là. Vous êtes attaché à elle, me dit-elle; que ne lui inſpirez-vous des ſentimens plus doux? Quelle barbarie, d'obliger cette malheureuſe fille à s'enſevelir toute vive!

Les pleurs de Mademoiſelle de Mailly coulèrent alors en abondance. Je lui en parus ſi touché, je l'étois ſi véritablement, que je n'eus pas de peine à lui perſuader qu'elle

pouvoit compter ſur moi. Nous examinâmes ce qu'il convenoit de faire ; nous conclûmes qu'elle iroit le lendemain voir ſon amie, qu'elle concerteroit avec elle la conduite qu'il faudroit tenir, & qu'elle m'en rendroit compte.

Quoique mes ſoupçons ſur Soyecourt ſubſiſtaſſent, je n'en fus pas moins diſpoſé à ſervir Mademoiſelle de Roye ; elle étoit trop à plaindre pour lui refuſer mon ſecours ; & je le lui aurois donné quand même elle m'auroit fait une véritable offenſe. Madame de Mailly me trouva à ſon retour chez elle ; elle affecta une triſteſſe qui cachoit une joie maligne que j'appercevois malgré ſon art, & qui me donnoit la plus grande indignation. Je me contraignis cependant, il falloit plus que jamais ne lui pas déplaire.

Comme elle n'oſoit contraindre ſa belle-fille juſqu'à un certain point, il m'étoit facile de lui parler. Je ne ſais où j'en ſuis, me dit-elle au retour de la viſite dont nous étions convenus ; Mademoiſelle de Roye eſt abſolument changée ; la vue d'une cérémonie qui ne l'intéreſſoit que pour lui rappeler peut-être un peu plus vivement qu'il s'en feroit quelque jour une pareille pour elle, la mit dans l'état où vous la vîtes, & où vous la ſecourûtes ; & aujourd'hui il ſemble qu'elle eſt preſſée de hâter un moment qu'elle redoutoit ſi fort ; je ſuis effrayée de ſa tranquillité, elle me peint une ame qui n'eſt au-deſſus de ſon malheur, que parce qu'elle en prévoit la fin. Quelle perſpective

pour

pour une fille ſi accomplie, que de n'enviſager d'autre changement à ſa fortune que la mort !

Ce que me diſoit Mademoiſelle de Mailly, me faiſoit frémir ; elle en frémiſſoit comme moi. Hélas ! me diſoit-elle, ſi les perſécutions qu'on me fait pour épouſer Monſieur du Boulai, ne ceſſent point, je prendrai bientôt le même parti, & je ne le prendrai pas avec moins de répugnance ; car je ſuis ſûre que Mademoiſelle de Roye penſe de même qu'elle a toujours penſé. Ces petits riens qui rempliſſent la tête de toutes ces filles enfermées, ne ſauroient trouver place dans la ſienne ; elle ſera malheureuſe, faute de pouvoir faire des ſacrifices continuels de la raiſon & du bon ſens. Empêchons donc, lui dis-je, Mademoiſelle, qu'elle ne ſe mette dans la néceſſité de faire ces ſacrifices ; perſuadez-la d'attendre le ſuccès de nos ſoins, & obtenez d'elle qu'elle ne précipite rien.

Les choſes reſtèrent pendant quelques jours dans cette ſituation. Madame de Mailly ſouffroit cependant impatiemment, que je parlaſſe ſi ſouvent & ſi long-temps à Mademoiſelle de Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laiſſer ſéduire aux coquetteries de Mademoiſelle de Mailly ; ſongez qu'elle a des engagemens avec mon fils, & que vous me manqueriez de plus d'une façon.

Il ne m'eût pas été difficile de la raſſurer ; je n'étois point amoureux de Mademoiſelle Mailly, & la vérité ſe fait toujours ſentir ;

mais il eût fallu, pour me bien juſtifier, tenir des propos auſſi oppoſés à mes ſentimens, qu'à mon caractère. D'ailleurs, la contrainte que je me faiſois auprès de cette femme, me devenoit plus importune, à meſure que je la connoiſſois mieux; & ſans les raiſons qui me retenoient, j'aurois ceſſé de la voir.

Soyecourt étoit reſté à Calais; il venoit toujours me conter ſes peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur & le déſeſpoir peints dans les yeux. Vous m'avez vu, me dit-il, bien miſérable: vous avez vu une fille que j'adore, prête à m'être enlevée par mon oncle, & avec elle toute ma fortune; cette même fille préférer un cloître où je la perds pour jamais, à un établiſſement que je croyois qu'elle ne refuſoit que par un ſentiment de généroſité qui me rendoit ſa perte encore plus ſenſible & plus douloureuſe. Ces malheurs ſont-ils aſſez grands! & croyez-vous qu'il fût au pouvoir de la fortune d'en inventer d'autres pour accabler un malheureux? Elle en a trouvé le ſecret pour moi. Mon oncle, touché de mon déſeſpoir, touché de pitié pour Mademoiſelle de Roye, a fait céder ſon amour à des ſentimens plus dignes de lui; il eſt allé, ſans m'en avertir, lui dire qu'il ne conſentoit pas ſeulement à notre mariage, mais qu'il lui demandoit comme une grâce de vouloir bien elle-même y conſentir. Le refus que j'ai fait, lui a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien

m'offrir, m'a impoſé la loi de n'accepter plus rien. D'ailleurs, mon parti eſt pris, ma réſolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m'apprenant ce que je viens de vous dire, n'a pas douté que mes diſcours n'euſſent plus de force que les ſiens, & que je ne déterminaſſe Mademoiſelle de Roye en ma faveur. J'ai couru à ſon couvent; elle ne m'a vu qu'après des inſtances réitérées de la Supérieure de la maiſon, que j'avois entretenue, & que mon extrême affliction avoit miſe dans mes intérêts. Vous voulez donc m'abandonner, lui ai-je dit en me jettant à ſes pieds; vous ſuis-je ſi odieux, que vous me préfériez l'horreur de cette ſolitude? Pourquoi voulez-vous ma mort? Pourquoi voulez-vous la vôtre? Car vous ne ſoutiendrez pas le genre de vie que vous allez embraſſer. Par pitié pour vous-même, prenez des ſentimens plus humains. Doit-il tant coûter de ſe lier avec un homme que vous honorez de quelque eſtime, & dont vous ſavez bien que vous êtes adorée.

Oui, je le ſais, m'a-t-elle dit en levant ſur moi des yeux mouillés de quelques larmes, & c'eſt la certitude que j'en ai qui m'oblige à refuſer. Pourriez-vous être content ſans la poſſeſſion de mon cœur? Ne ſeriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude? Et quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherois-je moins, & pourrois-je me la pardonner?

Que ne lui ai-je point dit, pourſuivit

Soyecourt ? Hélas ! je ne lui ai que trop dit ; c'eſt la pitié que je lui ai inſpirée, qui l'a forcée de m'avouer ce que je voudrois, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime ; elle a une inclination ſecrète, qui fait ſon malheur, auſſi-bien que le mien. C'eſt pour cacher ſa foibleſſe, c'eſt pour s'en punir, qu'elle prend preſque avec joie le parti du cloître.

Le diſcours de Soyecourt me donna tout enſemble, & beaucoup de curioſité, & beaucoup d'émotion. Je voulois ſavoir quel étoit ce rival fortuné ; mais Soyecourt n'en étoit pas inſtruit, & ne ſavoit lui-même ſur qui porter ſes ſoupçons. Mademoiſelle de Roye lui avoit dit que ſon funeſte ſecret n'étoit ſu de perſonne, & que celui qui en étoit l'objet, n'en auroit jamais aucune connoiſſance. En m'ôtant l'eſpérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m'éloigner d'un lieu qui ne me préſenteroit plus que des ſujets de triſteſſe ; & attendre du temps & des réflexions un repos que je ne recouvrerai peut-être jamais.

Le deſſein qu'il formoit, me laiſſoit en pleine liberté de ſuivre mon inclination. Dès que je fus ſeul, je me mis à repaſſer tout ce que je venois d'entendre ; j'examinois les démarches de Mademoiſelle de Roye, je peſois ſur-tout ce que j'avois vu, je raſſemblois mille petits riens, auxquels je n'avois oſé donner une interprétation favorable, & qui me faiſoient alors naître

quelques eſpérances, & me donnoient un ſentiment de joie & de plaiſir, que la crainte de me tromper arrêtoit auſſi-tôt. Je voulois abſolument m'éclaircir, bien réſolu, ſi j'étois aimé, d'épouſer Mademoiſelle de Roye, & de m'expoſer, s'il le falloit, à toute la colère du Roi, pour rompre mon engagement avec Mademoiſelle d'Hamilton.

Je n'imaginai d'abord, pour obtenir cet éclairciſſement, aucun moyen où il ne ſe préſentât des monſtres de difficultés. Enfin, après avoir bien examiné ce qui pouvoit être ſuſceptible de quelque poſſibilité, je trouvai que je n'avois rien de mieux à faire, que de m'introduire dans le couvent. Les difficultés de l'entrepriſe ne m'arrêtèrent point, j'étois sûr de les applanir. Je gagnai effectivement le jardinier & celle à qui la porte étoit confiée; mais je n'en étois guère plus avancé : il falloit une occaſion; le haſard me ſervit.

J'entendis dire chez Madame de Mailly, qu'on devoit porter des meubles à Mademoiſelle de Roye. J'allai auſſi-tôt trouver les amis que je m'étois faits; nous convînmes qu'ils ſe chargeroient des meubles, & que ne pouvant les placer ſans ſecours, j'y ſerois employé. Nous choiſîmes le temps où les Religieuſes ſont retenues au chœur. Nous voilà en marche, le Jardinier, les Portières & moi, chacun chargé de notre fardeau. Débarraſſés du leur, ils me laiſsèrent dans la chambre où j'étois bien occupé à faire un métier que j'entendois mal.

Mademoiſelle de Roye entra peu après, ſans preſque m'appercevoir, ſans prendre part à ce que je faiſois. Elle ſe jeta ſur une chaiſe, appuyant ſa tête ſur une de ſes mains dont elle ſe couvroit les yeux, & ſe livra à la rêverie la plus profonde. Mon ſaiſiſſement étoit extrême; je n'avois plus la force de profiter d'un moment ſi précieux. La démarche que j'avois faite me paroiſſoit le comble de l'extravagance. Je violois l'aſyle d'un couvent; je venois ſurprendre une fille ſeule dans ſa chambre, pour lui parler d'une paſſion dont je ne lui avois jamais donné aucune connoiſſance. Et ſur quoi lui en parler? Sur une eſpérance frivole, qu'elle étoit touchée d'inclination pour moi.

Ces réflexions m'auroient retenu, & je ſerois ſorti ſans me découvrir; mais Mademoiſelle de Roye étoit ſi belle; je la voyois ſi triſte; cette triſteſſe me peignoit ſi vivement l'état de ſon ame, & les ſuites funeſtes que Mademoiſelle de Mailly m'avoit fait enviſager, que me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j'allai me jeter à ſes pieds. Son trouble & ſa frayeur furent ſi extrêmes, que j'euſſe eu le temps de lui dire dans ce premier moment tout ce qui pouvoit juſtifier, ou du-moins excuſer ma démarche; mais, la crainte où je la voyez, me repréſentoit, m'exagéroit même d'une manière ſi forte le péril ou je l'expoſois, j'étois moi-même ſi troublé, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés, & encore plus mal arrangés.

Mon Dieu, que vous ai-je fait, s'écria-t-elle enfin d'une voix tremblante & avec un visage où la frayeur étoit peinte ; n'étois-je pas assez malheureuse ! Sortez, ajouta-t-elle, ou vous m'allez faire mourir. Ces paroles, & l'air dont elle me parloit, qui sembloit me demander grâce, me percèrent le cœur, & ne me laissoient pas la liberté de lui désobéir, quand une de celles qui m'avoient introduit, vint avec beaucoup de précipitation nous annoncer l'arrivée de Madame de Mailly. Elle étoit si prête d'entrer, qu'il fallut songer à me cacher dans la chambre. Le lieu le plus propre, & le seul, étoit une embrasure de fenêtre, sur laquelle on tira un rideau.

J'y passai l'heure la plus pénible que j'aye passée de ma vie. Madame de Mailly ne faisoit pas un mouvement qui ne me fît tressaillir. Mademoiselle de Roye, pâle, interdite, & dans un état peu différent de celui de quelqu'un qui va mourir, me donnoit une pitié, qui augmentoit encore le tendre intérêt que je prenois à elle ; j'aurois voulu racheter de mon sang la peine que je lui faisois. Mais quelle fut mon indignation, lorsque j'entendis la manière dure dont Madame de Mailly lui parloit, la cruauté avec laquelle elle la pressoit de prendre le voile, & tout ce qu'elle ajoutoit de piquant & d'humiliant même pour l'y déterminer !

Quelque danger qu'il y eût pour moi d'être découvert dans un lieu si sévèrement interdit aux hommes, je fus prêt vingt fois de me

montrer, de déclarer que j'offrois à Mademoiſelle de Roye ma main, ſi elle vouloit l'accepter. La ſeule crainte de mettre un obſtacle à mes projets, en les découvrant, me retint. Je craignois auſſi de faire un éclat, toujours fâcheux pour Mademoiſelle de Roye, quel qu'en dût être l'événement.

Elle fut aſſez de temps ſans parler. Enfin, faiſant, à ce qu'il me parut, un effort ſur ſa douleur : J'obéirai, Madame, lui dit-elle. Madame de Mailly, contente de cette promeſſe, ſortit. Mademoiſelle de Roye l'accompagna, & me fit dire par ma confidente, qu'elle ne rentreroit point dans ſa chambre, tant que j'y ſerois.

Je me ſoumis ſans réſiſtance, & j'allois chez moi lui écrire, non pas une lettre, mais un volume. Le danger où je venois de l'expoſer, me rendoit plus amoureux & me la rendoit mille fois plus chère. Cette voix pleine de charmes étoit encore à mon oreille, qui me diſoit d'un ton où la frayeur régnoit toute ſeule : Mon dieu que vous ai-je fait ! Je ne puis vous repréſenter à quel point j'étois attendri, & combien ma paſſion y gagnoit.

Je n'eus aucune réponſe, & j'écrivis encore pluſieurs fois ſans pouvoir en obtenir. Je m'aviſai enfin de lui mander que ſi elle n'avoit la bonté de m'entendre, elle m'expoſeroit à tenter quelque nouvelle entrepriſe pareille à la première. Peut-être s'exagéra-t-elle à elle-même le péril où je pouvois l'expoſer. D'ailleurs, la bienſéance

n'étoit point bleſſée, puiſque je ne demandois à la voir qu'à la grille ; & enfin elle y conſentit.

Je n'ai jamais paſſé de temps plus agréable, & cependant plus difficile à paſſer, que celui qui précéda le jour pris pour cette entrevue. Le plaiſir de voir Mademoiſelle de Roye, de la voir de ſon conſentement, l'eſpérance de la déterminer en ma faveur, les projets que je faiſois pour l'avenir, rempliſſoient mon cœur d'une joie qui ſe répandoit ſur toutes mes actions ; mais mon impatience étoit ſi extrême, elle me donnoit tant d'inquiétude, qu'il ne m'étoit pas poſſible de me fixer un moment. Je ne pouvois durer nulle part ; il ſembloit qu'à force de changer de place, j'accourcirois le jour.

Celui que j'attendois vint enfin ; quoique je fuſſe dans une grande agitation, & que le cœur me battît violemment, quand je me trouvai vis-à-vis de Mademoiſelle de Roye, je n'avois pas le même embarras, ni la même crainte que la première fois. Le peu que j'avois dit alors, les lettres que j'avois écrites depuis, m'avoient enhardi.

Mademoiſelle de Roye au-contraire me paroiſſoit plus timide & plus embarraſſée. Que ne lui dis-je point ! combien de proteſtations, de ſermens, de larmes même, & de larmes trop ſincères, pour ne pas faire impreſſion ! Que vous dirai-je ! C'étoit mon cœur qui parloit ; il perſuada un cœur que ma bonne fortune avoit prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de ré-

ſiſtance, j'obtins la permiſſion de revenir dans quelques jours. Je ne pus me réſoudre à attendre le temps qui m'étoit marqué, je revins dès le lendemain. Des fautes de cette eſpèce ſont aiſément pardonnées ; on me gronda, à la vérité, de n'avoir pas obéi ; mais on me gronda d'une façon ſi douce que c'étoit preſque m'en remercier.

Malgré les ordres de Madame de Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Si-tôt que je n'eus plus à tromper Mademoiſelle de Roye, je prenois ſi bien mes meſures, & j'avois ſi bien mis dans mes intérêts ceux dont j'avois beſoin, qu'il n'y avoit preſque point de jour où je ne paſſaſſe au-moins quelques momens à cette heureuſe grille.

Le caractère de Mademoiſelle de Roye ne laiſſe rien à déſirer pour aſſurer le bonheur d'un amant, & la tranquillité d'un mari. Ses diſcours, ſes démarches reſpirent la vérité ; elle ne connoît le déſir de plaire, que pour ce qu'elle aime, & le ſeul art qu'elle y emploie, c'eſt celui d'aimer. Ses penſées, ſes ſentimens n'avoient d'objet que moi ; toujours prête à ſacrifier à mes intérêts ſon repos, ſon bonheur, & juſqu'au témoignage de ſa tendreſſe même. Jamais perſonne n'a mieux fait ſentir le prix dont on eſt à ſes yeux ; les inquiétudes, & les jalouſies, toujours inſéparables de la délicateſſe & de la vivacité des ſentimens, ne produiſent en elle ni plainte, ni reproche ; ſa triſteſſe ſeule m'inſtruiſoit de ſa peine ; ſi les choſes les plus légères la faiſoient

naître, un mot, un rien ſuffiſoient auſſi pour lui rendre la joie ; & je goûtois à tout moment ce plaiſir ſupérieur à tout autre, de faire moi ſeul la deſtinée de ce que j'aimois.

Le charme de nos converſations ne peut s'exprimer, nous croyions n'avoir paſſé que quelques minutes, lorſque nous avions paſſé pluſieurs heures ; & quand il falloit nous ſéparer, il nous reſtoit tant de choſes à nous dire, qu'il nous arrivoit preſque toujours de nous rappeler je ne ſais combien de fois, comme de concert. La vertu de Mademoiſelle de Roye mettoit à la vérité les bornes les plus étroites à mes déſirs ; mais la ſatisfaction de la trouver plus eſtimable & plus digne de mon cœur, me faiſoit une autre eſpèce de bonheur, plus ſenſible pour le véritable amour. J'en étois ſi occupé, que tout ce qui n'avoit point de rapport à elle m'étoit inſupportable. Je pouvois encore moins me contraindre auprès de Madame de Mailly. Tous mes ſoins étoient pour Mademoiſelle de Mailly ; quoiqu'elle n'eût d'autre part dans notre confidence, que celle de n'en avoir voulu prendre aucune, je ſavois qu'elle aimoit Mademoiſelle de Roye, & qu'elle en étoit aimée.

Madame de Mailly, intéreſſée par les démarches qu'elle avoit faites, à me conſerver, ne vit ma conduite qu'avec le plus violent dépit. Les motifs qui déſuniſſent ordinairement les femmes, & qui ont un pouvoir ſi abſolu ſur celles d'un certain ca-

ractère, lui avoient donné une haine pour Mademoiſelle de Mailly, qui s'étoit encore augmentée par l'éloignement de Mademoiſelle de Mailly pour le mariage de Monſieur du Boulai. Mais le déſir de la vengeance fit taire ſa jalouſie. Elle ne m'en marqua aucune ; il ſembloit au-contraire que c'étoit par confiance qu'elle me contoit tous les jours mille choſes très-capables de me faire impreſſion, ſi j'avois moins connu Mademoiſelle de Mailly. Je ne vous dis point les perſécutions qu'elle eſſuya alors pour conclure ſon mariage, & l'art avec lequel on me les déguiſoit.

Je voyois bien que je n'obtiendrois point l'agrément de Madame de Mailly pour épouſer Mademoiſelle de Roye ; elle pouvoit au-contraire faire uſage de l'autorité qu'elle avoit ſur elle, & me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme qui m'avoit laiſſé voir que je ne lui étois pas indifférent ? Sans expliquer mes raiſons à Mademoiſelle de Roye, je voulus la réſoudre à un mariage ſecret. Le plus grand obſtacle que j'eus à vaincre, étoit la crainte du tort que je pouvois me faire ; pas la moindre méfiance ſur ma parole, ni ſur le ſort que je lui préparois : être unie à moi étoit pour elle le ſouverain bien, le ſeul qui la touchoit auſſi. Dès le moment qu'elle m'avoit aimé, le cloître avoit ceſſé de lui paroître odieux. Tout ce qui n'étoit pas vous, me diſoit-elle, étoit égal pour moi. La ſolitude

même avoit l'avantage de me laiſſer jouir de mes ſentimens, & de m'aider à les cacher.

Mes meſures priſes, j'entrai une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiſelle de Roye m'attendoit dans ce jardin, mais elle n'eut plus la force d'en faire davantage. Sans lui donner le temps de délibérer, je la pris entre mes bras, je remontai le mur en la tenant toujours embraſſée, & je la menai à une petite Egliſe peu éloignée, où j'avois fait tenir un Prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avois fait ſortir, & lui fis promettre qu'elle s'y rendroit la nuit ſuivante. Nous y en paſsâmes pluſieurs autres. Imaginez, s'il vous eſt poſſible, quels étoient mes tranſports; la tendreſſe de ma femme, toute légitime qu'elle étoit, ne ſe montroit qu'avec beaucoup de timidité, & lorſque je m'en plaignois : Le beſoin que j'ai préſentement que vous croyiez que je vous aime, me diſoit-elle, m'ôte la hardieſſe de vous le dire & de vous le marquer.

Il m'auroit été aiſé de l'enlever, & de l'emmener en Angleterre; mais ce n'étoit point comme une fugitive que je voulois qu'elle y parût, je me tenois aſſuré du conſentement de mon père; mais il convenoit de prendre des meſures pour faire agréer au Roi mon alliance avec une Françaiſe; & la rupture du mariage qu'il avoit arrêté pour moi avec Mademoiſelle d'Ha-

milton ; il fallut me réſoudre de quitter une femme que j'adorois, preſque dans le moment où je venois d'être heureux, pour nous aſſurer à l'un & à l'autre la durée de ce bonheur.

Rien ne peut exprimer la tendreſſe de nos adieux, je la repris vingt fois dans mes bras, elle me baignoit le viſage de ſes larmes, elle me conjuroit de ne la point quitter. Hélas ! que n'y ai-je conſenti ! Combien me ſerois-je épargné de malheurs !

Madame de Mailly fut ſurpriſe, & ne fut point fâchée de me voir partir ; j'étois un témoin incommode pour le perſonnage qu'elle jouoit, peut-être même craignoit-elle de ma part quelque trait d'indiſcrétion ; car Monſieur du Boulai qui avoit pris les impreſſions de ſa mère, & qui en conſéquence étoit jaloux de moi juſqu'à la fureur, mettoit tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves.

Mon père étoit toujours en Ecoſſe ; j'allai le joindre ſans me montrer à la Cour. J'en fus reçu comme je l'avois eſpéré. Bien loin de déſapprouver mon mariage, il ne ſongea qu'au moyen d'obtenir le conſentement du Roi. Les ſervices qu'il venoit de rendre dans la guerre d'Ecoſſe, dont le ſuccès étoit dû à ſa valeur & à ſa conduite, l'autoriſoient à compter ſur la complaiſance du Roi. Mais ſes ſervices lui avoient attiré plus d'envie de la part des Courtiſans, que de reconnoiſſance de la part du Prince.

Edouard, ſéduit par leurs artifices, ſe perſuada que mon mariage, qu'il ne croyoit pas fait, cachoit quelques deſſeins contraires à ſes intérêts ; & ſans vouloir rien entendre, il me fit mettre dans une étroite priſon. Ceux à qui je fus confié, eurent ordre de ne me laiſſer parler à perſonne ; mon père même n'eut pas la liberté de me voir ; & l'on me déclara que je n'en ſortirois que lorſque je ſerois diſpoſé à remplir les engagemens que le Roi avoit pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je ſouffrois mille fois plus par la penſée de ce que ſouffroit ma femme. Hélas ! je lui coûterai la vie, m'écriois-je dans ces douloureux momens ; voilà le fruit de ſa tendreſſe & de ſa confiance !

J'avois déjà paſſé ſix mois dans ce triſte ſéjour, quand un ſoldat de la garniſon trouva moyen de me gliſſer une lettre. Je l'ai lue & relue ſi ſouvent, elle a fait une ſi forte impreſſion ſur mon cœur, qu'il ne m'en eſt pas échappé une ſyllabe. Voici ce qu'elle contenoit :

« Que viens-je d'apprendre ! Vous êtes priſonnier ! Cette nouvelle qui a pénétré juſques dans ma ſolitude, a mis le comble à des maux que je ne ſoutenois que parce que je les ſouffrois ſeule. Hélas ! notre mariage qui met ma vie & mon honneur dans un ſi grand péril, me combloit de joie ! La penſée que j'étois à vous pour toujours, faiſoit diſparoître mes peines. Mais

c'eſt pour moi que vous ſouffrez ! C'eſt moi qui vous rends malheureux ! Quelque cruelle que ſoit cette circonſtance, elle n'ajoute cependant rien à ma douleur. Vos maux, indépendamment de ce qui les cauſe, prennent toute la ſenſibilité de mon cœur. Ma groſſeſſe, dont il faut que je vous avertiſſe, va les augmenter encore ; je m'en apperçus quelque temps après votre départ ; & malgré l'embarras de la cacher, j'en conçus de la joie. Je vois préſentement toute l'horreur de ma ſituation : A qui me confierai-je pour donner le jour à cet enfant, qui m'eſt mille fois plus cher, parce qu'il eſt à vous ! Comment faire pour vous le conſerver & ſa malheureuſe mère ! C'eſt pour vous que je cherche à vivre ! C'eſt pour vous que je crains de mourir ! Je connois votre cœur, comme vous connoiſſez le mien ; vous mourriez de ma mort. Voilà le fruit de cette tendreſſe qui devoit faire notre bonheur. Quelle différence de ces temps heureux où nous étions enſemble, où nous nous diſions cent fois dans un moment que nous nous aimions, que nous nous aimerions toujours ! Ce ſouvenir que je rappelle ſans ceſſe, augmente encore l'abyme où je ſuis. Je me trouve ſeule dans l'univers, je n'ai que vous ; je mettois ma félicité à n'avoir que vous, & je vous perds. Ne craignez rien de ma part ; la honte que j'eſſuierai, plus terrible que la plus affreuſe mort, ne m'arrachera jamais un ſecret qu'il vous importe de tenir caché, puiſque

vous ne l'avez point découvert ; le ciel qui connoît mon innocence, qui m'a fait une loi du plus doux penchant de mon cœur, qui veut que je vous aime & que je vous obéiſſe, aura pitié de moi, & ſauvera ma réputation. Conſervez-vous, c'eſt votre Amélie qui vous en prie, baignée de ſes larmes ! Conſervez-vous, encore une fois, il ne vous reſte que ce moyen de me marquer que vous m'aimez ».

Il me ſeroit impoſſible de vous peindre l'état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié & l'honneur auroient ſuffi ſeuls pour m'intéreſſer au ſort de Madame d'Arondel. Jugez ce que l'amour le plus tendre & le mieux mérité me faiſoit ſentir. Je ne comprends pas comment je pus réſiſter à la violence de ma douleur, je crois qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes ſe préſentèrent à moi ; & ſi je n'avois été retenu par ce que je devois à ma femme, je m'y ſerois abandonné.

Je comptois continuellement le temps où elle devoit accoucher ; ce temps qui ne pouvoit être éloigné, me rempliſſoit de frayeur ; les images les plus affreuſes ſe préſentoient continuellement à moi ; le peu de momens que l'accablement me forçoit de donner au ſommeil, en étoient troublés ; je me réveillois hors de moi-même, & toujours baigné dans mes larmes, je ne pouvois rien dans ma priſon ; je ne pouvois même inſtruire mon père, qui ne nous auroit pas abandonnés.

Je fis pluſieurs tentatives pour me ſauver, aucune ne réuſſit ; il eſt vrai que cette occupation étoit une eſpèce d'adouciſſement à ma peine, & que les heures que j'employois à détacher les pierres du mur, ou à ébranler le fer qui tenoit à mes fenêtres, étoient moins difficiles à paſſer : mais le peu de ſuccès de mon travail me rejetoit enſuite dans un nouveau déſeſpoir ; je ſentois que je ne pouvois plus en ſupporter la violence, quand les nouvelles qui arrivèrent d'Ecoſſe, changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avoit fait déſirer au Roi d'unir les principales familles d'Angleterre & d'Ecoſſe, en avoit détourné les Ecoſſais, toujours occupés du deſſein de ſecouer le joug des Anglais. Mademoiſelle d'Hamilton qui m'étoit deſtinée, venoit d'être mariée à Milord Barclay, le plus grand partiſan de la liberté Ecoſſaiſe. Mon père ſaiſit cette occaſion pour demander ma liberté, il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine, & qu'après s'être engagé que je ſuivrois le Roi en France où la rupture de la trève entre les deux couronnes l'obligeoit de paſſer, & qu'il reſteroit en Angleterre, où il ſeroit gardé lui-même, juſqu'à ce que j'euſſe prouvé par mes actions, que je n'avois aucunes liaiſons contraires au bien de l'Etat.

Si-tôt que je fus libre, mon premier ſoin fut de faire chercher le ſoldat qui m'avoit rendu la lettre, & qui ne s'étoit plus montré. Ce ſoin fut inutile, on me dit

qu'il étoit du nombre des troupes qu'on avoit embarquées pour envoyer en France. Edouard s'embarqua bientôt après, & me fit embarquer avec lui. C'eſt par vos ſervices, me dit-il, que vous pouvez effacer les impreſſions que l'on m'a données de votre fidélité. N'eſpérez pas que je vous accorde la permiſſion de prendre une alliance avec mes ennemis, il faut ranger votre maîtreſſe au nombre de mes ſujets ; voilà un moyen d'obtenir un conſentement que je ne vous accorderai qu'à ce prix.

Nous débarquâmes ſur les côtes de la Picardie. J'envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour Madame d'Arondel ; je lui avois donné toutes les inſtructions néceſſaires pour s'introduire dans la Place. J'attendois ſon retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu'il devoit m'apporter décidoient de plus que ma vie ; mais ces nouvelles ſi attendues, & ſi ardemment déſirées, ne vinrent point ; j'envoyai ſucceſſivement pluſieurs de mes gens, aucun ne parut, & j'ignore encore quel eſt leur ſort.

Il ne me reſta d'eſpérance que dans les ſuccès de la guerre ; je m'y portai avec tant d'ardeur, & pour avancer nos conquêtes, je fis des actions ſi téméraires, & où je m'expoſois ſi viſiblement, que le Roi fut forcé de me rendre ſa confiance. Tout mon eſpoir étoit de faire le ſiége de Calais ; la victoire que nous avons remportée, nous en a ouvert le chemin ; mais le ſiège peut être

long ; Monſieur de Vienne paroît diſpoſé à défendre ſa Place juſqu'à la dernière extrémité ; & ce que j'ai appris deux jours avant la bataille, ne me permet pas d'en attendre l'événement & m'oblige à vous demander un prompt ſecours.

Un priſonnier qui avoit été pris par nos gens, ſe fit conduire dans ma tente ; je le reconnus pour un nommé Saint-Val, principal domeſtique de Madame de Mailly ; je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi ; je n'avois pas la force de lui faire des queſtions, il les prévint, & après m'avoir prié de faire retirer ceux qui l'avoient introduit :

On a voulu, Seigneur, me dit-il, ſe ſervir de moi pour la plus noire trahiſon ; je m'y ſuis prêté pour être à portée de vous en avertir. Madame de Mailly, inſtruite que vous voulez vous marier en France, & que c'eſt pour cela que vous avez réſiſté à la volonté d'Edouard, n'a pas douté que vous n'ayiez pris des engagemens avec Mademoiſelle de Mailly. Pour empêcher ce mariage, qu'elle ne ſauroit ſouffrir, elle m'a donné la commiſſion de m'introduire auprès de vous, ſous le prétexte des ſervices que j'ai rendus à Mademoiſelle de Mailly, pour mettre au monde un enfant, dont je dois vous ſuppoſer le père ; & le haſard a ſi bien ſervi ſa malice, qu'elle eſt en état de produire des preuves, qui, toutes fauſſes qu'elles ſont, peuvent paroître convaincantes contre Mademoiſelle de Mailly. L'obligation que l'on

m'a imposée de garder le secret, doit céder à celle de secourir l'innocence qu'on veut opprimer ; & je crois que mon honneur & ma conscience me font également un devoir de vous dévoiler ce mystère.

Il y a environ deux ans que Mademoiselle de Roye, dont ma mère avoit été la gouvernante, me fit dire qu'elle avoit à me parler ; l'état où je la vis auroit attendri l'ame la plus barbare. Elle répandoit des torrens de larmes, je fus long-temps sans pouvoir lui arracher une parole : elle me dit enfin, au travers de mille sanglots, qu'elle remettoit sa vie & son honneur entre mes mains, qu'elle étoit grosse. Sa douleur ne lui permit pas de m'en dire davantage, & j'en avois tant de pitié, que je ne songeai qu'à la plaindre & à la soulager.

Il me paroissoit important de connoître le complice de sa faute ; mais je ne pus jamais l'obliger à m'en faire l'aveu. Son nom est inutile, me dit elle en versant de nouvelles larmes, je suis la seule coupable. La grâce que je vous demande encore, c'est d'avoir soin de mon enfant. Si je meurs, vous serez instruit par un billet que je vous laisserai, de celui à qui vous devez le remettre.

L'attachement que je conservois pour la mémoire de mon ancien maître, dont Mademoiselle de Roye étoit la nièce, l'embarras où je me trouvois, l'opinion que j'avois conçue de la prudence de Madame de Mailly, l'intérêt qu'elle avoit elle-même

de cacher cette triſte aventure, me firent penſer que je ne pouvois rien faire de mieux, que de m'ouvrir à elle.

J'eus lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris. Elle convint avec moi que lorſque le temps des couches ſeroit proche, elle meneroit Monſieur de Mailly & Mademoiſelle ſa fille, à une terre qui lui appartenoit; & que pour ne point donner de ſoupçon dans le couvent, j'irois chercher Mademoiſelle de Roye de la part de ſa tante; que je la conduirois dans la maiſon de Monſieur de Mailly, où il n'y auroit aucun domeſtique que ma femme & moi; que ma femme qui eſt au ſervice de Mademoiſelle de Mailly, lui demanderoit ſous quelque prétexte la permiſſion de reſter quelques jours à Calais. Madame de Mailly me dit encore qu'il falloit que Mademoiſelle de Roye enſevelît ſa honte dans le cloître, & que je devois l'y diſpoſer.

Les choſes s'exécutèrent de la façon dont Madame de Mailly l'avoit réglé. Mademoiſelle de Roye fut menée chez Monſieur de Mailly où elle accoucha dans la chambre de Mademoiſelle de Mailly même. Le péril où elle étoit nous parut ſi grand, & ma femme étoit ſi peu propre à lui donner les ſecours convenables, qu'il fallut qu'elle allât au milieu de la nuit chercher une femme du métier.

Depuis que Monſieur d'Arondel avoit commencé de parler, Monſieur de Châlons, agité de mille paſſions, l'auroit interrompu

cent fois, ſi le déſir d'être plus pleinement éclairci n'avoit retenu ſon impatience; mais n'étant plus alors ſon maître, & embraſſant Monſieur d'Arondel, & lui ſerrant les mains de la manière la plus tendre : Vous me rendez la vie une ſeconde fois, lui dit-il. Que dis-je ! vous me donnez plus que la vie. Quoi ! Mademoiſelle de Roye eſt votre femme; elle eſt mère de cet enfant qui m'a rendu ſi malheureux & ſi criminel ! Oui, j'aurois dû en démentir mes yeux; mes ſi indignes ſoupçons ne méritent point de grâce, & moi-même je ne me les pardonnerai jamais.

Monſieur de Châlons étoit ſi pénétré de ſon ſentiment, il parloit avec tant de paſſion, qu'il ne pouvoit s'appercevoir de la ſurpriſe où il jetoit Monſieur d'Arondel. Je vous demande pardon, lui dit-il après ce premier tranſport, de vous avoir interrompu. Achevez, s'il vous plaît, de m'inſtruire; & avant toutes choſes, ſouffrez que j'ordonne que l'on cherche l'enfant & la femme que vous m'envoyâtes. J'eſpère qu'ils aideront à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois.

Que me faites-vous enviſager, s'écria Monſieur d'Arondel ? Seroit-il poſſible..... Non, cela ne peut être. Je conçois trop légèrement des eſpérances, dont ma mauvaiſe fortune devroit m'avoir déſabuſé. Ne craignez point de vous y livrer, répondit Monſieur de Châlons; & pendant qu'on exécutera l'ordre que je viens de donner, achevez de me dire ce que vous jugez que je dois ſavoir.

Je ne ſuis plus en état de vous parler, répliqua Monſieur d'Arondel ; ayez pitié de mon trouble ; daignez m'éclaircir. Vous le ſerez dans le moment, dit Monſieur de Châlons en voyant entrer la femme qu'il avoit envoyé chercher. La nature eſt-elle muette, pourſuivit-il en prenant l'enfant des bras de ſa nourrice, & en le mettant dans ceux de Monſieur d'Arondel ? Ne vous dit-elle rien pour ce fils ? Je vous le rends, ajouta-t-il, avec autant & plus de joie, que vous n'en avez vous-même de le recevoir. Il lui conta alors comment le haſard l'avoit mis en ſa puiſſance. Monſieur d'Arondel l'écoutoit les yeux toujours attachés ſur ſon fils, qu'il ſerroit entre ſes bras, & qu'il mouilloit de quelques larmes que la joie & la tendreſſe faiſoient couler. Je reconnois, diſoit-il, les traits de ſa mère ; voilà ſa phyſionomie, voilà cette douceur aimable qui règne ſur ſon viſage, voilà ſes grâces. Ces diſcours étoient accompagnés de mille careſſes, qu'il ne ceſſoit de prodiguer à ce fils ſi chéri & ſi heureuſement retrouvé. Il ſembloit que cet enfant, inſpiré par la nature, reconnût auſſi ſon père. Il s'attachoit à lui, il ne pouvoit plus le quitter, il lui ſourioit, il vouloit lui parler.

Monſieur de Châlons contemploit ce ſpectacle avec un plaiſir, que la ſituation agréable où il étoit lui-même, lui rendoit plus ſenſible. Je vous demanderois pardon de mes foibleſſes, lui dit Monſieur d'Arondel ; mais vous êtes trop honnête-homme

pour

pour n'en être pas ſuſceptible auſſi. J'éprouve dans ce moment, que les ſentimens de la nature ne le cèdent pas à ceux de l'amour. Hélas! pourſuivit-il en embraſſant encore ſon fils, ſa malheureuſe mère pleure ſa perte. Tandis que mon cœur ſe livre à la joie, elle eſt plongée dans le plus affreux déſeſpoir; elle ſe repent peut-être de m'avoir aimé!

L'attachement que vous avez pour Mademoiſelle de Mailly, & dont je ſuis informé, dit-il à Monſieur de Châlons (après avoir fait ſigne à ceux qui étoient dans la chambre de ſortir) demande de vous les mêmes choſes que vous demande l'amitié que vous avez pour moi. Voyez Mademoiſelle de Mailly pour ſon intérêt, pour celui de Madame d'Arondel, & pour le mien. Inſtuiſez-là des artifices de ſa belle-mère, & de ce qu'elle doit en craindre; réveillez ſon amitié pour Madame d'Arondel, & ſes bontés pour moi: obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que ſon fils eſt retrouvé, que je n'attends que la fin du ſiége pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle, & ne m'en ſéparer jamais. Je tremble que la perte de ſon fils, & la crainte d'être abandonnée, ne la déterminent à ſe lier par des vœux; que ſais-je même ſi, contre ſa volonté, elle n'y ſera pas forcée par la malice de Madame de Mailly? que ſais-je enfin ce que produira la douleur dont elle eſt accablée depuis ſi long-temps? Je ne puis y penſer ſans frémir.

Je ſuis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit Monſieur de Châlons, qui vit qu'il n'avoit plus la force de parler ; mais vous n'êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, répliqua-t-il, que ce que j'apprenois de Madame d'Arondel me touchoit trop ſenſiblement, pour me laiſſer la liberté de faire des queſtions étrangères.

Monſieur de Châlons lui conta alors le plus ſuccinctement qu'il lui fut poſſible, ſon combat avec Monſieur du Boulai, & les ſuites de ce combat. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faudroit que je puſſe raiſonner avec Saint-Val. L'aveu qu'il vous a fait, prouve en lui des ſentimens de probité & d'honneur, qui nous aſſurent de ſa fidélité. Je le penſe comme vous, répondit Monſieur d'Arondel ; je vais vous l'envoyer, & écrire à Madame d'Arondel ; pourvu que ma lettre puiſſe lui être remiſe, je m'aſſure qu'elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire Saint-Val chez Monſieur de Châlons. Monſieur d'Aroudel vous a appris qui je ſuis, lui dit Monſieur de Châlons, & vous a aſſuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, ſeigneur, répondit Saint-Val. L'heureuſe aventure qui lui a rendu ſon fils, marque la protection particulière du ciel ſur Mademoiſelle de Mailly dont l'innocence auroit pu vous être toujours ſuſpecte. Ne parlons point d'une choſe, répliqua Monſieur de Châlons, qui me cauſe le plus vif repentir, & dont je vous prie

de perdre à jamais le ſouvenir. Ce repentir ſeroit encore plus grand, dit Saint-Val, ſi vous étiez inſtruit de tout ce que Mademoiſelle de Mailly a fait pour vous. De grâce, mon cher Saint-Val, répliqua Monſieur de Châlons d'une manière affectueuſe & preſque ſuppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle.

Il faut, Seigneur, pour vous ſatisfaire, répondit Saint Val, rappeler le temps où Monſieur de Mailly avoit pris des engagemens avec vous. Son mariage avec Madame du Boulai, lui donna d'autres vues; mais quelque grand que fût le crédit de Madame du Boulai ſur l'eſprit de Monſieur de Mailly, il ne put refuſer à Mademoiſelle de Mailly le temps qu'elle demandoit pour tâcher de vous oublier. Le mariage de Monſieur ſon père ſe fit tout ſeul, & Mademoiſelle de Mailly n'eut pendant quelque temps d'autre peine, que celle de ne conſerver aucun commerce avec vous.

Monſieur d'Arondel vint à Calais à peu près dans ce temps-là. Ce qu'il a été obligé de m'avouer des ſentimens de Madame de Mailly pour lui, de la jalouſie qu'elle conçut pour ſa belle-fille, me donnent l'intelligence d'une conduite dont juſqu'ici je n'avois pu comprendre les motifs. Mademoiſelle de Mailly eut mille perſécutions à eſſuyer pour épouſer Monſieur du Boulai, & elles augmentèrent lorſque vous eûtes enlevé Mademoiſelle de Liancourt.

Mademoiſelle de Mailly ne pouvoit plus

alors oppoſer à la volonté de ſon père, l'inclination qu'elle conſervoit pour vous. Sa réſiſtance fut miſe ſur le compte de Monſieur d'Arondel. Monſieur du Boulai inſpiré par ſa mère, tourna toute ſa jalouſie contre lui; & je ne ſais s'il ne vous prit point pour quelqu'un qui lui appartenoit, quand il vous attaqua lui troiſième ſous les fenêtres de Mademoiſelle de Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes aſſaſſins. Monſieur du Boulai vous reconnut, lorſque vous lui fîtes rendre ſon épée, & vécut encore aſſez pour exciter contre vous & contre Mademoiſelle de Mailly un violent orage.

Madame de Mailly, à la vue de ſon fils couvert de ſang & de bleſſures, n'écouta que ſon déſeſpoir & ſa rage. C'eſt vous, dit-elle à Monſieur de Mailly, qui avez cauſé mon malheur. Ce ſont les promeſſes que vous m'avez faites, & que vous n'avez pas eu la force de remplir, qui ont allumé la paſſion de mon malheureux fils; il ne manque plus, pour achever de me percer le cœur, que de voir ſon meurtrier devenir votre gendre. Oui, vous aurez cette foibleſſe, votre fille peut tout ſur vous, & je ne puis rien.

Monſieur de Mailly aimoit ſa femme. L'état où il la voyoit, animoit ſa tendreſſe. Madame de Mailly profita de ce moment pour faire approuver ſes deſſeins. Vous aviez, diſoit-elle, aſſaſſiné ſon fils, elle en avoit toutes les preuves, il falloit en tirer une vengeance éclatante, il falloit vous faire périr d'une mort ignominieuſe.

Quel que ſoit ſon aſcendant ſur l'eſprit de Monſieur de Mailly, elle ne put l'engager à des projets ſi odieux ; par complaiſance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que Mademoiſelle de Mailly épouſeroit Monſieur du Boulai dans l'état où il étoit. Il faut, diſoit-elle, qu'elle prenne la qualité de ſa femme, pour m'aſſurer qu'elle ne ſera jamais celle de ſon meurtrier. De plus, Monſieur du Boulai déſiroit ce mariage avec tant d'ardeur, que ce ſeroit peut-être un moyen de lui ſauver la vie.

Séduit par ſes careſſes & ſes artifices, Monſieur de Mailly ſe détermina à faire à ſa fille cette étrange propoſition. Elle répondit à ſon père avec tant de force & de courage, & cependant avec tant de reſpect & de tendreſſe, qu'il ſe vit forcé à lui tout déclarer. Madame de Mailly, lui dit-elle, devroit être raſſurée par ce même enlèvement de Mademoiſelle de Liancourt, dont elle veut ſe ſervir contre Monſieur de Châlons. Mais ſi cette raiſon ne lui ſuffit pas, j'engage ma parole de n'épouſer jamais Monſieur de Châlons, & je vous l'engage à vous, mon père, à qui rien dans le monde ne ſeroit aſſez puiſſant pour me faire manquer.

Ce n'étoit pas aſſez pour Madame de Mailly, qui vous craignoit encore moins que Monſieur d'Arondel, & qui vouloit acquérir une autorité entière ſur Mademoiſelle de Mailly. Elle renouvelloit ſes menaces, elle inſiſtoit pour le mariage. Ma-

demoiſelle de Mailly auroit préféré la mort; mais elle trembloit pour vous, elle connoiſſoit la foibleſſe de ſon père ; & je ne ſais ce qui en ſeroit arrivé, ſi Monſieur du Boulai avoit vécu encore quelque temps.

Forcée d'abandonner ce projet, Madame de Mailly forma celui dont j'ai été chargé. Elle eſpéroit par-là ſatisfaire également ſa haine & ſa vengeance ; car, Seigneur, j'avois ordre de faire tomber ſur vous tous les ſoupçons de Monſieur d'Arondel, de lui inſpirer de vous voir l'épée à la main, de l'engager à faire un éclat qui perdit d'honneur Mademoiſelle de Mailly, & qui vous donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.

Quelle horreur ! s'écria Monſieur de Châlons : A quoi Mademoiſelle de Mailly n'eſt-elle pas expoſée ! S'il ne falloit que ma vie, j'irois la ſacrifier à la haine de mon ennemie ; auſſi-bien ne la conſerverai-je pas long-temps, s'il faut que je perde toute eſpérance. Mais Madame de Mailly me hait bien moins, qu'elle ne hait Mademoiſelle de Mailly ; peut-être même ne me hait-elle que pour avoir le droit de la haïr. Que ferons-nous, mon cher Saint-Val ? Comment apprendre à Mademoiſelle de Mailly les noirceurs que l'on avoit préparées contr'elle, & dont il eſt ſi important qu'elle ſoit informée ? Comment la faire revenir des funeſtes engagemens qu'elle a pris contre moi. Comment remplir auprès de Madame d'Arondel, les intentions de ſon mari ?

En vérité, Seigneur, lui dit Saint-Val, j'y ſuis bien embarraſſé ; la façon dont j'ai exécuté les ordres de Madame de Mailly, ne me permet pas de me montrer chez elle, d'ailleurs il n'eſt plus poſſible de pénétrer dans Calais.

Monſieur de Châlons ſentoit toutes ces difficultés. Saint-Val n'avoit point de motif aſſez preſſant pour entreprendre de les ſurmonter, il falloit pour cela une paſſion auſſi vive, que celle dont Monſieur de Châlons étoit animé. Après avoir examiné tous les moyens, il ſe détermina d'aller joindre le Comte de Canaple, qui cherchoit à profiter des circonſtances pour ravitailler Calais.

Monſieur d'Arondel convint avec Monſieur de Châlons, qu'afin qu'il fût plus maître de ſes démarches, on laiſſeroit ſubſiſter l'opinion où l'on étoit, qu'il avoit péri à la bataille de Crecy ; & il les conduiſit lui & Saint-Val par-delà les lignes du camp, d'où ils allèrent avec la plus grande diligence poſſible à celui des Français.

QUATRIÈME PARTIE.

MONSIEUR de Canaple étoit parti depuis quelques jours pour l'exécution d'un deſſein qu'il n'avoit communiqué à perſonne. Ce contre-temps déſeſpéroit Monſieur de Châlons : il tenta pluſieurs fois de ſe jeter dans Calais. L'envie de réuſſir ne lui laiſſoit conſulter que ſon courage. Il agiſſoit avec ſi

peu de précaution, qu'il penſa pluſieurs fois retomber dans les mains des Anglais. Les bleſſures qu'il reçut, le forcèrent à ſuſpendre ſes entrepriſes. Pendant qu'il étoit retenu malgré lui dans ſon lit, & que ſes inquiétudes retardoient encore ſa guériſon, Monſieur de Canaple exécutoit heureuſement ſon projet.

Calais, malgré les ſoins & les précautions de Monſieur de Vienne, ſouffroit déjà les horreurs de la plus affreuſe famine; tout y manquoit, & les gens de la plus haute qualité n'avoient ſur cela aucun privilège. Le Gouverneur, pour donner des exemples de courage & de patience, ne permettoit aucune diſtinction pour ſa maiſon; & ceux qui la compoſoient étoient les plus expoſés à la calamité publique.

La ville étoit bloquée du côté de la terre. La flotte Anglaiſe défendoit l'entrée du port. Ces difficultés auroient paru inſurmontables à tout autre qu'au Comte de Canaple; mais le déſir de rendre à ſa patrie un ſervice ſignalé, & de ſauver ce qu'il aimoit, lui rendoit tout poſſible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, étoit la plus praticable. Il fit chercher à Abbeville deux hommes hardis, nommés Maraute & Meſtriel, qui connoiſſoient parfaitement la côte, & à qui la vue de la récompenſe fit diſparoître le péril. Les coffres du Roi étant épuiſés, Monſieur de Canaple fit cette entrepriſe aux dépens d'une partie de ſon bien. Il ſe mit lui-même.

avec ces deux hommes dans une barque, & conduiſit des munitions à Calais.

Comme cette manœuvre devoit être répétée pluſieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville. Mais en envoyant ces munitions à Monſieur de Vienne, il lui fit dire qu'elles étoient principalement deſtinées pour lui & pour Madame de Granſon. Il le fit prier auſſi d'en faire part à Mademoiſelle de Mailly ; l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour elle, ne lui permettoient pas de l'oublier.

Ce ſecours arrivé dans un temps où les beſoins étoient ſi preſſants, fut reçu de Monſieur de Vienne avec autant de joie que de reconnoiſſance. Il alla porter cette agréable nouvelle à ſa fille ; elle étoit toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auroient preſque rien ajouté, ſans l'intérêt de ſon père.

L'outrage que le Comte de Canaple lui avoit fait, les ſervices qu'il lui avoit rendus, la tendreſſe qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour lui, l'amour dont elle le ſoupçonnoit pour Mademoiſelle de Mailly, toutes ces différentes penſées l'occupoient tour-à-tour, & ne la laiſſoient pas un ſeul moment d'accord avec elle-même. Il n'étoit cependant pas poſſible que ce que le Comte de Canaple venoit de faire, ne lui causât un ſentiment de plaiſir, & qu'elle ne ſentît la part qu'elle y avoit. Mais ce plaiſir fut ſuivi d'une douleur mêlée de honte, quand elle apprit que Mademoiſelle de

Mailly partageoit les ſecours qu'on lui donnoit. Ce ſeroit peu de les partager, diſoit-elle, c'eſt à elle que je les dois ; & la fortune qui me perſécute avec tant de cruauté, m'expoſe à cette nouvelle humiliation.

Ces penſées ne la diſpoſoient pas à recevoir favorablement le Comte de Canaple ; il crut, après avoir fourni aux néceſſités les plus preſſantes de la ville, pouvoir s'y arrêter quelques jours. L'état de liberté où Madame de Granſon étoit alors, ce qu'il faiſoit pour elle, lui donnoient une eſpérance, que la vivacité de ſa paſſion augmentoit encore par le beſoin qu'elle lui donnoit d'eſpérer. Tout cela le déterminoit à chercher à la voir & à lui parler. Monſieur de Vienne le mena avec empreſſement dans l'appartement de ſa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m'acquitter envers ce héros. Notre reconnoiſſance, répliqua-t-elle d'un ton froid & ſans regarder le Comte de Canaple, payeroit mal Monſieur, il attend un prix plus glorieux de ce qu'il a fait. Monſieur de Canaple, que l'accueil de Madame de Granſon avoit glacé, demeuroit ſans réponſe ; & preſſé d'un mouvement de dépit, il avoit une ſorte d'impatience d'être hors d'un lieu où il avoit ſi ardemment déſiré de ſe trouver.

Les députés de la ville qui demandèrent à le voir, lui fourniſſoient le prétexte dont il avoit beſoin pour s'éloigner, ſi Monſieur de Vienne perſuadé que ſa préſence & celle de ſa fille ajouteroient quelque choſe de

plus flatteur aux honneurs qu'on lui rendoit, n'eût ordonné de faire entrer les députés.

Le Comte de Canaple les reçut avec un air de ſatisfaction qu'il empruntoit de ſon dépit. C'étoit une vengeance qu'il exerçoit contre Madame de Granſon à qui la reconnoiſſance publique reprochoit ſon inſenſibilité & ſon ingratitude.

Un Gentilhomme de Mademoiſelle de Mailly, du nombre des députés, avoit ordre de remercier en particulier le Comte de Canaple. Mademoiſelle de Mailly, Seigneur, ajouta-t-il lorſqu'il eut rempli ſa commiſſion, vous prie de la voir aujourd'hui, s'il vous eſt poſſible. Ce ſera tout-à-l'heure, répondit-il aſſez haut pour être entendu de Madame de Granſon; & s'acquittant tout de ſuite de ce qu'il devoit aux députés, il ſortit avec eux. Monſieur de Vienne le laiſſa en liberté de faire une viſite où il croyoit que les témoins lui ſeroient importuns; & alla, ſuivant ſa coutume, viſiter les différents quartiers de la ville.

Madame de Granſon avoit beſoin de la ſolitude où on la laiſſoit; elle ne pouvoit plus ſoutenir la contrainte qu'elle s'étoit faite. A peine fut-elle ſeule, qu'elle entra dans un cabinet où elle s'enferma, & ſe jetant ſur un lit de repos, elle s'abandonna toute entière à ſa douleur. Ce qu'elle venoit de voir, ce qu'elle venoit d'entendre, l'air ſatisfait que le Comte de Canaple avoit affecté, ne lui laiſſoient aucun doute ſur la paſſion dont elle le croyoit occupé.

Que ferai-je, disoit-elle ? M'exposerai-je à le voir revenir avec cette joie qui insulte à ma honte ? Recevrai-je des soins & des respects, qu'il ne me rend que parce qu'il m'a offensée ? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir, plus il m'avertit de ce que je dois penser moi-même ! Que sais-je encore si un sentiment délicat pour ce qu'il aime, si le désir de s'en rendre plus digne, n'est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi Peut-être n'ai-je d'autre part à ses démarches, que d'être le jouet de sa fausse vertu, après l'avoir été de son caprice ?

Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu'elle lui causoit, elle ne pouvoit s'empêcher de compter le temps que le Comte de Canaple passoit avec Mademoiselle de Mailly. Son imagination lui représentoit la douceur de leur entretien & lui en faisoit une peinture désespérante. Elle le voyoit à ses genoux, elle la voyoit s'applaudir que la Ville dût sa conservation au courage de son amant, & à la tendresse qu'il avoit pour elle. Qu'elle est heureuse ! disoit-elle, elle peut aimer, elle le doit, & moi je dois haïr ; & je suis assez lâche & assez malheureuse pour avoir peine à le vouloir ! S'il étoit tel que lorsque je l'ai connu ! S'il ne m'avoit point offensée ! S'il n'aimoit rien..... Mais il m'a offensée ! Mais il aime !

Tandis que Madame de Granson s'affligeoit de la joie & des triomphes de Made-

moiſelle de Mailly, Monſieur de Canaple voyoit couler les larmes qu'elle donnoit à la mort de Monſieur de Châlons, & n'avoit plus la force de lui laiſſer des eſpérances qui lui paroiſſoient alors abſolument fauſſes. Quoi ! lui diſoit-elle, je n'ai plus de reſſource ! il eſt donc certain qu'il a péri ! Hélas ! du-moins s'il avoit pu ſavoir tout ce qu'il m'a coûté, s'il ſavoit que je ne renonçois à lui que pour lui-même ! Nous n'aurions jamais été l'un à l'autre s'il avoit vécu ; mais il vivroit, & il auroit vu que je n'aurois jamais été à perſonne. Vous êtes attendri, dit-elle au Comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimiez. Vous vous conſolerez, ajouta-t-elle, l'amitié ſe conſole, & je ne me conſolerai jamais. Mon parti eſt pris ; j'irai m'enfermer dans un lieu où je pleurerai ſeule, & où je m'aſſurerai de pleurer éternellement.

L'attachement que vous avez pour Monſieur votre père, lui dit le Comte de Canaple, mettra obſtacle à votre réſolution, & me raſſure contre cet effet de votre douleur. Hélas ! reprit-elle, il a cauſé tout mon malheur, je ne le lui reproche pas, il a été foible ; & ne l'eſt-on pas toujours quand on aime ? Que ſais-je moi-même de quoi j'aurois été capable, ſi j'avois eu un amant moins vertueux ; mon cœur étoit entre ſes mains !

Monſieur de Canaple admiroit une façon de penſer ſi raiſonnable & ſi peu ordinaire. Il s'affligeoit avec Mademoiſelle de Mailly de la perte qu'elle penſoit avoir faite, & s'affligeoit auſſi de ſes propres maux. Croire

être haï de ce qu'on aime, eſt une douleur peut-être plus inſupportable que d'en pleurer la mort.

Les principaux Habitans de Calais qui l'avoient accompagné, l'attendoient pour le reconduire chez Monſieur de Vienne. Sa marche qui étoit une eſpèce de petit triomphe, fut interrompue par un Habitant, nommé Euſtache de Saint-Pierre, dont l'état ne paroiſſoit pas au-deſſus de celui d'un ſimple bourgeois; & qui, après avoir percé la foule, vint embraſſer le Comte de Canaple. Vous m'êtes donc rendu mon cher fils, lui diſoit-il, le ciel a été touché de mes larmes, je vous revois, & vous êtes le libérateur de notre Patrie. Quel père, après avoir été ſi miſérable, a jamais été ſi fortuné !

L'étonnement de Monſieur de Canaple, qui ne comprenoit rien à cette aventure, donnoit le temps à ce bon-homme, vénérable par ſes cheveux blancs, de l'examiner plus à loiſir; & ſe proſternant preſque à ſes pieds : Je vous demande pardon, Monſeigneur, lui dit-il, une aſſez grande reſſemblance a cauſé le manque de reſpect où je viens de tomber. Je ne le vois que trop, vous n'êtes point mon fils; je vous prie d'oublier que je vous ai donné un nom ſi peu digne de vous. Hélas ! ce moment vient de rouvrir des plaies que le temps commençoit à fermer.

Le Comte de Canaple, touché de ſon affliction, le releva avec bonté, & l'em-

braſſa comme s'il avoit été véritablement ſon père. Ne vous repentez point, lui dit-il, de m'avoir appelé votre fils, je veux à l'avenir vous en tenir lieu; la nature n'aura pas mis en vain cette reſſemblance entre nous; & l'embraſſant de nouveau, il le congédia, & alla rejoindre Monſieur de Vienne.

Madame de Granſon ne parut point le reſte de la journée; cette continuation de rigueur déſeſpéroit le Comte de Canaple. Il la trouvoit ſi injuſte, les ſervices qu'il rendoit ſi mal payés, qu'il y avoit des momens où il ſe repentoit preſque de tout ce qu'il avoit fait, & où il formoit la réſolution de fuir Madame de Granſon pour jamais.

Sans avoir déterminé ce qu'il devoit faire, il partit de Calais. Mais le véritable amour ſe range toujours du parti de l'objet aimé. Monſieur de Canaple ſe jugea bientôt coupable de l'injuſtice dont il accuſoit Madame de Granſon; il trouvoit des raiſons pour juſtifier la conduite qu'elle tenoit alors, ſi différente de celle qu'elle avoit tenue à Paris. La préſence de ſon mari l'avoit obligée à des ménagemens qui n'étoient plus néceſſaires, & elle pouvoit en liberté ſe livrer à toute ſon indignation. Plus la mort de ſon mari l'avoit attendrie pour lui, plus elle devoit ſentir l'injure qui lui avoit été faite.

A meſure que le dépit s'éteignoit dans l'ame de Monſieur de Canaple, il reprenoit

le désir d'approvisionner Calais. Ce qu'il avoit déjà fait l'engageoit à faire davantage. L'amour de sa propre gloire demandoit de lui ce que son amour pour Madame de Granson ordonnoit.

Les momens étoient précieux, les Anglais pouvoient découvrir la manœuvre & y mettre obstacle. Les matelots eurent ordre de préparer les petits bâtimens ; une tempête furieuse s'éleva dans le temps qu'il fallut s'embarquer, les deux matelots représentèrent en vain au Comte de Canaple la grandeur du péril ; la tempête, loin de le rebuter, lui donnoit au-contraire une nouvelle assurance de se dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures que dura le trajet, ils furent cent fois prêts d'être submergés ; & lorsqu'après des peines infinies, ils eurent le bonheur d'aborder à Calais, les provisions se trouvèrent presque toutes gâtées par l'eau de la mer ; les bâtimens avoient besoin d'être réparés pour pouvoir être remis à la mer. Pendant qu'on y travailloit, le Roi d'Angleterre, averti qu'il étoit entré des munitions dans la Place, fit construire le long de la côte, plusieurs fortins qui en défendoient l'entrée & la sortie. Il ne fut plus possible à Monsieur de Canaple de suivre son projet ; enfermé dans la Ville, hors d'état désormais de secourir Madame de Granson, il ne lui resta que l'espérance de mourir du-moins en la défendant.

Monſieur de Mailly dont la maiſon étoit voiſine de la principale attaque, avoit demandé à Monſieur de Vienne de le recevoir dans le Château, & Monſieur de Canaple ſe trouva logé avec Mademoiſelle de Mailly. Malgré l'éloignement que Madame de Granſon avoit pour elle, il étoit impoſſible qu'elles ne ſe viſſent ſouvent. La triſteſſe où Mademoiſelle de Mailly étoit plongée, convenoit au ſentiment que Madame de Granſon lui ſuppoſoit, & la confirmoit dans ſon opinion.

Mais, cette triſteſſe étoit toujours la même, la préſence de Monſieur de Canaple laiſſoit Mademoiſelle de Mailly comme elle l'avoit trouvée; nnl changement en elle, nul empreſſement de la part de l'un ni de l'autre de ſe voir, & de ſe chercher; enfin, rien de tout ce qui marque l'amour, & le fait ſi ſurement reconnoître. Madame de Granſon faiſoit toutes ces remarques, & ſans le vouloir, elle en traitoit moins mal Monſieur de Canaple; elle l'évitoit pourtant toujours avec le même ſoin, mais non pas tout-à-fait avec la même diſpoſition.

Cependant le découragement étoit général dans Calais, les plus braves n'avoient plus la force de faire uſage d'une bravoure qui ne pouvoit que reculer de quelques jours leur perte; il ne reſtoit d'eſpérance que dans les efforts que Philippe ſe diſpoſoit à faire pour attaquer le camp des Anglais. Edouard, averti de ſes deſſeins, ajoutoit de nouvelles fortifications à ſon camp.

Monſieur d'Arondel eut ordre de marcher

vers Heſdin, pour obſerver l'armée de Philippe. Il fallut obéir, quelque peine qu'il eût de s'éloigner, ſans être inſtruit du ſort de Madame d'Arondel dont Monſieur de Châlons qu'il croyoit dans Calais, pouvoit à tous momens lui donner des nouvelles. Son fils, encore entre les mains des femmes, n'étoit pas en état de le ſuivre, & il ſentoit vivement cette privation. Les ſoins qu'il prenoit de cet enfant, ſatisfaiſoient en quelque ſorte ſa tendreſſe pour la mère. C'étoit à elle que s'adreſſoient le careſſes qu'il lui faiſoit, & il croyoit en recevoir de la mère, quand il en recevoit de ſon enfant. Seulement il ſe reprochoit quelquefois de goûter des douceurs qu'il ne partageoit pas avec elle.

Après avoir mis auprès de ce fils ceux de ſes domeſtiques en qui il avoit le plus de confiance, il marcha à la tête d'un corps de quatre mille hommes. Philippe étoit parti d'Amiens où il avoit aſſemblé ſon armée, & s'étoit avancé juſqu'à Sangate; il envoya delà les Maréchaux de Saint-Venant & de Beaujeu, reconnoître le camp des Anglais; & ſur leur rapport l'ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au Roi d'Angleterre qui la refuſa. N'ayant plus aucun moyen de ſecourir Calais, il ſe vit forcé de ſe retirer.

Monſieur d'Arondel donna avec ſa petite troupe ſur l'arrière-garde de l'armée Françaiſe, enleva une partie du bagage, & fit pluſieurs priſonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Edouard.

Un jour qu'il avoit campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques ſoldats tentés par le butin, avoient entrepris de forcer une Maiſon Religieuſe ſituée au milieu de ce bois. Il y accourut auſſi-tôt. Sa préſence fit ceſſer le déſordre preſque dans le moment qu'il avoit commencé ; mais, il fallut plus de temps pour raſſurer des filles que l'habitude de vivre dans la ſolitude & dans la retraite, rendoit encore plus ſuſceptibles de frayeur.

La porte de la maiſon, qui avoit été forcée, donnoit à Monſieur d'Arondel la liberté d'y entrer. Les Religieuſes empreſſées de lui marquer leur reconnoiſſance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fourniſſoit à leur nourriture, & qui ſervoit à leur promenade.

En paſſant ſur un petit pont ruſtique pour traverſer un ruiſſeau, il vit du côté où il alloit, une perſonne aſſiſe ſur une pierre, dont la rêverie étoit ſi profonde, qu'elle ne s'apperçut que l'on venoit à elle, que lorſqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançoient, elle ſe leva pour s'éloigner. Mais, Monſieur d'Arondel l'avoit aſſez vue pour aller à elle, & la prendre entre ſes bras, avec les plus vifs tranſports de l'amour.

Reconnoiſſez-moi, ma chère Amélie, lui diſoit-il, voyez celui que vous fuyez, c'eſt moi, c'eſt un mari qui vous adore, que votre perte faiſoit mourir de douleur. La ſurpriſe, le trouble & la joie de Madame d'Arondel faillirent à lui coûter la vie, elle

reſta ſans connoiſſance dans les bras de ſon mari.

A la vue de cet accident, Monſieur d'Arondel ſaiſi de crainte, hors de lui-même, demandoit du ſecours à tout ce qui l'environnoit. Il mit ſa femme au bord du ruiſſeau, il lui en jetoit de l'eau ſur le viſage, il la prioit dans les termes les plus tendres de lui répondre ; mais tous ces ſoins étoient inutiles, elle ne revenoit point.

On la porta dans une petite maiſon du jardinier, qui étoit proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviſer, elle donna quelque marque de ſentiment ; ſes yeux s'ouvrirent quelque temps après, & cherchèrent Monſieur d'Arondel. Il étoit à genoux auprès d'elle, la bouche collée ſur une de ſes mains. Madame d'Arondel le regarda quelque temps, & lui jettant au cou le bras qui lui reſtoit libre, demeura dans cette ſituation.

Le ſaiſiſſement où ils étoient l'un & l'autre, ne leur permit pas ſi-tôt de parler, leurs regards ſe confondoient, & ſe diſoient tout ce qu'ils ne pouvoient ſe dire. Madame d'Arondel prenoit les mains de ſon mari, qu'elle baiſoit à ſon tour. A ces premiers momens ſuccédèrent mille queſtions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendreſſe.

Il fallut ſonger à mettre Madame d'Arondel dans un lieu où elle pût paſſer la nuit avec moins d'incommodité ; elle auroit pu entrer dans le couvent, mais Monſieur d'Arondel

ne pouvoit pas l'y ſuivre ; & le moyen de la quitter ! Il fit venir en diligence un chariot pour la mener à un bourg voiſin. Pendant toute la route, occupé de mille ſoins, dont elle étoit l'objet, il marcha toujours à côté du chariot.

Madame d'Arondel qu'on avoit miſe au lit en arrivant, parut mieux d'abord, mais la fièvre lui prit la même nuit, & redoubla les jours ſuivants. Le déſir de la ſecourir ſoutenoit Monſieur d'Arondel, & l'empêchoit de ſuccomber à l'excès de ſa douleur ; toujours les yeux attachés ſur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte & d'eſpérance, il ne quittoit pas le chevet de ſon lit. La fièvre augmenta conſidérablement, & la malade ne laiſſoit aucun eſpoir de guériſon.

Son état ne pouvoit être caché à Monſieur d'Arondel ; plus mort que vif, ſuffoqué par des larmes & des ſanglots qu'il tâchoit de retenir, il voulut, pour ſoulager le mal que Madame d'Arondel ſouffroit à la tête, y porter la main ; elle prit cette main, la baiſa, & la remit ſur ſon front.

Quelques momens après, s'étant apperçue que Monſieur d'Arondel pleuroit, & vouloit ſe cacher : Laiſſez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle, en ſe levant un peu ſur ſon ſéant, & en le regardant avec des yeux qui, tout mourants qu'ils étoient, conſervoient leur beauté, laiſſez-moi jouir du plaiſir d'être ſi parfaitement aimée. Hélas ! je crains de n'avoir plus que quelques momens à en jouir,

la mort va peut-être nous ſéparer. Mes larmes coulent auſſi-bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie eſt bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l'amour. Non, s'écria Monſieur d'Arondel, le ciel aura pitié de moi, vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvois, reprit Madame d'Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avions, je mourrois avec moins de regret; mais malgré mes ſoins & mes prières il m'a été enlevé, & nous l'avons perdu pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n'eſt point perdu, vous l'auriez déjà auprès de vous, ſi je n'avois craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne ſavez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimé; mon fils, ſans vous, ſeroit tout pour moi; avec vous, il n'eſt que mon fils. S'il eſt poſſible, donnez-moi la conſolation de l'embraſſer.

Monſieur d'Arondel qui avoit eu ſoin de faire venir ſon fils, auſſi-tôt qu'il avoit retrouvé Madame d'Arondel, ordonna qu'on allât le chercher. Elle ſe trouva, en le voyant, plus ſenſible qu'elle n'avoit penſé. Elle voulut l'avoir auprès d'elle, elle ne ceſſoit de lui faire des careſſes. Tu m'as cauſé bien des malheurs, lui diſoit-elle en l'embraſſant, mais je ne t'en aime pas moins. Comment ne l'aimerois-je pas, ajoutoit-elle, en s'adreſſant à Monſieur d'Arondel, c'eſt notre fils, c'eſt un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fît une prompte révolution ſur Madame d'Arondel, ſoit que ſa maladie fût à ſon dernier période, elle ſe trouva conſidérablement mieux dès la même nuit : la fièvre la quitta peu de jours après. Ce ne fut qu'alors, que Monſieur d'Arondel lui conta ce qu'il avoit appris de Saint-Val, & la façon preſque miraculeuſe dont leur fils avoit été retrouvé. Mais, ajouta-t-il, quels moyens a-t-on employés pour vous dérober ſi entièrement la connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit dans votre patrie ?

Vous ſavez, lui répondit-elle, que je fus remiſe dans le Couvent auſſi-tôt après que je fus accouchée ; tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par Madame de Mailly de m'ordonner de prendre le voile, fut le ſeul à qui j'eus la liberté de parler ; ma ſanté étoit ſi mauvaiſe, que les Religieuſes elles-mêmes déclarèrent qu'elles ne me recevroient que lorſque je ſerois rétablie. Je vécus de cette ſorte, ſoutenue par la ſeule confiance que j'avois en vous, quand Madame de Mailly, dont depuis long-temps je n'avois eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle, d'un ton aigre & menaçant, vous attend à la porte, & a ordre de vous conduire dans une maiſon que je vous ai choiſie. Partez tout-à-l'heure, & rendez-moi grâce de vous ôter d'un lieu où votre honte ne ſeroit pas toujours cachée. Vous connoiſſez ma timidité, pourſuivit Madame d'Arondel ; d'ailleurs, qu'aurois-je

fait pour me défendre ? je ne ſus qu'obéir.

On m'ôta généralement tout ce que j'avois, dans la crainte que j'en puſſe tirer quelque ſecours. Par bonheur, vos lettres & votre portrait que je tenois toujours cachés ſur moi, me demeurèrent, & ont fait dans ma ſolitude mon unique conſolation.

Une femme & un homme que je ne connoiſſois point, m'attendoient dans le chariot. Je fus menée & obſervée pendant la route, avec autant d'attention que ſi j'avois été priſonnière d'Etat. Ma douceur & ma complaiſance ne purent rien gagner ſur l'eſprit de mes conducteurs ; ils me traitoient avec tant d'inhumanité, que ce fut une eſpèce de ſoulagement pour moi, quand je me trouvai dans la maiſon où vous m'avez vue. Mais lorſque je fus inſtruite de la règle qui s'y obſervoit, que je ſus qu'on y vivoit dans un entier oubli du monde, que je n'entendrois jamais parler de perſonne, & que perſonne n'entendroit jamais parler de moi, je crus être dans le tombeau.

La mort même des parens de ces bonnes filles, ne leur eſt annoncée qu'en général. Combien de larmes ces ſortes de nouvelles m'ont-elles fait répandre, quoiqu'elles ne puſſent point vous regarder ! elles me rempliſſoient l'eſprit des idées les plus funeſtes. L'ignorance où j'étois, & où je devois toujours être de votre ſort, me cauſoit des alarmes continuelles.

Je n'enviſageois d'autre fin à mes peines, que celle de ma vie, & je ne voulois point

cependant

cependant m'engager. C'eut été ceſſer d'être à vous, c'eut été m'ôter le nom de votre femme. Ce nom, quoique je ſuſſe ſeule qu'il m'étoit dû, me conſoloit.

J'allois preſque tous les jours rêver dans l'endroit où vous me trouvâtes. La ſolitude & le ſilence augmentoient ma mélancolie, je m'en rempliſſois le cœur, je reliſois vos lettres, je regardois votre portrait, & je pleurois. Ma ſanté qui s'affoibliſſoit tous les jours, me donnoit l'eſpérance d'une mort prochaine.

Madame d'Arondel, attendrie par des ſouvenirs ſi douloureux, n'eut pas la force d'en dire davantage. Monſieur d'Arondel pénétré juſqu'au fond du cœur lui répétoit ce qu'il lui avoit dit mille fois, que ſon ſang, ſa vie ne payeroient pas la moindre des peines qu'elle avoit ſouffertes pour lui.

Il ne pouvoit ſe réſoudre à la quitter. Mais toujours occupée de l'intérêt & de l'honneur de ſon mari, elle l'obligea de retourner au ſiége de Calais, où il avoit renvoyé les troupes ſous la conduite du Comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant ! combien de précautions pour être informé de ſes nouvelles ! il eut voulu en avoir à tous les inſtans.

Le Roi d'Angleterre le chargea à ſon arrivée d'aller avec Monſieur de Mauny, parler à Monſieur de Vienne qui, du haut des murailles, avoit fait ſigne qu'il avoit quelque choſe à dire. La retraite de Philippe ne laiſſant plus d'eſpérance de ſecours à

ce brave Capitaine, il n'avoit pu refuſer aux habitans de la ville, & à la garniſon, de demander à capituler.

Mes Seigneurs, dit-il à Milord d'Arondel & à Monſieur de Mauny, le Roi mon maître m'avoit confié cette Place. Il y a près d'un an que vous m'y aſſiégez ; j'ai fait mon devoir auſſi-bien que ceux qui y ſont renfermés avec moi. La diſette & le manque de ſecours nous contraignent de nous rendre ; mais nous nous enſevelirons ſous les ruines de ces murailles ſi on ne nous accorde pas des conditions qui mettent nos vies, nos libertés & notre honneur en ſureté.

Monſieur de Mauny inſtruit des intentions d'Edouard, & plus diſpoſé par ſon caractère que Monſieur d'Arondel, à s'acquitter de la commiſſion dont il les avoit chargés, déclara que le Roi ne les recevroit à aucune compoſition ; qu'il vouloit être maître de leur faire éprouver tel châtiment qu'il jugeroit à propos. Monſieur de Vienne répondit avec beaucoup de fermeté, que les habitans & lui ſauroient mourir les armes à la main ; mais qu'il croyoit le Roi d'Angleterre trop prudent & trop généreux pour réduire de braves gens au déſeſpoir.

De retour au camp, Monſieur d'Arondel & Monſieur de Mauny mirent tout en uſage pour fléchir la colère de leur maître ; ils lui repréſentèrent avec force, que la ſévérité dont il vouloit uſer envers les aſſiégés, pourroit être d'une dangereuſe conſéquence, & donner droit à Philippe de l'imiter. Je

veux bien, leur dit Edouard après avoir rêvé quelque temps, accorder au Gouverneur la grâce qu'il demande, à condition que ſix bourgeois, natifs de Calais, me ſeront livrés la corde au cou pour périr par la main du bourreau. Il faut que leur ſupplice effraye les villes qui, à l'exemple de celle-ci, voudroient me réſiſter. Monſieur d'Arondel & Monſieur de Mauny furent contraints de porter cette terrible réponſe à Monſieur de Vienne.

Avant que d'aſſembler le peuple, il alla dans l'appartement de Madame de Granſon, ſuivi du Comte de Canaple qu'il avoit prié de l'accompagner. Il faut, ma chère fille, lui dit-il en l'embraſſant, nous ſéparer; je vais expoſer au peuple la réponſe d'Edouard, & au défaut des ſix victimes qu'il demande, & que je ne pourrai lui donner, j'irai lui porter ma tête; peut-être ſe laiſſera-t-il fléchir, peut-être préviendrai-je le malheur de cette ville & le vôtre. Ma mort me ſauvera du-moins de la honte & de la douleur d'en être témoin. Si je ſuis écouté, votre retraite eſt libre; & ſi je péris ſans vous ſauver, je demande à Monſieur de Canaple dont je reconnois la valeur, de mettre tout en uſage pour vous garantir de la fureur du vainqueur. J'eſpère qu'à la faveur du tumulte & du déſordre, il ne vous ſera pas impoſſible de vous échapper dans une barque de pêcheur.

Quoi! mon père, s'écria Madame de Granſon, en le ſerrant entre ſes bras, & en le mouillant de ſes larmes, vous voulez

mourir, & vous prenez des précautions pour conſerver ma vie ! Croyez-vous donc que je veuille, & que je puiſſe vous ſurvivre; le moment où vous ſortirez de cette malheureuſe ville, ſera le moment de ma mort.

Le Comte de Canaple, auſſi pénétré que Monſieur de Vienne & Madame de Granſon, les regardoit l'un & l'autre, & gardoit le ſilence, lorſque Madame de Granſon levant ſur lui des yeux groſſis par les pleurs : Songez à vous, Monſieur, lui dit-elle, je n'ai beſoin d'aucun autre ſecours, que de mon déſeſpoir. Non, Madame, lui dit-il, vous n'aurez point recours à un ſi affreux remède, & ſi Monſieur de Vienne veut différer l'aſſemblée juſqu'à demain, j'eſpère beaucoup d'un projet que je viens de former.

Monſieur de Vienne, quoique très-perſuadé du courage & de la capacité de Monſieur de Canaple, ne s'en promettoit cependant aucun ſuccès. Madame de Granſon, au-contraire, ſe laiſſoit aller à quelque eſpérance.

Monſieur de Canaple alla après les avoir quittés, chez Euſtache de Saint-Pierre, le même qui l'avoit pris pour ſon fils. Je viens vous demander, lui dit-il, de m'avouer pour ce fils avec lequel vous m'avez trouvé une ſi grande reſſemblance. J'ai beſoin de ſon nom pour être accepté par les députés d'Edouard, qui veut que ſix citoyens de Calais lui ſoient abandonnés, & qui ne pardonne au reſte de la ville qu'à ce prix.

Euſtache avoit une fermeté d'ame, une

élévation d'eſprit & de ſentiment bien au-deſſus de ſa naiſſance, & rares même dans les conditions les plus élevées. L'honneur que vous me faites, Seigneur, dit-il au Comte de Canaple, m'inſtruit de ce que je dois faire moi-même. Je me montrerai, ſi je puis, digne d'avoir un fils tel que vous, nous irons enſemble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain le peuple fut aſſemblé par Monſieur de Vienne ; on n'entendoit que cris, que ſoupirs, que gémiſſemens dans toute cette multitude conſternée ; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils priſſent, ne donnoit à perſonne le courage de mourir, du-moins utilement pour ſa patrie.

Quoi, dit alors Euſtache de Saint-Pierre, en ſe montrant à l'aſſemblée, cette mort que nous affrontons depuis un an, eſt-elle devenue plus redoutable aujourd'hui ? Quel eſt donc notre eſpoir ? Echapperons-nous à la barbarie du vainqueur ? Non. Nous mourrons, & nous mourrons honteuſement, après avoir vu nos femmes & nos enfans livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L'horreur qui régnoit dans l'aſſemblée redoubla encore à cette affreuſe peinture. Euſtache interrompu par de nouveaux cris & de nouveaux gémiſſemens, pourſuivit enfin : Mais pourquoi de vains diſcours, quand il faut des exemples ? Je donne, pour le ſalut de mes concitoyens, ma vie

& celle de mon fils. Quoiqu'il ne paroiſſe pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelqu'admiration que la vertu d'Euſtache fît naître, il ſembloit que le ciel pour le récompenſer, vouloit que ſa famille fournit ſeule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de Wuiſant, & Pierre ſon frère, tous proches parens d'Euſtache, ſe préſentèrent.

Le nombre n'étoit pas encore complet. Monſieur de Vienne employa pour y être reçu, les mêmes ſoins & la même induſtrie que d'autres auroient mis en œuvre pour s'en exempter. Mais les députés pleins de reſpect & de vénération pour une vertu ſi héroïque, loin de l'écouter, s'appuyèrent ſur les ordres d'Edouard, & déclarèrent qu'ils ne pouvoient les changer.

Madame de Granſon inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit, ne voyoit que des abymes. Ce n'étoit qu'en exécutant les conditions impoſées, que la vie de ce père ſi cher pouvoit être en ſureté; ce n'étoit qu'à ce prix qu'elle pouvoit elle-même ſe ſauver de la fureur du ſoldat victorieux. Que faiſoit Monſieur de Canaple? Qu'étoient devenues les eſpérances qu'il avoit données? Pourquoi ne paroiſſoit-il point? Avoit-il ceſſé d'être généreux? Ce malheur me manquoit, diſoit-elle, il faut pour mettre le comble à ma honte, qu'il ſoit même indigne de l'eſtime que j'avois pour lui, de cette eſtime que je me reprochois, & que j'étois pourtant bien aiſe de lui devoir.

Mademoiſelle de Mailly qui, depuis qu'elle logeoit dans le château, étoit dans l'habitude de voir Madame de Granſon, vint s'affliger avec elle. La mort n'étoit point ce qu'elle craignoit ; depuis qu'elle avoit perdu Monſieur de Châlons, elle le regardoit comme un bien ; des malheurs mille fois plus grands que la mort, faiſoient couler ſes larmes.

Un grand bruit qu'elles entendirent, interrompit cette triſte occupation ; comme tout étoit à craindre dans la ſituation où étoient les choſes, elles s'avancèrent l'une & l'autre avec précipation à une fenêtre qui donnoit ſur la Place, elles ne virent d'abord que beaucoup de monde aſſemblé, & n'entendirent qu'un bruit confus. Mais à meſure que les objets s'approchoient, elles diſtinguèrent cinq hommes qui avoient la corde au cou ; la multitude les ſuivoit, tous vouloient les voir, tous vouloient leur dire un dernier adieu, tout retentiſſoit de leurs louanges & tout étoit en pleurs. Madame de Granſon, & Mademoiſelle de Mailly étoient pénétrées d'un ſpectacle ſi touchant ; la pitié que leur inſpiroient ces malheureux, augmentoit encore par la fermeté avec laquelle ils alloient à la mort.

Un d'entr'eux, malgré le triſte équipage où il étoit, ſe faiſoit diſtinguer par ſa bonne mine, par une démarche plus fière & plus aſſurée, & attiroit ſur lui tous les regards. Mademoiſelle de Mailly eut à peine jeté les yeux ſur lui, que pouſſant un grand cri, elle tomba évanouie.

Madame de Granſon, étonnée & ſurpriſe de cet accident, qu'elle ne ſavoit à quoi attribuer, appela du ſecours. On porta Mademoiſelle de Mailly dans ſon lit où elle fut encore long-temps ſans reprendre connoiſſance ; elle ouvrit enfin les yeux, & repouſſant ceux qui vouloient la ſecourir : Laiſſez-moi, diſoit-elle, laiſſez-moi mourir; c'eſt prolonger mon ſupplice, que de prolonger ma vie. Dieu, ajoutoit-elle, que viens-je de voir ! Il vit, & ſa vie rend ma douleur plus amère ; elle ne lui eſt donc rendue, que pour la perdre ſous la main d'un bourreau.

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à Monſieur de Mailly qui étoit accouru au bruit de ſon accident, je vous demande pardon de mon déſeſpoir ; mais, pourriez-vous le condamner ? Ce Châlons que vous m'aviez permis d'aimer, que vous m'aviez deſtiné, que vous m'avez ôté, va périr pour vous & pour moi. Je l'ai vu, je l'ai reconnu, il eſt déjà dans cet affreux moment au pouvoir de ce barbare ! Que ne peut-il ſavoir que ma mort ſuivra la ſienne ? Ne me regrettez point, mon père, laiſſez-moi mourir ſans vous avoir offenſé ; que ſais-je où me conduiroit l'excès de ma douleur ! Un ſecond évanouiſſement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu'elle n'eût expiré. Monſieur de Mailly tenoit ſa fille entre ſes bras, & il ſembloit que lui-même alloit expirer auſſi.

Madame de Granſon, dont les ſoupçons

étoient déjà fort diminués, pleinement éclaircie par ce qu'elle entendoit, ſentoit à meſure que la jalouſie s'éteignoit dans ſon cœur, renaître ſon amitié pour Mademoiſelle de Mailly; & malgré le pitoyable état où elle la voyoit, elle ne laiſſoit pas de lui porter envie. Elle eſt aimée, diſoit-elle, elle a oſé aimer, elle reçoit de ce qu'elle aime la plus grande marque d'amour qu'on puiſſe recevoir; & moi, je n'ai reçu que des outrages : voilà le prix de ma foibleſſe.

Monſieur de Vienne qui ne paroiſſoit point, donna encore à Madame de Granſon une autre douleur. Elle ſortit de chez Mademoiſelle de Mailly pour aller chercher ſon père, quand elle apprit par un homme à lui, qu'il étoit en ôtage entre les mains de Milord Montaigu, & qu'il ne ſeroit libre, que lorſque les Citoyens ſur leſquels Edouard vouloit exercer ſa vengeance, auroient ſubi le ſupplice auquel ils étoient condamnés.

Un Ecuyer du Comte de Canaple lui remit en même-temps une lettre dont il étoit chargé. La conſternation où il paroiſſoit, la jeta elle-même dans le plus grand trouble. Elle prit & ouvrit cette lettre d'une main tremblante, & lut ce qui ſuit avec un ſaiſiſſement qui augmentoit à chaque ligne.

« Ce n'eſt que dans ce moment où je vais à la mort, que j'oſe vous dire pour la première fois que je vous aime. Vous ne l'avez pas ignoré, Madame; vos rigueurs me l'ont appris depuis long-temps; mais avez-vous bien connu quelle eſt cette paſſion

que vous m'avez inſpirée ? Avez-vous cru que mon cœur ne demandoit, ne vouloit que le vôtre, que vous pouviez d'un mot, d'un regard, faire mon bonheur ? Voilà, Madame, cet homme, que vous avez accablé de tant de haine. Je ne me ſuis jamais permis de vous parler ; je me ſuis impoſé des lois auſſi ſévères que celles que vous m'auriez impoſées vous-même ; je me ſuis rendu auſſi malheureux que vous vouliez que je le fuſſe. J'avois eſpéré qu'une conduite ſi ſoumiſe vous apprendroit enfin que la fortune ſeule avoit pu me rendre criminel. Je vous l'avouerai encore, Madame, je me ſuis flatté quelquefois que la bienſéance & le devoir étoient plus contre moi que vous-même. Vous m'avez enlevé cette illuſion qui m'étoit ſi chère, qui ſoutenoit ma vie. Le changement de votre condition a rendu la mienne encore plus miſérable. Vous m'avez fui, vous avez rejetté mes ſoins avec une nouvelle rigueur ; nulle eſpérance ne me reſte : il faut mettre fin à tant de peines ; il faut ceſſer de vous être odieux, en ceſſant de vivre. J'emporterai du-moins la conſolation de vous avoir donné, juſqu'au dernier moment, des marques du reſpect extrême qui a toujours accompagné mon amour. C'eſt ſous un nom ſuppoſé que je me préſente à la mort. Vous ſeule ſerez inſtruite de ma deſtinée ; vous ſeule, Madame, dans le monde, ſaurez que je meurs pour vous ».

Quel ſentiment, quelle tendreſſe la lecture de cette lettre ne produiſit-elle point ! Cet

homme pour lequel Madame de Granſon avoit eu dès le premier moment une inclination ſi naturelle, dont elle n'avoit point cru être aimée, donnoit ſa vie pour la ſauver. Cet homme avoit la paſſion la plus véritable & la plus flatteuſe. La joie d'être ſi parfaitement aimée, ſe faiſoit ſentir dans ſon cœur à travers la douleur & la pitié. Plus Monſieur de Canaple croyoit être haï, plus il lui ſembloit digne de ſa tendreſſe. Tout lui parut poſſible; tout lui parut légitime pour l'arracher à la mort.

Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui qui lui avoit rendu cette lettre, me chercher un habit d'homme, & préparez-vous à me ſuivre au camp. Le ſalut de votre maître dépend peut-être de votre diligence. Pendant le peu de temps qui s'écoula juſqu'au retour de cet homme, Monſieur de Canaple expirant ſous les coups d'un bourreau, ſe préſentoit ſans ceſſe aux yeux de Madame de Granſon, & la faiſoit preſque mourir à tous les inſtans.

La détention de Monſieur de Vienne lui donnoit la liberté de ſortir de la ville ſans obſtacle. Malgré ſa délicateſſe naturelle, elle marchoit avec tant de vîteſſe, qu'elle laiſſoit bien loin derrière elle celui qu'elle avoit pris pour la conduire; mais ce n'étoit point encore aſſez au gré de ſon impatience, elle ſe reprochoit ſon défaut de force; elle trembloit de n'arriver pas aſſez promptement.

Lorſqu'elle eut atteint les premières gar-

des, un ſoldat trompé par ſes habits, la prit pour un homme, & voulut l'arrêter ; mais un Officier touché de ſa phyſionomie, l'arracha des mains du ſoldat, & la conduiſit à la tente du Roi, à qui elle aſſuroit qu'elle avoit un ſecret important à révéler.

Seigneur, lui dit-elle, en ſe proſternant à ſes pieds, je viens vous demander la mort; je viens vous apporter une tête coupable, & ſauver une tête innocente. J'étois du nombre des citoyens qui doivent périr pour le ſalut de tous ; un étranger, par une pitié injurieuſe pour moi, veut m'enlever cette gloire, & a pris mon nom.

Edouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n'étoit pas exempt des foibleſſes de l'orgueil. La démarche de Madame de Granſon, en lui rappellant la cruauté ou il s'étoit abandonné, l'irritoit encore ; & la regardant avec des yeux pleins de colère : Avez-vous cru, lui dit-il, déſarmer ma vengeance, en venant la braver ? Vous mourrez, puiſque vous voulez mourir ; & cet audacieux, qui a oſé me tromper, mourra avec vous.

Ah ! Seigneur, s'écria Madame de Granſon, ordonnez du-moins que je meure le premier ; & ſe traînant aux genoux de la Reine qui entroit dans ce moment dans la tente du Roi : Ah ! Madame, ayez pitié de moi ; obtenez cette foible grâce. Suis-je aſſez coupable pour être condamné au plus cruel ſupplice, pour voir mourir celui qui ne meurt que pour me ſauver !

Sa fermeté l'abandonna en prononçant ces paroles ; elle ne put retenir quelques larmes. La Reine déjà touchée du ſort de ces malheureux, & qui venoit dans le deſſein d'obtenir leur pardon, fut attendrie encore par le diſcours & par l'action de Madame de Granſon, & ſe déclara tout-à-fait en leur faveur. La gloire qu'elle avoit acquiſe par le gain de pluſieurs batailles, & par la priſe (1) du Roi d'Ecoſſe, la mettoit en droit de tout demander. Mais Edouard, toujours inflexible, ne répondit qu'en ordonnant à un Officier de ſa garde de faire hâter le ſupplice des priſonniers.

Cet ordre qui ne laiſſoit plus d'eſpérance à Madame de Granſon, rapela tout ſon courage. Se relevant des genoux de la Reine, où elle étoit encore, & regardant Edouard avec une fierté mêlée d'indignation : Hâtez-vous donc auſſi, dit-elle, de me tenir parole, & faites-moi conduire à la mort. Mais ſachez que vous allez verſer un ſang aſſez illuſtre pour trouver des vengeurs.

La grandeur d'ame a des droits ſur le cœur des héros, qu'elle ne perd jamais. Edouard, malgré ſa colère, ne put refuſer ſon admiration à Madame de Granſon. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuoit de demander la mort, qu'il ne l'avoit été de ſa douleur ; & les dernières paroles qu'elle venoit de lui dire, lui faiſant

(1) Bruce, Roi d'Ecoſſe, avoit fait une irruption en Angleterre pendant qu'Edouard étoit en France. Il fut défait & pris par la Reine d'Angleterre, qui ſe mit à la tête des troupes qu'elle avoit raſſemblées à la hâte.

ſoupçonner quelque choſe d'extraordinaire dans cette aventure, qui méritoit d'être éclaircie, il fit ſigne à ceux qui étoient dans ſa tente, de ſe retirer. Votre vie, lui dit-il alors, & celle de vos concitoyens, va dépendre de votre ſincérité. Quel motif aſſez puiſſant vous a déterminé à l'action que vous venez de faire ?

La vie, Sire, me coûteroit moins à perdre, répondit-elle, que l'aveu que Votre Majeſté exige ; mais l'intérêt d'une vie bien plus chère que la mienne, triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une femme qui a été aſſez foible pour aimer, & qui a eu aſſez de force pour cacher qu'elle aimoit. Mon amant perſuadé qu'il étoit haï, a eu cependant aſſez de généroſité & de paſſion pour ſacrifier ſa vie à la conſervation de la mienne. Une action ſi tendre, ſi généreuſe, a fait ſur mon cœur toute ſon impreſſion. J'ai cru à mon tour lui devoir le même ſacrifice ; & ma reconnoiſſance & ma tendreſſe m'ont conduite ici.

Mais, dit la Reine, pourquoi tant de contrainte ? Car je ſuppoſe que vous êtes libre, & que votre inclination eſt permiſe. Je n'ai pas toujours été libre, Madame, répondit Madame de Granſon ; & depuis que je le ſuis, il falloit une action auſſi extraordinaire pour m'arracher l'aveu de ma foibleſſe.

Quel eſt donc cet homme, reprit Edouard, qui a tant fait pour vous ; & qui êtes-vous vous-même ? Ma démarche, Sire, répondit-elle avec une contenance qui marquoit ſa

confuſion, devroit me faire cacher à jamais mon nom. J'avoue cependant qu'il m'en coûte moins de dire à votre Majeſté que je ſuis la fille du Gouverneur de Calais, que de nommer Monſieur de Canaple.

Edouard ne put tenir davantage. Preſſé par ſes propres ſentimens, & déterminé par les inſtances de la Reine, il ordonna à Monſieur d'Arondel & à Monſieur de Mauni, qu'il fit appeler, d'aller chercher les priſonniers, & de les lui amener. Ces deux Seigneurs ſe hâtèrent d'exécuter un ordre qu'ils recevoient avec tant de plaiſir.

Deux des ſix déjà ſur l'échafaud, voyoient ſans aucune altération les apprêts de leur ſupplice; & quoiqu'ils s'embraſſaſſent tendrement, c'étoit cependant ſans foibleſſe. Monſieur d'Arondel qui les vit de loin, cria grâce, grâce, alla à eux avec promptitude, & reconnut avec la plus grande ſurpriſe Monſieur de Châlons.

En croirai-je mes yeux, lui dit-il en l'embraſſant? Eſt-ce vous que je vois? eſt-ce Monſieur de Châlons que je viens d'arracher des mains d'un bourreau? Par quelle étrange aventure un homme tel que vous ſe trouve-t-il ici? Je n'y ſuis pas ſeul, répondit Monſieur de Châlons; Monſieur de Canaple, que vous voyez, a fait ce que j'ai fait, & ce que vous auriez fait vous-même dans les circonſtances où nous nous ſommes trouvés.

Monſieur d'Arondel, au nom de Monſieur de Canaple, le ſalua avec toute ſorte de marques de conſidération. Eloignons-nous

promptement, leur dit-il, d'un lieu où je rougis pour ma nation que vous ayez pu être conduits, & venez chez le Roi, où nous avons ordre de vous mener.

Monſieur de Châlons lui conta en y allant, que ce n'étoit que depuis deux jours qu'il avoit pu entrer dans Calais. Pardonnez-moi, Milord, de n'avoir pas rempli vos intentions, & de n'avoir ſongé dans ce moment qu'à ſauver Mademoiſelle de Mailly. Je n'ai plus rien à demander à votre amitié, répliqua Monſieur d'Arondel; je ſuis réuni à Madame d'Arondel; il ne me reſte de ſouhaits à faire que pour votre bonheur; & ſe tournant vers Monſieur de Canaple: Je n'aurois guère moins d'empreſſement, lui dit-il, de contribuer au vôtre. Monſieur de Châlons voudra bien vous aſſurer que vous pouvez compter ſur moi.

Ils ſe trouvèrent alors ſi près de la tente du Roi, que Monſieur de Canaple n'eut preſque pas le temps de répondre à des offres ſi obligeantes. Monſieur d'Arondel entra pour informer le Roi du nom des priſonniers.

Madame de Granſon n'eut pas plutôt entendu nommer Monſieur de Canaple, que ſe mettant de nouveau aux genoux de la Reine. Ah! Madame, lui dit-elle, accordez-moi la grâce de me retirer; je ne puis ſoutenir la honte qui m'accable, & l'indécence de l'habit que je porte. Vous craignez, répondit la Reine qui avoit remarqué ſon trouble au nom de Monſieur de Canaple, la vue d'un homme pour qui vous avez voulu mourir.

Le ſacrifice de la vie, Madame, répondit Madame de Granſon, n'eſt pas toujours le plus difficile. Vos ſentimens ſont ſi honnêtes, dit la Reine, qu'ils m'inſpirent autant d'eſtime pour vous, que vous m'avez d'abord inſpiré de pitié; je veux que vous ſoyez heureuſe, & je vous promets d'y travailler. Allez, ſuivez Madame de Warwic, elle aura ſoin de vous donner les choſes qui vous ſont néceſſaires.

J'oſe encore, Madame, demander une grâce à Votre Majeſté, répliqua Madame de Granſon. Mon père pleure ceux que votre bonté a ſauvés, daignez ordonner qu'on aille ſécher ſes larmes. Vous ſerez ſatisfaite, lui dit la Reine en la congédiant.

Monſieur de Canaple & Monſieur de Châlons furent enſuite introduits. Je ne croyois pas, leur dit le Roi, avoir ſauvé la vie à des ennemis ſi dangereux. Je ſais que le courage de l'un & de l'autre a retardé plus d'une fois mes victoires. Daignez, Sire, répondit Monſieur de Canaple, ne pas rappeler des choſes dont les bontés de Votre Majeſté nous feroient repentir, s'il étoit poſſible de ſe repentir d'avoir fait ſon devoir. Peut-être, lui dit Edouard en ſouriant, pourrois-je mettre votre vertu à des épreuves plus dangereuſes. Allez ſous la conduite de Milord d'Arondel chez Monſieur de Warwic faire vos remercîmens à la perſonne à qui vous devez véritablement la vie.

Le Comte de Canaple, à qui il n'étoit pas permis de queſtionner le Roi, ne fut

pas plutôt hors de ſa préſence, qu'il demanda à Milord d'Arondel, avec un empreſſement & un trouble dont il ne démêloit pas la cauſe, l'éclairciſſement de ce que ce Prince venoit de dire. Je ſais, lui dit Monſieur d'Arondel, qu'un jeune homme d'une extrême beauté, que je viens de voir aux pieds de la Reine, eſt venu demander au Roi de mourir pour vous. Ah! Milord, s'écria le Comte de Canaple, qui n'oſoit croire ce qui lui venoit dans l'eſprit, je mourrai ſi vous n'avez la bonté de ſatisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas long-temps à attendre, lui dit Milord d'Arondel; nous voici chez Madame de Warwic où j'ai ordre de vous mener, & où je vous laiſſe.

Madame de Granſon étoit ſeule avec une femme que Madame de Warwic lui avoit donnée pour la ſervir, lorſque Monſieur de Canaple entra. Quoi! Madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation, & en ſe jetant à ſes pieds, c'eſt vous! c'eſt vous, Madame! L'univers entier ſeroit-il digne de ce que vous avez fait!

Madame de Granſon, mille fois plus interdite & plus embarraſſée qu'elle ne l'avoit encore été, baiſſoit les yeux, gardoit le ſilence, & tâchoit de ſe dérober aux empreſſemens du Comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, Madame, lui dit-il; pourquoi me ſauver la vie, ſi vous voulez que je ſois toujours miſérable?

Puiſqu'il falloit mourir pour ſauver mon père, lui dit-elle enfin, c'étoit à moi de

mourir. Ah ! Madame, répondit-il pénétré de douleur, que me faites-vous enviſager ? ce n'eſt donc que le devoir qui vous a conduite ici ; & comment ai-je pu penſer un moment le contraire ? Il vous en coûtoit donc moins de renoncer à la vie que de devoir quelque choſe à ma mémoire. Vous ne le croyez pas, lui dit Madame de Granſon, en le regardant avec des yeux pleins de douceur, & peut-être aurois-je beſoin de me juſtifier auprès de vous de ce que je fais pour vous.

Vous juſtifier, vous, Madame, répliqua Monſieur de Canaple avec beaucoup de vivacité ! De grâce, finiſſons cette converſation, lui dit-elle, vos plaintes ſeroient injuſtes, & votre reconnoiſſance me donne trop de confuſion. Quel contrainte m'impoſez-vous, Madame, répliqua Monſieur de Canaple, liſez du-moins dans mon cœur, liſez ce que vous ne voulez pas entendre, & que je vous dirois avec tant de plaiſir.

Monſieur de Châlons empreſſé de voir Madame de Granſon pour ſavoir des nouvelles de Mademoiſelle de Mailly, entra dans la chambre, dans ce même temps, avec Monſieur d'Arondel qu'il avoit ramené. Le premier mouvement de Madame de Granſon fut de ſe lever pour ſortir. Elle ne pouvoit s'accoutumer à ce qu'elle avoit fait, & auroit voulu ſe dérober à tous les yeux ; mais Monſieur de Châlons la pria avec tant d'inſtance de reſter, qu'elle fut forcée d'y conſentir. Pour excuſer peut-

être la démarche qu'elle avoit faite, elle ſe mit à lui raconter la douleur de Mademoiſelle de Mailly, lorſqu'elle l'avoit reconnu.

Le plaiſir d'être aimé, quelque ſenſible qu'il ſoit, ne l'emporte pas ſur l'intérêt de ce qu'on aime. Monſieur de Châlons ne vit, ne ſentit que la peine de Mademoiſelle de Mailly. Il prioit Madame de Granſon de ne pas différer un moment ſon retour à Calais. Elle ſe ſeroit rendue avec joie à ce qu'il déſiroit, mais il falloit la permiſſion de la Reine. Monſieur d'Arondel, sûr des bontés de cette Princeſſe, ſe chargea de l'obtenir.

Tandis qu'il étoit allé la lui demander, Monſieur de Châlons rendoit compte à Madame de Granſon de ce qui le regardoit, & lui apprenoit les raiſons qui avoient engagé Monſieur de Canaple de voir Mademoiſelle de Mailly avec tant d'aſſiduité. Il ne devoit reſter aucun doute à Madame de Granſon; mais on n'a jamais trop de ſureté ſur ce qui intéreſſe vivement le cœur; auſſi l'écoutoit-elle avec beaucoup d'attention & de plaiſir. Pour Monſieur de Canaple, uniquement occupé de la voir, de l'entendre, de l'admirer, il ne prenoit que peu de part à la converſation.

La préſence de Monſieur de Vienne, que Monſieur d'Arondel avoit trouvé chez la Reine, & qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux; & lui donner un inquiétude & un trouble comparable au plus

grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce moment alloit décider de ſon ſort.

Madame de Granſon, dès qu'elle apperçut ſon père, alla ſe jeter à ſes genoux, ſi pleine de crainte & de confuſion, qu'il ne lui fut pas poſſible de prononcer une parole; mais les larmes qu'elle répandoit ſur les mains de Monſieur de Vienne, parloient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l'embraſſant, le ſuccès de votre entrepriſe l'a juſtifiée. Je me plains ſeulement de Monſieur de Canaple qui vouloit me dérober, & à toute la terre, la connoiſſance d'une action auſſi généreuſe que la ſienne, & qui m'a laiſſé ignorer des ſentimens que je lui ai ſouhaité plus d'une fois. Il eût fallu, Monſieur, pour prendre la liberté de vous parler, répliqua Monſieur de Canaple, en être avoué, & je n'oſerois même parler aujourd'hui.

Je crois pourtant, dit Monſieur de Vienne, que je ne ferai pas un uſage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui ſera dans peu ſon mari. Ah! Monſieur, s'écria Monſieur de Canaple, quelle reconnoiſſance pourra jamais m'acquitter envers vous! Conſentirez-vous à mon bonheur, Madame, dit-il à Madame de Granſon, en s'approchant d'elle de la façon la plus ſoumiſe; dites un mot, un ſeul mot; mais ſongez qu'il va décider de

ma vie. La démarche que j'ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

Monſieur de Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l'exprimoit bien moins par ſes diſcours que par ſes tranſports. Madame de Granſon, honteuſe de tant d'amour, ſe hâta de profiter de la permiſſion d'aller à Calais, que Monſieur d'Arondel vint lui apporter. Monſieur de Canaple, Monſieur de Châlons & Monſieur de Vienne, y allèrent avec elle. Monſieur de Châlons attendit, dans une des maiſons de la Ville, les nouvelles que Monſieur de Canaple devoit lui apporter.

Mademoiſelle de Mailly, en proie ſucceſſivement, & preſque dans le même temps, à la plus grande douleur & à la plus grande joie, avoit penſé mourir d'une agitation ſi violente. Madame de Granſon & elle s'embraſsèrent à pluſieurs repriſes, & ſe firent à-la-fois mille queſtions. Mademoiſelle de Mailly, naturellement éloignée de toute ſorte de diſſimulation, enhardie encore par la vertu ſolide dont elle ſe rendoit témoignage, ne contraignit point ſes ſentimens. Elle parla de Monſieur de Châlons avec toute la tendreſſe & la reconnoiſſance qu'exigeoit ce qu'il venoit de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenſer, lui dit le Comte de Canaple, donnez-lui la permiſſion de vous voir. C'eſt mon père, répondit-elle, & non ma façon de penſer

qui doit régler ma conduite. J'eſpère qu'il vous ordonnera ce que je vous demande, lui dit le Comte de Canaple : Monſieur d'Arondel s'eſt aſſuré de la protection de la Reine d'Angleterre pour Monſieur de Châlons, & votre mariage eſt le prix de la liberté de Monſieur de Mailly. Ah ! dit encore Mademoiſelle de Mailly, il ne faut point que ce conſentement lui ſoit arraché ; tout bonheur ceſſeroit d'être bonheur pour moi, ſi je l'obtenois contre ſa volonté.

Monſieur de Mailly, préparé par Monſieur de Vienne à ce que l'on demandoit de lui, entendit en entrant dans la chambre de ſa fille, ces dernières paroles ; & allant à elle les bras ouverts : Non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne ſera point contre ma volonté que vous ſerez heureuſe ; j'ai ſouffert autant que vous des peines que je vous ai faites. Oubliez-les, c'eſt un père qui vous aime, qui vous a toujours aimé, qui vous le demande, & joignez-vous à moi pour les faire oublier à Monſieur de Châlons, que je vais vous amener. Le malheureux état où Madame de Mailly eſt réduite, ne permet plus de reſſentiment contre elle, & ne peut vous laiſſer que de la pitié.

Madame de Mailly étoit effectivement menacée d'une mort prochaine. Le chagrin dont elle étoit dévorée depuis long-temps, & que le peu de ſuccès de ſes artifices redoubloit encore, l'avoit jetée dans une maladie de langueur qui augmentoit tous les jours.

Madame de Granſon, pour laiſſer à Ma-

demoiſelle de Mailly la liberté de recevoir Monſieur de Châlons, la quitta, & Monſieur de Canaple la ſuivit. Monſieur de Mailly, accompagné de Monſieur de Châlons, parut un moment après; & le préſentant à ſa fille : Je vous avois ſéparés malgré moi, mes chers enfans, leur dit-il, c'eſt de tout mon cœur que je vous rejoins.

La joie de ces deux perſonnes, après une ſi longue abſence, après s'être donné l'un & l'autre tant de marques de tendreſſe, ne ſauroit s'exprimer. Mademoiſelle de Mailly, autoriſée par la préſence de ſon père, diſoit à Monſieur de Châlons des choſes plus flatteuſes, qu'elle n'eût oſé lui dire, s'ils avoient été ſans témoin. Pour lui, enivré de ſon bonheur, il ne lui tenoit que des diſcours ſans ſuite & ſans liaiſon. Mais après ſes premiers tranſports, & lorſque l'abſence de Monſieur de Mailly lui eut laiſſé plus de liberté, il ſe trouva preſſé de lui avouer les ſoupçons qu'il avoit eus contre elle. Quoiqu'ils n'euſſent produit d'autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu'elle eût pu les ignorer toujours, il falloit pour avoir la paix avec lui-même, qu'il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous à qui j'ai cauſé tant de différentes peines; vous qui avez voulu donner votre vie pour moi; vous, enfin, qui m'avez aimée dans le temps que vous auriez dû me haïr.

Cette converſation, ſi pleine de charmes, fut interrompue par Madame de Granſon.

Elle

Elle venoit apprendre à Mademoiſelle de Mailly, que le Roi & la Reine d'Angleterre feroient le lendemain leur entrée dans Calais, & qu'il falloit qu'elle ſe diſposât à être préſentée à la Reine.

La mort de Madame de Mailly qui arriva la même nuit, loin de diſpenſer Mademoiſelle de Mailly de ce devoir, lui en faiſoit au-contraire une néceſſité. Il falloit éloigner Monſieur de Mailly d'un lieu qui lui préſentoit des objets ſi affligeants, & en obtenir la liberté de la Reine. Je ne vous accorde cette grâce, lui dit cette Princeſſe, lorſque Mademoiſelle de Mailly lui fut préſentée, qu'à la condition que Monſieur de Mailly conſentira à votre mariage avec Monſieur de Châlons. Je veux qu'il ſe faſſe dans le même temps que celui de Madame de Granſon & de Monſieur de Canaple, & avant que vous partiez de Calais.

La ſituation de mon père & la mienne, Madame, répondit Mademoiſelle de Mailly, exige que nous demandions à Votre Majeſté de vouloir bien nous accorder quelque temps, pour exécuter les ordres qu'elle daigne nous donner. Je devrois, lui dit la Reine, que Monſieur d'Arondel avoit inſtruite, pour vous récompenſer de la prière que vous me faites, vous la refuſer. Mademoiſelle de Mailly baiſſa les yeux en rougiſſant.

La Reine, après avoir donné des louanges à ſa modeſtie, ordonna à Monſieur de Vienne de dire à Monſieur de Mailly, de la part du Roi, que lui & ſa fille avoient la

liberté de ſe retirer où il jugeroit à propos ; pourvu que Monſieur de Châlons reçût de nouveau ſa parole, & qu'il les accompagnât au lieu qu'ils auroient choiſi.

Monſieur de Mailly qui ſouhaitoit avec paſſion ce que l'on demandoit, rendit au Roi & à la Reine de très-humbles actions de grâces, & partit le même jour pour ſes terres de Flandres, où le mariage de Monſieur de Châlons & de Mademoiſelle de Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de Madame de Granſon ſe fit dès le lendemain, & Monſieur de Canaple jouit enfin d'un bonheur, qui lui fut donné par les mains de l'amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre Monſieur de Vienne, qui fut obligé de conduire les habitans de Calais au Roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d'abandonner leur patrie, venoient en demander une nouvelle. Leur fidélité parloit en leur faveur. On leur donna des terres où ils allèrent s'établir, & où ils n'eurent point à regretter les pertes qu'ils avoient faites. Euſtache de Saint-Pierre, & ſa famille reſtèrent attachés au Comte de Canaple, & en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la Reine ſe trouva groſſe, & qu'Edouard, pour affermir ſa conquête, voulut paſſer l'hiver à Calais, Monſieur d'Arondel demanda & obtint la permiſſion d'y faire venir Madame d'Arondel. Monſieur de Mauny avoit déjà obtenu de Monſieur de Liancourt, à force de ſervices & d'amitié, le pardon de Madame de Mauny & le ſien.

LE BIENFAIT INATTENDU,

CONTE.

BRADDOCK & GRAHAM, deux anciens amis qui ne s'étoient point vus depuis long-temps, ſe rencontrèrent un jour dans le parc de Londres. Graham ne peut voir ſans attendriſſement ſon ami dévoré de quelque peine ſecrète. — Aſſeyons-nous ſur ce banc, lui dit-il, & racontez-moi ce qui vous rend ſi chagrin. — Je ſuis auſſi malheureux, répondit Braddock, que peut l'être un Officier réformé, ſans biens ni protection, qui plus eſt, marié & père de quatre enfans. Ce qu'il y a de plus accablant pour moi dans mon malheur, c'eſt de m'être vu forcé, après huit ans de l'union la plus chère, de vivre ſéparé de ma tendre Henriette Molemort, qu'il ne m'étoit plus poſſible de ſoutenir à Londres. Nous nous ſommes mariés ſans imprudence, & nous avons vécu enſemble ſans inconduite. Je n'ai négligé aucune occaſion de faire mon devoir en brave ſoldat; mais, j'ai perdu mon bien par la banqueroute du malheureux Henville, & j'ai offenſé les amis du Lord*** par un témoignage que je n'ai rendu que trop fidellement. Malade des bleſſures que j'avois reçues à l'armée, reduit à la moitié de ma

ſolde, & ne pouvant prendre ſur moi d'avouer ma pauvreté, je perſiſtai à vouloir ſoutenir les apparences d'une fortune aiſée. Mais, bientôt mes amis m'abandonnèrent; les eſpérances dont ils m'éblouiſſoient, s'évanouirent; je me vis forcé de vendre tous mes effets, & l'indigence devint mon partage.

Juge de mon ſupplice, mon cher Graham! je voyez manquer du néceſſaire ceux à qui j'avois donné le jour; je voyois la jeuneſſe de ma tendre épouſe, ſe flétrir dans la misère; & j'aurois ſuccombé, ſi ſon courage ne m'avoit ſoutenu, & n'eût ramené le calme dans mon ame, quand le déſeſpoir s'en étoit emparé. Elle réſolut enfin de ſe retirer chez ſa nourrice, en attendant que j'euſſe obtenu de l'emploi. Je différai tant que je pus une ſéparation auſſi cruelle; mais enfin il fallut céder, & la meilleure des femmes me quitta pour ſe réfugier dans un miſérable hameau, où le ſort le plus doux qu'elle puiſſe eſpérer, c'eſt de vivre péniblement du travail de ſes mains. Depuis ce moment, je ſollicite ſans ſuccès; & pour comble d'amertume, j'ai été forcé d'entendre le Lord*** me répondre que j'avois l'air de ne pas avoir tiré un grand parti de mon faux témoignage.

En achevant ces mots, Braddock ſe leva avec fureur. Son ami le conſola, lui offrit ſa bourſe, & lui dit que ſans être, à la vérité, plus riche qu'auparavant, il avoit au-moins de quoi le ſoutenir tant qu'il auroit beſoin de ſon ſecours.

Braddock alloit remercier le brave Graham d'une offre auſſi généreuſe, lorſqu'ils virent paſſer le Duc de Montague. Braddock le ſalua avec un reſpect marqué. Quel eſt ce Seigneur, demanda Graham ? — Le Duc de Montague. — Probablement, reprit ſon ami, un de ces grands Seigneurs du jour, qui vous protège .... Non, on dit beaucoup de bien du Duc ; je fis autrefois ſa connoiſſance à Bath, dans un temps où ma ſituation étoit plus heureuſe, & je n'ai jamais recherché ſa protection, je doute même qu'il ait quelque crédit.

De ce moment, Braddock ne quittoit guère ſon ami ; il étoit certain que Graham ne pouvoit rien pour lui ; mais, c'étoit une douce conſolation d'avoir retrouvé un ami que ſon ſort intéreſſoit, & dans le ſein duquel il pouvoit dépoſer ſes peines.

Quatre jours après leur rencontre dans le parc, au moment où Braddock ſe diſpoſoit à aller ſolliciter le Miniſtre, il apprit qu'un domeſtique du Duc de Montague demandoit à lui parler. Il fut plus ſurpris encore, lorſque ce domeſtique l'invita à dîner de la part du Duc. Il craignit d'abord que ce ne fût une mépriſe du domeſtique ; mais celui-ci s'étant fort bien expliqué : Apparemment, dit Braddock en lui-même, le Duc n'eſt pas encore inſtruit de ma triſte ſituation.

Le malheur & la pauvreté jettent une ame noble dans le découragement. Dans l'infortune, on ſent une eſpèce de répu-

gnance à ſe préſenter devant ceux qu'on a connus dans des temps heureux. Braddock éprouva ce ſentiment, & refuſa l'invitation du Duc ; mais le domeſtique revint ſur ſes pas, & lui dit que ſon maître avoit les choſes les plus importantes à lui communiquer, & qu'il le prioit de ne point ſe refuſer à ces inſtances. Braddock ne put ſe défendre ; & il ſe rendit chez le Duc.

Il étoit ſeul dans ſon cabinet. Mon cher ami, lui dit-il en l'embraſſant, comment avez-vous pu prendre ſur vous de vous refuſer à ma première invitation ? Renonceriez-vous à une liaiſon, dont le commencement m'a fait tant de plaiſir ? Milord, lui répondit Braddock, je connois tout le prix de vos bontés : pardonnez à la timidité d'un homme que l'infortune & les chagrins ont banni de la ſociété. Je ſais vos malheurs, répliqua le Duc ; il ne tiendra qu'à vous de les terminer ; je peux vous faire donner une Compagnie. Mais, Monſieur Braddock, cela tient à une condition, ſans laquelle je ne puis rien : Il faut que vous acceptiez la main d'une femme jeune & jolie, qui de plus, a une fortune aſſez honnête. Qu'en dites-vous ? — Cet infortuné avoit écouté le Duc avec une agitation qu'il cherchoit vainement à diſſimuler. Il étoit entré dans cette maiſon, avec le preſſentiment d'un événement heureux. On lui avoit peint le caractère du Duc avec des couleurs avantageuſes ; lui-même, autrefois, avoit cru reconnoître en lui un homme délicat &

généreux. A cette indigne propoſition, il ſe ſentit le cœur déchiré: elle lui ôtoit la haute opinion qu'il avoit du Duc ; & le ſentiment de ſa fierté bleſſée ajoutoit encore à ſes chagrins. Je ſuis donc tombé dans un état aſſez vil, ſe diſoit-il à lui-même, pour que cet homme, qui me connoît depuis long-temps, me deſtine hardiment à le remplacer dans le lit de quelque maîtreſſe délaiſſée, comme un malheureux que l'eſpérance de voir finir ſes peines, doit décider à tout. Cependant, comme ſes malheurs lui avoient appris à ſe poſſéder, même dans une ſituation humiliante, il répondit avec un ſourire amer: Milord, vos bonnes intentions pour moi ne ſauroient avoir leur effet, je ſuis marié. — Marié! s'écria le Duc avec une ſurpriſe apparente. Mais vous ne l'étiez point, lorſque nous nous ſommes vus à Bath ; à préſent même vous vivez ſeul. — En effet, je ne l'étoit point, Milord, lorſque nous nous ſommes vus à Bath ; & il eſt vrai que je vis ſeul ici ; la ſituation où je ſuis, m'a forcé d'envoyer ma famille dans le comté d'Yorck. —Vous marié! répétoit le Duc en ſe promenant dans ſon appartement. Ma foi, c'eſt une circonſtance malheureuſe pour vous, & je doute même, à préſent, que je puiſſe vous être utile. Mais avec quoi comptez-vous donc ſoutenir votre famille ? Quoique Braddock ſe fût déjà fait mille fois cette queſtion à lui-même, il n'avoit jamais ſenti, comme dans ce moment, l'impoſſibilité de la réſoudre. Il ne fut plus le maître de garder le

ſang-froid qu'il affectoit. Milord, dit-il, puiſque vous convenez vous-même que vous ne pouvez point m'aider à réſoudre cette triſte queſtion, il ſeroit mieux, je crois, de n'en plus parler. Non, Monſieur Braddock, répliqua le Duc avec l'air de ne point s'appercevoir qu'il fût piqué, traitons plutôt enſemble comme des amis. Je veux vous parler à cœur ouvert. J'avois bien entendu parler de votre mariage; mais j'en doutois, ou plutôt, je ne le regardois point comme un obſtacle à mon projet. Car, de quoi peut ſervir ce mariage à votre épouſe, puiſqu'il faut que vous viviez ſéparés l'un de l'autre? Je ne doute nullement qu'elle ne conſente à un divorce, moyennant une penſion annuelle qu'on lui offrira: je me charge de l'arrangement. Par-là, vous devenez libre, & vous êtes à même d'accepter une propoſition que je ne vous fais, puiſqu'il faut l'avouer, que parce que vous plaiſez ſingulièrement à la Dame dont il eſt queſtion. Braddock ne put retenir ſon indignation: Milord, répondit-il avec un ton & un regard qui marquoient tout ſon mépris; vous êtes bienheureux d'avoir choiſi votre maiſon pour m'outrager auſſi cruellement. Par-tout ailleurs, rien au monde ne vous auroit ſouſtrait à ma vengeance. Il alloit ſe retirer en diſant ces mots; mais le Duc l'embraſſa, & le retint malgré lui. Je n'ai point voulu vous offenſer, lui dit-il; je ne pouvois pas imaginer que ma propoſition dût vous courroucer à ce point. Je vous en eſtime davantage; &

je vous assure que je ferai tout pour vous obtenir de l'emploi, quoique vous dérangiez le plan que j'avois formé. Mais j'attends de vous une petite complaisance ; j'ai prié à dîner la Dame dont il s'agissoit : il faut bien que vous restiez avec nous, & que vous preniez un air plus serein. C'est précisément-là, Milord, ce que je ne ferai point, reprit Braddock ; je ne vous donnerai aucun espoir de venir à bout de votre indigne projet.— Vous vous emportez, mon ami, continua le Duc ; si vous voulez vous remettre, vous reconnoîtrez qu'une impolitesse seroit inutile pour me convaincre que vous pensez plus noblement que votre situation ne semble le permettre. — A ces mots, il sonna un domestique, ordonna de servir, & l'entraîna presque par force dans la salle à manger.

A peine étoit-il entré dans le salon, qu'il se trouva dans les bras d'une femme que son étonnement lui permit à peine de reconnoître. C'étoit son épouse elle-même. Ses quatre enfans embrassoient ses genoux, & le salon retentissoit des noms d'époux & de père. Pour achever le tableau de cette scène touchante, on voyoit Graham au milieu du salon, qui jouissoit de ce spectacle délicieux avec toute la chaleur de l'amitié. Le sentiment de la reconnoissance rappela Braddock à lui-même. Il s'arracha des bras de son épouse, pour se jeter aux pieds du Duc de Montague. Qu'ai-je fait ? homme généreux ! s'écria-t-il ; est-il possible que l'apparence m'ait trompé au point de me faire mécon-

noître le plus digne des mortels ! Pourrez-vous jamais me pardonner tout ce que je vous ai dit dans mon emportement ? Le Duc le ſerra dans ſes bras : N'en parlons point, mon cher Braddock, lui dit-il ; je vous eſtimerois moins, ſi vous euſſiez reçu autrement un badinage que j'ai pouſſé plus loin que je n'aurois dû le faire. Je vous ai vu dans le Parc ; j'ai écouté, ſans en être ſoupçonné, ce que vous diſiez de vos malheurs à votre ami. Je n'ai pu voir, ſans le plus vif intérêt, qu'un brave Officier que j'avois connu pour tel, fût auſſi mal récompenſé de ſes ſervices. Je projetai auſſi-tôt d'employer tout mon crédit pour vous obtenir de l'emploi ; j'ai réuſſi : voici votre brevet. Vous êtes mandé pour vous rendre à Gibraltar : j'ai prévu que vous y meneriez certainement une épouſe ſi chère ; il étoit donc néceſſaire que je la fiſſe venir à Londres. Vous êtes bien heureux de ne pas vouloir la changer pour un autre ; elle a entendu notre converſation. J'avois parié cent livres ſterling, que je ferois faire une infidélité à Monſieur Braddock. Je les ai perdues, il eſt juſte que je m'acquitte. En même-temps, il préſenta à Madame Braddock une lettre-de-change de cette valeur. Ces tendres époux tentèrent inutilement de prouver à leur bienfaiteur, qu'ils ſuccomboient déjà ſous le poids de la reconnoiſſance ; ils furent obligés de l'accepter. Dans ce moment, Braddock s'apperçut que ſes enfans (trois petits garçons & une fille, que l'air de la campagne n'avoit

fait qu'embellir) étoient tous habillés de neuf, & avec beaucoup de goût. Sachant combien cela étoit au-deſſus des moyens de ſon épouſe, il ne put retenir ſes larmes à cette nouvelle marque d'attention de ſon noble bienfaiteur. Quand on fut à table, Graham, qui ſe trouvoit au nombre des convives, dit à ſon ami que le Duc l'avoit inſtruit la veille de la ſurpriſe qu'il lui préparoit, & qu'il l'avoit invité à venir prendre part à la joie que ce changement ſubit de fortune, cauſeroit à Braddock & à ſa famille. Auſſi leur reconnoiſſance étoit-elle ſi vive, que le Duc crut y devoir mettre des bornes. Ce que j'ai pu faire pour vous, dit-il à Braddock, eſt bien peu de choſe. J'en ſuis trop récompenſé, & vous avez le cœur trop ſenſible, pour ne pas voir que ce ſpectacle me rend plus heureux que vous-mêmes.

LE MALHEUR D'OPINION,

CONTE.

CADET étoit fils d'un Artiſan, dont l'induſtrie, le bonheur & l'économie avoient fait la fortune. Elevé juſqu'à 25 ans dans l'art de ſon père, il ignoroit ce qu'il devoit en attendre un jour; & tous ſes goûts & ſes déſirs ne paſſoient pas la ſphère dans laquelle l'ordre général de la ſociété l'avoit renfermé juſque-là. D'une humeur douce, égale & paiſible, il étoit fait pour le bonheur de ſon état.

Goton ſa couſine, ouvrière pour femmes, l'avoit fait appercevoir qu'il avoit un cœur, & Goton s'en étoit doutée avant qu'elle fût en âge de ſentir qu'elle en avoit un elle-même ; car chez les femmes, très-ſouvent, le déſir ou la fantaiſie de plaire en devancent le beſoin.

Cependant elle n'étoit pas coquette, ni deſtinée à le devenir ; mais Cadet, jeune & frais, avoit de ſi beaux & de ſi grands cheveux les jours de fête, qu'on l'eût pris pour un joli homme de robe ; & ce n'étoit pas peu que l'avantage de faire concevoir dans ſon quartier une ſi douce erreur.

Devenue plus grande & déjà sûre d'être aimée, Goton, avec beaucoup d'eſprit naturel, mais ingénue & franche, n'avoit pas fait la plus petite difficulté de ſe laiſſer dire qu'on l'aimoit, & de répondre qu'elle n'étoit point ingrate.

Il y avoit donc entre le couſin & la couſine une bonne petite paſſion bien établie, bien intéreſſante & bien pure, un bonheur bien décidé lorſque le père de Cadet mourut.

Quel fut l'étonnement de ce fils, encore tout en larmes, lorſqu'un ancien Notaire, ami particulier de ſon père, vient lui apprendre qu'il étoit riche de près de 500'000 l. en différents effets dépoſés chez lui, & dont il donna à Cadet la reconnoiſſance & le bordereau.

Ce Notaire, honnête homme & ſage, lui conſeilla de jouir prudemment de ſa fortune, mais ſans en donner connoiſſance à qui

que ce fût, de peur de devenir l'objet de l'envie ; & cette idée fit plaiſir à Cadet qui ne ſongeoit encore à humilier perſonne.

Il commença cependant par louer la boutique de ſon père, & s'éloigna un peu du quartier, pour être moins apperçu de ſes anciens voiſins, dans ſa nouvelle manière de vivre.

Goton elle-même ignora que ſon couſin pouvoit faire d'elle une femme heureuſe, dans la façon ordinaire de penſer ; & ſi ce ſecret trop bien gardé de la part de Cadet ne bleſſa pas ſon amour dans les commencemens, il alarma la tendre Goton, qui ne concevoit rien au dégoût ſubit qu'avoit pris Cadet pour l'état dans lequel ſon père s'étoit fait honorer de tout le monde, à ce qu'elle croyoit.

Elle s'en expliqua ſans détour avec ſon couſin qui calma toutes ſes craintes par ces mots : *Croyez, ma chère couſine, que nous ſaurons vous & moi nous paſſer de cette reſſource.* C'étoit dire aſſez ce qu'elle vouloit entendre; Cadet la regardoit toujours comme ſa femme future, & il ne falloit que laiſſer paſſer le temps du deuil, pour voir arriver le jour de ſa félicité ; c'eſt ainſi que raiſonnoit intérieurement Goton.

Ce temps s'étoit à-peu-près écoulé ſans qu'elle ſe fût apperçue d'aucun changement chez ſon couſin, dont l'amour lui ſembloit s'augmenter tous les jours.

Ce fut au milieu de cette confiance que Cadet oublia, pour la première fois, d'apporter un bouquet à ſa couſine le jour de

ſa fête & de venir dîner avec toute la famille, comme cela ſe pratiquoit tous les ans. Le repas fut triſte pour Goton qui, depuis ce jour malheureux, ne vit plus ſon amant.

On avoit d'abord été inquiet de ſa ſanté, mais on avoit appris qu'il ſortoit exactement chaque jour, & même qu'il ne rentroit que fort tard.

Goton en fut troublée, mais elle repouſſa ſes alarmes par l'eſtime qu'elle faiſoit de ſon parent. Elle ſavoit que le père de Cadet avoit laiſſé beaucoup de créances exigibles, & elle ſuppoſa qu'il s'occupoit à s'en procurer le payement; mais pourquoi ſe retirer ſi tard chez lui? la réponſe à cet article étoit difficile, & le déſir de la lui demander devenoit chaque jour plus preſſant.

Dans la maiſon qu'il avoit choiſie en s'éloignant de ſon quartier, il avoit fait connoiſſance de deux jeunes gens d'une naiſſance bien au-deſſus de la ſienne. Le jeu, les chevaux, les bijoux, les chiens & les courtiſannes étoient les objets de leurs converſations & de leurs déſirs; enfin c'étoient deux fats tout-à-fait jolis, tout-à-fait du bon ton, & tels que les forment aſſez généralement la frivolité & l'indécence du 18e. ſiècle. Cadet, en ſe liant malheureuſement avec eux, avoit preſque machinalement rougi de lui-même, & n'avoit oſé ſe donner pour ce qu'il étoit: première impoſture qui gâta ſon eſprit & qui altéra la paix ancienne de ſon cœur.

Il avoit uſé bien vîte du moyen sûr d'arrêter la curioſité ſotte de ſes nouveaux amis ſur ſon compte, en payant par-tout où ces aimables mentors vouloient bien le conduire pour en faire, diſoient-ils, un homme charmant comme eux. Dès les premiers jours de cette fatale union, ils étoient devenus ſes débiteurs pour d'aſſez groſſes ſommes, & ils ne le quittèrent plus pour le devenir encore.

Son nom, qu'il n'avoit pu leur cacher, avoit embarraſſé leur vanité; le moyen d'annoncer Cadet? Ils lui propoſèrent donc de chercher au plus vîte les raiſons d'en porter un autre, en acquérant quelque terre, & même de déguiſer un peu celui qu'il avoit reçu de ſes parens en attendant l'acquiſition à laquelle ils le condamnoient.

Un ſecond changement de quartier leur parut néceſſaire : voilà le nouveau Chevalier de Tedac, (car c'eſt le nom qu'ils lui donnèrent) encore plus éloigné de la pauvre Goton.

Elle fut inſtruite qu'il avoit diſparu de la maiſon qu'il avoit d'abord priſe, & elle entendoit chaque jour conter à ſes voiſines qu'on l'avoit vu dans un équipage brillant avec de jeunes Seigneurs, & mis auſſi richement qu'eux. Elle frémiſſoit à tous ces récits; & ſon infidelle couſin continuant à ne plus reparoître chez ſa mère, elle ſuccomba bientôt à la vive douleur qu'elle en reſſentit.

Une fièvre horrible que l'inſomnie avoit allumée dans ſon ſang fit bientôt tout craindre pour ſa vie ; & ce que ſon imagination

embraſée lui fit dire dans les divers tranſports des accès, ne laiſſa douter perſonne de la cauſe de ſa maladie.

Un frère qu'elle avoit, & dont nous n'avons point encore parlé, quoiqu'il ſouffrît preſque autant qu'elle de ne plus voir ſon couſin qu'il aimoit auſſi, réſolut de découvrir où vivoit cet ingrat & de le ramener, s'il étoit poſſible, à ſa mourante ſœur.

Prêt à renoncer à des recherches ſans nombre que le changement de nom avoit rendu inutiles, il apperçoit une voiture dans laquelle étoit Cadet, qu'il ne reconnut qu'à peine, & qui tourna la tête dès qu'il s'en vit regardé.

Jaquin (c'étoit le frère de Goton) ne ſoupçonnoit pas ſon couſin de le mépriſer; & s'élançant à une des portières au riſque de ſe faire écraſer, il s'écrie: *Oh! mon couſin, Goton, peut-être en cet inſtant, ne vit plus.* Mais ne pouvant ſe ſoutenir, parce qu'une des perſonnes qui étoient dans la voiture l'avoit repouſſé, il tombe, & le char de Cadet roule rapidement.

Les cris du frère de Goton & ceux de la populace ne durent que trop faire appréhender au Chevalier Tedac ce qui pouvoit être arrivé à ſon parent; mais la honte de le reconnoître publiquement l'empêcha de donner aucun ordre pour arrêter le carroſſe; & le cocher, effrayé des cris du peuple, pouſſa ſe chevaux de manière à n'en être bientôt plus apperçu.

Cependant Tedac rentré chez lui, &

perſécuté cruellement par la double idée de la maladie dangereuſe de Goton & de l'accident qui avoit dû faire paſſer ſon couſin ſous les roues de ſa voiture, ne put fermer l'œil. Il ſe lève dès l'aube du jour, s'habille à-peu-près comme il l'étoit dans ſes jours de bonheur, & court à l'endroit où demeuroit Jaquin.

La tranquillité profonde qu'il apperçut dant toute la maiſon le raſſura d'abord, & il crut devoir aller ſur-le-champ chez la mère de Goton.

Il s'en falloit bien que tout y fut auſſi paiſible ; Tedac arriva au moment où le Miniſtre des autels, qui venoit d'apporter à Goton les ſecours ſpirituels, ſe retiroit; un froid mortel le ſaiſit, il chancelle, il s'appuie ſur une borne en s'écriant : *ah malheureux !*

Il fut entendu, on vint à lui ; on le trouva pâle & ſans force, & ſur un ſigne qu'il fit, on le porta chez la triſte mère de Goton qui, toute à ſa douleur, ne s'apperçut pas, dans le premier inſtant, du dépôt qu'on venoit de faire chez elle.

Tedac revient un peu de ſa foibleſſe ; il s'examine ; il conſidère d'une vue incertaine le lieu où il ſe trouve ; il entend des gémiſſemens, c'étoient ceux de la mère de ſon amante ; il reconnoît ſa voix ; il eſſaie de ſe ſoutenir, & ſe précipite aux pieds de cette mère renverſée ſur ceux de ſa fille. *Ah Cadet* ? s'écria-t-elle, *ah méchant ! venez-vous jouir des maux que vous nous avez faits* ?

Etrange effet de l'orgueil humain ! le mot de Cadet prononcé par la mère de Goton avoit humilié ſon neveu qui fut un inſtant ſans répondre ; mais la malade ayant fait un mouvement, & ayant elle-même prononcé ce nom qui la troubloit, il s'élance ſur une de ſes mains qu'elle tiroit de ſon lit, il la couvre de baiſers & de pleurs, & ne ſent plus ſa vanité ridicule murmurer de ſa tendreſſe.

Goton, preſque ſans vie, répète encore ce nom de Cadet à pluſieurs repriſes, & chaque fois ſon couſin la rappelle au jour & lui proteſte un amour éternel.

La malade tout-à-coup paroît avoir reconnu ſa voix ; ſes yeux appeſantis s'élèvent ſur ſon couſin ; elle fait plus, incapable de tout mouvement qui demandoit quelque force, elle s'aſſied ſur ſon lit ſans aucun ſecours, panche la tête vers lui, & dans une ſituation ſtatique, le conſidère attentivement ſans ouvrir la bouche, & d'une façon preſque effrayante.

Cadet n'oſe ſoutenir ce regard morne & fixe ; cependant il s'excite au courage de la voir, mais elle retombe peſamment ſur ſon oreiller dans un déſordre dont la mère ni Cadet même ne s'apperçoivent pas, tant la pudeur eſt étrangère aux grands mouvemens de l'ame.

Le Médecin, qui ſurvint dans cet inſtant, fut étonné de trouver au pouls de la malade l'agitation qu'il n'y ſoupçonnoit pas ; il en conçoit quelque eſpérance, & la fait parta-

ger à la pauvre mère & au jeune homme qui n'avoit point quitté une des mains de ſa couſine & qui l'arroſoit toujours de larmes.

Monſieur, lui dit le Médecin auſſi bon naturaliſte qu'*Eraſiſtrate*, il ſe pourroit que vous fuſſiez dans cette affaire-ci un plus grand Docteur que moi; & je vous prie, ſi Madame le permet, d'aſſiſter à toutes les viſites que j'aurai à faire à Mademoiſelle.

Ah Monſieur ! lui répondit Cadet, en ſe relevant & en l'embraſſant, ayez pitié de moi, je ſuis un malheureux, un barbare ; c'eſt peut-être moi qui ai porté la mort dans le ſein de Goton... C'eſt ma couſine... Oui, Monſieur, c'eſt ma couſine..... Je l'aimois, j'en étois aimé ; je pouvois être heureux en faiſant ſa félicité, & je ſuis devenu le mortel le plus à plaindre... J'ai rougi de ſon état... Je l'ai abandonnée, vous en voyez les ſuites.

Monſieur, reprit le Docteur, votre franchiſe eſt honnête; mais, ſi vous êtes vain, renoncez au bonheur : vous vous préparez des maux plus cruels que ceux contre leſquels on emploie notre art. Raſſurez-vous, Madame, & vous auſſi, Monſieur ; la criſe où vous me paroiſſez avoir mis votre orgueil, en a procuré une ſalutaire à votre parente.... Toujours de mieux en mieux, dit-il en tâtant le pouls de la malade ; tenez, la voilà qui vous regarde ; elle vous parlera bientôt ; mais il faut la ménager en cet inſtant, rappeler ſes forces par quelque nourriture, & tout attendre du Ciel & de vous, Monſieur, ajouta-t-il en ſe retirant.

Cadet, après avoir dit à la mère qu'il alloit revenir, court ſur les pas du Docteur, monte dans ſa voiture, & le conduit chez Jaquin dont il étoit extrêmement inquiet.

Son étonnement égala ſa joie lorſqu'il le vit debout dans ſa chambre. Jamais accident de cette eſpèce n'avoit eu des ſuites moins fâcheuſes, & Jaquin qui en avoit été quitte la veille pour un ſaignée, ſe préparoit, lorſqu'ils entrèrent, à aller voir ſa ſœur. Cadet, dit-il à ſon couſin, je crus hier perdre la vie en tombant ſous votre maudite voiture; mais, comme vous voyez, il n'en ſera rien.... Vous ne m'aviez donc pas reconnu, puiſque vous n'avez pas fait arrêter les chevaux ?.... Il y avoit avec vous un vilain petit homme qui m'a pouſſé rudement, il n'auroit pas beau jeu avec moi ſi je le rencontrois.... Oublions cela, lui dit Cadet qui baiſſoit les yeux, & courons chez votre ſœur. — Oh ! volontiers, elle a dû paſſer une mauvaiſe nuit; M. le Docteur, comment la trouvez-vous ? — Beaucoup mieux, mon ami, ne perdez point de temps, allez la voir, j'y repaſſerai aujourd'hui ſur les cinq heures. Et vous, Monſieur, ajouta-t-il à Cadet, en s'approchant de ſon oreille, il me ſemble que ceci étoit encore une ſuite de cette petite vanité dont nous avons parlé; elle vous fait jouer gros jeu, prenez y garde: à ce ſoir, à cinq heures.

Cadet & Jaquin montoient chez Goton au moment où elle avoit commencé à re-

prendre la parole. Ils s'arrêtèrent à l'entrée de ſa chambre pour ſavoir ce qu'elle diſoit d'une voix bien foible à la vérité. C'étoit à ſa bonne mère qu'elle parloit. Il étoit là, maman, diſoit-elle, oui, je crois l'avoir vu là. — Tu ne te trompes point, c'étoit lui-même. — Lui-même? Et comment? Il me tenoit la main & je la lui ai laiſſée. — Tu n'avois pas la force de la retirer. — Ah! cela eſt vrai; mais quel plaiſir trouvoit-il à la tenir? lui qui m'a ſi cruellement abandonnée. — Tu le reverras, ma chère Goton. — Ah! peut-être, ma mère. — Je te dis qu'il me l'a promis. — Eh! que ne m'avoit-il pas promis à moi, l'infidelle! alors Goton fit un un cri perçant, parce qu'elle avoit tourné la tête du côté de la porte, & qu'elle avoit vu ſon frère & Cadet qui l'écoutoient en s'embraſſant.

Grâce, grâce, ma chère Goton, s'écria Cadet, en ſe jetant à genoux aux pieds de ſon lit. Et en effet la grâce ne fut pas longue à obtenir; on lui retendit cette main qu'on ſe reprochoit de lui avoir laiſſée, & il la baiſa tant qu'il voulut en préſence de la bonne mère & de Jaquin.

Deux ou trois jours paſſés ainſi ſans qu'il voulut quitter la maiſon de ſa tante rétablirent Goton à vue d'œil; mais il avoit revu ſes premiers inſtituteurs dans ce qu'ils appeloient la ſcience du monde; & il prétexta des affaires qui ne devoient lui permettre de voir ſa couſine qu'au commencement de la nuit, & fort peu de temps.

Vous trompez tout le monde excepté moi, lui dit un ſoir le ſage Médecin avec lequel il ſortoit. Je crois que la mère, le frère & la pauvre innocente croient aux affaires que vous avez ſuppoſées ; mais, moi, Monſieur, je ſoupçonne fort quelque nouvelle attaque de ce mal que vous m'avez confeſſé, & qui dans un jour vous a expoſé à perdre pour jamais une fille charmante que vous aimez, à écraſer votre couſin, & à devenir le plus malheureux des hommes. L'aveu que vous m'avez fait m'a intéreſſé à vous, ſans cela je ne vous parlerois pas comme je fais. Je vois ordinairement beaucoup, mais je dis peu & ne m'explique ſur rien ; croyez-m'en, faites votre profit de la leçon qu'un homme de mon âge eſt toujours en droit de faire à quelqu'un du vôtre.

Tedac, trop bien deviné, avoit été ſi confus qu'il n'avoit pu répondre que par un long ſoupir ; & ſon ſilence avoit fortifié les ſoupçons du Docteur qui, malheureuſement, ceſſa de venir chez Goton dont la ſanté ainſi que la fraîcheur ſe rétablirent avec une vîteſſe incroyable.

La diſſipation dans laquelle ſe replongea Tedac ne put lui ôter ſon amour qui le pourſuivoit par-tout & qui empoiſonnoit ſes plaiſirs ; mais elle rendit inſenſiblement ſes viſites encore moins longues & moins fréquentes.

Goton s'en alarma ; la décoration ſous laquelle paroiſſoit quelquefois ſon couſin l'intimidoit, & lui fit appréhender de ne

plus lui paroître digne du bonheur auquel il l'avoit nouvellement engagée d'aſpirer.

Un ſoir qu'elle vit ſes yeux plus tendrement attachés ſur elle, Goton lui oſa ſerrer la main & verſa des larmes auſſi-tôt. Qu'avez-vous, lui dit Tedac? Oh! mon ami, lui répondit-elle, vous m'abandonnerez encore; vous êtes ſans doute plus riche que nous n'avons penſé, & mon état vous humilie. O Goton! ô ma chère couſine, que dites-vous? — Ce qui eſt vrai, ce que je ſens, & ce qui me coûtera la vie... Hélas! pourquoi me l'avoir rendue? Écoutez-moi, dit Tedac après avoir rêvé profondément: je ne puis ni vous tromper ni me trahir, il eſt trop vrai.... Étant ce que vous êtes, & ſur-tout tandis que votre frère eſt encore un ſimple ouvrier... Je ne puis m'unir à vous dans ce pays où il n'y a point de conſidération pour les gens de votre eſpèce. — De la conſidération, mon conſin; eſt-ce que nous avons mérité le mépris par quelqu'endroit? — Non pas un mépris réel, non, cela eſt impoſſible; mais croyez-vous que les gens riches de cette ville faſſent quelque cas de ceux qui ne le ſont pas, ou qu'ils ne voient que comme des mercenaires employés à leur ſervice? — Et peuvent-ils nous empêcher de faire quelque cas de nous-mêmes lorſque nous n'avons manqué ni à l'honneur ni à la vertu? — Oh! Goton, c'eſt bien là de quoi on s'embarraſſe dans le monde. Croyez-m'en, ſi vous m'aimez, allons, vous & moi, ſeuls, chercher quel-

que lieu où nous ne ſoyons pas connus, & qui nous mette à l'abri des opinions & des jugemens des autres. — Cadet, je ſerois bien avec vous par-tout, un déſert ou un palais tout m'eſt égal; mais il ne me l'eſt pas que vous me ſépariez de ma pauvre mère, & que mon frère vous faſſe rougir. — Goton, Goton, ils ſeroient reconnus par-tout pour ce qu'ils ſont, & je ſerois malheureux. — Malheureux? Mon couſin, mais, vous êtes fou; nous ne valons pas mieux qu'eux. — Ah! vous avez une figure, vous, qui ſe montera à tous les tons, qui ſera tout ce qu'elle voudra être. — C'eſt-à-dire que vous ne me préférez, que parce que je vous aime. — Non.— C'eſt parce que vous me croyez meilleure comédienne que ma mère. Mon couſin, je n'ai ni plus d'envie ni plus de beſoin qu'elle de tromper perſonne; mais c'en eſt aſſez, vous m'avez dévoilé votre cœur, il n'eſt plus à l'amour, il eſt tout à la fortune; mon trouble étoit juſte, vous ne ſavez plus aimer, & je ne veux de vous que votre ancienne tendreſſe.

Goton auſſi-tôt ſe leva, & ne voulut plus ſe rapprocher de ſon couſin qui, de ſon côté, prit de l'humeur & ſortit. Miſérable cœur humain! Tedac s'applaudit preſque du refus que venoit de faire Goton de le ſuivre daus la retraite que ſon orgueil lui faiſoit juger néceſſaire. Il ſe trouvoit dans le cas de ceux qui, chargés du poids de quelque reconnoiſſance, ſe croient acquittés par un premier refus de leurs bienfaiteurs.

Eſt-

Eſt-ce ma faute, ſe diſoit-il, ſi elle ne veut pas être heureuſe, & ne m'eſt-il pas permis de ſonger à l'être ?

Dans ces belles diſpoſitions il ſe livra plus que jamais aux conſeils des dangereux amis que ſa dépenſe peu meſurée & ſa facilité de prêter lui avoient faits. Il leur conta ſon hiſtoire, & ils frémirent pour lui & pour eux du danger auquel il s'étoit expoſé de voir ſa propoſition acceptée par la petite perſonne. Elle eſt jolie, dit l'un d'eux, eh ! bien il faut l'avoir, mais pourquoi l'épouſer ? L'avoir, dit Tedac, vous ne la connoiſſez pas ; c'eſt l'honneur même. — Oui, pour vous qu'elle a intérêt de tromper... Goton, une ouvrière, une jolie enfant, l'honneur même ? Tout cela implique contradiction ; vous ne vous formez pas, mon pauvre Tedac ; vous croyez encore l'impoſſible. — Laiſſons là cette converſation, Meſſieurs ; en l'outrageant, vous me rendriez à elle.

Un rire général fut la réponſe qu'on fit à Tedaç, auquel cependant on ne parla plus de Goton, mais qu'on ſe promit bien d'occuper aſſez pour qu'il ne pût la revoir de ſi-tôt. Le projet d'acheter une terre fut remis ſur le tapis, & le vieux Marquiſat de *Létand* fut l'objet ſur lequel on lui fit malheureuſement jeter les yeux.

Le poſſeſſeur de cette terre étoit un ancien débauché, de la connoiſſance des amis de Tedac, homme intriguant, ſans mœurs & ſans principes, méſeſtimé de

ſon voiſinage & dont les affaires étoient dans le plus mauvais ordre. Dès qu'il eût vu l'acquéreur que lui préſentoient ſes amis, il conçut que c'étoit trop peu pour lui de vendre ſa terre, parce que ſes créanciers dévoreroient plus des trois quarts du prix de la vente. Ce Gentilhomme peu digne de l'être, avoit une fille à pourvoir ; &, dès la ſeconde fois qu'il vit Tedac, il la lui offrit pour femme à des conditions qui auroient mis ſon gendre abſolument ſous ſa tutelle.

A cette propoſition inattendue le cœur de Tedac, qui ſe taiſoit depuis quelque temps pour Goton, ſembla ſe ranimer pour elle ; il ſoupira, baiſſa les yeux & refuſa.

Ce n'étoit pas le compte du Marquis de *Létand* qui, toujours occupé des moyens de tirer quelque parti des gens qu'il connoiſſoit, imagina ou de forcer Tedac à épouſer ſa fille ou de lui faire payer ſes inſolents refus un peu cher.

Un jour que Tedac étoit revenu à ſa terre pour tâcher d'en traiter avec lui, & au moment qu'il le vit prêt à partir, il entre dans la chambre de ſa fille, créature très-bornée & d'une timidité d'enfant, il lui fait une querelle ſans motif, la frappe ſans raiſon, & finit par la pourſuivre, un piſtolet à la main, en jurant qu'il la tueroit ſi elle ne prenoit ſon parti d'aller vivre ailleurs que chez lui.

Ce fut dans les bras de Tedac que la jeune

perſonne alla ſe réfugier & demander un aſyle ; & le Marquis de Létand joua ſi bien ſon rôle de furieux qu'il parut de toute néceſſité à Tedac d'emmener avec lui la pauvre victime pour la jeter dans quelque couvent.

C'étoit où l'attendoit notre Gentilhomme, qui s'étoit retiré à propos dans un petit bois de ſon parc, & qui bientôt partit de ſon côté pour aller ſolliciter un ordre contre le raviſſeur de ſa fille & contre ſa fille même.

Un père, en ſemblable cas, eſt toujours écouté & ſervi promptement ; &, quoique Tedac, en dépoſant la jeune perſonne chez ſon hôteſſe, eût pris toutes les précautions que l'honnêteté ſuggère, il ſe vit le lendemain arrêté par des gens qui le traînèrent dans un cachot, & qui lui firent un myſtère du ſujet de ſa détention.

La fille du Marquis de Létand fut auſſi enlevée le même jour, & conduite dans un couvent où il lui fut défendu de parler à perſonne.

Au bout de quelques jours de la captivité la plus dure, Tedac interrogé apprit enfin le crime qu'on lui imputoit. Tout étoit contre lui, ſon changement de nom, la dépoſition formelle de deux valets qui le chargeoient d'avoir enlevé, à l'entrée de la nuit, la fille de leur maître, le fait de la jeune perſonne trouvée dans ſon auberge ; enfin on ne lui diſſimula point que cette affaire pouvoit avoir les ſuites les plus fâcheuſes, ſi bientôt il n'arrêtoit l'activité des pourſuites du Marquis de Létand.

Plus libre depuis ſon interrogatoire, Tedac inſtruiſit ſes amis de ſon malheur, demanda des conſeils dans la ſituation où il ſe trouvoit, & ſur-tout des ſecours dont il avoit beſoin : on ne lui fit ni réponſe ni viſite ; il récrivit, même ſilence ; il réclama plus hautement ce qui lui étoit dû, & on lui fit dire par un valet que le payement des billets qu'on avoit faits au Chevalier de Tedac, ne pouvoit être demandé juridiquement par Cadet, qui avoit grand tort d'enlever des filles dans un pays où il y en avoit tant qui ſe jetoient à la tête des gens.

Déſeſpéré de l'infidélité de ſes faux amis qui avoient abuſé ſi cruellement de ſa bienfaiſance naturelle, quel fut ſon étonnement lorſqu'il vit venir à lui l'honnête Médecin de ſa Couſine. Ah ! Monſieur, s'écria-t-il en courant à lui, quelle nouvelle infortune venez-vous m'annoncer ? Suis-je encore plus malheureux que je ne croyois ? Ecartons-nous un peu, lui dit le Docteur, & écoutez-moi. Que me parlez-vous d'infortunes & de malheur ? Eſt-ce à vous, jeune imprudent, à vous ſervir de ces mots impoſants & qui ſollicitent la pitié ? — Eh ! quoi, Monſieur, connoiſſez-vous quelqu'un ſur la terre qui éprouve de plus grands revers ? — Oui, tous ceux qui n'ont point mérité les peines qui les affligent. Mais vous, Cadet, vous ?.. Aſſeyons-nous & écoutez-moi, vous dis-je, j'ai pris ſur mes affaires une heure dont je puis diſpoſer, je vais vous parler aujourd'hui pour la dernière fois, ſi mes conſeils ne vous

ſervent à rien. — Ah ! Monſieur, il faut que je vous interrompe encore, que fait ma couſine ? — Elle renonce à vous pour jamais. — Que dites-vous ? O Ciel ! — Ce que je ſais d'elle-même. Rien de toutes vos extravagances ne lui eſt inconnu, & la dernière a briſé ſon cœur. Médecin d'une maiſon que la charité & la pitié ont élevée pour le ſoulagement des pauvres, c'eſt à ce titre qu'elle vient de s'adreſſer à moi pour être reçue parmi les filles qui conſacrent leur vie au ſervice des vrais infortunés. — Goton ? ma chère couſine ? Non, Monſieur, non, il ne faut pas l'en croire, il faut lui refuſer votre protection & vos ſoins. — Jeune homme ! ne me dictez point ma conduite, je ſaurai dans peu celle que je dois tenir. Revenons à vous, Monſieur ; vous oſez vous plaindre du ſort ? Vous, qu'il avoit placé dans la plus heureuſe ſituation ; vous, inſtruit à travailler ; vous, fils d'un honnête-homme ; vous, aſſez riche pour être bienfaiſant ſi vous aviez voulu l'être ; vous, qui régniez ſur un cœur vertueux & tendre ; vous, Cadet, qui avez fait tous ces ſacrifices à la ridicule vanité de paroître un autre que ce que vous étiez, de tromper, par un faſte inſolent, les yeux de ceux qui ne vous connoiſſent pas encore ; vous, dis-je, qui avez préféré la chimère & l'illuſion de la ſociété à ce qui en fait le bonheur réel.

Je me ſuis informé de tout ce qui vous regarde, je ſais l'ingratitude & l'infidélité des miſérables que vous aviez choiſis pour

vos amis. Je n'ignore point le roman affreux qui vous a conduit ici ; ne m'interrompez pas, oui, j'ai pénétré dans l'abyme du complot qu'on a fait pour accélérer votre ruine ; vous n'êtes point coupable du crime dont on vous accuſe ; mais vous le paroîtrez, & il faut vous conduire aujourd'hui comme ſi vous l'étiez. . . . Parlez, que vous reſte-t-il encore des 500'000 liv. de votre père ? — Hélas ! Monſieur, j'en faiſois ce matin le compte, oſerai-je vous le dire ? il eſt effrayant. — C'eſt la vérité que je vous demande, gardez-vous de me tromper. — Eh bien, s'il faut perdre ce que j'ai eu la foibleſſe de prêter, à peine me reſtera-t-il 200'000 liv. — Qui ne vous reſteront point. — Comment ! — ne faut-il pas arrêter les pourſuites du Marquis de Létand ? — Il eſt vrai, mais comment s'y prendre ? — Voulez-vous me charger de terminer pour vous cette affaire odieuſe ? — Ah, Monſieur, quelle obligation je vous aurois ! Votre confiance en ce cas ſera récompenſée, & je vous promets d'empêcher Goton de vous fuir & de vous déteſter. Adieu, je ſais que le Marquis fait des demandes très-conſidérables. Je vous en félicite, il eſt des gens qu'il faut ruiner pour les rendre heureux & ſages ; adieu encore un coup, ne vous refuſez rien ici du néceſſaire, je vais répondre de tout pour vous, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

Livré à lui-même pendant quelques jours, Cadet commença à ſoupçonner qu'en effet

il ne pouvoit légitimement ſe plaindre qu'à lui ſeul de tous les maux qui le déchiroient ; il entrevit même des jours plus heureux qu'il ſeroit maître de ſe procurer, s'il pouvoit reconvrer ſa liberté & obtenir une ſeconde fois ſa grâce de Goton.

Ce fut au milieu de ces réflexions ſenſées qu'une lueur de bon eſprit lui repréſentoit par intervalles, qu'il reçut la viſite de Jaquin, les cheveux aſſez mal arrangés, un tablier devant lui, enfin dans l'attirail d'un ouvrier qui quitte ſon travail pour le reprendre enſuite. La réception qu'il lui fit d'abord fut un peu froide ; mais le couſin lui ayant dit qu'il venoit ainſi vêtu par ordre du Docteur, il ſe ſoumit à cette nouvelle leçon, ouvrit ſes bras à Jaquin & verſa des pleurs auxquels ſon orgueil terraſſé eut peut-être autant de part que ſa ſituation affligeante.

On ſe doute bien qu'il fut queſtion de Goton de la part de Cadet, & de la Demoiſelle enlevée de la part de Jaquin ; mais ce dernier ne put rien concevoir à la juſtification de ſon couſin, parce qu'un enlèvement lui paroiſſoit plus naturel à croire que la ſuppoſition de ce rapt faite, diſoit-il, par un *homme comme il faut*.

Cadet, après l'avoir perſuadé par degrés de ſon innocence, eut beaucoup de peine enſuite à l'empêcher d'aller trouver le vieux Gentilhomme, pour lui dire qu'il étoit un impoſteur inſigne, au haſard de ſa vie ou dumoins de ſa liberté : cependant la crainte de

rendre l'affaire de ſon parent plus dangereuſe vint à bout de le retenir.

Il rendit depuis des viſites aſſez fréquentes à ſon couſin qui ne ceſſoit de lui demander ſi Goton étoit toujours chez ſa mère, & qui ſe trouvoit tous les jours moins humilié par la décoration de Jaquin. C'eſt la proſpérité qui nuit ſouvent à la raiſon, en aveuglant ſes favoris; l'adverſité replace les objets dans leur véritable point de vue; & Cadet, en reportant les yeux ſur les extravagances que lui avoit fait faire ſa ridicule vanité, rougiſſoit & s'indignoit de lui-même.

Inſtruit de ce changement heureux, l'honnête Médecin, qui avoit pris des peines incroyables & qui avoit employé tout ſon crédit à ſervir le pauvre Cadet, vint enfin lui ouvrir les portes de ſa priſon, en lui diſant qu'il ne lui reſtoit de ſa fortune que cinquante mille francs.

A peine Cadet prit-il garde à cette étonnante diminution; ſes tranſports de joie, en apprenant qu'il étoit maître d'aller ſe préſenter chez Goton, qui ne penſoit plus aux Hoſpitalières, firent préſumer au Docteur que le remède avoit opéré, & qu'il venoit de travailler au bonheur de deux créatures pour leſquelles le haſard l'avoit intéreſſé vivement.

Rien ne fut plus tendre que la réunion de nos deux amans. Dès que Cadet apperçut ſa couſine il ſe precipita à ſes pieds, & Goton l'y laiſſa plus qu'elle n'auroit voulu, parce que le ſaiſiſſement où elle étoit ne

lui avoit permis ni de faire un geſte, ni de proférer un ſeul mot. Cependant un peu revenue à elle-même, elle ſe laiſſa tomber ſur les bras de Cadet qui, lui-même étouffé par ſes larmes, n'avoit encore pu rompre le ſilence.

Témoin de cette ſcène touchante, le libérateur de Cadet exigea, pour préliminaire d'un mariage qu'il vouloit ſe hâter de conclure, que l'amant de Goton ſe remît avant tout en boutique, & qu'il reprît le commerce de ſon père; Cadet, plein d'amour y conſentit, & bientôt il ſatisfit gaiement à tout ce qu'on avoit exigé de lui.

Le ſage ami de cet époux, pour abattre tout-à-fait ſon miſérable orgueil, avoit voulu qu'il invitât à ſa noce ceux même de ſes parens, dont la fortune & l'extérieur l'auroient à coup ſûr fait rougir trois mois auparavant; mais le ſentiment du vrai bonheur étoit entré dans ſon ame, & ſa félicité ne fut dérangée par aucune des épreuves & par aucun des détails auxquels on voulut le ſoumettre.

Le Ciel bénit cette union qui avoit eſſuié de ſi grandes difficultés. Au bonheur d'être un citoyen vertueux & conſidéré de ſes égaux, un époux aimé & toujours amoureux, Cadet réunit celui d'être père. Ce fut alors que le Docteur, bien convaincu de ſa ſageſſe, lui remit deux cent mille livres qu'il avoit ſauvées du naufrage, à force de crédit & de ſoins. Mon ami, lui dit-il, j'ai tiré des parens de vos lâches amis preſque tout ce

qu'ils vous doivent ; j'ai forcé le Marquis de Létand à ſe contenter de peu de choſe, parce que la découverte que j'avois faite de ſa fille m'avoit mis en état de le perdre ; ces 200'000 liv. vous appartiennent enfin ; vous étiez heureux avant la reſtitution que je vous en fais, ſoyez-le encore davantage, puiſque vous vous trouvez en état d'être bienfaiſant ; ne rougiſſez plus de vos parens pauvres, mais aidez-les à ceſſer de l'être, & gardez-vous des malheurs d'opinion plus nombreux & plus cruels que ceux auxquels nous a ſoumis la nature.

Pour ſuivre les conſeils du Docteur, Cadet ſentit au fond de ſon ame un motif plus preſſant, c'étoit celui de plaire encore davantage à Goton ; & ce fut à ce déſir qu'il dut, & la vertu qu'il pratiqua toute ſa vie, & le bonheur conſtant qui en fut la récompenſe.

L'AVEUGLE ET SON CHIEN,

CONTE.

LE Calife Aron avoit un vieux Miniſtre & une jeune favorite qui partageoit également ſon affection ; ſon cœur vertueux mais ſenſible, & ſon eſprit juſte mais foible, ſuivoient tour-à-tour les conſeils auſtères de ſon Viſir & les voluptueuſes leçons de ſa maîtreſſe ; cher Selim diſoit le Calife au Viſir en ſortant du Divan, que de grâces n'ai-je point à vous rendre ? La plus grande faveur que Mahomet puiſſe accorder aux Souverains eſt un ami ſage qui daigne les conduire à travers le labyrinthe immenſe des affaires, & porter ſans ceſſe devant eux le flambeau rayonnant de la ſageſſe : vous ſerez toujours l'aſtre lumineux qui réglera toutes mes démarches, & vous éloignerez mes pas des précipices dont je ſuis environné ; partagez mon pouvoir que vous faites aimer à mes ſujets & redouter à mes voiſins ; que l'ami d'Aron ſoit reſpecté à l'égal de lui-même.

Adorable Mirza, diſoit le Calife, lorſqu'il entroit ſous l'alcove parfumée de la favorite ; ce n'eſt qu'au moment où je vous vois, que je compte les inſtans de ma vie auprès de vous. Je reſpire la volupté par tous les ſens. Le charme de votre voix fait éprouver à mon cœur le doux frémiſſement du plaiſir ; un

regard de vos yeux porte le feu dans mon ame, & c'eſt dans vos bras que l'amour m'enivre de ſes tranſports délicieux ; ſouveraine de mon cœur, ſoyez-le auſſi de mon Empire ; je veux que vos moindres volontés ſoient des lois ſacrées, que tous vos vœux ſoient remplis, que chacun s'empreſſe à ſuivre vos ordres, à prévenir vos déſirs, que tous fléchiſſent devant celle que j'adore.

Mirza ne s'occupoit en effet que des moyens de plaire au Calife ; ſon eſprit ingénieux à varier ſans ceſſe les plaiſirs d'Aron inventoit chaque jour quelque nouvelle fête où le goût ne préſidoit pas moins que la magnificence. Un banquet ſplendide réveilloit les forces épuiſées dans des jeux fatiguants ; un concert délicieux délaſſoit d'une partie de chaſſe ; une fête champêtre ſuccédoit à un ſpectacle pompeux, & l'on venoit recueillir dans le ſilence de la retraite les eſprits emportés par le tourbillon, fatigués du tumulte & raſſaſiés de la magnificence. Perſonne ne ſavoit mieux que l'aimable Mirza créer les plaiſirs, les marier, les aſſortir, les multiplier à l'infini, remplir ce vide affreux qui gonfle le cœur des grands & réveiller leur ame léthargique aſſoupie dans la jouiſſance ; c'étoit enfin la première femme du monde pour amuſer un Prince ; & ce n'eſt pas à la Cour la charge la plus facile à remplir.

Le ſage Selim de ſon côté, non-moins actif, mais d'une manière plus utile, ne s'occupoit que du bonheur des peuples & de

la gloire de ſon Maître. Il veilloit ſans ceſſe au maintien des lois, à l'adminiſtration de la Juſtice, à la perception des impôts, aux progrès de la population, à la ſureté du commerce ; il protégeoit l'agriculture, faiſoit fleurir les arts, encourageoit les lettres, faiſoit reſpecter la religion ; l'ordre admirable qu'il avoit établi dans l'Etat en faiſoit mouvoir chaque partie ſans qu'aucune d'elles empiétât ſur les autres & les gênât dans leurs opérations diverſes ; elles ſe procuroient au-contraire un ſecours mutuel & ſe prêtoient une force relative d'où naiſſoit une puiſſance inébranlable ; chaque reſſort étoit liant, chaque balancier exact, chaque roue s'engrenoit à propos ; une marche égale & facile faiſoit circuler le mouvement, tout travailloit ſans relâche & ſans effort, ſans interruption & ſans ſecouſſes. Le Souverain n'eſt ſouvent que l'aiguille qui règle, que l'on conſulte ; mais, le Miniſtre eſt le pivot ſur lequel roule toute la machine.

La jeune Mirza vouloit bien abandonner quelquefois Aron aux graves opérations du miniſtère, le Calife n'en retournoit qu'avec plus d'empreſſement aux plaiſirs qu'elle lui préparoit à ſon retour.

Le ſage Selim ne voyoit qu'avec douleur ſon Maître s'amollir dans les bras de la volupté ; d'ailleurs les fêtes continuelles que la favorite prodiguoit chaque jour entraînoient des dépenſes exceſſives qui abſorboient la meilleure partie des revenus. L'économie du miniſtère avoit peine à réparer les profuſions de la favorite.

Cette ſituation que Selim avoit prévue, mais, qu'il n'avoit pu éviter, faiſoit ſaigner ſon cœur; & ce bon Miniſtre retenoit les larmes que lui arrachoit ſa ſenſibilité, pour ne pas trop affliger un Prince qu'il aimoit, parce qu'il connoiſſoit le fond de ſon cœur : lui ſeul étoit triſte au milieu d'une Cour enivrée de plaiſir. Qu'avez-vous donc, cher Selim, lui diſoit quelquefois ſon Maître, vous paroiſſez triſte; êtes-vous affligé des plaiſirs de votre ami? Partagez-les avec lui ſi vous voulez qu'il en jouiſſe : ne convenez-vous pas que la fête d'hier fut charmante, délicieuſe? & je crois que celle de demain ne nous procurera pas moins d'amuſement? Je ſuis ſatisfait ſans doute de vous voir ſans ceſſe occupé des affaires de mon Royaume; mais, ne faut-il pas mettre quelques bornes au travail? L'eſprit humain n'eſt pas capable d'une application continuelle & ſoutenue; je voudrois vous voir prendre quelques diſſipations; je crains que votre ſanté ne s'altère, & vous ſavez ſi vous êtes cher à votre Maître; vous le ſavez ſi le cœur d'Aron eſt reconnoiſſant! Déſireriez-vous quelque place vacante? Puis-je créer quelque dignité qui vous flatte? Votre bienfaiſance vous met-elle dans le cas d'avoir beſoin de quelque nouvelle gratification? Parlez, Selim, diſpoſez des biens, du pouvoir, de tout ce que poſsède votre ami.

Le Viſir ſoupiroit & gardoit le ſilence; le Calife redoubloit ſes inſtances. Dans ce moment d'effuſion, Selim crut pouvoir haſarder quelques réflexions ſur la conduite

du Sultan : Seigneur, vous n'avez que trop payé les foibles ſervices que vous devoit votre ſujet ; vous ne l'avez que trop comblé de dignités & de biens, il ne lui reſte rien à déſirer que votre gloire & le bonheur de vos peuples. Ils ſont en vos mains, cher Selim, répondit Aron, pouvez-vous en reſſentir quelque inquiétude, lorſque vous faites l'un & l'autre ? Ah ! Seigneur, interrompit vivement Selim, je ſuis ſenſible à votre confiance ; je la mérite par mon zèle ; mais permettez moi de vous demander comment un eſclave peut faire la gloire de ſon maître, & comment un père peut ſe repoſer ſur un autre du ſoin de ſa famille ? Ses enfans, inſenſiblement accoutumés à ne careſſer que la main qui les nourrit, refuſeroient bientôt de reconnoître celle qui les auroit abandonnés, & fuieroient aux ſons d'une voix qui leur ſeroit devenue étrangère ; daignez, Seigneur, ne pas vous refuſer plus long-temps aux empreſſemens de vos peuples, & qu'ils ne s'habituent point à paſſer ſans reſpect devant le Trône, en le voyant toujours vacant. Deux grandes affaires doivent demain occuper le Divan, daignez y préſider, & montrer par la ſageſſe de vos jugemens que, ſi le Ciel vous confia le ſouverain pouvoir, c'eſt qu'aucun autre n'eût été plus digne de le poſſéder. Il eſt des cas où tout le zèle d'un Miniſtre eſt ſuperflu ; il faut le poids de l'autorité ſuprême pour entraîner les forces oppoſées & déterminer le ſuccès ; c'eſt un coloſſe contre lequel ſe

briſent toutes les petites cabales que l'intérêt oppoſe au bien public.

Aron promit à Selim d'aſſiſter le lendemain au Conſeil, & celui-ci ne manqua pas de préparer les affaires de manière que ſon maître eût toute la gloire de la déciſion, ſans avoir aucune des difficultés de la délibération. Il avoit même annoncé que le Calife préſideroit déſormais à toutes les aſſemblées, afin que chacun fût plus exact à s'y trouver.

Ce bon Miniſtre ſe rendit le lendemain matin à l'appartement de la favorite, chez laquelle Aron avoit paſſé la nuit. Il ſe livroit à la joie d'enlever ſon maître aux plaiſirs & de le mener comme en triomphe ſur le trône ; mais, à l'air embarraſſé du Calife, à ſes diſcours contraints, aux careſſes ſerviles qu'il en reçut, Selim connut bientôt que ce Prince foible étoit retombé dans les langueurs de la molleſſe, & que l'attrait des plaiſirs étoit le ſeul qui pût toucher ſon ame. Enfin, l'heure du Divan approchoit : Votre ſublime Hauteſſe ne ſe diſpoſe-t-elle pas, dit le Viſir ..... Non, Selim, reprit Aron en ſe levant comme pour aller chercher quelque choſe à l'autre bout de la chambre, mais en effet pour cacher ſa confuſion, ce ne ſera pas pour aujourd'hui, je ne me ſens pas la tête aſſez libre. J'ai promis d'ailleurs à Mirza de me rendre à une promenade ſur l'eau ; les ordres ſont donnés, les gondoles ſont préparées, il fait le plus beau temps du monde, & vous concevez bien qu'il ne m'eſt

pas poſſible de faire manquer cette partie. Allez, cher ami, n'êtes-vous pas un ſecond moi-même ; j'entends que vos déciſions ſoient ſuivies ; j'approuverai tout ce que vous aurez fait.

Le bon Selim baiſſa la tête & ſortit les larmes aux yeux ; il prévoyoit tous les malheurs qui ne pouvoient manquer d'arriver. Son air conſterné rendit le courage à ceux dont la préſence du Calife auroit pu contenir les mauvaiſes intentions. Les Ambaſſadeurs d'un Prince voiſin, qui venoient faire quelques demandes juſtes & de peu d'importance, furent renvoyés ſans être ſatisfaits ; des impôts onéreux furent enregiſtrés malgré le Viſir, des établiſſemens défavorables au commerce furent admis, tous les règlemens pernicieux paſsèrent à la pluralité des voix, le Calife ſigna ſans examen, & trouva tout bien pour n'avoir pas la peine de diſcuter ; mais on ne tarda pas à ſentir les effets d'une pareille adminiſtration. Le Prince, dont les Ambaſſadeurs n'avoient point eu de ſatisfaction, déclara la guerre. Les habitans des campagnes, accablés d'impôts, laiſsèrent leurs champs ſans culture ; les manufactures tombèrent faute d'être protégées ; le découragement gagna tous les états, l'uſure s'introduiſit, la fraude prit la place du travail, & tous les maux arrivèrent à-la-fois ſuivis de tous les vices ; c'eſt toujours le fruit d'une mauvaiſe adminiſtration.

Cependant il falloit aller au plus preſſé, l'ennemi s'avançoit. Selim, qui n'étoit pas moins bon guerrier qu'excellent Miniſtre, fut mis à la tête des troupes qui le demandèrent pour Général. Il répondit à la confiance qu'elles avoient en lui, & les conduiſit de manière que, ſans leur faire tirer le ſabre, il engagea les ennemis dans des défilés dont ils n'auroient jamais pu ſortir; & le défaut de munitions & de vivres alloient bientôt les obliger à recevoir la capitulation que Selim auroit bien voulu leur accorder, lorſqu'il reçut de la Capitale les plus affligeantes. Tout étoit dans la confuſion. Aron, n'oſant rien décider par lui-même, s'étoit laiſſé aller aux mauvais conſeils.

La préſence de Selim pouvoit ſeule remettre les affaires dans le bon ordre; mais elle étoit néceſſaire à l'armée. S'il quittoit ſon poſte, il perdoit tout le fruit de ſes opérations. Cependant, comme Aron avoit plus de talens pour la guerre que pour l'adminiſtration, & qu'il étoit aſſez aimé des ſoldats ſur leſquels il répandoit ſouvent ſes largeſſes, le Miniſtre ſe détermina, dans une perplexité ſi preſſante, à prier le Calife de venir ſe mettre à la tête de ſes troupes, tandis qu'il viendroit pacifier les troubles intérieurs du Royaume. Il ne couroit aucun riſque, d'ailleurs, en laiſſant le commandement à Aron qui n'avoit d'autres opérations à faire que de tenir les ennemis bloqués dans la poſition

où il les avoit trouvés, & d'attendre qu'ils vinſſent ſe rendre à ſa diſcrétion, ce qui ne pouvoit tarder.

Le bon Viſir, dans le fond de ſon cœur, ſe réjouiſſoit encore de pouvoir faire recueillir à ſon maître tout le fruit de cette campagne. Après lui avoir laiſſé les inſtructions néceſſaires, Selim partit pour la Capitale où la diſette & les troubles étoient encore augmentés depuis le départ du Calife. La préſence de Selim fut celle d'un Dieu Sauveur; il fut reçu de tous les peuples avec une joie égale à l'empreſſement avec lequel il avoit été déſiré. Dans tous les maux la confiance eſt le premier Médecin, comme l'eſpérance eſt le premier remède; on crut tout réparé dès que l'on vit Selim. En effet, ſa pénétration ſut démêler les embarras qui arrêtoient la circulation des eſpèces, les entrepriſes qui cauſoient les diſettes; une partie de ſes biens ſubvinrent aux beſoins preſſants; ſa prudence détourna les maux qui menaçoient le Royaume, & tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le cœur de ce bon Miniſtre commençoit à ſe ſentir ſoulagé de l'oppreſſion dont il venoit de tirer les ſujets de ſon maître. Il ne manquoit plus à ſon entière ſatisfaction que de le rejoindre & de le trouver triomphant. Il eſpéroit que le premier ſuccès l'engageroit à en mériter d'autres, & qu'il pourroit un jour ſe déterminer à être véritablement Roi. Il partit donc, & fut étonné de ne rencontrer ſur ſa

route aucun courier qui vînt lui apprendre la capitulation des ennemis ; mais ſa ſurpriſe fut bien plus grande lorſqu'arrivant aux premières gardes de l'armée on lui dit que le Calife étoit priſonnier. Il ſe fit trois fois répéter la même choſe aux différents poſtes par leſquels il paſſa, & ſon étonnement fit bientôt place à ſa conſternation. Enfin, étant arrivé au camp, il apprit que la favorite qui avoit abſolument voulu ſuivre le Calife, parce qu'elle n'avoit jamais vu de camp, avoit réſolu de donner une fête aux Officiers de l'armée (1). Cette fête devoit d'abord ſe paſſer dans le quartier général comme l'endroit le plus commode & le plus ſûr ; mais il lui parut beaucoup plus agréable de la donner ſur une petite montagne dont une partie étoit couronnée de palmiers, & d'où l'on pouvoit en même-temps découvrir les deux armées.

Les ennemis furent inſtruits de ces diſpoſitions, & ne manquèrent pas d'envoyer un détachement d'Arabes légèrement montés qui, à la faveur des palmiers, ſe gliſsèrent juſqu'au lieu du rendez-vous, & profitant du tumulte de la fête, enlevèrent la favorite qui avoit eu l'imprudence de s'écarter pour

(1) Cette communication avec les Officiers n'eſt point dans les mœurs orientales ; mais, elle étoit ſans doute l'effet de la complaiſance du Calife pour ſa favorite & de ſon goût pour les plaiſirs bruyants, ou peut-être même de la bonté de Selim qui pouvoit avoir engagé ſon Maître à ſe relâcher de la ſévérité des uſages envers les femmes qu'il ne pouvoit voir aſſervies à un eſclavage ſi rigoureux.

viſiter un boſquet qui lui avoit paru charmant. Auſſi-tôt l'alarme s'étoit répandue ; le Calife avoit couru pour la délivrer, & étoit lui-même tombé dans une embuſcade que ſon inexpérience ne lui avoit pas permis de prévoir.

Selim trouva tous les braves de l'armée diſpoſés à aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens pour aller enlever leur maître. Il fallut encore arrêter l'impétuoſité de cette jeuneſſe qui ſe ſeroit perdue ſans délivrer le Calife. Selim fit obſerver que, s'ils s'engageoient une fois dans les défilés, ils y ſeroient tous tués ou pris ſans pouvoir ſe défendre. Que le malheur arrivé à leur maître, auquel il n'étoit pas moins attaché qu'eux, ne changeoit rien à la ſituation des ennemis qui ſeroient toujours obligés de ſe rendre ; qu'il falloit ſe contenter d'envoyer leur propoſer la rançon du Calife. Indépendamment de ce qu'elle étoit conſidérable, elle fut d'autant plus volontiers acceptée que les ennemis craignoient qu'il ne s'apperçût de l'état miſérable auquel ils étoient réduits ; & ils ſe contentèrent de garder la favorite pour faciliter la négociation dont ils prévoyoient avoir beſoin avant peu de temps.

La confuſion d'Aron fut égale à la joie de Selim. Lorſque le Calife ſe vit dans les bras de ce bon Viſir, il l'accabla des plus vives careſſes, & lui prodigua les plus belles promeſſes de ne ſe conduire que par ſes conſeils ; d'avoir la plus grande déférence

pour tout ce que ſa ſageſſe exigeroit à l'avenir. Selim auroit pû ſe confier à ces proteſtations du Calife, tant elles paroiſſoient ſincères, car il ſavoit que le malheur rend docile ; mais Aron y joignit ſur-le-champ les plus vives inſtances pour que ſon cher Selim trouvât les moyens de racheter ſa chère Mirza. Le Viſir qui avoit dû s'attendre à cette propoſition, ne parut point s'oppoſer à cette demande, & promit tout ce que ſon zèle pouvoit lui ſuggérer, ſuppliant ſurtout le Calife de ne point faire perdre par ſon impatience l'avantage qu'il avoit ſur les ennemis. En effet, au bout de quelques jours, ils envoyèrent propoſer d'échanger en vivres ou en autres proviſions la rançon qu'ils avoient reçue pour le Calife, & même d'y joindre celle de la favorite. Le Viſir obtint, non ſans peine, que cette demande ſeroit refuſée, & n'eut pas lieu de ſe repentir de cette conſtance, puiſqu'ils furent obligés de revenir à capituler, & enfin de ſe rendre à diſcrétion. Aron alloit recueillir les fruits de la ſageſſe de ſon Miniſtre & recevoir la récompenſe de ſa complaiſance dans les bras de Mirza ; mais quelle fut ſa douleur lorſqu'il apprit que cette belle avoit refuſé de retourner avec lui, & demeuroit entre les bras de ſon nouveau vainqueur. Cette perte fut d'abord plus ſenſible au Calife que ne l'avoit été celle de ſa liberté ; mais, un peu de dépit ſe joignant aux douces conſolations de Selim, Aron s'abandonna ſincèrement aux conſeils de cet incomparable ami.

L'infortune eſt la meilleure leçon pour les Rois. Celui-ci voulut d'abord ſe livrer aux affaires les plus épineuſes du Gouvernement ; mais le défaut d'expérience lui faiſoit faire autant de fautes que d'entrepriſes. Dès que Selim l'abandonnoit un inſtant, chaque pas qu'il faiſoit dans cette nouvelle carrière étoit une lourde chûte. Il étoit la dupe des flatteries des Courtiſans, la victime des ambitieux ; il rencontroit à chaque inſtant quelque inconvénient qu'il n'avoit pas preſſenti, quelque difficulté qu'il n'avoit pas ſuppoſée, quelque diſgrace qu'il n'avoit pas prévue.

Que dois-je donc faire, diſoit-il à Selim ? Tous mes projets n'éprouvent que des obſtacles, mes jugemens que des contradictions, mes bienfaits que de l'ingratitude ; avec le déſir ſincère de faire le bien, je n'accumule que des fautes ; les moyens que je veux employer pour faire le bonheur de mes ſujets produiſent exactement tout le contraire. Je ſuis bien malheureux ! J'aimerois mieux être né dans une cabane que de me voir ſur le trône pour y vivre ſans ceſſe dans les peines que j'éprouve. Cher Selim, conſolez-moi ; apprenez-moi pourquoi je me trompe, même en ſuivant vos principes. De grâce, ne m'abandonnez pas. Seigneur, répondit le bon Viſir, je n'aurois qu'un mot à dire à votre ſublime Hauteſſe ; (perſévérez) mais je la ſupplie d'écouter une hiſtoire dont elle pourra tirer quelque profit.

Le puiſſant Génie Fos avoit un fils aveugle

de naiſſance, nommé Tiphlos. Ce fils reprochoit ſans ceſſe à ſon père de l'avoir fait naître aveugle, tandis qu'il étoit le diſpenſateur de la lumière & rejetoit ſur ſes conducteurs les chûtes fréquentes qu'il faiſoit. Ingrat, lui répondit le Génie, je veux te rendre compte de ma conduite, quoique je puſſe t'anéantir pour toute réponſe. Ne pouvant te faire Génie comme moi, je n'ai pas voulu te faire voir tous les maux qui t'environnoient. Dans la ſécurité que te laiſſe ton aveuglement, tu peux encore mener une vie aſſez longue & aſſez tranquille au milieu des dangers qui te menacent ; mais ſi abſolument elle t'eſt inſupportable, je peux te rendre au néant d'où je t'ai tiré. L'idée de l'anéantiſſement effraya le fils du Génie, qui ſupplia ſon père de lui pardonner ſes plaintes, & de le laiſſer vivre tel qu'il étoit. Je te pardonne, car je ſuis ton père, dit le Génie, & je veux te faire connoître l'excès de ma bonté : je te donne, pour te conduire, ce chien myſtérieux ; il a l'inſtinct de connoître tout ce qui peut t'être avantageux ou nuiſible. Suis-le, ſans jamais le quitter ; il s'appelle Fidel, & ne t'abandonnera jamais. Le fils de Fos, pénétré de reconnoiſſance, ſe jeta aux genoux de ſon père qui l'embraſſa tendrement & l'abandonna à ſon conducteur. Tiphlos careſſa beaucoup d'abord ce chien Fidel ; il le conſultoit à tout moment, & ne faiſoit pas un pas ſans le prendre pour guide. Comme ſon père avoit cherché à le dédommager, par

tous

tous les biens de la fortune, du ſeul avantage dont il étoit dépourvu, Tiphlos ne manquoit pas de flatteurs ; on l'aſſuroit même qu'il avoit les plus beaux yeux du monde, & que c'étoit dommage du petit inconvénient qui l'empêchoit de voir. Le premier qui ſe préſenta devant lui depuis qu'il avoit ſon guide Fidel, fut un de ces hommes mépriſables qui déshonorent le don qu'ils ont reçu du Ciel, en proſtituant leurs talens à la louange & au menſonge. Il apportoit une de ſes productions à l'aveugle qu'il comparoit à l'amour dans ſa dédicace, en l'aſſurant que perſonne n'avoit des connoiſſances plus étendues dans les ſciences & dans les arts. Le chien ſe mit à aboyer du plus loin qu'il vit ce vil menteur, & Tiphlos congédia l'écrivain non ſans quelque regret, car il trouvoit ſon livre fort bien écrit. Un Bonze ſuivit l'homme de lettres ; Fidel d'abord ne ſouffla pas, ſans doute parce que l'air ſimple de l'homme divin lui en avoit impoſé ; mais, lorſqu'il vint à flairer ſa robe, il ſe mit à jeter des hurlemens terribles, & le Bonze fut congédié. Les flatteurs domeſtiques qui environnoient Tiphlos lui avoient dit qu'un vieil Officier qui logeoit dans la maiſon voiſine de ſon palais paſſoit toujours devant lui ſans le ſaluer, & qu'on pouvoit même le ſoupçonner d'avoir tenu quelques propos peu reſpectueux : Tiphlos, dont la vanité avoit été ſans ceſſe nourrie par ſes valets & ſes paraſites, ſe trouva fort offenſé de la conduite du vieil Officier ; mais, comme

il n'avoit aucune autorité, il fit venir le plus célèbre juriſconſulte pour lui demander les moyens d'intenter un bon procès qui pût ruiner celui qui avoit négligé de le ſalüer, & l'obliger à venir lui demander grâce. L'homme de loi en trouva mille, & promit à Tiphlos de réduire ſon adverſaire à la mendicité, s'il vouloit ſeulement lui avancer cinquante onces d'or pour commencer le procès. Tiphlos alloit les lui donner avec la plus grande ſatisfaction, ſi Fidel, qui n'avoit ceſſé de gronder pendant toute la converſation, n'eût ſauté aux jambes de l'homme de loi qui ſe ſauva en promettant de faire un bon procès à Tiphlos.

Enfin la belle Azema parut; on avoit dit au fils du Génie que c'étoit la plus belle femme de l'Aſie. Il avoit bientôt connu que c'étoit la plus ſpirituelle, & elle étoit parvenue à lui perſuader qu'elle étoit la plus tendre. Ce n'étoit plus que pour elle que Tiphlos regrettoit d'être privé de la vue; mais Azema eſſayoit de le conſoler en l'aſſurant qu'elle n'avoit des yeux que pour lui; ſes grâces étoient ſi ſéduiſantes, le ſon de ſa voix ſi flatteur, ſon air ſi modeſte que Fidel commença à remuer la queue quand il l'apperçut. Elle le flatta de ſa belle main, il lui donna la patte. Azema porta ſes belles lèvres ſur la tête du beau toutou; elle en fit les plus beaux éloges; elle reçut les plus belles careſſes, & Tiphlos étoit ravi de joie. Plus Azema lui diſoit des choſes tendres & paſſionnées, plus Fidel redoubloit

ſes careſſes ; enfin, diſoit le fils de Fos, je ſuis aimé d'une femme charmante, & ſa tendreſſe m'a dédommagé de l'ingratitude de tous les autres. Sexe adorable, s'écrioit-il dans ſes tranſports, le Ciel vous a formé dans ſa clémence. Il n'a créé les hommes que dans ſon courroux. Il vous a envoyé ſur la terre pour nous conſoler de leurs perfidies. O mon père ! ô puiſſant Génie ! je n'envierois point votre gloire s'il m'étoit permis de contempler un inſtant la tendre Azema. Tiphlos, couché ſur des carreaux près de ſa maîtreſſe, ſe livroit à cette douce ivreſſe de l'amour, lorſque Fidel qui dormoit à leurs pieds ſe réveilla tout-à-coup & ſe mit à aboyer de toutes ſes forces ; ce fut en vain que ſon maître lui commanda de ſe taire. Impatienté contre l'animal qui troubloit ainſi ſes plus douces rêveries, il étendit la main pour lui jeter quelque choſe, & rencontra un de ſes eſclaves à qui la fidelle Azema adreſſoit toutes ſes tendreſſes. Sa colère fut égale à la perfidie dont il ſe voyoit la victime. Il chaſſa ſon eſclave & ſa maîtreſſe, & voulut auſſi bannir ſon chien ; mais jamais Fidel ne voulut quitter ſon maître, malgré tous les coups qu'il en reçut.

L'infortuné Tiphlos crut qu'il pourroit trouver quelque conſolation dans la lecture d'un livre de morale qui venoit de paroître, & qui avoit la plus grande réputation. Il s'en fit lire quelque chapitre, & fut étonné de la manière vigoureuſe & ſublime avec laquelle l'auteur traitoit les paſſions ; mais

les ſiennes étoient encore trop ardentes pour pouvoir être ſitôt éteintes. Il falloit qu'elles ſe conſumaſſent par le feu même qui les avoit allumées. Tiphlos jugea par la chaleur du ſtyle de ce livre que l'auteur pourroit être propre à ſervir ſa vengeance ; il le fit prier de venir chez lui. Le ſage parut, & le fils de Fos lui offrit mille onces d'or pour faire une brochure ſanglante contre la perfide Azema & contre tous les ingrats qui l'avoient offenſé ; & il accompagna cette offre de beaucoup de complimens ſur la beauté de ſon admirable production, afin de le déterminer à embraſſer ſa vengeance.

Seigneur, répondit tranquillement le ſage, je n'aurois pas cru que la lecture de mon livre m'eût attiré une confiance de cette eſpèce ; cependant j'accepte votre propoſition, en vous priant toutefois de permettre que j'y mette trois conditions. La première, que vous m'accordiez trois mois pour compoſer l'ouvrage que vous me demandez ; la deuxième, de vous lire pendant ce temps, chaque jour, un chapitre du livre qui a obtenu vos ſuffrages ; & la troiſième, de me donner d'avance les mille onces d'or à meſure que j'en aurai beſoin. Tiphlos approuva ces diſpoſitions, & trouva ſeulement le terme de trois mois un peu long pour ſa vengeance ; mais l'envie qu'il avoit de la voir ſatisfaite le détermina même à conſentir à ce délai.

Le Sage n'employa les premiers jours qu'à lire quelques chapitres de ſa morale avec

Tiphlos, & à faire avec lui quelques réflexions. Peu-à-peu il parvint à lui en faire ſentir l'avantage & à lui en faire goûter la douceur. Plus ils alloient en avant, & plus le fils du Génie ſe plaiſoit à la converſation du Sage. Le chien Fidel, qui étoit en grâce, ne ceſſoit de le careſſer & de lui lécher les pieds & les mains. Tiphlos ne pouvoit ſe laſſer d'être avec ſon Sage & ſon chien; les jours paſſoient trop rapidement à ſon gré; &, dès qu'il avoit appris que le ſoleil commençoit à répandre ſa lumière, il ſe faiſoit conduire à la chambre du Sage; car il n'avoit pas voulu permettre qu'il logeât déſormais que dans ſa maiſon. Enfin, quand celui-ci crut s'appercevoir que les ſens de Tiphlos commençoient à ſe calmer, il le pria de lui donner cent cinquante onces d'or à compte ſur la ſomme dont ils étoient convenus. Quelques jours après il en demanda cent autres, puis deux cents à quelque diſtance de-là, & de temps-en-temps quelques ſommes plus ou moins conſidérables juſqu'à l'entier payement de celle dont ils étoient convenus. Cependant les trois mois étoient prêts d'expirer, & Tiphlos n'avoit pas encore parlé au Sage de la brochure qu'il devoit en recevoir, lorſque celui-ci entra un matin dans ſa chambre: Seigneur, lui dit-il, voici ce que j'ai pu faire de mieux pour vous venger de l'humanité; alors une foule de perſonnes qui avoient ſuivi le Sage ſe jetèrent tout-à-coup aux pieds de Tiphlos, le ſerrant dans leurs

bras & le baignant de leurs larmes. Que veulent tous ces gens, s'écria le fils du Génie? Que ſignifient leurs careſſes ? Il me ſemble qu'ils ſont en grand nombre, & mon chien n'a pas jeté un ſeul cri ; en effet le chien Fidel alloit donner un petit coup de langue à tous à meſure qu'ils entroient & revenoit lécher les mains de ſon maître. Seigneur, répondit le Sage, le premier de ceux qui ont le bonheur de vous marquer leur reconnoiſſance eſt un négociant que des pertes inattendues avoient conduit à une ruine prochaine : le ſecond eſt un receveur des domaines du Prince, à qui ſa foibleſſe pour un ami avoit fait prêter les deniers publics, & qui étoit prêt à devenir la victime de ſa confiance ; celui-ci eſt un honnête artiſan dont les travaux ne pouvoient ſuffire à nourrir une famille nombreuſe ; cet autre eſt un noble guerrier que ſon zèle pour l'Etat & ſa franchiſe pour ſes ſupérieurs ont réduit à la mendicité après quarante ans de ſervices ; celui-là qui ſe tient éloigné par reſpect, eſt un ſerviteur qui, après avoir travaillé tout le jour à porter des fardeaux, voyant que ſon ſalaire ne ſuffiſoit point, alloit mendier dans des quartiers éloignés de la ville pour faire ſubſiſter ſon maître que des malheurs ont réduit dans l'état le plus déplorable ; cette Dame eſt une veuve chargée d'un grand nombre d'enfans que le crédit & l'injuſtice ont réduite à la pauvreté ; cette étrangère eſt une jeune perſonne douée de toutes les grâces & de

toutes les vertus, mais qui, demeurée ſans biens, ſans parens & ſans ſecours au milieu d'une ville inconnue, étoit prête à terminer ſes jours en voyant qu'on ne lui offroit d'autres reſſources que celle du crime. Tous ceux qui vous environnent vous doivent l'honneur ou la vie par les ſecours des mille onces d'or que vous m'avez données & que je leur ai diſtribuées ſuivant leurs beſoins ; & vous, mes amis, continua le Sage en s'adreſſant à ceux qu'il avoit amenés, embraſſez votre bienfaicteur. Alors les cris de joie & de reconnoiſſance redoublèrent, & les larmes recommencèrent à couler. O mon ami, s'écria Tiphlos, vous me faites connoître une félicité, que je n'ai jamais éprouvée ; mon cœur peut à peine y ſuffire. O mon père ! ô puiſſant Génie qui m'avez donné la naiſſance, faites que mes yeux ſoient ſeulement ouverts un inſtant ſur ceux qui m'environnent, & je mourrai ſatisfait.

Cette courte prière s'étoit à peine élancée du cœur de Tiphlos que ſon père parut tout-à-coup au milieu d'un grand cercle de lumière qui ſe répandit dans toute la chambre, & diſſipa les ténèbres qui obſcurciſſoient les yeux de Tiphlos. Quels objets viennent s'offrir à ſes premiers regards ! une foule d'infortunés dont les premiers mouvemens expriment à-la-fois la joie, la confuſion, la tendreſſe & la reconnoiſſance. Les uns le ſerrent dans leurs bras, les autres preſſent ſes mains de leurs lèvres palpitantes ; ceux-ci baignent ſes joues de leurs larmes ; ceux-

là plus timides, mais non-moins ſenſibles, ſe contentent d'embraſſer ſes genoux. Il ne peut ſuffire à leurs tranſports. O délices ! ô volupté ! ô mon père ! s'écria le fils du Génie, pourquoi m'avoir privé ſi long-temps d'un ſpectacle ſi délicieux ? Mon fils, répondit Fos, vous en avez joui dès le moment où vous vous en êtes montré digne. Vos ſens énervés & engourdis dans les plaiſirs euſſent été incapables de goûter le ſentiment que vous éprouvez en ce moment. En vain les mêmes objets ſe ſeroient préſentés à vos yeux dans d'autres inſtans, vous ne les auriez point apperçus ; ce ſont les paſſions qui aveuglent, & c'eſt la vertu ſeule qui nous éclaire. Souvenez-vous cependant de ne jamais abandonner le guide Fidel que je vous ai donné. La lumière elle-même éblouit ; la ſécurité trompe, & c'eſt au milieu de la route la plus éclairée que l'on fait quelquefois la plus lourde chûte.

O mon ami, s'écria le Sultan en ſerrant le ſage Viſir dans ſes bras, je n'ai que trop compris le ſens de votre fable. Je ſuis le malheureux aveugle & vous le guide .... Non, Seigneur, répondit Selim, tous les hommes ſont nés dans cet état ; mais la raiſon eſt le chien Fidel que le Ciel leur à donné pour les conduire. On lui réſiſte, on ferme l'oreille à ſa voix ; ſes efforts ſont vains pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Les plaiſirs nous entraînent par ce charme plus doux en apparence, qui fait inſenſiblement nous aſſoupir dans

les bras de la molleſſe ; mais le chien Fidel ne nous quitte point , & ſes cris viennent à chaque inſtant nous réveiller & porter l'alarme dans le ſein même de la volupté.

Eh bien , reprit Aron , vous ſerez pour moi le Sage vertueux qui m'apprendrez à faire le bonheur de tous ceux qui reſpirent ſous mes lois. Selim voulut ſe proſterner en ſigne d'obéiſſance ; mais le Sultan l'arrêta dans ſes bras , où il le tint long-temps ſerré ; & ils ne quittèrent cette ſituation que pour aller travailler au bonheur des peuples qui les comblèrent de bénédictions.

AZEM,

OU L'HEUREUX SOI-DISANT;

CONTE MORAL.

AZEM, heureux par la victoire qu'il avoit remportée ſur toutes les paſſions qui aſſiégent le cœur de l'homme , ſortit un matin de ſa ſolitaire cabane, le ſéjour du contentement & de la paix. Il monta ſur un côteau, d'où il découvroit d'un côté le Grand Caire, & de l'autre des prairies émaillées de fleurs, des bois toffus, des plaines immenſes, arroſées par le Nil ; toutes les beautés de la nature étoient, pour ainſi dire, raſſemblées ſous ſes yeux ; il les contemploit

avec un ſecret raviſſement. Il regardoit le ſoleil qui, deſcendant du ſommet des montagnes éloignées, répandoit ſes rayons ſur les champs, les bocages d'alentour, & rappeloit les hommes à leurs travaux, ou plutôt à leurs folies. Il écoutoit les oiſeaux, dont les chants mélodieux annonçoient le lever de l'aſtre du jour. Chaque ſon qu'il diſtinguoit paſſoit juſqu'à ſon cœur. La campagne étoit humectée d'une roſée bienfaiſante, & les fleurs, élevant leurs tiges, exhaloient leurs plus doux parfums.

Ce ſpectacle raviſſant exaltoit l'ame d'Azem. « Azem, s'écria-t-il dans l'enthouſiaſme qu'il lui inſpiroit, cherche quelqu'un qui ſoit plus heureux que toi. Il y a déjà trois ans que tu habites cette agréable ſolitude ; éloigné des mortels & des inſenſés, tu as appris que l'homme n'eſt heureux qu'autant qu'il ſe ſuffit à lui-même. Quoique jeune tu fus aſſez ſage pour abandonner le Caire, où la misère ſe cache ſous des lambris dorés, où les richeſſes réparent les défauts. La ſageſſe t'a conduit ici ; tu es délivré de toutes les paſſions qui tourmentent le cœur humain ; tu es content du peu que tu poſsèdes, ta pauvreté fait ta richeſſe. Les inſenſés te mépriſent, que t'importe ! Ils ſont incapables de ſentir ce que tu ſens, voilà le vrai bonheur ; chaque jour accroît le tien, & chaque minute diminue leur félicité. Conſidère les malheureux mortels en proie aux paſſions les plus violentes ; l'amour, le faux point d'honneur, l'envie, la haine les tyran-

niſent tour-à-tour, & ſouvent ſe réuniſſent pour les faire périr. Compare ton état au leur, au flux & reflux des déſirs & des plaiſirs qui les excèdent ſans les raſſaſier; oppoſe cette tranquillité dont tu jouis, cette égalité qui eſt ton partage. . . & prononce.

Vois-tu ce ſuperbe palais? Eh! bien, c'eſt là que repoſe le malheureux Baſſa Ibrahïm, couché ſur des couſſins magnifiques & voluptueux; le ſommeil lui refuſe ſes douceurs; & c'eſt à toi qu'il les prodigue; il répand ſes plus doux pavots ſur ce lit de mouſſe où tu délaſſes tes membres fatigués. A peine y a-t-il quelques minutes que ſes inquiétudes, cette ſoif inſatiable des grandeurs, le tourment de l'envie, le déſir de la vengeance ont cédé à un ſommeil inquiet. Dois-tu envier ſes richeſſes?.... Ah! ſi tu le pouvois, tu mériterois d'être Ibrahïm.

Cette maiſon ſi ſimple, dans le quartier le moins fréquenté, où une ſombre lampe brûle encore, t'apprend le triſte ſort du divin Ali Aſſem, le vainqueur de l'Afrique. Il fut adoré de l'Egypte entière; que lui revient-il de tant d'honneurs? Oublié de ſes proches, blâmé de ſes concitoyens, il ne reſte de lui qu'une ombre, & qu'une mémoire équivoque qui ne peut lui apporter aucune ſatisfaction. Heureux Azem! qui fais conſiſter le bonheur à être oublié du monde entier; jamais un futile honneur n'a troublé ta félicité. Meurs! homme fortuné, meurs ſans avoir recherché, ni envié les louanges de tes contem-

porains, ni celles de la poſtérité ; mais auſſi ſans craindre ſes injures ni ſes mépris.

Ce fut ici, Azem, que ton cœur triompha de l'amour le plus tendre. Ce fut ici que la belle Sélima, oubliant ſa naiſſance, ſa fierté, cette foule d'amans qui s'empreſſoient à lui plaire, tenta tout pour ſoumettre ton cœur. Tu triomphas ; l'amour fut vaincu. Quelle gloire pour toi, Azem ! tu as écarté ce dangereux ennemi, tu l'as ſoumis à la raiſon. Maintenant dans les bras de Sélima, tu jouirois de ce que les hommes appellent bonheur ; les careſſes les plus tendres te ſeroient prodiguées ; les plaiſirs naîtroient ſous tes pas ; mais auſſi cette joie pure & délicieuſe, que le ſage reſſent à l'aſpect de la ſimple nature, te ſeroit inconnue. Ton bonheur ſeroit ſemblable à celui du commun des hommes, & deviendroit un malheur réel. Ah ! les charmes de cette belle ſolitude ſont bien au-deſſus de ceux de Sélima ! Ici, la nature s'empreſſe à te ſervir, ton cœur ne ſouhaite rien au-delà des biens dont il jouit ; la liberté, les vrais biens y réſident ; c'eſt le ſéjour de la félicité ; que ces lieux ſoient le tien pendant ta vie ; que tes cendres y repoſent, & que cette épitaphe ſoit gravée ſur ta tombe : *Ci-gît*, Azem, *qui fut toujours maître de ſon cœur*. Que ces mots enſeignent à la foule des voyageurs égarés à trouver la ſeule route qui conduit au bonheur ».

Plus fier qu'un Monarque ſur ſon trône, Azem deſcendit du côteau, non ſans avoir jeté un regard complaiſant ſur ſa propre

grandeur, ſur cette félicité dont il étoit le créateur, & avoir honoré le monde d'un ſourire dédaigneux, & par conſéquent philoſophique.

Azem avoit fait quelques pas dans un bois qu'il falloit traverſer pour arriver à ſa cabane, lorſqu'il vit une jeune perſonne pourſuivie par un Arabe. La vertu & le courage d'Azem ne le laiſsèrent pas incertain ſur le parti qu'il devoit prendre ; il vola au ſecours de l'inconnue : il étoit temps ; car, à peine l'eut-il atteint, qu'elle tomba à ſes pieds ſans aucun mouvement. Le criminel ne put ſoutenir la préſence de l'homme de bien ; l'Arabe abandonna ſa proie, & courut ſe cacher dans l'épaiſſeur de la forêt.

Azem ſe mit en devoir de ſecourir cette jeune perſonne, il s'approcha d'elle ; un regard l'arrêta & le rendit immobile. Il pâlit ; ſon cœur treſſaillit. Son premier mouvement fut pour la nature ; & le ſecond pour l'honneur de la philoſophie. Il rougit, recula quelques pas. Sélima ! s'écria-t-il, qui l'auroit cru..... Fuyons !... L'humanité ſervit de voile à l'amour ; ce Dieu, caché ſous un dehors ſi ſéduiſant, lui repréſenta qu'il ne pouvoit laiſſer Sélima ſeule, privée de tout ſecours, ſans s'offenſer lui-même. Il céda ; & l'amant, à couvert ſous le manteau de la philoſophie, courut avec empreſſement à un ruiſſeau voiſin. Il apporta de l'eau, en jeta à cette belle, mais de loin : inquiet de ce qu'elle ne reprenoit point ſes ſens, il s'approcha ; & un je ne ſais quoi lui

fit coller ſes lèvres ſur celles de cette jeune beauté, pour tâcher de la ranimer ; que ne fait pas la pitié !

Il étoit encore dans la même poſture lorſque Sélima revint à elle. Comment s'écria-t-elle, Azem ! le barbare Azem eſt le défenſeur de Sélima. Ses yeux ſe fermèrent, elle retomba évanouie aux pieds de ſon amant. Revenue de cette ſeconde foibleſſe ; elle s'appuya ſur les bras du ſage. Il la ſoutint, ou plutôt la porta juſqu'à ſa cabane. Pendant le chemin ils gardèrent un profond ſilence ; Sélima, les yeux remplis d'une douce mélancolie, fixoit Azem ; & le philoſophe, par modeſtie ſans doute, tenoit les ſiens attachés à la terre. La foible Sélima ſe jeta ſur le lit d'Azem & s'endormit. Son ſommeil donna le loiſir au ſolitaire de raiſonner avec lui-même.

Il ſortit de ſa cabane, s'aſſit... Non, il ſe coucha ſous un triſte cyprès. « Azem ſe demanda-t-il, pourquoi ſoupires-tu ? Pourquoi ton cœur treſſaille-t-il ? Que veulent dire ces larmes ? Cette ardeur que tu reſſens ? Tremble ! malheureux ! tu aimes... Sois un héros, Azem ! rappelle tes anciennes vertus. Doivent-elles être ſacrifiées à un inſtant de foibleſſe. Fuis un danger inévitable ; fuis cette ſolitude avant que le poiſon ait gagné juſqu'à ton cœur ; commande à tes ſens, triomphe ou meurs. Cependant, Azem, tu oublies que l'humanité doit être la première de tes vertus. Sélima, que tu veux abandonner, demeurera ici, ſans ſecours,

expoſée à toutes ſortes de malheurs. Sois donc ſon ami & non ſon amant. Mais, que dis-je ! qu'eſt-ce que la ſageſſe ſans la prudence ? Une femme, un être foible, doit-elle épouvanter la ſageſſe & la fermeté d'Azem » ?

Les terreurs d'Azem s'évanouirent ; il ſe ſouvint de ſa philoſophie ; il rougit de s'être défié de ſa raiſon, & le calme rentra dans ſon ame. Ses ſoupirs ceſsèrent. L'air d'indifférence qu'il affectoit d'avoir pour le monde reprit ſur lui plus d'empire que jamais. Il revint dans ſa cabane, bien aſſuré de ne pas ſe laiſſer vaincre par les attraits de Sélima. Elle s'éveilla ; ſes yeux en s'ouvrant ſe fixèrent ſur le philoſophe. Qu'ils étoient tendres ! mais qu'ils étoient dangereux ; ils réuniſſoient tout, une douce mélancolie, une tendre inquiétude, une noble pudeur ; il en falloit moins pour ſubjuguer tous les Sages de l'Univers. Le pauvre Azem en fit l'expérience ; un regard, un ſeul regard le rendit auſſi tendre qu'il l'étoit peu quelques minutes auparavant. Il voulut parler à Sélima, mais la parole expira ſur ſes lèvres ; un ſoupir annonça ſa défaite.

« Approche, barbare, lui dit-elle ; contemple ta victime, & jouis des tourmens que, depuis deux ans, tu fais ſouffrir à la fille d'Ibrahïm. Hélas ! Azem, mon cœur ſe flattoit d'avoir fait paſſer dans le tien une partie du ſentiment qui l'anime. Méritois-je la froideur avec laquelle tu m'as quittée ? Loin d'en conſerver du reſſentiment, je ſuis toujours la tendre Sélima. Depuis trois ans

que mon père me tient captive, mes ſoupirs n'ont eu que toi pour objet. L'amour m'a fait entreprendre de me ſouſtraire à ſa vigilance, la nuit dernière a favoriſé ma fuite. J'ai quitté les grandeurs, les plaiſirs, pour venir habiter un déſert que ta fierté, ton amour-propre ont rendu ton ſéjour. Les horreurs d'une nuit obſcure, les dangers preſqu'inévitables dans ces bois, rien n'a pu m'effrayer; j'ai tout ſurmonté. Tu m'as ſauvée des mains d'un cruel raviſſeur; parle, Azem, n'eſt-ce que pour m'aſſaſſiner par ta coupable indifférence »?

Quelques larmes coulèrent ſur un ſein d'albâtre que la déſolation de Sélima laiſſoit à découvert. Azem ſentit le pouvoir des pleurs qu'on verſoit pour lui. Déjà il ſe trouvoit coupable envers la belle Sélima; déjà il ſe diſoit qu'une amuſement n'étoit aucunement incompatible avec la ſageſſe. Il commença à philoſopher ſur la paſſion qui faiſoit agir ſa maîtreſſe. Bientôt il ſe jeta à ſes pieds, lui tendit la main, ſe pencha vers elle & l'embraſſa en tremblant; recommença & ne trembla plus. Un reſte de honte lui fit monter le rouge au viſage, il ſe cacha dans les bras de Sélima. Aſyle ſacré, où la philoſophie n'avoit garde de le venir relancer. L'amour ſe vengea pleinement de la fierté d'Azem. Azem devint ſemblable à ces hommes qu'il avoit mépriſés; il ſoupiroit, il aimoit, il finit par imiter leurs folies.

Sélima, ſatisfaite de poſſéder le cœur d'Azem, ſembloit n'avoir plus rien à déſirer:

le déſert où elle vivoit avec lui paroiſſoit préférable à la magnificence du grand Caire. Elle oublia tout, & ſans l'amour, elle eût oublié juſqu'à ſon exiſtence. Azem apprit à connoître, à apprécier la ſageſſe. Plus heureux depuis qu'il aimoit, il parcouroit les prairies, les bocages, accompagné de Sélima; il les trouvoit embellis; le murmure des ruiſſeaux, le chant des oiſeaux lui ſembloient plus agréables; toute la nature reprenoit un nouvel être à ſes yeux. « Azem, ſe diſoit-il quelquefois; car, il n'avoit pas perdu l'habitude de réfléchir : Azem, tu étois dans l'erreur. La vraie félicité de l'homme ne conſiſte pas dans l'anéantiſſement des paſſions, mais ſeulement dans la manière de les conduire & de les économiſer. Notre cœur eſt formé pour l'amour, pour l'amitié, & même pour la gloire & la poſſeſſion de ce qui conſtitue les biens de la vie. Le ſage eſt ſeul capable de jouir de ces biens qu'on nomme bonheur; il en jouit ſans fierté, & en ſouffre la privation ſans murmure. Aime Sélima, heureux Azem; que l'amour faſſe ton bonheur; mais pour en jouir, de ce bonheur, imagine qu'il n'exiſte déjà plus pour toi ».

C'eſt ainſi qu'Azem formoit le plan d'une vie délicieuſe. C'eſt ainſi qu'il ſuivoit l'exemple de ceux qu'il dédaignoit autrefois. Il ſe flattoit de trouver dans ſon propre cœur la ſource du contentement. Pouſſé par les inſtances de Sélima, il abandonna ſon déſert, où ſon amante, qui n'étoit rien moins que

philoſophe, commençoit à ſe déplaire. La vie ſtoïque & ſingulière d'Azem lui avoit fait une ſorte de réputation; il alloit la perdre en vivant comme les autres hommes; il ne quitta pas ſa ſolitude ſans regrets; mais Sélima le ſouhaitoit, il fallut y ſouſcrire.

Ils s'établirent dans une Province voiſine où ils étoient à l'abri des perſécutions du père de Sélima. Azem partageoit ſon temps entre ſa maîtreſſe & la philoſophie. La fortune le combla de ſes faveurs. Le pays qu'habitoient nos fugitifs, avoit un avantage particulier; tous ceux qui avoient de bonnes mœurs pouvoient atteindre aux premiers emplois. Les amis d'Azem lui obtinrent une place conſidérable, quoiqu'il fût étranger. Azem avoit l'ame trop élevée pour être touché d'un ſemblable bonheur; l'amitié d'Agib, jeune Turc, doué des plus belles qualités, lui parut beaucoup plus précieuſe. Un ami étoit la ſeule choſe qui manquoit à ſa félicité. Qu'Azem étoit heureux! il poſſédoit enfin une tendre amante, un fidelle ami, une place honorable, des richeſſes immenſes; toutes ces choſes devoient ſatisfaire un cœur qui n'avoit déſiré aucun de ces biens.

Malgré l'eſſaim de flatteurs qui l'environnoient, le ſage Azem n'oublia pas que tous ces avantages n'étoient que paſſagers. Souvent il ſe diſoit en lui-même: « Ne t'enorgueillis pas, Azem, tous ces biens qui te flattent ne ſont que momentanés, peut-être touches-tu à l'inſtant qui doit te les ravir. Malheureux! que deviendrois-tu ſi tu fou-

dois ton bonheur ſur leur poſſeſſion ? Le ſage ſe diſtingue par ſa fermeté dans les revers ; l'inſenſé ne peut ſoutenir l'idée même du malheur. Imagine que Sélima t'eſt ravie ; qu'Agib te trahit ; que tes dignités, tes tréſors ſont devenus la proie de l'inconſtante fortune. Qui te conſoleroit dans un tel déſaſtre ? Ton cœur, qui a appris à ſouffrir. La ſageſſe eſt conſtante, Azem ; & rend égaux les Rois & les Bergers ».

Azem paſſa une année dans la proſpérité la plus parfaite. L'attention à ſes devoirs, l'amour de Sélima, l'amitié d'Agib, rempliſſoient ſon cœur d'une douce volupté. La matinée étoit deſtinée à ſoulager la vertu malheureuſe, & la ſoirée étoit partagée entre l'amour & l'amitié. Ses jours couloient dans l'innocence. Jamais la triſteſſe n'approchoit de ſon cœur. Sa fortune & l'indifférence avec laquelle il en jouiſſoit, étoient l'objet de l'entretien de toute la Ville. L'envie erroit autour de lui ; Azem ne l'ignoroit pas, il n'en étoit pas plus chagrin. La calomnie cherchoit à l'accabler ; Azem, impénétrable à ſes coups, ſourioit de ſes vains efforts.

Un petit nuage obſcurcit la ſérénité du Philoſophe. Son ami tomba dans une morne triſteſſe. Il cherchoit la ſolitude, & Azem ne l'interrompoit jamais ſans lui cauſer une douleur viſible. Azem s'efforça en vain de pénétrer la cauſe de la triſteſſe d'Agib ; ſon ami, loin de ſe prêter au déſir qu'il avoit de le ſoulager, mit tout en uſage

pour la lui cacher. Le cœur d'Azem partageoit ſes ſouffrances, mais ſans rien dérober à ſa ſtoïcité naturelle. Au bout de quelque temps le jeune Turc reprit un air riant, ſa phyſionomie s'éclaircit & ſes ſoucis diſparurent. Azem, charmé du changement avantageux qui s'étoit fait dans toute la perſonne d'Agib, ſe réjouit comme il s'étoit affligé; tout cela ſans porter atteinte à la gravité philoſophique, & ſans s'inquiéter de cette variation ſingulière. Un reproche léger, fait du ton de l'intérêt & de l'amitié, fut la ſeule vengeance qu'il voulut prendre de cet ami ſi cher à ſon cœur. Agib employa toute ſon éloquence pour perſuader Azem de ſa franchiſe, & pour lui faire croire que le ſeul dérangement de la machine avoit cauſé cette humeur dont il ſe plaignoit ſi tendrement.

Azem. commençoit à peine à jouir des douceurs réunies de l'amour & de l'amitié, lorſque le premier lui fit ſentir quelques-unes de ſes amertumes. Les yeux de Sélima s'accoutumèrent par degrés à le regarder avec froideur, à meſure qu'ils s'attendriſſoient pour Agib. Azem, qui l'aimoit tendrement, s'affligea de cette indifférence; ſon cœur ſembloit l'avertir de quelque événement fâcheux. Il rougit de ſa foibleſſe, & chercha à ſe raſſurer en confiant ſes alarmes à celle qui les avoit fait naître. Le mal-adroit! Mais il faut lui pardonner; il étoit philoſophe; & cette qualité eſt incompatible avec l'adreſſe, la diſſimula-

tion que le monde galant & poli nomme ſens commun. Quoi qu'il en ſoit, notre amant philoſophe fit de tendres plaintes à ſa chère moitié, ſe jeta à ſes genoux & n'oublia rien pour rappeler ſes premiers ſentimens. Les larmes qui coulèrent en abondance des yeux de Sélima, l'amour qu'elle lui dit avoir pour lui, lui rendirent ſa tranquillité, & ne lui laiſsèrent que le remords d'avoir, par des ſoupçons mal fondés, chagriné une amante qui faiſoit ſon bonheur. Cette bouraſque paſſée, Azem ſe crut heureux, & ſe félicitoit d'un bonheur qui, ſemblable à un beau ſonge, n'eut qu'un inſtant de durée.

Azem ſe rendit un matin à la Cour; ſa charge l'obligeoit d'y paroître. On l'arrêta, & on le conduiſit devant le Prince. Surpris d'un ordre qu'il s'attendoit ſi peu à recevoir, il demeura un inſtant immobile; mais n'ayant rien à ſe reprocher, il parut devant ſon Souverain avec cet air modeſte & aſſuré qui caractériſe l'honnête homme & qui diſtingue l'innocent d'avec le coupable. La cauſe de ſa diſgrace étoit ſue de toute la Cour, lui ſeul l'ignoroit. Il y avoit déjà quelque temps que le Prince lui avoit ordonné d'arrêter un de ſes ſujets, dont il croyoit avoir à ſe plaindre, & de le vendre comme un eſclave. Azem, dont le cœur étoit noble, donna les mains à l'évaſion de ce malheureux, & facilita même ſa fuite par les préſens qu'il lui fit avec le plus grand ſecret. Agib ſeul avoit été employé à cette bonne œuvre. Azem

fut puni d'avoir été humain & généreux ; il demeura long-temps dans les fers ; on lui rendit enfin la liberté, mais on lui annonça en même-temps la perte de ſa place, de ſes dignités, de ſes biens ; & ce qui fut le plus inſupportable au pauvre Azem, on lui ſignifia l'ordre de ne plus ſe préſenter à la Cour. L'ingratitude du Roi fut la ſeule choſe qui l'affligea. Lorſqu'on lui annonça la perte de ſes biens, il répondit : *Moins j'aurai, moins je perdrai.*

Il retournoit dans ſon Palais, ſe faiſant une agréable idée de triompher de ſon malheur dans les bras de Sélima & d'Agib, lorſqu'un vénérable vieillard, à qui il avoit rendu ſervice, l'arrêta. Cet homme étoit le ſeul parmi la foule dont Azem étoit entouré, qui le plaignoit véritablement. « Ecoute, lui dit-il à l'oreille, j'ai un ſecret à te découvrir ». Azem le ſuivit à ſon logis. « Tu ne connois pas encore tous tes malheurs, Azem ; la plus grande marque de reconnoiſſance que je puiſſe te donner eſt de démaſquer à tes yeux un ami qui, par ſa fauſſeté, ſe rend indigne d'un ſi beau nom. Agib, cet homme qui s'aſſied à ta table, que tu combles de biens, ce même Agib eſt l'artiſan de ton malheur. Il a découvert au Prince ta compaſſion pour un malheureux eſclave, & lui a dit, qu'au mépris de ſes ordres, tu l'avois fait ſauver ».

Cette découverte étoit de trop grande importance à Azem pour qu'il ne cherchât pas à l'approfondir. L'amitié qu'il conſer-

voit pour Agib étoit ſi forte, qu'il le juſtifioit aux dépens de la vraiſemblance, de la vérité même & du vieillard qui l'avoit averti. Il retourna chez lui, certain de l'innocence d'Agib ; néanmoins un inſtant de réflexion le rendit inquiet. Le Philoſophe n'avoit pas encore perdu l'habitude de mal penſer des hommes en général. « Agib eſt homme ! s'écria-t-il, pourquoi douterois-je qu'il fût infidelle. A-t-il marqué le moindre chagrin pendant tout le temps de ma détention ? S'eſt-il acquitté envers moi des devoirs de l'amitié ? Mais ſeroit-il poſſible qu'il fût faux ? En tout cas, qu'y perdrois-je ? un cœur indigne de moi & ſemblable au commun des hommes ».

En raiſonnant de cette façon il rentra dans ſon Palais par une porte dérobée. Il ſe coula ſans être apperçu dans l'appartement de Sélima. La crainte, l'eſpérance partageoient ſon cœur, le faiſoient treſſaillir. « Fortuné Azem, tu vas revoir Sélima après trois mois d'abſence ! quel bonheur pour toi, tu vas la trouver fondante en pleurs ! quels tranſports, quels raviſſemens d'eſſuyer les précieuſes larmes d'une épouſe chérie ! Agib, qui eſt peut-être fidelle, partagera tes tranſports, & tu jouiras dans leurs bras de la félicité, de la volupté la plus pure ; heureux trop heureux d'être conſolé par l'amour & par l'amitié ».

Il parloit encore lorſqu'il entendit du bruit dans la chambre de Sélima : il reconnut la voix de ſon amante & celle de ſon

ami. On le nommoit. Infailliblement ils me plaignent, dit-il : rempli d'une joie inquiète ; impatient de voler dans les bras de ce qu'il a de plus cher, il ouvre précipitamment la porte... Il voit Sélima, il voit Agib...

Immobile d'étonnement, saisi de douleur, ne sachant s'il existoit, il lui fut impossible d'articuler un mot. Le coupable Agib, l'infidelle Sélima ne purent soutenir les regards de celui qu'ils avoient offensé : ils disparurent tous deux. La confusion, l'anéantissement où étoit Azem, l'empêchèrent de s'opposer à leur fuite. Revenu de sa surprise, il se plaignit de son malheur : ce fut en vain qu'il rassembla toutes les forces de la philosophie ; l'homme l'emporta toujours. Son cœur, gros de soupirs, repoussoit les conseils de la raison. Azem essaya de se venger ; la protection que Sélima & Agib trouvèrent dans le Prince rendit sa vengeance impossible. Il eut encore la douleur de recevoir une lettre de Sélima, où ce peu de mots étoient tracés : *Azem, Sélima se venge. Conçois à présent, ressens quelle est la douleur d'aimer sans espoir.* Le malheureux Azem eut encore le chagrin de voir donner à Agib la place qu'il avoit occupée. Cet homme vil, qui avoit si long-temps encensé, loué la grandeur d'ame de notre Philosophe, son indifférence pour les biens qu'il possédoit, triomphoit bassement, & se vantoit d'avoir réduit Azem à soupirer comme un autre homme.

Azem retourna enfin dans sa solitude, il fuit la Cour, la Ville ; mais il ne put fuir sa douleur.

douleur. Elle l'accompagnoit ſur le bord des ruiſſeaux, dans le fond des bocages; & la belle nature ne lui inſpiroit plus ces ſentimens délicieux qui faiſoient autrefois ſon bonheur. Le chant du roſſignol redoubloit ſa mélancolie; & l'image de Sélima infidelle ſe repréſentoit à lui juſques dans ſon ſommeil. La réflexion, la raiſon, & pour parler plus juſte, la vanité lui firent renfermer ſon chagrin, & ſon déſert fut le ſeul confident de ſes plaintes. Il reprit ſon mépris pour le monde, & fut inſenſible à la joie des humains comme à leur douleur. Azem, le ſage Azem injuria toute la nature, & n'en fut pas plus ſatisfait. Son cœur ſembloit s'épanouir quand il parloit des paſſions inſenſées qui agitent le cœur de l'homme. Il eut beau faire, ſes efforts continuels ne purent tromper ce monde qu'il mépriſoit; le voile de l'illuſion étoit déchiré, rien ne put rappeler une réputation qu'il avoit perdue par ſa faute. Il monta ſur le côteau qui avoit été le théatre de ſa fierté, & apprit que le bonheur de l'homme n'eſt qu'idéal, & ne dure qu'autant qu'il n'eſt point attaqué par le côté le plus ſenſible; que le Philoſophe qui s'érige en conſolateur du prochain ſans pouvoir ſe conſoler lui-même, & qui ne triomphe de l'adverſité que lorſqu'il l'apperçoit encore dans l'éloignement, n'eſt aux yeux des gens ſenſés que le plus petit des êtres créés. « Le ſage & l'inſenſé, s'écria-t-il, ſont auſſi dépourvus de bon ſens l'un que l'autre. Le premier, par cette inſoutenable

fierté qui le fait croire invincible ; le ſecond, par le peu d'empire qu'il a ſur ſes paſſions. Tous deux ſont malheureux ; le ſecond l'eſt à la vérité moins que le premier, par la ſeule raiſon qu'il ne ſait ce qu'il eſt ».

Au-lieu de l'épitaphe : *Ici repoſe Azem, qui fut toujours maître de ſon cœur*, il grava celle-ci : *Ici repoſe Azem, le plus inſenſé des humains, puiſqu'il voulut paſſer pour le plus ſage & pour le plus heureux.*

LA REINE DE GOLCONDE,

Par M. le Ch. DE B.

J'ÉTOIS dans un âge où un univers nouveau ſe déploie à des organes à peine développés, ou de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent, où des ſens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais déſirs dans de plus douces illuſions : j'avois quinze ans, en un mot, & j'étois loin de mon Gouverneur, ſur un grand cheval Anglais, à la queue de vingt chiens courants, qui chaſſoient un vieux ſanglier : jugez ſi j'étois heureux. Au bout de quatre heures, ces chiens tombèrent en défaut, & moi auſſi. Je perdis la chaſſe, après avoir long-temps couru à

toute bride. Comme mon cheval étoit hors d'haleine, je deſcendis ; nous nous roulâmes tous deux ſur l'herbe ; enſuite il ſe mit à brouter, & moi à dormir.

Je déjeûnai avec du pain & une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts. Une échappée de vue offroit à mes yeux un hameau bâti ſur la pente d'une colline éloignée, dont une vaſte plaine, couverte de riches moiſſons & d'agréables vergers me ſéparoit.

L'air étoit pur, le Ciel ſerein, la terre encore brillante des perles de la roſée ; & le ſoleil à peine au tiers de ſa courſe, ne cauſoit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par ſon haleine.

Où ſont ces amateurs de la nature, qui ſavent ſi bien jouir du beau temps & d'un joli payſage ? C'eſt pour eux que je parle ; car pour moi, j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une Payſanne en corſet & en cotillon blanc que je voyois venir de loin avec un pot au lait ſur ſa tête. Je la vis, avec un ſecret plaiſir, paſſer ſur une planche qui ſervoit de pont au ruiſſeau, & ſuivre un ſentier qui devoit conduire ſes pas auprès de l'endroit où j'étois aſſis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur ; &, ſans rien concevoir de ce qui ſe paſſoit au-dedans de moi, je me levai pour aller à ſa rencontre. Chaque pas que je faiſois l'embelliſſoit à mes yeux ; & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Géorgie & la Circaſſie ne pro-

duiſent que des monſtres en comparaiſon de ma petite Laitière, & jamais une créature auſſi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne ſachant quel compliment lui faire pour entrer en converſation avec elle, je lui demandai à boire un peu de ſon lait pour me rafraîchir. Je lui fis enſuite quelques queſtions ſur ſon village, ſur ſa famille, ſur l'âge qu'elle avoit; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grâce qui rendoient ſes paroles dignes de ſortir de ſa bouche.

Je ſus qu'elle étoit du hameau voiſin, & qu'elle s'appeloit Aline. Ma chère Aline, lui dis-je, je voudrois bien être votre frère: (ce n'eſt pas cela que je voulois dire), & moi, je voudrois bien être votre ſœur, me répondit - elle. Ah ! je vous aime pour le moins autant que ſi vous l'étiez, ajoutai-je en l'embraſſant. Aline voulut ſe défendre de mes careſſes, & dans les efforts qu'elle fit, ſon pot tomba & ſon lait coula à grands flots dans le ſentier. Elle ſe mit à pleurer; & ſe dégageant bruſquement de mes bras, elle ramaſſa ſon pot & voulut ſe ſauver. Son pied gliſſa ſur la voie lactée, elle tomba à la renverſe; je volai à ſon ſecours, mais inutilement. Une puiſſance plus forte que moi m'empêcha de la relever, & m'entraîna dans ſa chûte.... J'avois quinze ans, & Aline quatorze; c'étoit à cet âge & dans ce lieu que l'Amour nous attendoit pour nous donner ſes premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline, mais bientôt ſa douleur fit place à la volupté; elle

lui fit auſſi verſer des larmes ; & quelles larmes ! ce fut alors que je connus vraiment le plaiſir, & le plaiſir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le temps qui ſembloit avoir ceſſé d'exiſter pour nous, ſuivoit ſa marche pour le reſte de la nature ; & le ſoleil, incliné vers l'horiſon, rappeloit les Bergers à leurs cabanes & les troupeaux à leurs étables ; l'air retentiſſoit du ſon des cornemuſes & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il eſt temps que je m'en aille, dit Aline ; car ma mère me battroit. Je reſpectois encore ma mère dans ce temps-là ; je n'eus pas l'eſprit de la déſabuſer du reſpect qu'elle avoit pour la ſienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur, ajouta-t-elle, mais je vous le pardonne. Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que n'étoit votre lait, & le plaiſir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois ſur moi & un anneau d'or que je portois au doigt ; elle me promit de ne jamais le perdre. Nos viſages toujours collés l'un contre l'autre, ſe ſéparèrent humides de larmes & de baiſers. Je remontai à cheval ; &, après avoir ſuivi auſſi-loin que je pus des yeux ma chère Aline, je fis mes derniers adieux aux lieux conſacrés par mes premiers plaiſirs, & je revins au château de mon père, bien fâché de n'être point un petit payſan du hameau d'Aline.

J'avois bien réſolu de ne plus aller à la chaſſe ailleurs que dans ce charmant vallon, & de faire grâce, en faveur de la belle Aline,

à tout le gibier de la Province ; mais ces projets, ſi chers à mon cœur, s'évanouirent comme un ſonge. J'appris en arrivant, que des nouvelles imprévues forçoient mon père à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui ; j'embraſſai ma mère en pleurant ; mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le temps ronge l'acier & l'amour ; j'étois inconſolable en partant, je ſuis conſolé en arrivant ; à meſure que je m'éloigne d'Aline, Aline s'éloigne de mon eſprit ; & la joie d'entrer dans un monde nouveau, me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacèrent l'amour dans mon cœur. Je ſervis ſix pénibles campagnes, dans leſquelles je reçus de grandes bleſſures & de petites récompenſes ; je revins à Paris me dédommager, dans le ſervice des Belles, de tout ce que j'avois ſouffert au ſervice de l'Etat.

Sortant un jour de l'Opéra ; je me trouvai par haſard à côté d'une jolie femme, qui attendoit ſon carroſſe. Après m'avoir regardé avec attention, elle me demanda ſi je la reconnoiſſois ; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la première fois. Regardez-moi bien, dit-elle ; l'ordre n'eſt pas dur, répondis-je, & votre viſage ſaura bien vous faire obéir ; mais plus je vous regarde plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu juſqu'à préſent & ce que je vois à cette heure. Mais, puiſque mes traits même ne vous rappellent point, dit-elle, peut-être que mes mains ſeront plus heureuſes. Alors, ôtant ſon gand, elle me

montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Aline : l'étonnement m'ôta la parole. Son carroſſe arriva, elle me dit d'y monter avec elle, je la ſuivis.

Voici ſon hiſtoire :

« Vous vous ſouvenez peut-être encore de mon pot au lait & de tout ce que je perdis avec lui. Vous ne ſaviez ce que vous faiſiez, ni moi non plus, mais je ſus bientôt que c'étoit un enfant : ma mère s'en apperçut auſſi, & me chaſſa de la maiſon ; je m'en allai, demandant l'aumône, à la Ville voiſine, où une vieille femme me retira. Elle me ſervoit de mère, & je lui ſervis de nièce ; elle eut ſoin de me parer & de me produire ; je répétois ſouvent, par ſon ordre, les leçons que vous m'aviez données ; & comme vous aviez eu pour ſucceſſeur immédiat le Bailli du lieu, votre fils lui échut en partage. Il en a fait depuis un très-honnête Procureur. Ma tante eſpérant que ma beauté lui ſeroit encore plus utile dans une grande Ville, me mena à Paris, ou, après avoir paſſé par pluſieurs mains différentes, je tombai dans celles d'un vieux Préſident ; une des premières perſonnes de l'Etat pour la dignité, étoit une des dernières pour l'amour ; & il ſe trouvoit réduit à bien peu de choſe, quand il étoit dépouillé de ſa perruque, de ſa ſimarre & de ſon porte-feuille. Cependant le peu qui en reſtoit m'aima à la folie, & nous combla, ma tante & moi, d'argent & de pierreries. Ma tante mourut, j'en héritai ; j'avois environ vingt mille livres de rente & beau-

coup d'argent comptant ; je trouvai le métier que j'avois fait juſqu'alors ennuyeux ; je voulus faire celui d'honnête-femme, qui a auſſi ſon ennui. Pour deux louis que je donnai à un Généalogiſte, je fus une fille d'aſſez bonne maiſon. Quelques liaiſons que je formai avec des gens de lettres, me valurent la réputation d'eſprit, peut-être même un peu d'eſprit. Enfin, un homme de naiſſance, riche de plus de cent mille livres de rente, crut foiblement payer ma vertu en m'épouſant, & la pauvre Aline eſt à préſent pour le public *la Marquiſe de Caſtelmont* ; mais pour vous, *la Marquiſe de Caſtelmont* veut encore être Aline ».

Et qui avez-vous plus aimé, lui dis-je, de tout ce que vous avez connu ? « Pouvez-vous me le demander, me répondit-elle ? j'étois ſimple quand vous m'avez vue, & je ne l'étois plus quand j'en ai vu d'autres. J'avois commencé à me parer, je n'étois plus ſi belle, j'avois beſoin de plaire, je ne pouvois plus aimer. L'art nuit à tout ; le rouge que nous mettons décolore nos joues ; les ſentimens que nous affectons refroidiſſent nos cœurs. Je n'ai aimé que vous, &, quoiqu'il ſoit aiſé d'être plus fidelle que moi, il ſeroit impoſſible d'être plus conſtante ; votre idée toujours préſente à mon eſprit dans les infidélités que je vous faiſois, en empoiſonnoit preſque toujours le plaiſir. J'avouerai cependant qu'elle leur prêtoit de temps-en-temps des charmes ».

J'eus une véritable joie de retrouver ma

chère Aline ; nous nous embraſſâmes avec les mêmes tranſports que dans ces temps heureux, où nos lèvres n'avoient point encore rencontré d'autres lèvres, & où nos cœurs répondoient aux premières invitations de la volupté. Nous arrivâmes chez elle ; j'y reſtai à ſouper ; & comme M. de Caſtelmont étoit abſent, je ſurvécus à toute la compagnie & j'uſai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées & les lits ſuperbes, il aime à voltiger ſur l'émail des prairies & à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur ſe borna donc à paſſer la nuit entre les bras d'une jolie femme ; mais elle ne s'appeloit & n'étoit plus Aline.

Amans, qui voulez connoître l'amour, ou ſeulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du Miniſtre dans votre poche, qui vous forcent à partir pour l'armée. C'eſt dans ces circonſtances que je vis Madame de Caſtelmont, & j'y perdis beaucoup. Juſqu'à quand la trompeuſe voix de la gloire rendra-t-elle odieux ce doux repos & ces tendres plaiſirs ? Juſqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? Je ne faiſois point encore ces ſages réflexions ; quand on eſt Brigadier, comme je l'étois, on penſe plutôt à devenir Maréchal-de-Camp que Philoſophe ; &, malgré toute la ſévérité des Miniſtres, on en eſt ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaiſe en ſortant de chez Madame de Caſtelmont, & je volai avec plaiſir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma

patrie, après avoir eſſuyé à-la-fois bien des coups de fuſil & beaucoup d'injuſtices, je paſſai aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général.

Je laiſſe aux Poëtes & aux Gaſcons le ſoin d'eſſuyer & de décrire des tempêtes: pour moi j'arrivai ſans accident ; tout étoit calme à mon arrivée, & mon ſéjour dans les Indes reſſembloit plutôt à un voyage de plaiſir qu'à une commiſſion militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différents Royaumes qui partagent ce vaſte pays, & je m'arrêtai à Golconde ; c'étoit alors le plus floriſſant Etat de l'Aſie. Le peuple étoit heureux ſous l'Empire d'une femme qui gouvernoit le Roi par ſa beauté & le Royaume par ſa ſageſſe. Les coffres des particuliers & ceux de l'Etat étoient également pleins. Le payſan cultivoit ſa terre pour lui, ce qui eſt rare ; & les Tréſoriers ne recevoient point le revenu de l'Etat pour eux, ce qui eſt encore plus rare. Les Villes ornées d'édifices ſuperbes, & plus embellies encore par les délices qui y étoient raſſemblées, étoient pleines d'heureux citoyens fiers de les habiter ; les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y régnoient, & par les honneurs que le Gouvernement rendoit à l'agriculture ; les Grands enfin étoient enchantés à la Cour par les beaux yeux de leur Reine, qui ſavoit l'art de récompenſer leur fidélité, ſans épuiſer les tréſors publics : art infaillible & charmant, dont les Reines uſent trop peu à

mon gré, & dont le Roi, ſon époux, ignoroit qu'elle ſe ſervît. J'arrivai à cette Cour, & j'y fus reçu avec tout l'agrément poſſible. J'eus d'abord une audience publique du Roi, enſuite de la Reine, qui, m'ayant apperçu, baiſſa ſon voile. Sur ſa réputation, je l'avois ſoupçonnée de ne rien voiler ; je fus très-étonné de cette réception : au-reſte, elle me reçut fort bien, & je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu ſon viſage que je mourois d'envie de voir; d'abord, parce qu'on le diſoit fort beau ; enſuite, parce que tout ce qui appartient à une grande Reine eſt fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un Officier qui me propoſa de me faire voir le lendemain les jardins & le parc qui environnoient le Palais ; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le ſoleil, & il me mena par de ſuperbes allées dans une eſpèce de bois touffu, où les myrthes, les acacias & les orangers mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres; mon guide monta légèrement deſſus, & ayant ſonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit ſur lui, il s'enfuit à toute bride. Je ſuivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de l'Officier ; & ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fût l'uſage de mener perdre les gens, au-lieu de les mener promener; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand arrivé à la liſière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement ſemblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois Aline &

l'amour ! c'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruiſſeau, la même planche, le même ſentier ; il n'y manquoit qu'une Laitière, que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline, & le même pot au lait. Eſt-ce un ſonge, m'écriai-je ? Eſt-ce un enchantement ? Eſt-ce une ombre vaine qui fait illuſion à ma vue ? Non, me répondit-elle, vous n'êtes ni endormi, ni enſorcelé, & vous verrez tout-à-l'heure que je ne ſuis point un fantôme ; c'eſt Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que ſous la forme ſous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient ſe délaſſer avec vous du poids de ſa Couronne, en reprenant ſon pot au lait ; vous lui avez rendu l'état de Laitière plus doux que celui de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde, & je ne vis qu'Aline ; nous étions tête-à-tête, alors les Reines ſont des femmes ; je retrouvai ma première jeuneſſe, & je traitai Aline comme ſi elle avoit conſervé la ſienne, parce que les Reines ſont toujours cenſées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoiſſance, Aline reprit ſes habits de Reine, qu'une Eſclave de confidence qui l'avoit ſuivie, lui apporta. Nous rentrâmes dans le Palais, où je lui vis recevoir toute ſa Cour avec une grâce & une bonté qui charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns, parloit aux autres, ſourioit à tous ; en un mot, elle avoit bien l'air d'être maîtreſſe

de tout le monde; mais elle ne paroiſſoit la Reine de perſonne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la ſuivis dans une ſalle ſéparée, où, m'ayant fait aſſeoir à côté d'elle, elle me conta auſſi ſes dernières aventures.

Le Marquis de Caſtelmont fut tué en duel, environ trois mois après votre départ, & il laiſſa ſa veuve déſolée avec quarante mille écus de rente pour toute conſolation. Une partie de ſes biens étoit en Sicile, & exigeoit, diſoit-on, ma préſence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage; mais un vent contraire força ma frégate de relâcher ſur une côte éloignée, où un vaiſſeau encore plus contraire la prit & l'emmena. C'étoit un vaiſſeau Turc, dont le Capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitemens, & à moi tous les bons, dont les Turcs ſont capables: il me conduiſit à Alger, de-là à Alexandrie, il fut empâlé. Je fus vendue comme eſclave avec toute ſa maiſon, & tombai en partage à un Marchand Indien, qui me conduiſit ici, & me fit apprendre la langue du pays, dans laquelle je fis, en peu de temps, de grands progrès. J'avois connu la misère, mais point le malheur, & je ne pus ſupporter l'eſclavage; je me ſauvai de chez mon maître ſans ſavoir où j'allois; je fus rencontrée par des Eunuques, qui, me trouvant belle, m'amenèrent au Roi. J'eus beau demander grâce pour ma vertu, je fus enfermée dans le Sérail; & dès le lendemain

je reçus, de tout ce qui m'entouroit, les honneurs de Sultane favorite, que le Roi m'avoit accordés pendant la nuit : bientôt la paſſion du Roi n'eut plus de bornes, & mon autorité n'en eut pas davantage. La Golconde accoutumée à obéir aux arrêts que je dictois du fond du Sérail, me vit, ſans étonnement, devenir l'épouſe de ſon Souverain, qui n'étoit, depuis long-temps, que mon premier Sujet. Je me ſuis reſſouvenue, dans mon petit Palais, de ce petit village où j'avois conſervé mon innocence, & ſur-tout de ce charmant vallon où je la perdis ; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéreſſante de mes premières années & de mes premiers plaiſirs. C'eſt moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc ; il porte le nom de mon ancienne patrie, & tous ſes habitans ſont traités comme mes parens, mes amis ; je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, & ſouvent j'admets le plus vieux d'entr'eux à ma table pour me retracer le tableau de mon vieux père & de ma pauvre mère, que j'aimerois à reſpecter, ſi je la poſſédois encore ; les herbes de la prairie ne ſont jamais foulées que par les danſes des jeunes garçons & des jeunes filles du hameau ; la coignée reſpectera, tant que je vivrai, ces arbres imitateurs de ceux qui prêtèrent leur ombre à nos amours ; & mes habits de payſanne conſervés avec mes ornemens Royaux, ne ceſſent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeler ma

première obſcurité. Ils me forcent à reſpecter une condition dans laquelle j'ai été moins mépriſable, que dans toutes celles auxquelles je me ſuis élevée depuis ; ils m'apprennent à reſpecter l'humanité par-tout ; ils m'inſtruiſent à régner.

O la charmante Princeſſe que celle de Golconde ! elle étoit tout-à-la-fois bonne Reine, bon Roi, bonne femme & bon Philoſophe ; elle étoit encore plus, elle étoit bonne jouiſſance. Hélas ! je ne le ſus que pendant quinze jours, au bout deſquels je fus ſurpris avec elle par ſon mari lui-même, & obligé de ſortir de ſon Royaume par la fenêtre de ſa chambre à coucher. Je repartis peu de temps après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & au plus grandes diſgraces, ne méritant ni les unes, ni les autres. J'ai erré depuis, ſans fortune & ſans eſpérance, de pays en pays ; enfin, je vous ai rencontrée dans ce déſert, où je compte me fixer, puiſque je trouve tout-à-la-fois une ſolitude & une ſociété.

Mon Lecteur a peut-être cru juſqu'à préſent que c'étoit à lui que je contois cette hiſtoire ; mais, comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adreſſe à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du déſert où je ſuis retiré, & qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéreſſantes. Elles ont pu enniyer ceux qui les ont lues ; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention ſingulière ; elle n'en perdit pas

une parole ; & quand j'eus fini, elle me dit : ce qui me plaît le plus de votre hiſtoire, c'eſt qu'il n'y a pas un mot qui ne ſoit vrai. Qu'en ſavez-vous, lui dis-je ? Peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je ſuis bien sûre du contraire, me dit-elle. Madame ſe méle donc un peu de magie, repris-je ? Pas tout-à-fait, répliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois, lui dis-je, que l'anneau de Salomon, qui puiſſe avoir cette vertu. Connoiſſez-vous celui d'Aline, dit-elle en ſouriant, & en me montrant ſa main ? Aline que vous avez fait monter ſur le trône de Golconde, & que vous en avez fait deſcendre ; qui, fugitive & proſcrite, eſt venue chercher dans ces lieux éloignés un aſyle contre la colère de ſon mari, à laquelle vous échappâtes en ſautant par la fenêtre ?

Quoi ! c'eſt encore vous, m'écriai-je ? Je ſuis donc bien vieux, car j'ai, ſi je m'en ſouviens, un an plus que vous ; mais il eſt impoſſible d'avoir un an plus que votre viſage. Qu'importe, dit-elle d'un ton grave, notre âge & notre figure ? Nous étions autrefois jeunes & jolis : ſoyons ſages à préſent, nous ſerons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons diſſipé, au-lieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié ; jouiſſons, au-lieu de regretter. Il n'eſt que des momens pour le plaiſir, & le bonheur peut remplir toute la vie ; ce bonheur ſi déſiré & ſi méconnu n'eſt que le plaiſir fixé ; l'un reſſem-

ble à la goutte d'eau, & l'autre au diamant; tous deux brillent du même éclat, mais le moindre ſouffle fait évanouir l'un, & l'autre réſiſte aux efforts de l'acier; l'un emprunte ſon éclat de la lumière, l'autre porte ſa lumière dans ſon ſein & la répand dans les ténèbres. Ainſi tout diſſipe le plaiſir, & rien n'altère le bonheur.

Enſuite elle me conduiſit vers une haute montagne, couverte d'arbres fruitiers de différentes eſpèces; un ruiſſeau d'eau vive & claire deſcendoit de la cîme, en faiſant mille détours, & venoit former un réſervoir à l'entrée d'une grotte creuſée au pied de la montagne. Voyez, me dit-elle, ſi cela ſuffit à votre contentement: voilà ma demeure, qui deviendra la vôtre ſi vous le voulez; cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des ſoins que vous en aurez pris. Cette eau tranſparente vous invite à la puiſer; du haut de cette montagne votre œil pourra découvrir-à-la-fois pluſieurs Royaumes; montez-y, vous y reſpirerez un air plus vif & plus ſain; vous y ſerez plus loin de la terre & plus près des Cieux: conſidérez delà ce que vous avez perdu, & vous me direz après ſi vous voulez le trouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle & de mépris pour moi; nous nous aimâmes plus que jamais, & nous devînmes, l'un & l'autre, notre univers. J'ai déjà paſſé ici pluſieurs années délicieuſes avec cette ſage compagne.

J'ai laiſſé toutes mes folles paſſions & tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras ſont devenus plus laborieux, mon eſprit plus profond, mon cœur plus ſenſible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions & de tendres ſentimens ; & ce n'eſt qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

L'ABÉNAKI,

Par M. DE SAINT-LAMBERT.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abénakis défit un détachement Anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la courſe, & acharnés à les pourſuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune Officier Anglais, preſſé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'eſpéroit plus ſe dérober à la mort. Il ſongeoit ſeulement à vendre chèrement ſa vie. Dans le même temps un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui & ſe diſpoſe à le percer d'une flèche ; mais, après l'avoir ajuſté, tout d'un coup il abaiſſe ſon arc, & court ſe jeter entre le jeune Officier & les deux Barbares qui alloient le maſſacrer ; ceux-ci ſe retirèrent avec reſpect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le raſſura par ſes careſſes, & le conduiſit à ſa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne ſe démentit jamais; il en fit moins ſon eſclave que ſon compagnon; il lui apprit la langue des Abénakis, & les arts groſſiers en uſage chez ces peuples. Ils vivoient fort contens l'un de l'autre. Une ſeule choſe donnoit de l'inquiétude au jeune Anglais; quelquefois le vieillard fixoit les yeux ſur lui, & après l'avoir regardé, il laiſſoit tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les Sauvages reprirent les armes & ſe mirent en campagne.

Le vieillard, qui étoit encore aſſez robuſte pour ſupporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de ſon priſonnier.

Les Abénakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin, ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune-homme en obſervant ſa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute, je t'ai ſauvé la vie; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à ſurprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu, lorſque je t'ai conduit dans ma cabane? Tes mains étoient celles d'un enfant, elles ne ſervoient ni à te nourrir, ni à te défendre;

ton ame étoit dans la nuit, tu ne ſavois rien ; tu me dois tout. Serois-tu aſſez ingrat pour te réunir à tes frères, & pour lever la hache contre nous ?

L'Anglais proteſta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie, que de verſer le ſang d'un Abénaki.

Le Sauvage mit les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête ; & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur : As-tu un père ? Il vivoit encore, dit le jeune-homme, lorſque j'ai quitté ma patrie. Oh, qu'il eſt malheureux ! s'écria le Sauvage ; & après un moment de ſilence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ? ... Je ne le ſuis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il étoit à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé. Mais, je l'ai vengé .... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout ſon corps trembloit. Il étoit preſqu'étouffé par des gémiſſemens qu'il ne vouloit pas laiſſer échapper. Ses yeux étoient égarés, ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu-à-peu ; & ſe tournant vers l'orient où le ſoleil alloit ſe lever, il dit au jeune Anglais : Vois-tu ce beau ciel reſplendiſſant de lumière ? As-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaiſir à regarder ce beau ciel. Eh bien ! .... je n'en ai plus, dit le Sauvage, en verſant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au

jeune-homme un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, j'ai du plaiſir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation ; & il ajouta tout de ſuite : Pars, vas dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaiſir à voir le ſoleil qui ſe lève, & les fleurs du printems.

JEANNOT ET COLIN,

Par M. DE VOLTAIRE.

PLUSIEURS perſonnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la Ville d'Iſſoire en Auvergne, Ville fameuſe dans tout l'univers par ſon Collége, & par ſes chaudrons. Jeannot étoit fils d'un Marchand de mulets très-renommé, & Colin devoit le jour à un brave Laboureur des environs, qui cultivoit la terre avec quatre mulets, & qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides & gabelles, le ſou pour livre, la capitation & les vingtièmes, ne ſe trouvoit pas puiſſamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étoient fort jolis pour des Auvergnats ; ils s'aimoient beaucoup ; & ils avoient enſemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on ſe reſſouvient toujours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le temps de leurs études étoit ſur le point

de finir, quand un Tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût; le tout étoit accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotiere. Colin admira l'habit, & ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de ſupériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, ſe regarda au miroir, & mépriſa tout le monde. Quelque temps après un valet-de-chambre arrive en poſte, & apporte une ſeconde lettre à M. le Marquis de la Jeannotiere; c'étoit un ordre de Monſieur ſon père, de faire venir Monſieur ſon fils à Paris. Jeannot monta en chaiſe en tendant la main à Colin, avec un ſourire de protection aſſez noble. Colin ſentit ſon néant & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Les Lecteurs qui aiment à s'inſtruire, doivent ſavoir que M. Jeannot le père avoit acquis aſſez rapidement des biens immenſes dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'eſt parce qu'on eſt heureux. Monſieur Jeannot étoit bien fait, ſa femme auſſi; & elle avoit encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinoit, lorſque la fortune, qui élève & qui abaiſſe les hommes à ſon gré, les préſenta à la femme d'un Entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvoit ſe vanter d'avoir tué plus de ſoldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à Madame; la femme de Jeannot plut à

Monſieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entrepriſe. Il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on eſt dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller ; on fait ſans peine une fortune immenſe. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne ſavent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au haſard, & font contre vous des brochures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt Monſieur de la Jeannotiere ; & qui ayant acheté un Marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école Monſieur le Marquis ſon fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de compliment à ſon ancien camarade, & *lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit Marquis ne lui fit point de réponſe. Colin en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnèrent d'abord un Gouverneur au jeune Marquis : ce Gouverneur qui étoit un homme du bel air, & qui ne ſavoit rien, ne put rien enſeigner à ſon pupille. Monſieur vouloit que ſon fils apprit le latin, Madame ne le vouloit pas. Ils prirent pour arbitre un Auteur qui étoit célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maiſon commença par lui dire d'abord : Monſieur, comme vous ſavez le latin & que vous êtes un homme de la Cour..... — Moi, Monſieur, du latin ! je n'en ſais pas un mot,

répondit le bel-eſprit, & bien m'en a pris : il eſt clair qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon application entr'elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos Dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grâces ; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le latin.

Eh bien, n'avois-je pas raiſon, dit Madame ? Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde ; & vous voyez bien que s'il ſavoit le latin, il ſeroit perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la Comédie & l'Opéra en latin ? Plaide-t-on en latin quand on a un procès ? Fait-on l'amour en latin ? Monſieur, ébloui de ces raiſons, paſſa condamnation, & il fut conclu que le jeune Marquis ne perdroit point ſon temps à connoître Cicéron, Horace & Virgile. Mais, qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il ſache quelque choſe ; ne pourroit-on pas lui montrer un peu de Géographie ? A quoi cela lui ſervira-t-il ? répondit le Gouverneur. Quand Monſieur le Marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, & l'on va très-commodément de Paris en Auvergne, ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience, qu'on

appelle,

appelle, je crois, l'aſtronomie. Quelle pitié! répartit le Gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? & faudra-t-il que Monſieur le Marquis ſe tue à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'Almanach, qui lui enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les Princeſſes de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du Gouverneur. Le petit Marquis étoit au comble de la joie; le père étoit très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? diſoit-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on conſultoit; & s'il ſait *les moyens de plaire*, il ſaura tout: c'eſt un art qu'il apprendra chez Madame ſa mère, ſans que ni l'un ni l'autre ſe donnent la moindre peine.

Madame, à ce diſcours, embraſſa le gracieux ignorant, & lui dit: on voit bien, Monſieur, que vous êtes l'homme du monde le plus ſavant; mon fils vous devra toute ſon éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne ſeroit pas mal qu'il fût un peu d'hiſtoire. Hélas! Madame, à quoi cela eſt-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſoit un de nos beaux-eſprits, ne ſont que des fables convenues; & pour les modernes, c'eſt un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à Monſieur votre fils que Charlemagne ait inſtitué les douze Pairs de France, & que ſon ſucceſſeur ait été bègue.

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le Gouver-

neur ; on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connoiſſances inutiles ; mais de toutes les ſciences, la plus abſurde, à mon avis, & celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la Géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes & des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fêtu. La Géométrie, en vérité, n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur & Madame n'entendoient pas trop ce que le Gouverneur vouloit dire, mais ils furent entièrement de ſon avis.

Un Seigneur comme Monſieur le Marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un Géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter pour ſon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un Bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune Seigneur heureuſement né, n'eſt ni Peintre, ni Muſicien, ni Architecte, ni Sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts, en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer ; il ſuffit que Monſieur le Marquis ait du goût ; c'eſt aux Artiſtes à travailler pour lui ; & c'eſt en quoi on a très-grande raiſon de dire que les gens de qualité

(*j'entends ceux qui ſont très-riches*) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent & qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit : Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme eſt de réuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès ? S'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie de parler de Géométrie ? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe lève aujourd'hui avec le ſoleil ? S'informe-t-on à ſouper ſi Clodion le chevelu paſſa le Rhin ? Non, ſans doute, s'écria la Marquiſe de la Jeannotiere, que ſes charmes avoient initiée quelquefois dans le beau monde, & Monſieur mon fils ne doit point éteindre ſon génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? car il eſt bon qu'un jeune Seigneur puiſſe briller dans l'occaſion, comme dit Monſieur mon mari. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à un Abbé, que la plus agréable des ſciences étoit une choſe dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. Par un *B*, Madame ? Ne ſeroit-ce point la Botanique ? Non, ce n'étoit point de Botanique qu'il me parloit ; elle commençoit, vous dis-je, par un *B*, & finiſſoit par un *on*. Ah ! j'entends, Madame, c'eſt le blaſon ; c'eſt à la vérité une ſcience fort profonde, mais elle n'eſt plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ſes armes aux portières de ſon car-

roſſe ; c'étoit la choſe du monde la plus utile dans un Etat bien policé. D'ailleurs, cette étude ſeroit infinie ; il n'y a point aujourd'hui de Barbier qui n'ait ſes armoiries ; & vous ſavez que tout ce qui devient commun eſt peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort & le foible des ſciences, il fut décidé que Monſieur le Marquis apprendroit à danſer.

La nature qui fait tout, lui avoit donné un talent qui ſe développa bientôt avec un ſuccès prodigieux ; c'étoit de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeuneſſe jointes à ce don ſupérieur, le firent regarder comme le jeune-homme de la plus grande eſpérance. Il fut aimé des femmes ; &, ayant la tête toute pleine de chanſons, il en fit pour ſes Maîtreſſes. Il pilloit *Bacchus & l'amour* dans un vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre, *les charmes & les alarmes* dans un troiſième. Mais comme il y avoit toujours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne falloit, il les faiſoit corriger moyennant vingt louis d'or par chanſon, & il fut mis au rang des la Fâre, des Chaulieu, des Hamilton, des Sarrazin & des Voiture.

Madame la Marquiſe crut alors être la mère d'un Bel-eſprit, & donna à ſouper aux Beaux-eſprits de Paris. La tête du jeune-homme fut bientôt renverſée ; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, & ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon père le vit ſi éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait

apprendre le Latin, car il lui auroit acheté une grande charge dans la Robe. La mère qui avoit des ſentimens plus nobles, ſe chargea de ſolliciter un régiment pour ſon fils ; & en attendant il fit l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parens s'épuiſoient encore davantage à vivre en grands Seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voiſine, qui n'avoit qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe réſoudre à mettre en ſureté les grands biens de Monſieur & Madame de la Jeannotiere, en ſe les appropriant, & en épouſant le jeune Marquis. Elle l'attira chez elle, ſe laiſſa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui étoit pas indifférent, le conduiſit par degrés, l'enchanta, le ſubjugua ſans peine. Elle lui donnoit tantôt des éloges, tantôt des conſeils : elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voiſine propoſa le mariage. Les parens éblouis de la ſplendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la propoſition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune Marquis alloit épouſer une femme qu'il adoroit, & dont il étoit aimé ; les amis de la maiſon les félicitoient ; on alloit rédiger les articles en travaillant aux habits de noce & à l'épithalame.

Il étoit un matin aux genoux de ſa charmante épouſe, que l'amour, l'eſtime & l'amitié alloient lui donner ; ils goûtoient, dans une converſation tendre & animée,

les prémices de leur bonheur ; ils s'arrangeoient pour mener une vie délicieuſe, lorſqu'un Valet-de-chambre de Madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il, des Huiſſiers déménagent la maiſon de Monſieur & de Madame ; tout eſt ſaiſi par des créanciers ; on parle de priſe-de-corps, & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'eſt que çà, ce que c'eſt que cette aventure là ; oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vîte. Il y court, il arrive à la maiſon ; ſon père étoit déjà empriſonné : tous les Domeſtiques avoient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avoient pu. Sa mère étoit ſeule, ſans ſecours, ſans conſolation, noyée dans les larmes ; il ne lui reſtoit rien que le ſouvenir de ſa fortune, de ſa beauté, de ſes fautes & de ſes folles dépenſes.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère ; il lui dit enfin : ne nous déſeſpérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdûment, elle eſt plus généreuſe encore que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, & je vais vous l'amener. Il retourne donc chez ſa Maîtreſſe, il la trouve tête-à-tête avec un jeune Officier fort aimable. Quoi ! c'eſt vous, Monſieur de la Jeannotiere ? que venez-vous faire ici ? Abandonne-t-on ainſi ſa mère ? Allez chez cette pauvre femme, & dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai beſoin d'une Femme-de-chambre, & je

lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parois assez bien tourné, lui dit l'Officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le Marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien Gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, & lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, Gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, & vous êtes la première cause de mon malheur ; & il sanglotoit en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un Bel-esprit qui étoit là : c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune-homme, plus désespéré que jamais, courut chez le Confesseur de sa mère ; c'étoit un Théatin, très-accrédité, qui ne dirigeoit que les femmes de la première considération ; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Eh, mon Dieu ! Monsieur le Marquis, où est votre carrosse ? comment se porte la respectable Madame la Marquise votre mère ? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquoit, le Théatin prenoit une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante : Mon fils, voilà où Dieu vous vouloit, les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité ? Oui, Monsieur. Tant mieux ; elle est sûre de son salut. Mais, mon Père, en attendant, n'y auroit-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans

ce monde ? Adieu, mon fils, il y a une Dame de la Cour qui m'attend.

Le Marquis fut prêt à s'évanouir ; il fut traité à-peu-près de même par tous ſes amis, & apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée, que dans tout le reſte de ſa vie.

Comme il étoit plongé dans l'accablement du déſeſpoir, il vit avancer une chaiſe roulante à l'antique, eſpèce de tombereau couvert, accompagnée de rideaux de cuir, ſuivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avoit dans la chaiſe un jeune-homme groſſièrement vêtu ; c'étoit un viſage rond & frais qui reſpiroit la douceur & la gaieté. Sa petite femme brune & aſſez groſſièrement agréable, étoit cahotée à côté de lui. La voiture n'alloit pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le Marquis immobile, abymé dans ſa douleur. Eh, mon Dieu ! s'écria-t-il, je crois que c'eſt-là Jeannot. A ce nom, le Marquis lève les yeux, la voiture s'arrête ; c'eſt Jeannot lui-même, c'eſt Jeannot. Le petit homme rebondi, ne fait qu'un ſaut & court embraſſer ſon ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte & les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit Colin ; mais tu as beau être grand Seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus & attendri lui conta, en ſanglotant, une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge, me conter le reſte, lui dit Colin ;

embraſſe ma petite femme, & allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied, ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? Oui, tout eſt à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche Négociant en uſtenſiles néceſſaires aux grands & aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne ſois plus Marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile, je te mettrai de part, & nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentoit partagé entre la douleur & la joie, la tendreſſe & la honte, & il ſe diſoit tout bas: tous mes amis du bel air m'ont trahi, & Colin que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction! La bonté d'ame de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvoit abandonner ſon père & ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit Colin, & quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires, ſes créanciers voyant qu'il n'a plus rien, s'accommodéront pour peu de choſe, je me charge de tout. Colin fit tant

qu'il tira le père de priſon. Jeannot retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur première profeſſion. Il épouſa une ſœur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot le père, & Jeannote la mère, & Jeannot le fils, virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

L'ANTIQUAIRE
AU-DESSUS DE SA FORTUNE;
CONTE.

PHILOGUE, Antiquaire par goût plus que par état, voyagea dans les plus belles villes d'Italie. Il arriva à Rome, cette véritable Ecole des Arts, ſi riche en grands modèles, qu'ont épargné le temps & la barbarie. Il avoit des lettres de recommandation pour les Artiſtes célèbres, & en particulier pour Contario d'une famille noble Vénitienne, Amateur éclairé, célèbre par une profonde connoiſſance de l'Antique. Il ſe lia avec lui.

Sa femme jeune & belle, s'amuſa de l'air vif & ſémillant de notre Français. Elle aimoit à l'entendre parler Italien, quoiqu'il s'exprimât aſſez mal encore dans cette Langue ſi douce & ſi agréable. Il ſemble qu'un Etranger, qui commence à parler une langue

qui nous eſt familière, nous donne des idées nouvelles par les tours nouveaux qu'il emploie ; & peut-être chaque Peuple formé par un goût qui lui eſt propre, diffère-t-il des autres en effet, par des idées & une tournure d'eſprit différente.

Julie tantôt chez elle, tantôt chez ſes amies, ſe plaiſoit à voir, à travers les jalouſies, l'activité de Philogue à faire prendre des dimenſions dans les Places, à lever les plans, & admirer avec un air attentif & paſſionné les proportions des colonnes des plus beaux Edifices. Son Mari ſurpris de ſes ſorties fréquentes, la ſuivit, & l'examina. Il crut voir ce qu'il redoutoit avec effroi.

Un jour que le jeune Français tiroit le Deſſin d'un Antiquité du Cabinet de Contario, avec cet air d'enthouſiaſme, dont les véritables Amateurs ne peuvent ſe défendre, il plaça ſes cartons ſur une commode où étoient les gants de l'Italienne. Ils ſe mêlent dans ſes papiers. L'Antiquaire les emporte ſans s'en appercevoir, mais bien apperçu par Contario, car rien n'échappe aux yeux d'un jaloux ; & le nôtre ne crut point cette mépriſe l'effet du ſimple haſard.

Les femmes de Julie cherchent les gants. Julie les demande avec quelqu'impatience, & Contario croit voir clairement le deſſein de Julie, & celui du Français ; & ſur cette bagatelle où ſa femme lui paroiſſoit ſi bien jouer l'ignorante, il ne douta plus qu'elle ne poſsédât parfaitement l'art de feindre, &

ne l'employât dans des choſes qui l'intéreſſoient davantage.

Il voulut vérifier ſes ſoupçons. L'inſtant le plus déſiré pour un jaloux eſt celui où il eſpère convaincre de perfidie la perſonne qu'il aime. Peut-être le cherche-t-il avec autant d'empreſſement & d'ardeur qu'un amant aimé celui de ſon bonheur.

Contario invite le lendemain Philogue à ſe rendre chez lui. Il ne réuſſit point à éclaircir ſes doutes, mais il augmenta ſon tourment.

Il feint d'être obligé de ſortir, il ſe cache pour examiner Philogue & ſon Epouſe. Philogue arrive, il demande Contario. On répond qu'il eſt abſent. Il reſte un inſtant qu'exigeoit la bienſéance, il ſort & s'arrête ſur une Place voiſine où il examine une Façade qui l'a frappé. Julie ſort par haſard un moment après. Il l'apperçoit. Il lui offre la main, elle l'accepte. Contario les voit. Il eſt déſeſpéré. Il ſort furieux.

Un ami le rencontre, il paroît aliéné par ſon déſeſpoir ; à peine connoît-il l'ami qui lui parle. Il répond par monoſyllables. Enfin revenu à lui, Alethi lui arrache le récit de ſa triſte aventure, il cherche à apaiſer ſon courroux. Il lui remontre que l'éclat ne peut ſervir qu'à rendre ſa honte publique & ſon malheur irréparable ; il obtient qu'il diſſimule, & ils prennent enſemble les moyens les plus efficaces pour éloigner Philogue.

Le tranſport qui agite Contario, n'eſt que plus irrité par les réflexions. Son ami

le quitte, & la ſolitude le rend à toute ſa fureur.

Julie devoit aller le lendemain à ſa Maiſon de Campagne. Il imagine un moyen de vengeance digne de ſa rage. Il écrit dès le matin comme de la part de ſon Epouſe à Philogue pour l'engager à être de ce voyage, & ordonne à un homme affidé qui le ſervoit, de verſer à la perſonne qui joindroit Julie, d'une liqueur qu'il lui donna. Il y va de ta fortune & de ta vie d'obéir, lui avoit-il dit. A peine le billet eſt parti qu'il en reçoit un du Cardinal Guadagni, qui vouloit le conſulter ſur une emplette de rares curioſités tirées des ruines d'Héraclée. Il ne put ſe refuſer à l'Eminence. Il crut même que le haſard lui fourniſſoit le moyen d'être hors de ſoupçon. Il y va ; la première perſonne qu'il y rencontre, c'eſt Philogue. Il partoit dans ce même moment avec le Cardinal pour aller en Villegiature, comme parlent les Italiens, & ne devoit revenir de quinze jours. Contario examine avec aſſez d'impatience les raretés dont le Cardinal vouloit faire emplette, dit ſon avis, le quitte, & va trouver ſon épouſe. Le trouble où il étoit, ne lui avoit fait donner que des ordres obſcurs à Silveſtri. Le beau-frère de Contario étoit empoiſonné, ſi Contario lui-même ne fût arrivé à propos.

La liqueur étoit verſée, on la lui préſentoit, il le vit dans les yeux de Silveſtri chargé de l'empoiſonnement. Il prend le verre ſans affectation, & feignant qu'une

mouche venoit d'y tomber, il le jette, & prévient l'erreur ; mais ſon déſeſpoir fût le même.

Il conte tout à Alethi, qui lui fit ſentir la conſéquence de ſes démarches & la barbarie de ſa conduite. Cet ami lui inſpire une autre penſée.

C'étoit à-peu-près le temps auquel Philogue dès la première entrevue avoit fixé ſon ſéjour à Rome ; les deux ans qu'il y devoit paſſer alloient expirer. Alethi donna un conſeil à Contario qu'il ſuivit. Il achète ſecrètement une chaiſe dans laquelle étoit arrivé un Ambaſſadeur. Il dit à Philogue comme une choſe indifférente, qu'il y a une belle occaſion pour un homme qui voudroit retourner à Paris, qu'on y renvoie en poſte une chaiſe vide : Philogue, qui méditoit ſon départ, regarde cette occaſion comme une bonne fortune. Il prend congé de ſes amis. Il part ſans que ni lui, ni Julie, euſſent donné lieu aux ſoupçons de Contario, & ſans qu'ils en euſſent eu la plus légère penſée.

Philogue témoigna des regrets ſincères à ſon ami. Mais qu'ils étoient loin de la joie dont jouiſſoit dans ſon cœur ce jaloux infortuné, du départ de Philogue. Il lui écrivit de Paris dès ſon arrivée. Il avoit promis, par un trait de politeſſe digne de notre nation, à Julie qui aimoit le deſſin, de lui envoyer celui des pièces les plus eſtimées de la Capitale ; il tint parole quelque temps après, & crut devoir cette marque de reconnoiſſance aux amitiés de Contario.

Parmi ces deſſins, ſe trouva celui de ce groupe de marbre blanc d'une ſi excellente beauté, qu'on voit au-deſſus du Jeu de mail des Jardins de Marly, où le ciſeau ſi délicat de Sarrazin a repréſenté deux enfans avec l'air naturel & ingénu de cet âge, qui folâtrant avec une chèvre, lui enfoncent dans la bouche de grappes de raiſin, & des pampres ſi naturellement imités. Cette chèvre ſemble ſe prêter à leur amuſement & ſe jouer avec eux. Ce morceau d'un goût exquis, & d'un fini preſqu'unique en ce genre, ſemble avoir été diſtingué de tous ceux qui embelliſſent ces Jardins délicieux par une baluſtrade qui, en laiſſant admirer toute ſa délicateſſe, le défend des mains indiſcrètes.

La tête de l'animal, ornée de tout ce qui l'accompagne, parut à Contario une preuve complète de ſon malheur. Cette alluſion ſi baſſe, qu'à peine le Peuple connoît en France, eſt dans ces Pays méridionaux d'une toute autre conſéquence, & toujours priſe au ſérieux.

Contario devint furieux; il ſe fit violence; il diſſimula. Tous les paquets de Julie ſont arrêtés; il redoute tout; & ne voyant rien de Philogue qui confirmât ſes ſoupçons, il fait ſuivre les pas de ſon épouſe, & ne doute point qu'un autre amant n'ait ſuccédé au Français.

Les conſeils d'Alethi ne peuvent rien ſur ſon cœur : enfin outré par la violence qu'il étoit obligé de ſe faire, déſeſpéré de ne

rien découvrir, une maladie ſurvint ; ſon ſang étoit trop agité pour ſuffire à cette dernière attaque, ſon mal augmenta : il fait venir ſon épouſe, il appelle Alethi.

Perfide Julie, dit-il, mon état ne me laiſſe pas la force de vous faire les reproches que vous méritez. Je meurs. Votre amour pour Philogue en eſt cauſe. Si vous voulez feindre encore, Alethi vous dira combien j'en ſuis inſtruit, & juſqu'où va la certitude du malheur affreux qui m'arrache la vie.

Vous ſerez étonnée des moyens que je prends pour rompre des nœuds ſi funeſtes. Je connois le caractère Français. Alethi, prenez ce papier, il contient mes dernières volontés. J'y donne tous mes biens à Philogue, il en jouira & ne vous regardera plus ; il jouira de tous mes biens, & vous verrez, perfide, qu'il vous mépriſe autant qu'il a feint de vous aimer. C'eſt le ſort qui vous attend, puiſſe-t-il faire votre ſupplice.

L'étonnement de Julie égala ſa douleur. Elle aimoit ſon époux. Son cœur ſerré par ſa ſurpriſe & ſa douleur profonde, ne laiſſa pas même à ſes yeux la liberté de répandre des larmes.

Ceux qui ont ſenti les chagrins accablants, connoiſſent ce genre de déſeſpoir.

Allez, continua-t-il, ôtez de devant mes yeux ces traits que je déteſte & que j'adorai. Alethi qui vit l'état de Julie & ſon accablement, la prit par la main. Elle ſe laiſſa conduire ſans ſentiment, & preſque ſans connoiſſance.

Contario la rappelle ; elle revient : cette voix la rend un peu à elle-même. Que je meure ſans que rien dévore mon cœur, reprit Contario, que je le ſoulage de tout mon ſecret qui l'accable. Julie, cruelle Julie..... Je meurs par vos mains, puiſque vous m'avez trahi ; mais ſachez que le temps ſeul me prévient & empêche la vengeance que je méditois. Un jour de plus vous auriez expié votre crime par le poiſon ; & ce bras vous eût porté les derniers coups. Je meurs avec le ſeul regret de n'avoir pu exécuter mon deſſein. Jour malheureux où Philogue évita le poiſon qui m'auroit rendu la vie. Julie tombe ſans connoiſſance, on l'enlève, & Contario expire.

Alethi crut ne devoir pas ſuivre des volontés dictées par la rage & la fureur. Après les premières douleurs, il va au couvent où Julie s'étoit retirée, & lui rapporte le teſtament de ſon époux. Jouiſſez de vos biens, Julie, lui dit-il, je vous crois exempte de crime. Oubliez ſeulement Philogue, & ne troublez point les cendres d'un époux malheureux : ſouvenez-vous qu'il vous fut cher.

Que j'oublie Philogue, reprit Julie ? que je ne trouble point les cendres de mon époux ? Vous me connoiſſez mal, Alethi. La fureur de cet époux infortuné a-t-elle paſſé dans votre ame ? Mon choix eſt fait, dit-elle, en fondant en larmes ; ſoyez digne de la confiance de votre ami ; je n'entre point dans ſes motifs. Philogue ne m'a jamais regardée avec des yeux d'Amant ; jamais il ne

m'en a tenu le langage. Je le crois auſſi innocent que moi, qu'il jouiſſe des bienfaits de mon époux; mais que je mérite votre eſtime; il me reſte peu de biens, mais aſſez pour le parti que j'ai à prendre.

Alethi ſe retira, en doutant ſi cette douleur & ces ſentimens étoient vrais. Il envoya à Philogue la donation de Contario ſans lui en apprendre les motifs. Celui-ci fut étonné de cette libéralité d'un homme avec lequel il n'avoit été lié que ſuperficiellement, dont il avoit eſtimé le goût ſans cultiver particulièrement les bonnes grâces.

Il répond ſimplement à Alethi, & le prie de ſe charger de ce que Contario lui lègue; qu'il n'en connoît point la valeur; qu'il en ignore les motifs; mais que peut-être un voyage à Rome le mettra à portée quelque jour de le recevoir de ſes mains. Il ne pouvoit ſe perſuader, malgré les termes clairs du Teſtateur, que ce fût autre choſe que quelques Antiques.

Alethi ſurpris de la froideur de Philogue, ne put plus douter de la vertu de Julie; elle avoit pris le voile, un an ſe paſſe; le jour qui doit la fixer dans le cloître arrive; elle remet à Alethi une lettre ouverte pour Philogue.

Elle lui apprend en peu de mots le déſeſpoir de ſon mari, & le ſien d'avoir été cauſe de ſa mort. Elle lui marque que ce jour la fixe dans un cloître où elle mourra digne de l'eſtime de tous ceux qui ſeront inſtruits de ſon malheur. Heureuſe ſi ſa pénitence peut effacer aux yeux de Dieu les

derniers momens de ſon époux infortuné. Ses larmes mouillent pluſieurs fois le papier où elle trace ce peu de lignes. Alethi veut en vain retarder ſon ſacrifice.

Il écrit à Philogue; ſa ſurpriſe eſt extrême; il part ſur-le-champ; il trouve Alethi prêt à lui remettre les biens de Contario, & Julie engagée; jamais elle ne voulut paroître à ſa vue, ſes inſtances furent inutiles.

Il réuſſit mieux dans celles qu'il fit auprès de la Supérieure du Couvent de Julie; il lui fit agréer tous les biens de Contario, & ne conſentit qu'avec peine à partager avec Alethi quelques Antiques de ſon Cabinet: il partit, revint en France, & laiſſa Rome partagée entre l'admiration que méritoit ſa généroſité & la conduite de l'infortunée Julie.

L'AMOUR ÉPROUVÉ,

NOUVELLE.

DORIMONT & Ménante ſéparés depuis long-temps par des arrangemens d'état & de fortune, n'avoient pas oublié l'étroite amitié qui les avoit unis dans leur jeuneſſe; une conformité de goût & de caractère lui avoit donné naiſſance, & la raiſon l'avoit cimentée: l'éloignement ni le temps n'ont aucun droit ſur de ſemblables nœuds.

Après vingt ans d'abſence, ils ſe retrouvèrent dans la Capitale. Ménante avoit un

fils, & Dorimont une fille unique. Pour reſſerrer leur ancienne amitié d'un lien plus intime, ils réſolurent de les unir au plutôt, & de ne faire qu'une famille. Ce mariage étoit d'autant plus convenable, que Lucidor & Félicité étoient à-peu-près de même âge, & que leur fortune étoit égale, ainſi que leur naiſſance. Emphémie, épouſe de Dorimont, fut chargée de ſe rendre au Couvent de ſa fille, pour lui annoncer les volontés de ſon père. Ménante apprit les ſiennes à Lucidor, qui s'y ſoumit, ſinon avec goût, du-moins ſans répugnance. Il n'avoit jamais vu Félicité; mais elle avoit de la naiſſance & du bien. C'étoit tout ce qu'il exigeoit d'une perſonne deſtinée à être ſa femme. La ſociété de quelques amis frivoles avoit privé Lucidor des fruits que lui promettoient un heureux naturel & la plus ſage éducation. Il en avoit adopté les fauſſes maximes; l'inconſéquence & la frivolité avoient étouffé dans ſon ame le germe des vertus, que l'amour paternel & l'amitié avoient pris plaiſir à y cultiver: il falloit un effort ſuprême pour le ranimer. Ménante jugea que ce miracle étoit réſervé aux ſoins & à l'amour d'une épouſe aimable & vertueuſe.

Lucidor étoit bien éloigné d'entrer dans les vues de ſon père; il voyoit tous les jours des mariages formés ſans choix & ſans inclination; il ſe croyoit deſtiné à en augmenter le nombre. Jouir d'une fortune conſidérable, & des droits attachés à la qualité de maître, fut tout ce qu'il envi-

ſagea dans l'union propoſée. Il ſe forma d'avance un plan de vie ſur le modèle des époux de nos jours ; la liberté & l'appartement ſéparé y tenoient la première place ; un héritier devoit ſuffire, moins pour raffermir ces nœuds, que pour perpétuer ſon nom. Tous ſes momens devoient être d'ailleurs conſacrés au plaiſir & à la diſſipation. Enchanté de cette brillante perſpective, il courut en faire part à Damis.

Le ſentiment qui uniſſoit ces deux amis avoit pris naiſſance avec eux : élevés enſemble, leurs études & leur éducation avoient été les mêmes ; mais ils en avoient fait un uſage différent. Si une égale franchiſe formoit entr'eux quelque rapport, il ne s'étendoit pas ſur leur façon d'agir & de penſer.

Dans l'extrême jeuneſſe où l'on court après le faux plaiſir pour s'écarter du vrai bonheur, où l'on ne connoît les avantages de l'exiſtence que pour en abuſer, Damis faiſoit ſa principale étude des talens & des vertus qui caractériſent l'homme inſtruit & l'honnête homme : il avoit l'eſprit orné, le cœur droit, l'ame noble & ſenſible. Tel étoit l'ami à qui Lucidor confia ſes nouveaux projets. Damis l'écouta avec l'indulgence que donne la véritable amitié. Il employa la perſuaſion la plus douce & les raiſons les plus fortes, pour lui faire regarder l'engagement qu'il alloit contracter dans un jour plus vrai, & pour lui inſpirer le goût des vertus, & des devoirs qu'il impoſe. Mais la

frivolité de Lucidor ne lui permit pas de ſe rendre aux ſages conſeils de ſon ami. Il en plaiſanta : Damis ſoutint ſon ſyſtème avec une fermeté noble & digne de la vérité qui l'animoit. Lucidor piqué d'une ſévérité qui ne ſe démentoit pas, & qu'il n'avoit jamais eu à combattre dans aucun de ſes autres amis, ſe promit bien de n'avoir plus en lui qu'une confiance limitée. Il le quitta en le remerciant froidement de ſes bons avis. Damis ne ſe trouva point offenſé de cette ironie : il connoiſſoit Lucidor incapable, malgré ſes égaremens, de manquer aux devoirs de l'amitié.

Cependant Euphémie travailloit à diſpoſer l'eſprit & le cœur de ſa fille à l'obéiſſance que ſon père exigeoit d'elle. Félicité la conjura de lui donner le temps de connoître celui qu'on lui deſtinoit, & de ne pas précipiter un nœud qui devoit décider du bonheur de ſa vie. Euphémie lui répondit que Lucidor étoit fait pour plaire, & qu'il joignoit l'eſprit à la figure ; mais qu'elle étoit trop bonne mère, pour gêner l'inclination de ſa fille. C'eſt demain, ajouta-t-elle, qu'on doit ſigner le contrat. Ma fille, je viendrai te chercher, Lucidor m'accompagnera : diſpoſe-toi à le recevoir ici, à l'examiner, & à nous ſuivre, ſi ſa vue & ſon entretien ne t'inſpirent pas pour lui une répugnance invincible. Je m'en rapporterai à ta pénétration ; qu'un coup d'œil m'inſtruiſe de tes ſentimens : s'ils lui ſont contraires, tu reſteras dans ce lieu, & je prendrai ſur moi le ſoin

d'appaiſer un père irrité. Félicité étoit trop délicate & trop tendre pour ne pas ſentir le prix de la condeſcendance de ſa mère : ſes larmes, ſes careſſes & ſon ſilence lui prouvèrent combien elle y étoit ſenſible.

Elle paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans un trouble & dans une inquiétude, dont elle ne pouvoit ſe rendre raiſon. L'éloge qu'on lui avoit fait de Lucidor l'intéreſſoit pour lui ; mais le peu d'empreſſement qu'il témoignoit pour la connoître, ne lui paroiſſoit pas d'une augure favorable. Il ne daigne pas s'inſtruire ſi je cède ſans répugnance aux volontés de mes parens : il faut qu'il ſoit la victime de ſon obéiſſance, & qu'il me croie indigne de lui.

Elle alloit ſe plonger dans ces triſtes idées, lorſqu'on l'avertit que ſa mère l'attendoit au parloir. La plus vive émotion ſuccéda à ſes craintes, elle y vola. Lucidor fut le premier objet qui frappa ſa vue, & le ſeul qui la fixa..... Il avoit apporté dans ce lieu ſa légéreté & ſon inconſéquence ; il en trouva le terme dans les yeux de Félicité. Jamais rien de ſi beau ne s'étoit offert à ſes regards ; il en reſta immobile ; la voir & l'adorer fut l'ouvrage de ce premier inſtant. Il n'avoit jamais ſenti les impreſſions du véritable amour, il ne s'en étoit pas même formé la plus légère idée. Il ne put ſoutenir la révolution qu'elles firent dans ſon ame, il pâlit..... Félicité en trembla : l'intérêt qu'elle y prit, lui rendit ſon amant.

Des mots ſans ſuite exprimèrent à Féli-

cité la reconnoiſſance qu'il avoit des ſoins qu'elle s'étoit donnés auprès de lui : elle trouva mille charmes dans ce déſordre ; elle croyoit y reconnoître l'empreinte du ſentiment.

Aucunes des circonſtances de cette première entrevue n'avoit échappé à Euphémie. Elle jugea inutile d'interroger le cœur de ſa fille ; il avoit paſſé dans ſes yeux. Elle lui propoſa de la ſuivre. Félicité lui répondit par ſes plus tendres careſſes. Qu'Euphémie étoit contente ! Elle alloit rendre heureuſe une fille adorée, & ſatisfaire un époux qu'elle aimoit : le ſeul Lucidor ſembloit ne pas partager une joie dont il étoit l'objet. L'amour faiſoit dans ſon ame un effet ſi violent, qu'il en étoit étourdi : la rapidité de ſes progrès & l'ardeur qu'il y répandoit, anéantiſſoient toutes ſes facultés. Il vouloit en vain s'exprimer, il ne pouvoit plus que ſentir.

Euphémie jouiſſoit du trouble de ces amans ; elle partageoit leur ſenſibilité. Ils arrivèrent chez Dorimont où leurs parens étoient tous raſſemblés. Les complimens qu'on adreſſa à Félicité, la rappelèrent à elle-même : accoutumée à penſer dans un âge où la raiſon n'éclaire ni nos actions ni nos ſentimens, elle connut qu'elle aimoit Lucidor, & le connut avec joie ; ſa vertu trouvoit ſon compte à juger que ſon cœur étoit d'accord avec ſon devoir.

Lucidor étoit bien éloigné de s'occuper d'idées auſſi agréables : autant il avoit été inconſéquent

inconſéquent & frivole, autant l'amour venoit de le rendre délicat & ſenſible. Il n'oſoit ſe flatter qu'il eût fait dans le cœur de Félicité l'effet qu'elle avoit fait dans le ſien, il ſe reconnoiſſoit trop coupable.

« Je l'ai négligée, dit-il, & loin de profiter d'un temps précieux pour mériter ſa tendreſſe, je ne me ſuis occupé qu'à former des projets indignes d'elle, & de ce qu'elle eſt ſi capable d'inſpirer. Elle ne me voit qu'au moment qu'on va lier notre ſort : que doit-elle penſer ? Comment va-t-elle me regarder ? comme un tyran qui abuſe du pouvoir que ſes parens ont ſur elle, & non comme un époux tendre, qui veut la rendre heureuſe. Elle me déteſtera, je l'ai bien mérité..... Pourrai-je ſoutenir ſa haine ? Damis, cher Damis, que n'ai-je ſuivi tes conſeils ! Mais ne puis-je eſpérer que mon amour, que mes empreſſemens après notre mariage..... Non.... L'amour veut être libre, l'ombre de la contrainte le fait diſparoître : le devoir peut bien lui ſervir de guide, mais non pas le faire naître.... Il vaut mieux retarder mon bonheur ; oui, c'eſt un ſacrifice que je dois à l'amour..... Eſt-ce donc un bien de poſſéder un objet qui gémit ſous le joug qu'on lui a impoſé, auquel il faut arracher les faveurs les plus chères ? Ah ! c'eſt une tyrannie qui retombe ſur ſon auteur ; il faut que l'objet aimé anime nos plaiſirs en les partageant ; le prix de l'amour eſt de rendre heureux ce qu'on aime ».

Cependant on va ſigner ſon engagement ; il n'a point de temps à perdre ; tant de précipitation d'un côté, tant de trouble dans ſon ame, le confondent & l'étourdiſſent ſur l'imprudence de la démarche qu'il ſe propoſe : il s'approche de Félicité, & lui demande un quart d'heure d'entretien. Félicité émue ſe retire avec lui dans l'embraſure d'une fenêtre.

« Je ne ſuis pas à me repentir, Mademoiſelle, lui dit-il d'un air troublé, d'avoir négligé les occaſions de mériter le bonheur qui ſemble m'être deſtiné ; je ne prévoyois pas que j'allois devenir poſſeſſeur de ce que la nature a formé de plus parfait, je ne vous connoiſſois pas. Cette excuſe eſt la ſeule que je puiſſe oppoſer aux apparences qui vous ont parlé contre moi. Je n'avois jamais aimé ; & je me croyois à l'abri des traits de l'amour. Que je paie cher cette erreur ! Un inſtant a changé mon être, je vous ai vue. Ah ! Félicité, vous êtes bien vengée.

Je ne cherche pas à approfondir le motif de vos procédés avec moi, lui répondit Félicité d'un air timide, je prétends encore moins vous en faire un crime. Nos parens n'ont pas conſulté nos cœurs : il ne ſeroit pas ſurprenant quand ils ne ſeconderoient pas leurs vues : c'eſt au devoir, c'eſt à la vertu à réparer déſormais ce qu'il peut y avoir eu de défectueux dans leurs arrangemens. —

Ah ! je ne puis me réſoudre à leur abandonner ce ſoin. Quoi ! je ne devrois votre

aveu qu'à votre obéiſſance ! Non, Mademoiſelle, vous m'avez rendu délicat ; pour que je ſois heureux, il faut que vous partagiez mon bonheur, il faut que j'expie à vos pieds mes erreurs & mes crimes, il faut enfin que vous ſoyez ſenſible à mon amour.... Je ſais que ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment..... Cependant on va nous unir, & ma délicateſſe me fait enviſager avec effroi une précipitation qui, dans d'autres circonſtances, combleroit mes vœux les plus doux »....

Lucidor s'arrêta. Félicité interdite gardoit un morne ſilence : ſi le commencement de cet entretien l'avoit flattée, la ſuite avoit détruit un effet ſi précieux, & avoit jeté dans ſon ame un déſordre inexprimable. Etoit-il naturel qu'un amant bien épris s'alarmât de la précipitation qu'on apportoit à le rendre heureux ? N'étoit-ce pas un détour adroit dont il ſe ſervoit pour voiler ſon indifférence ? N'aimoit-il pas ailleurs ? Ne cherchoit-il pas à gagner du temps pour ſe conſerver à l'objet de ſa flamme ſecrète ? Ces réflexions que fit Félicité, & à qui l'air inquiet de Lucidor ſervoit de fondement, jointes à celles qu'elle avoit précédemment faites ſur la manière dont il en avoit agi avec elle depuis qu'on parloit de les unir, la perſuadèrent qu'elle avoit une rivale.

Lucidor attendoit ſa réponſe en tremblant. « Mes ſentimens vous auroient-ils offenſée, lui dit-il ſurpris de ſon ſilence ? Et mon re-

pentir vous ſeroit-il auſſi odieux que ma conduite a pu vous l'être juſqu'à ce jour ?

« Non, Monſieur, répondit Félicité avec dépit, rien en vous ne m'eſt odieux ; votre confiance vient de m'inſpirer pour vous la plus parfaite eſtime ; je prétends vous prouver que je n'en ſuis pas indigne, & la payer de retour par un aveu auſſi ingénu que le vôtre : ſachez donc que je ne ſuis pas moins effrayée que vous d'un empreſſement qui peut faire, je le vois, notre commun malheur, ſi nous n'oppoſons pas aux volontés de nos parens la tendreſſe qu'ils ont pour nous. Je vais parler aux miens, agiſſez auprès des vôtres.

En achevant ces mots, Félicité courut ſe jeter aux genoux de ſon père ; elle vouloit lui demander qu'il renonçât abſolument au deſſein de l'unir à Lucidor ; mais ſon cœur trahiſſant ſon dépit, elle ne lui demanda qu'un délai.

Cette prière ſurprit toute l'aſſemblée. Félicité venoit d'avoir un entretien avec Lucidor : que s'étoient-ils dit ? On voulut les faire expliquer. Lucidor alarmé de l'impreſſion que cet événement alloit faire ſur les parens de Félicité, connut trop tard ſon imprudence. Il voulut la réparer ; mais il étoit dit que toutes ſes actions conſerveroient encore les traits de l'inconſéquence à laquelle il s'étoit ſi long-temps livré ; il mêla tant de trouble, de confuſion & d'embarras dans ſes diſcours, que Félicité crut qu'il la ſacrifioit aux égards qu'il devoit

à ſa famille, & qu'elle prit ſes excuſes pour un nouvel outrage. Elle perſiſta dans ſa demande, qu'elle accompagna des plus vives inſtances ; mais conſervant la généroſité de l'amour dans les tranſports du dépit, elle juſtifia Lucidor auprès de ſes parens, & ſe chargea ſeule du ridicule que ſon action lui donnoit à leurs yeux ; elle prétexta ſeulement le déſir de connoître ſi ſon cœur & celui de Lucidor pourroient ſympathiſer.

Dorimont traita la délicateſſe de ſa fille de chimère, mais Ménante l'approuva ; & jugeant que ſon fils ne pouvoit que gagner à l'examen, il engagea Dorimont à ſatisfaire Félicité ; elle obtint deux mois de délai. Si Lucidor avoit tremblé de la démarche de Félicité, avec quelle ſurpriſe & quel redoublement de ſenſibilité pour elle n'avoit-il pas vu la manière dont elle l'avoit juſtifié ! quelle reconnoiſſance ne lui devoit-il pas ! Il voulut la lui témoigner ; mais elle s'étoit retirée auſſi-tôt que ſon père s'étoit rendu à ſa demande. Il la chercha en vain, il ſe promit bien de ne pas laiſſer échapper la première occaſion ; & d'employer le temps du délai à réparer tant d'imprudence, & à mériter le retour ſans lequel il ne pouvoit être heureux.

Euphémie cependant ne pouvoit revenir de la ſurpriſe que lui avoit cauſé la démarche de ſa fille, après les idées qu'elle s'étoit formée des diſpoſitions de ſon cœur pour Lucidor. Elle voulut en ſavoir les motifs ; mais Félicité qui craignoit de l'indiſpoſer

contre ſon amant, ne put jamais ſe réſoudre à lui faire part de l'entretien qu'elle avoit eu avec lui.

Euphémie ne voulant point la contraindre, lui laiſſa ſon ſecret, & lui recommanda ſeulement de ſe garantir d'un excès de ſenſibilité dont elle la connoiſſoit ſuſceptible, & qui ne pouvoit que la rendre malheureuſe ; mais Félicité n'avoit ni l'eſprit, ni le cœur aſſez dégagés pour ſuivre les conſeils de ſa mère. Perſuadée que Lucidor aimoit un autre objet, elle ſe promit bien de lui cacher ſes ſentimens. « J'éviterai du» moins, dit-elle, qu'il puiſſe en faire hom» mage à ma rivale ; il ignorera toujours » que je l'aurois préféré à l'univers entier ». Lucidor formoit des projets bien différents; il vouloit paroître aimable aux yeux de ce qu'il aimoit ; il en trouva les moyens dans ſon amour même ; il chercha les occaſions de le faire valoir : elles ſe préſentèrent ; mais Félicité ne lui permit pas d'en profiter ; elle craignoit trop qu'il ne découvrît le ſecret de ſon ame ; pour riſquer d'avoir avec lui un entretien particulier, elle ſe ſervit de différents prétextes pour l'éviter. Quand le haſard le favoriſoit, elle affectoit un air ſi ſérieux & ſi froid, qu'il en étoit déconcerté ; il ſoutint quelque temps ſes rigueurs avec courage. Il adoroit Félicité ; ſon aſſiduité, ſes ſoins & ſes empreſſemens auprès d'elle, ne ſe démentoient pas ; ils n'empruntoient rien de l'art ni de la contrainte, l'amour ingénu les guidoit. Euphémie le re-

marquoit avec une joie qui perçoit quelquefois juſqu'au cœur de ſa fille. Il étoit des inſtans où Félicité les croyoit ſincères ; dans d'autres le ſouvenir des circonſtances qui les avoient précédés, la replongeoit dans l'erreur : elle étoit dans cette perplexité, lorſqu'un jour étant à la promenade avec Euphémie & Lucidor, une femme d'un âge mûr, & miſe aſſez ſimplement, vint attaquer Lucidor. Il s'éloigna à quelques pas pour l'entretenir ; & tout ce que Félicité put entendre de leur converſation fut le nom de Roſalie, ſouvent répété avec une vivacité de la part de cette femme, & de celle de Lucidor, un intérêt où Félicité crut voir du myſtère. Les moindres choſes font effet ſur un eſprit prévenu. Il n'en fallut pas davantage pour autoriſer les craintes de Félicité ; & Lucidor perdit dans un inſtant le fruit de ſes ſoins & de ſa conſtance. Félicité ne douta pas que cette Roſalie ne fût celle qu'elle ſoupçonnoit de lui avoir enlevé le cœur de Lucidor ; il en devint plus malheureux, ſans qu'il pût pénétrer la cauſe de ſon infortune : ſes ſentimens pour Félicité étoient ſi délicats & ſi tendres, qu'il lui paroiſſoit impoſſible qu'elle pût concevoir le moindre doute à leur déſavantage. Euphémie même ignoroit ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa fille : renfermée en elle-même, Félicité avaloit à longs traits le poiſon de la jalouſie.

Il fut impoſſible à Lucidor de ſupporter courageuſement un redoublement de rigueur qu'il n'avoit point mérité ; il s'en plaignit à

Damis du ton du déſeſpoir. Les deux amis, dont l'amour de Lucidor pour Félicité avoit ranimé l'amitié, étoient devenus inſéparables. Damis partagea vivement la douleur de ſon ami : il voulut juger par lui-même de l'état de ſes affaires. Il appercevoit dans la conduite de Félicité un mélange de froideur, de dépit & de vivacité, qui annonçoit un trouble dont l'indifférence n'eſt pas ſuſceptible. Après avoir un peu calmé les tranſports de ſon ami, il lui propoſa de l'introduire auprès de Félicité. Dès le lendemain Lucidor le préſenta à Dorimont & à Euphémie, qui le reçurent avec tous les égards qu'il méritoit par lui-même, & qu'ils croyoient devoir d'ailleurs à l'intime ami d'un homme qu'ils regardoient déjà comme un fils. Damis après pluſieurs viſites, où il s'étoit appliqué à l'examen de l'eſprit & du cœur de Félicité, apprit à Lucidor qu'il la croyoit prévenue de la plus forte paſſion. Cette nouvelle alloit plonger Lucidor dans un nouveau déſeſpoir, lorſque Damis lui dit avec un ſang froid capable d'en impoſer à ſes tranſports : « Vous êtes bien ardent à ſaiſir ce qui peut vous être contraire : j'ai cherché à vous perſuader que Félicité n'étoit pas indifférente ; mais vous ai-je dit que vous aviez un rival ! — Pour qui donc ſeroit-elle ſenſible ? Seroit-ce pour moi qu'elle fuit & qu'elle accable de rigueurs ? — Ce ne ſeroit pas à ces foibles témoignages que je m'en rapporterois. Croyez-moi, Lucidor, on ne fuit pas avec tant de ſoin

un objet indifférent. Félicité aime à m'entretenir ; elle m'entend avec plaiſir ; elle me donne la préférence ſur tous ceux qui l'environnent. Je ne ſuis pas aſſez vain pour m'attribuer tant de gloire ; elle ſait que je ſuis votre ami, ou je me trompe fort, ou c'eſt à l'amour que l'amitié doit ſon triomphe. — Ah ! s'il étoit vrai ! Non, Damis, je ne ſuis pas convaincu. J'adore Félicité ; elle le ſait. — J'en doute, interrompit Damis ; & je crois que vous êtes tous deux les victimes d'une erreur. Le déſir que vous avez témoigné à Félicité de voir retarder votre hymen, a fait tout le mal ; elle a pris pour indifférence ce qui vous paroiſſoit délicateſſe. Une femme pardonne rarement de ſemblables mépriſes : tant que vous n'aviez pas vu Félicité, elle a excuſé votre défaut d'empreſſement ; elle attendoit de ſes charmes ſa vengeance & ſon triomphe : qu'a-t-elle pu penſer en effet ? Le premier diſcours que vous lui adreſſez, eſt pour lui faire connoître que vous redoutez le nœud qui va vous unir. — Hélas ! je voulois être aimé, & je ne pouvois m'en flatter après la conduite que j'avois tenue avec elle : mais ſi j'ai fait une imprudence, que n'ai-je pas tenté depuis pour la réparer ! — Le premier mouvement a ſéduit Félicité ; la prévention eſt toujours injuſte ; tout ce que vous avez pu faire depuis, a emprunté à ſes yeux les traits qui l'avoient offenſée ; qui ſait même, ſi elle ne vous croit pas ſenſible pour une autre ? — Ah ! quelle injuſtice ! mais peut-

elle douter du pouvoir de ſes charmes ? — Elle en douteroit moins, ſi elle étoit moins tendre ; près de ce qu'on aime, on oublie qu'on eſt aimable. — Damis, Damis, vous cherchez à me tranquilliſer ; mais que je ſerai malheureux, ſi l'eſpoir que vous me donnez eſt dénué de fondement ! — C'eſt ce que je veux approfondir dès demain, dit Damis, après un moment de réflexion ; trouvez-vous à quatre heures chez Dorimont ; j'eſpère vous y dévoiler entièrement le myſtère ».

Lucidor n'avoit garde de manquer à un rendez-vous auſſi intéreſſant : il ſe rendit chez Dorimont, il y trouva Damis qui avoit déjà préparé les eſprits à la ſcène qu'il préméditoit. Euphémie & Félicité l'écoutoient avec intérêt : Damis avoit une éloquence naturelle, qui captivoit l'eſprit & l'attention de tous ceux qui l'entendoient. Il avoit fait tomber l'entretien ſur le bonheur de deux époux unis par le ſentiment. Euphémie qui croyoit cette matière favorable à la ſituation de ſa fille, donnoit à Damis l'occaſion de l'étendre ; Félicité y prenoit un plaiſir mêlé de trouble. L'arrivée de Lucidor n'y apporta point d'obſtacle : Félicité rougit & devint rêveuſe. Damis, ſans paroître y faire attention, continua le diſcours qu'il avoit entamé. « Oui, Mademoiſelle, voilà les douceurs qu'on doit attendre d'une union ſemblable ; c'eſt en vain qu'on cherche ailleurs le vrai bonheur ; elle ſeule peut nous l'offrir, c'eſt en elle qu'il réſide ».

Ah ! Monſieur, loin de nous abréger le chemin qui conduit au bonheur, vous nous le rendez impraticable. Où trouver les modèles d'une union ſi parfaite ? Et s'il eſt encore des êtres capables d'en ſentir le prix, le ſort ne ſe fait-il pas un plaiſir malin de les ſéparer ? — Je pourrois vous donner une preuve du contraire ; je ſuis même étonné que Lucidor ait gardé là-deſſus le ſilence : ſans doute que la part qu'il a au bonheur des perſonnes qui y ſont intéreſſées l'a retenu. Pour peu cependant que vous ſoyez curieuſe de ſavoir ce qui les regarde, je ſuis prêt à vous dédommager du plaiſir dont ſa modeſtie vous a privée.

Elle accepta cette propoſition avec empreſſement ; mais une compagnie qui ſurvint, empêcha Damis de ſatisfaire ſur-le-champ ſa curioſité. Dans l'impatience d'être inſtruite, Félicité lui propoſa tout bas de paſſer avec elle dans le jardin. Elle n'oſa inviter Lucidor à les ſuivre, mais elle s'apperçut avec un ſecret plaiſir qu'il n'en attendoit pas l'ordre. Après s'être placés tous trois dans un endroit commode & ſolitaire, Damis commença le récit ſuivant.

Roſalie & Léandre durent à l'infortune le bonheur de ſe connoître... « Quoi ! Monſieur, interrompit Félicité avec émotion, vous connoiſſez auſſi Roſalie » ? Damis ſurpris de cette queſtion & du trouble avec lequel elle étoit faite, regarda attentivement Félicité. « Oui, Mademoiſelle, je la connois pour une des plus aimables & des plus

reſpectables perſonnes du monde : en auriez-vous entendu parler dans d'autres termes ? Non, Monſieur, dit Félicité avec embarras ; & quoique le nom ne me ſoit point étranger, l'objet m'eſt entièrement inconnu ; mais pourſuivez, de grâce »...

Damis voyant qu'il ne pouvoit tirer plus d'éclairciſſement de Félicité, reprit le fil de ſa narration. Roſalie avoit perdu ſes parens dans un âge fort tendre. Malthide, ſa nourrice, ayant été comblée des bienfaits du père, crut devoir en témoigner ſa reconnoiſſance à la fille, elle ſe chargea de ſon éducation, & la lui donna telle qu'elle auroit pu la recevoir dans la maiſon paternelle. Roſalie réuniſſoit tous les dons de la nature, l'eſprit, la beauté, les ſentimens & la douceur. Malthide fière du ſuccès de ſes ſoins & des charmes de ſon élève, veilloit ſans ceſſe à la conſervation d'un dépôt ſi précieux ; elle formoit déjà des arrangemens pour ſon établiſſement. Les hommages de pluſieurs amans diſtingués lui inſpiroient pour elle une ambition ſans bornes, elle la jugeoit digne du plus haut rang. Roſalie l'eût été en effet, ſi le mérite, les grâces & la vertu étoient des droits ſuffiſants pour y parvenir. Mais c'étoit des mains de l'amour qu'elle devoit tenir ſon bonheur. Le ſentiment ſeul eſt le prix des cœurs vertueux & délicats.

Léandre occupoit une partie de la maiſon où logeoit Malthide ; la nobleſſe de ſa naiſſance n'avoit pu le garantir des caprices du

ſort; il vivoit avec ſon père : & par ſon travail, ſes ſoins & ſa tendreſſe, il cherchoit à lui adoucir la rigueur de ſon état.

Malthide avoit ſouvent vanté la conduite & la bonté du cœur de Léandre en préſence de Roſalie. Un jour qu'elle s'étendoit plus particulièrement ſur quelques traits qui l'avoient frappée, & que Roſalie prenoit un plaiſir ſecret à lui faire répéter ce qu'elle avoit déjà entendu, elles furent interrompues par l'arrivée de Léandre : il n'étoit jamais entré chez Malthide. Cette viſite les ſurprit; elles alloient lui en demander le motif, lorſque la douleur & l'effroi peints ſur le viſage, il implora leur ſecours pour ſon père qui touchoit au terme de ſa vie. Malthide vola à ſon appartement; Roſalie la ſuivit; un mouvement involontaire lui faiſoit déjà partager les alarmes de Léandre. Les ſoins de ce tendre fils & ceux de Malthide, ne purent arracher le malade au danger; il expira peu d'heures après : il ne reſta à Léandre que les regrets de la perte qu'il venoit de faire. Malthide ne put ſe réſoudre à le laiſſer en proie à des ſentimens auſſi cruels; elle l'entraîna chez elle, où elle s'efforça long-temps, mais en vain, de le conſoler.

Roſalie n'étoit pas ſpectatrice indifférente d'une ſcène qui lui découvroit mieux encore que les diſcours de Malthide, l'excellence du cœur de Léandre. L'amour profite de tout; ce fut dans l'excès de ſa tendreſſe filiale qu'il prit le trait dont il perça l'ame

de Roſalie : un principe ſi noble ne pouvoit manquer de produire d'heureux effets.

Léandre, au milieu des tranſports de ſa douleur, s'apperçut des larmes que Roſalie ne pouvoit refuſer à la tendre compaſſion qu'il lui inſpiroit. Il en fut frappé ; le ſpectacle d'un père mourant, & les triſtes ſentimens qu'il venoit d'éprouver, l'avoient rendu inſenſible à tout autre objet : il n'avoit pas ſeulement remarqué que Roſalie étoit belle.

« Que ne dois-je pas à votre ſenſibilité, dit-il à Roſalie, dès qu'il put lui parler ſans témoin. Quoi ! vous daignez gémir ſur mon ſort. — Vous ne me devez rien, interrompit Roſalie avec vivacité : l'intérêt que je prends à vos peines, eſt un tribut que je dois à la vertu malheureuſe ». Quel éloge pour Léandre ! Il en ſentit toute la délicateſſe.

Votre pitié généreuſe, dit-il, ſuffiroit pour me conſoler de toute autre perte que de celle d'un père ; mais ſi elle ne peut effacer les impreſſions que ce funeſte accident a fait ſur moi, quels droits ne vous donne-t-il pas ſur mon cœur ! Oui, charmante Roſalie, je ſens..... Léandre s'arrêta. L'émotion de ſon ame & la crainte d'offenſer ce qu'il aime, l'empêchèrent de pourſuivre ; ſes yeux encore baignés de larmes, ſe fixent ſur ceux de Roſalie, & ne peuvent s'en détourner. Roſalie baiſſe la vue en rougiſſant ; Léandre ſoupire, & ce moment décide de leur deſtinée. Pluſieurs entretiens à-peu-près ſemblables, découvrirent à ces

amans ce qui ſe paſſoit dans leur cœur.

« Vous ne trouverez pas en moi, dit un jour Roſalie à Léandre, les détours adroits d'une coquette qui veut plaire ſans s'engager. La ſincérité fut toujours mon partage : je vais vous en donner une preuve.

Il y a long-temps, Léandre, que Malthide m'entretient des qualités de votre ame, dont vos procédés, vos ſoins & votre tendreſſe pour votre père lui permettoient de juger : je me plaiſois à l'entendre, & à vous rendre intérieurement la juſtice qui vous étoit due. Mais je dois, avant toute choſe, vous donner un éclairciſſement ſur mon ſort : le peu de fréquentation que nous avons eu, ne vous a pas mis dans le cas d'en être inſtruit.

Je ſuis née de parens, qui ſans être d'un rang bien élevé, ont aſſez figuré dans le monde. Dorante, par de fâcheux événemens fut dépouillé de tous ſes biens. Il ne put ſoutenir ſon malheur, & ma mère le ſuivit peu de temps après au tombeau. J'étois l'unique fruit de leur hymen : je reſtai fort jeune encore expoſée à toutes les atteintes de l'indigence. Cruellement abandonnée par le reſte de ma famille, Malthide fut la ſeule qui prit compaſſion de moi ; elle avoit été ma nourrice. Mon père dans le temps de ſon crédit, avoit gratifié ſon mari de l'emploi qui ſert aujourd'hui à notre ſubſiſtance ; elle fut aſſez généreuſe pour conſacrer la plus forte partie de ſon revenu à mon éducation ; & je lui dois cette juſtice, que j'ai retrouvé

en elle la douceur & la tendreſſe d'une véritable mère. Enfin elle cherche à m'établir, & trouve l'occaſion de le faire avantageuſement.

Ah ! qu'entends-je, s'écria Léandre avec ſaiſiſſement : Roſalie, je ne vous ai donc connue ſi charmante & ſi digne de mon adoration, que pour vous perdre !

Raſſurez-vous, Léandre ! vos alarmes me ſont chères, puiſqu'elles m'inſtruiſent de vos ſentimens ; & il ne dépend que de vous de me conſerver. Je vous offre mon cœur & ma main, ſi ma tendreſſe ſuffit pour vous rendre heureux : mais ſongez qu'elle eſt ma ſeule dot. — Eh ! quel bien eſt plus précieux, que celui de poſſéder un cœur comme le vôtre ! chère Roſalie, pouvez-vous croire que j'héſite un moment ?...

Vos charmes & ſur-tout les vertus que j'admire, & que votre ingénuité me fait appercevoir dans tout leur éclat, vous aſſurent de ma conſtance : le bonheur d'aimer & d'être aimé, eſt la fortune des cœurs tendres. Si l'amour me laiſſe quelque choſe à déſirer dans votre poſſeſſion, Roſalie, ce ne ſera jamais que pour vous : oui, le Ciel m'eſt témoin que ſi je crains l'indigence, ce n'eſt qu'autant que vous pourrez en reſſentir les funeſtes effets : qu'aurois-je à déſirer pour moi ? Le bonheur de vous plaire remplira tous mes vœux.

Vous m'attendriſſez, Léandre ; mais vous m'êtes trop cher pour me laiſſer facilement perſuader. Si vous ne craignez que pour moi,

je ne crains que pour vous : laiſſons mûrir des réſolutions ſi généreuſes ; ne me voyez pas cependant, l'abſence eſt l'épreuve du cœur : dans trois mois venez m'inſtruire de vos ſentimens ; je vous eſtime trop pour douter jamais de votre ſincérité, vous ſaurez les miens ; mais à tout événement, comptez ſur mon amitié ». Léandre effrayé du deſſein de Roſalie, voulut réclamer les droits de l'amour. « Quoi ! je ne vous verrai plus : ah ! Roſalie ». Il n'en étoit plus entendu, elle s'étoit éloignée : il en gémit, & l'en aima davantage. « Que de ſageſſe ! que de raiſon ! que l'amour augmente des charmes en paſſant par un tel cœur, continua-t-il après avoir réfléchi ſur les diſcours de Roſalie ! avec tant d'avantages peut-elle douter de ſon empire ſur mon ame ! Pourrois-je lui préférer un vil intérêt ? Non, Roſalie, votre amant ne ſe rendra pas indigne de vous ».

Roſalie, ferme dans ſa réſolution, refuſa conſtamment de voir Léandre avant le terme preſcrit. Dès qu'il fut expiré, il accourut. « Je vous revois donc, lui dit-il en tombant à ſes pieds, ma chère Roſalie... Que j'ai ſouffert » ! Elle n'en pouvoit douter ; il étoit ſi changé qu'il en étoit méconnoiſſable. « Levez-vous, lui dit-elle en lui préſentant la main d'un air attendri. Eh bien ! Léandre, qu'avez-vous à m'apprendre ? — Que je vous adore ! avez-vous pu ſoupçonner ma conſtance ? Avec tant d'attraits & de vertu doit-on craindre la légéreté ? — Mais,

avez-vous bien réfléchi ſur les inconvéniens du nœud que vous voulez contracter ? Avez-vous penſé aux ſuites qu'il peut avoir, & au repentir qui en peut naître ? — Au repentir : ah ! Roſalie, vous outragez le ſentiment le plus juſte & le plus raiſonné ; mais je dois payer votre confiance : écoutez-moi, & décidez de mon ſort. Mon père, après avoir expoſé ſa vie & ſacrifié ſa fortune au ſervice de ſa patrie, ſe trouva hors d'état de me faire embraſſer celui qu'il m'avoit deſtiné. Après la mort de ma mère, je me retirai avec lui dans cette maiſon, où nous aurions manqué des choſes même les plus eſſentielles à notre ſubſiſtance, ſi un ami ne m'eût procuré un emploi, qui quoique plus honnête que lucratif, m'a cependant mis à l'abri des rigueurs du beſoin. Ce que j'en ai recueilli de plus doux, c'eſt qu'il a procuré à mon père juſqu'à ſa mort, ſi-non l'aiſance, du-moins le néceſſaire. Cette reſſource me reſte encore; elle eſt la ſeule que je puis vous offrir : quel triſte partage ! pour vous qui méritez la fortune la plus brillante. Mais ſi l'empire abſolu que vous avez ſur mon cœur peut vous ſuffire, ſi vous ne craignez pas de lier votre ſort à celui d'un infortuné.....Ah ! s'écria Roſalie, j'ai trop éprouvé un cœur ſi généreux & ſi tendre, cher Léandre, jugez par les larmes que le ſentiment m'arrache, des mouvemens de mon ame : vous en fûtes le maître dès que je vous connus ; mais frémiſſant de vous faire partager ma triſte deſtinée, & crai-

gnant un changement affreux pour moi dans vos ſentimens, j'ai voulu m'en aſſurer, j'ai tremblé de l'epreuve. L'amour triomphe... Il détruit mes alarmes. Vous m'aimez. Je puis donc vous rendre heureux.— Dieux! ſi vous le pouvez. Oui, Roſalie, vous pouvez rendre mon ſort ſupérieur à celui de tout ce qu'il y a de plus grand ſur la terre. Laiſſons aux ambitieux le ſoin de courir après la fortune. Formés pour la tendreſſe, goûtons-en les douceurs! Roſalie, quel bonheur ſera comparable au nôtre!

Léandre enivré d'amour, regardoit ſon amante; il étoit à ſes pieds; le ſilence le plus expreſſif avoit ſuccédé aux diſcours les plus tendres. « Parlez à Malthide, dit Roſalie en s'arrachant à ſon ivreſſe, découvrez-lui le ſecret de nos ames; & s'il en eſt beſoin, dites-lui que je préférerois la mort au malheur d'être ſéparé de vous.

Léandre obéit aux ordres de Roſalie; il ſe rendit auprès de Malthide, & lui confia ſon amour & l'eſpoir qu'il oſoit concevoir. Malthide en fut ſurpriſe & affligée; elle avoit des vues beaucoup plus élevées pour l'établiſſement de Roſalie. Mais les tendres inſtances de ces amans, & la force du ſentiment qui les inſpiroit, la déſarmèrent: non-ſeulement elle conſentit à leur bonheur, mais elle en précipita même l'inſtant; & peu de jours après, Léandre & Roſalie obtinrent le prix de l'amour le plus généreux & le plus tendre.

Six années de mariage, ajouta Damis,

ont augmenté leur amour loin de l'éteindre. Je les connus dans cet intervalle : j'admirai le ſentiment qui les uniſſoit ; & quoiqu'il parut ſuffire à leur félicité, je gémis de voir dans un état ſi médiocre, deux perſonnes ſi capables de remplir avec honneur les places les plus brillantes : j'en parlai à Lucidor, qui, par le credit de ſon père, vient de faire obtenir à Léandre un poſte ſi avantageux, qu'il ne manque plus rien à ces deux époux pour être parfaitement heureux.

Damis s'arrêta dans cet endroit ; mais voyant que Félicité ne ſe diſpoſoit pas à lui répondre, & paroiſſoit plongée dans de ſérieuſes réflexions : Hé bien ! Mademoiſelle, lui dit-il d'une voix baſſe, avois-je raiſon de vous vanter les avantages de la tendreſſe ; n'admirez-vous pas auſſi le procédé de Lucidor ? Il doit vous être cher, puiſqu'il eſt votre ouvrage. Oui, c'eſt depuis que vous l'avez ſoumis ſous les lois du ſentiment que ſon cœur s'eſt ouvert à la tendre compaſſion, & qu'il eſt devenu ſenſible & bienfaiſant. Quel bonheur pour lui ! quel triomphe pour vous !

Un rien cauſe les peines ou les plaiſirs des amans : Félicité l'éprouva. Son ame perſuadée par le récit de Damis, & par les traits d'un ſentiment repréſenté avec tant d'avantage, ne ſe défendoit plus qu'à peine ; elle commençoit à trouver Lucidor moins coupable. Détrompée ſur Roſalie, le reſte de ſes craintes n'attendoit, pour s'évanouir entièrement, qu'un dernier effort. Un domeſtique arrive, & d'un air effrayé lui ap-

prend que Dorimont & Ménante viennent d'avoir un démêlé enſemble, dont le réſultat a été de rompre ſans retour l'alliance arrêtée entre leurs familles. Lucidor frémit, Félicité s'abandonne aux mouvemens de ſon cœur : elle n'eſt plus ſuſceptible d'autres craintes que de celle de perdre ce qu'elle aime. Ah! Lucidor, qu'allons-nous devenir..... Ses beaux yeux ſe ferment à la lumière, une pâleur mortelle ſe répand ſur ſon viſage, l'amour la rappelle à la vie. Damis lui apprend que cette nouvelle n'eſt qu'un innocent ſtratagème qu'il a imaginé pour ſonder ſes ſentimens,& pour favoriſer ceux de ſon ami. Il lui proteſte que Lucidor n'y a aucune part, & s'éloigne en chargeant ce jeune amant d'obtenir ſon pardon de l'aimable Félicité.

Lucidor en effet n'avoit rien appris du projet de Damis : il avoit été auſſi alarmé que Félicité, & le diſcours de ſon ami put à peine lui rendre la tranquillité ; mais quel effet ne fait pas ſur lui la ſenſibilité de ce qu'il aime ! quelle gloire ! quel heureux moment pour lui ! il connoît qu'il eſt aimé ; mais ce n'eſt pas aſſez : il veut perſuader Félicité de ſa tendreſſe, il veut ſe juſtifier des ſoupçons qu'elle a formés contre lui ; il y réuſſit. La ſincérité, la candeur, le ſentiment enfin s'expriment par ſa bouche & brillent dans ſes yeux. Livrée à tous les traits de l'amour, Félicité ne conſulte que lui ; & par un aveu plein de charmes, elle confirme à ſon amant un bonheur qu'elle partage, & dont l'hymen leur permit bientôt après de goûter toutes les douceurs.

AVENTURES D'ÉLISE.

QUELQUE temps après les différentes découvertes que de célèbres Voyageurs firent dans notre globe, le Comte de Monval, Commandant de vaiſſeaux, fut chargé en 1580 d'aller reconnoître les terres nouvelles, pour y former des colonies. Cet Officier étoit d'un caractère inflexible; rigide ſur le devoir & ſur l'honneur, il ne pardonnoit rien: juſte d'ailleurs, & d'une bravoure à toute épreuve, il s'étoit acquis, malgré ſa dureté, l'eſtime & la confiance des troupes maritimes. Son cœur inſenſible à l'amour, ne connoiſſoit d'autre plaiſir que celui d'affronter les dangers: il étoit cruel dans ſes vengeances, & rien ne pouvoit le détourner de ſes projets.

Monval avoit une ſœur unique, nommée Eliſe, dont il étoit tuteur; elle étoit née avec une figure charmante, une ame ſenſible, & un eſprit ferme. Cet aſſemblage de qualités ſolides & agréables ſembloit lui promettre un ſort heureux. Sa beauté l'a rendue l'objet du déſir des hommes, ſa ſenſibilité l'a rendue facile à ſéduire; mais, ſa fermeté lui a fait braver ſes malheurs.

Elle avoit à peine dix-huit ans, lorſqu'elle perdit ſa mère. La Comteſſe de Monval étoit

un de ces compoſés bizarres, qui ne ſont aujourd'hui que trop communs : eſprit fort & femme foible, elle ne croyoit point en Dieu, & avoit peur du diable : remplie de livres abſtraits, qu'elle avoit lus ſans les entendre, elle ſe croyoit d'une ſcience profonde, & renonçoit à l'imagination qu'elle avoit aſſez brillante, pour des ſyſtèmes de philoſophie qu'elle ne comprenoit pas.

Ce fut auprès de cette mère qu'Eliſe fut élevée. La Comteſſe blâmoit l'éducation qu'on donnoit aux femmes. Elle avoit aſſez d'eſprit pour en voir les inconvéniens ; mais, elle n'avoit pas aſſez de jugement pour ſentir le danger de s'écarter du préjugé reçu.

Elle donna donc à ſa fille des Maîtres en tout genre. Sa pénétration, ſa mémoire lui firent faire en peu de temps des progrès rapides dans les langues ſavantes, dans l'hiſtoire, dans la philoſophie & dans les arts qu'elle cultiva juſqu'à la fin de ſes jours. Son frère n'avoit point été élevé dans la maiſon. Il avoit ſuivi ſon père qui étoit chef d'Eſcadre, & qui mourut fort peu de temps après ſa femme. Ces deux enfans reſtèrent avec des biens moins conſidérables qu'on eſpéroit.

Une ſemblable éducation accoutuma Eliſe à réfléchir, l'éleva au-deſſus de ſon ſexe, & lui fit regarder la parure comme une occupation futile, qui, ſans augmenter ſes charmes, feroit tort à ſon eſprit. Mais, s'il eſt poſſible de donner de juſtes bornes au déſir de plaire, eſt-il poſſible d'éviter le

malheur d'aimer ? La raiſon triomphe quelquefois des erreurs, elle cède preſque toujours aux paſſions.

Monval avoit environ trente ans : il connoiſſoit à peine ſa ſœur. Il auroit bien voulu qu'elle prît ſon parti pour le couvent ; mais, trop juſte pour lui faire violence, il la mit en penſion chez une Dame de ſes parentes, en attendant qu'il pût lui trouver un établiſſement conforme à ſa naiſſance, à ſa beauté, à ſes talens & à la médiocrité de ſa fortune. Il partit enſuite pour aller faire les préparatifs de ſon voyage.

Cette Dame, nommée Emilie, voyoit beaucoup de monde : elle avoit un reſte de beauté, qu'elle ſoutenoit de beaucoup d'eſprit & de beaucoup d'enjouement. Les grâces & les talens d'Eliſe firent du bruit. Bientôt le nombre des amis de cette maiſon augmenta. Une foule d'adorateurs vint de toutes parts. La plus grande partie d'entr'eux ſe borna à admirer Eliſe. Les uns, trop riches, craignoient ſon eſprit, ſes connoiſſances, & n'avoient pas le cœur aſſez bien fait pour ſentir le plaiſir délicat de faire le bonheur d'une femme aimable : les autres avoient trop peu de fortune pour oſer aſpirer à la poſſeſſion d'Eliſe ; tous lui prodiguoient l'encens & les louanges, perſonne ne la demandoit.

Emilie qui étoit un peu coquette, recherchoit trop les plaiſirs pour ſonger ſérieuſement à l'établiſſement de ſa couſine. Elle l'abandonna, pour ainſi dire, à ſa propre conduite,

conduite, & ſe contentoit, ſeulement pour la forme, de l'accompagner quelquefois aux promenades publiques.

Avec une ſi grande liberté & un ſi grand penchant pour l'amour, il étoit preſque impoſſible qu'Eliſe n'en devint bientôt la victime. Un jeune-homme doué des plus rares qualités, mais par malheur dépourvu de fortune, oſa ſeul inſtruire Eliſe de ſa paſſion: ſa jeuneſſe, ſes grâces touchèrent le cœur de cette aimable fille. L'amour & la ſympathie agirent de concert, & bannirent les triſtes réflexions & la raiſon importune.

Menneville, c'eſt le nom de cet amant, touchoit admirablement du luth. La muſique eſt ſouvent l'interprète de l'amour. Il ſavoit marier ſa douce voix aux accords mélodieux de cet inſtrument. Eliſe enivrée de ſa paſſion, ne reſpiroit que pour lui; ils étoient heureux, & ſe croyoient ſeuls dans l'univers.

Le sèvere Monval vint par ſa préſence troubler leur félicité. Il devoit mettre inceſſamment à la voile: ſon armement étoit prêt; il venoit faire ſes adieux & prendre congé du Miniſtre. La vue de ce frère fit rentrer Eliſe en elle-même; elle trembloit qu'il n'eût découvert ſa foibleſſe: revenue de ſon illuſion, cet égarement lui parut un ſonge. « Eh! quoi, ſe diſoit-elle, ai-je pu m'oublier juſqu'à ce point? Ne connoiſſois-je point tous les dangers de l'amour? Fatale ſenſibilité! penchant funeſte! vous avez ſéduit mon cœur. La raiſon m'éclaire ſur le bord du précipice, j'en vois toute la pro-

fondeur ; fuyons .... Je ne puis eſpérer de ſalut que dans la fuite ſeule. Malheureux & trop cher amant ! que vas-tu penſer de moi ? Hélas ! je t'aime toujours, je t'adore, que ne puis-je te rendre heureux ! Que n'as-tu plus de fortune !.... Cruel préjugé ! Lois inhumaines !..... Pourquoi ne ſuis-je la maîtreſſe de mon choix ?... Frère barbare ! jouis du peu de mes biens, laiſſe-moi mon cœur ; mon amour me ſuffit..... Ah ! Menneville, je ne te reverrai plus !

La malheureuſe Eliſe alla ſe renfermer dans ſon appartement. L'agitation de ſon cœur altéra ſa beauté. Réſolue enfin à ſuivre l'auſtère devoir, elle écrivit à Menneville.... « Fuyez-moi, lui dit-elle, nous ne pouvons jamais être l'un à l'autre ; je ne l'ignorois pas, & je vous ai aimé !... Hélas ! la vertu me rend à moi-même.... Le parti que je vais prendre vous étonnera ſans doute ; votre ſouvenir me ſuivra par-tout ; ne m'oubliez jamais : ne m'écrivez & ne me voyez plus ».

Monval étoit ſur ſon départ ; Eliſe va le trouver, & lui dit : « Mon frère, ſi vous m'aimez, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Dégoûtée de la futilité du ſiècle, je veux vous ſuivre aux extrémités de la terre, pour chercher un climat où l'innocence & la vertu puiſſent être à l'abri de l'injuſtice & de la ſéduction. Qu'il me ſera doux de vivre avec un frère que je chéris, & de pouvoir contempler avec lui les prodiges de la nature, d'étudier ſa marche &

de connoître ſes productions ! Ne craignez point ma foibleſſe : je me ſens du courage, l'habitude me donnera des forces, & votre exemple ſoutiendra ma fermeté. Je meurs ſi vous me refuſez. L'altération qui me change depuis quelques jours, eſt l'effet du déſir violent que j'ai de courir les mers avec vous ».

Monval étonné de la nouveauté de cette demande, y conſentit ſans peine. Il n'étoit point fâché d'ailleurs, connoiſſant la fragilité du ſexe, d'avoir toujours ſa ſœur ſous ſes yeux. Il ſavoit auſſi que les écueils de ce monde ſont plus dangereux pour la vertu, que les rochers & les tempêtes ne le ſont pour les voyageurs. Après avoir fait habiller Eliſe en Officier de Marine, pour qu'elle fît le voyage avec plus de liberté, & après avoir remercié Emilie de ſes ſoins, il l'emmena joindre ſes vaiſſeaux.

Menneville qui auroit préféré la mort à l'abſence de ſa chère Eliſe, put à peine achever la lecture de ſa lettre. « Eh quoi ! » s'écria-t-il, eſt-ce la tendre Eliſe qui » m'écrit ainſi ?... Non, non, un ordre » cruel a dicté cette lettre fatale.... » ? Il vole chez Emilie, il apprend le départ de Monval & de ſa ſœur. Déſeſpéré, il prend ſur-le-champ la même route, & arrive au port deux jours après eux. Quelques démarches & quelques efforts qu'il fît, il ne put joindre Eliſe, qui ſe tenoit toujours renfermée juſqu'au moment favorable pour mettre à la voile. Il ſe douta de ſon projet ;

l'amour l'inſpira : il alla s'offrir à Monval pour l'accompagner dans ſa courſe comme volontaire. Sa bonne mine le fit diſtinguer. Ce Commandant le reçut avec plaiſir & lui donna un emploi honnête. Menneville ſe fit faire un uniforme, ſe munit d'un luth, de quelque livres, & d'autres choſes néceſſaires à ſon amuſement & à ſon inſtruction, au cas qu'il n'eût point retrouvé ſa chère Eliſe, ou que, dans l'intervalle d'un long voyage, il eût quelques momens à lui.

Monval ignoroit la paſſion de ſa ſœur & ne connoiſſoit point Menneville. Elle ignoroit auſſi la démarche hardie de ſon amant ; elle ne l'auroit peut-être pas ſoufferte : ainſi perſonne ne ſe douta de rien. Le temps devenant favorable, on lève l'ancre & l'on part.

Menneville quoique fort amoureux, ſut ſe contenir & éviter Eliſe. Il attendit qu'on fût aſſez éloigné de terre pour qu'on ne pût facilement l'y deſcendre, au cas que ſa maîtreſſe déſapprouvât ſa démarche & le dénonçât au Capitaine ; mais ayant toujours eu le vent en poupe, le vaiſſeau fut bientôt en pleine mer. Un ſoir que le ciel étoit pur, Menneville prit ſon luth, & en joua ſur le tillac avec tant d'art qu'il charma l'équipage. Eliſe ne put méconnoître ſon amant. Sa flamme mal éteinte ſe ralluma avec plus de force ; un ſoupir de Menneville acheva de lui rendre le cœur d'Eliſe.

On n'ignore pas la liberté qui règne ſur mer ; Monval d'ailleurs ne pouvoit imaginer

une ſemblable intelligence, & l'équipage ne voyoit dans Eliſe qu'un jeune Chevalier parent du Commandant : ainſi, dès ce moment, Menneville ſuivit ſans crainte Eliſe juſque dans ſa chambre. « Eh quoi, lui dit-il, en ſe jetant à ſes genoux, vous fuyez Menneville, & Menneville vous adore ! La tendre Eliſe a-t-elle pû imaginer ce projet barbare ? La mort eût terminé mes jours, ſi l'amour ne m'eût ſecouru. Je ne vous quitte plus, cruelle Eliſe, je vous ſuivrai au-delà des mers ; rendez-moi ce cœur, où je meurs à vos pieds..... Tu l'as toujours eu, répondit-elle, en fondant en larmes, le devoir ſeul m'arrachoit à toi... Que dans ce moment, hélas ! ſa voix eſt impuiſſante. Je ne vois que ton amour, je ne ſens que le mien..... Mais que dis-je ? Suis-je libre ? Si je brave l'auſtère raiſon, j'aurai tout à craindre de la ſévérité de mon frère. Fuis, trop fidelle Menneville.... Mais où fuir ? la mer nous raſſemble & nous environne. Cruel amant, qu'as-tu fait ? Tu me perds à jamais !... L'amour nous protégera, reprit vivement Menneville. Et, que nous importe l'univers, ſi nous ſommes heureux ! Cachons notre bonheur. N'êtes-vous pas sûre de ma foi ? Les ſermens les plus inviolables m'attachent à vous ; un jour, ſans doute, je les confirmerai ces ſermens aux pieds des Autels.... Peut-être toucherai-je le cœur de Monval. Je vais du-moins travailler à mériter ſon eſtime ».

On ſent aſſez tout ce que ces amans purent ſe dire dans ce voyage. L'imprudence accompagne toujours l'amour & la jeuneſſe. Eliſe ſe livra de nouveau ſans réſerve aux tranſports de Menneville. Dans cet état d'ivreſſe, ils prirent moins de précaution : on s'apperçut de cette intelligence, d'autant mieux que l'on commençoit à ſoupçonner le ſexe d'Eliſe, & bientôt le Capitaine fut inſtruit de cette intrigue.

Qu'on juge par le caractère de Monval quelle dût être ſa colère. L'Aumônier du vaiſſeau étoit heureuſement un homme doux, & qui avoit beaucoup de crédit ſur ſon eſprit. Il lui fit promettre avant tout, afin d'éviter le ſcandale, de ne point s'abandonner à ſes emportemens. Eliſe fut renfermée dans ſa chambre, & le malheureux Menneville fut mis à fond de cale. Il s'étoit acquis par ſes grâces & par ſa candeur l'amitié & l'eſtime de tout l'équipage, qui plaignit ſa foibleſſe. Monval eut beaucoup de peine à ſe modérer, ſon cœur formoit en ſecret mille projets de vengeance ; mais l'Aumônier par ſes exhortations en retarda au-moins l'effet, & lui conſeilla même, puiſque Menneville avoit des vertus & de la naiſſance, quoique ſans fortune, d'unir, pour réparer le mal, ſon ſort à celui d'Eliſe.

Monval ſaiſit avidement ce moyen, & renfermant dans ſon ame l'horrible deſſein de ſe venger un jour avec éclat, il conſentit à cette union. Il feignit d'oublier le

passé, & se contenta de dire à sa sœur qu'il n'auroit pas cru que son sang fût capable d'une telle foiblesse ; qu'il désapprouvoit fort cette alliance, & que ce n'étoit qu'à regret, & pour mettre son honneur à couvert, qu'il y consentoit. Il dit ensuite à Menneville, qu'il commençoit à le considérer beaucoup, & qu'il ne se seroit pas attendu à cette ingratitude de la part d'un homme bien né, & que cet abus de confiance l'aviliſſoit à ses yeux. On ne tarda point à unir ce couple amoureux : comme personne ne prévoyoit les malheurs dont ces époux étoient menacés, on se livra à la joie & aux plaisirs.

Elise & Menneville jouissoient enfin de leur tendresse avec cette sécurité que donne l'aveu des lois. L'indifférence & la froideur de Monval les inquiétoient peu ; ils connoissoient la dureté de son caractère, ils n'imaginoient pas qu'il pût aller jusqu'à la noirceur & jusqu'à l'inhumanité. Il y avoit près de quatre mois qu'ils étoient en pleine mer, lorsqu'ils rencontrèrent une isle déserte où ils tâchèrent d'aborder. Monval fit reconnoître l'isle ; on y tua du gibier, & on y fit séjour pour reposer l'équipage. Après avoir fait de l'eau & réparé le bâtiment, Monval prit si bien ses mesures, que, pendant la nuit, il partit sans Elise & sans Menneville, en leur laissant, par un reste d'humanité, leurs coffres, des armes, des munitions, quelques outils & autres ustensiles, pour que ces malheu-

reux puſſent s'établir dans cette iſle déſerte, s'y nourrir, & ſe défendre contre les bêtes féroces.

Ces époux infortunés, qui dormoient profondément ſous une petite cabane de branches d'arbres qu'ils s'étoient formée pour jouir de leur ſéjour, furent conſternés à leur réveil de ſe voir abandonnés & expoſés dans cette affreuſe ſolitude. Ils ne doutèrent plus de leurs malheurs à la vue de leurs coffres & des foibles ſecours qu'on leur avoit laiſſés. Ils cherchèrent des yeux le vaiſſeau fugitif qui portoit le barbare Monval, il étoit déjà loin de cette iſle. Eliſe & Menneville reſtèrent long-temps ſans pouvoir proférer une ſeule parole.... « Hélas! s'écria Menneville, vous allez me haïr! c'eſt moi qui vous ai perdue »..... A ces mots la reſpiration lui manque, ſes genoux s'affoibliſſent, & il tombe évanoui aux pieds de la malheureuſe Eliſe. Cette triſte épouſe le rappelle à la vie. Le malheur lui rend ſa fermeté, elle tâche de la faire paſſer dans le cœur de Menneville.... « Et quoi, lui dit-elle, puis-je être à plaindre quand je te poſſède? N'eſt-tu pas l'univers pour moi? Que la vengeance de mon frère me paroît douce! Tu connois peu les hommes, ſi tu les regrettes. Parcourons ce ſéjour, choiſiſſons-en le lieu le plus commode pour les beſoins de la vie; n'euſſions-nous point ces armes & ces ſecours, le courage ſeul nous eût fait vaincre toutes les difficultés.

Le foible Menneville parut s'animer, ſon cœur étoit mortellement atteint, il cacha ſa foibleſſe & ſuivit Eliſe. Ils parcoururent l'iſle : elle avoit environ quinze lieues de circonférence : il y avoit une forêt qui en comprenoit preſque la moitié ; de l'autre côté étoit une plaine bordée d'une chaîne de montagnes qui s'étendoient ſur les côtes : vers la liſière de la forêt régnoit un petit lac qui leur parut poiſſonneux. Ils choiſirent cet endroit pour leur habitation. Ils avoient à côté d'eux la forêt qui devoit leur fournir du bois & du gibier ; le lac leur offroit du poiſſon ; un petit ruiſſeau qui deſcendoit des montagnes, & qui ſerpentoit dans la plaine, étoit peu éloigné & alloit ſe perdre dans la mer. Cette ſituation étoit agréable & commode. Menneville travailla ſur-le-champ à ſon habitation. La courageuſe Eliſe faiſoit la moitié de l'ouvrage. La néceſſité eſt mère de l'induſtrie. En peu de jours l'habitation fut faite, elle leur parut un palais. Si l'on ſe bornoit à l'exact beſoin, on ſe contenteroit de bien peu de choſes, & il n'y auroit preſque point de malheureux.

Menneville ne pouvoit concevoir la fermeté d'Eliſe. Il alloit de temps en temps, ſous prétexte de chaſſer ſur la montagne, à la découverte de quelques vaiſſeaux. Il avoit préparé un bûcher pour l'allumer au premier moment qu'il en verroit paroître un, afin qu'il s'approchât à ce ſignal. Eliſe partageoit ſes travaux, elle apprit à chaſſer.

Ils ſe firent des arcs & des flèches, avec leſquels ils s'exercèrent beaucoup, pour pouvoir s'en ſervir, quand leur poudre, qu'ils ménageoient avec grand ſoin, viendroit à manquer. Ils environnèrent leur habitation d'eſpèces de paliſſades, pour ſe défendre contre les bêtes féroces, ou contre les deſcentes de quelques Corſaires qui voudroient attenter à leur liberté ou à leur vie.

Ces époux vécurent ſans rien découvrir près de ſix ans de la même façon, pendant leſquels Eliſe accoucha d'une fille qu'ils nommèrent Laïda. Menneville s'affoibliſſoit tous les jours, il cachoit ſes maux & ſon chagrin. Eliſe s'en apperçut avec douleur, & vit en frémiſſant approcher le moment de leur ſéparation. Il n'arriva que trop tôt ce moment funeſte : il fallut toute ſa fermeté pour ſoutenir ce revers. Menneville expira dans les bras d'Eliſe, qui, après l'avoir enterré, joncha la terre de feuilles mortes & l'arroſa de ſes larmes.

L'enfance ne connoît ni les vrais plaiſirs, ni les peines réelles ; Laïda ne ſentit point ſa perte. Eliſe étoit le ſeul objet ſemblable à elle, qui s'offroit à ſes regards ; elle l'aimoit, recevoit ſes careſſes avec tranſport, s'attendriſſoit en la regardant, & quelquefois la repouſſant de ſes bras, lui ordonnoit de reprendre ſes amuſemens, & alloit ſur le bord de la forêt ſe replonger dans ſes réflexions.

Lorſque Laïda eut atteint l'âge de douze ans, ſa mère l'arma d'un arc pour l'inſtruire

à pourvoir elle-même à ſa ſubſiſtance ; elle l'apprit à percer de gros poiſſons qui nageoient lentement preſque à fleur d'eau ſur le lac. Cette occupation lui fit beaucoup de plaiſir ; elle s'y livra avec emportement. La jeuneſſe ſaiſit toujours avec tranſport les objets nouveaux qui s'offrent à elle. Sa mère ne la contrarioit en rien ; elle laiſſoit un libre cours à ſes déſirs, & ſe repoſoit du ſoin de calmer ſon ardeur ſur la même inconſtance qui l'avoit ſi facilement détachée de ſes premiers plaiſirs.

A peine Laïda eut ſeize ans que, lorſqu'elle ſe trouvoit ſeule dans les bois, elle ſentoit quelquefois des émotions, qui, ſans porter nulle clarté dans ſon eſprit, jetoient du déſordre dans ſes ſens ; ſes yeux s'allumoient, elle ſentoit une ſecrète inquiétude s'emparer de ſon ame ; elle frémiſſoit d'un état qui cependant ne lui déplaiſoit pas. Elle couroit éteindre le feu qui la dévoroit dans le ruiſſeau prochain ; mais avant de s'y plonger, elle s'y regardoit avec complaiſance, & ſe croyoit embellie : ſans avoir nulle notion de la beauté, il lui ſembloit que ce feu la rendoit plus belle.

Sa mère ne lui avoit donné des idées que ſur les choſes qui frappent les ſens ; mais ſur les choſes d'opinion, elle l'avoit laiſſée dans une ignorance profonde. Laïda ſavoit qu'il y avoit dans l'univers des êtres ſemblables à elle, mais elle ignoroit qu'ils étoient faits pour vivre enſemble. Eliſe, par prudence, lui avoit caché leurs ſyſtèmes, leurs

cultes, leurs préjugés, & avoit laiſſé à la nature, comme au meilleur de tous les guides, le ſoin de conduire ſon eſprit & ſon cœur.

Tout ce que Laïda avoit lu étoit écrit de la main d'Eliſe; elle avoit eu grand ſoin de lui cacher les biens & les maux qu'entraînent les paſſions; & croyant qu'elle devoit paſſer ſa vie dans cette ſolitude, elle ne lui avoit donné aucune idée des plaiſirs du monde, ſachant qu'on ne peut regretter ce qu'on ne connoît pas. Elle déſiroit que ſon ignorance fît ſon bonheur; mais dans l'incertitude des événemens, elle vouloit cependant que, ſi quelque jour elle ſortoit de ſa retraite, elle ne parut point dans le monde comme une véritable ſauvage. Ce projet pouvoit être ſenſé, mais l'exécution en étoit preſque impoſſible. Les idées ſe ſuccèdent les unes aux autres; & Eliſe fut bientôt forcée de donner à ſa fille les lumières que ſa tendreſſe pour elle lui avoit refuſées.

Un jour qu'Eliſe étoit à la chaſſe, Laïda trouva un livre dans le coffre que ſa mère avoit imprudemment laiſſé ouvert. Quelle fut ſa ſurpriſe d'y trouver des mots qui lui étoient totalement inconnus! Elle y voyoit des *Dieux*, des *Rois*, des *Hommes*, des *Philoſophes*, des *Lois*, *&c.* & à preſque toutes les pages, de l'*Amour*. Sa curioſité s'irrita par les obſtacles; elle chercha à appliquer des idées à tous les mots qui frappoient ſes yeux. A force de chercher quelque phraſe

qui fut pour elle intelligible, elle tomba ſur le tableau des plaiſirs d'un amant, qui, jouiſſant pour la première fois des faveurs de ſa maîtreſſe, s'égare dans la volupté. Laïda avoit bien l'idée du plaiſir en général. Elle connoiſſoit par ſa propre expérience ce déſordre des ſens qu'elle voyoit peint avec tant de force. Tout ce qui l'embarraſſoit étoient ces mots *de vertu*, *de pudeur*... *la vivacité & les tranſports d'un amant à la vue des beautés de ſa maîtreſſe*.... *La timidité de l'une & l'ardeur de l'autre*.... Elle ne comprenoit rien à ce langage. Accoutumée à paroître nue, elle ne connoiſſoit ni la pudeur, ni l'indécence.

On ne ſauroit peindre l'effet que la lecture de cette jouiſſance, qu'on a cru devoir ſupprimer, produiſit ſur Laïda. Son imagination excitée par la nature, lui faiſoit preſſentir des plaiſirs inconnus. Elle cherchoit à comprendre ce qu'étoit un *amant*, & quel objet pouvoit avoir réduit ſa *maîtreſſe dans cet état d'égarement*... *Ces baiſers*... *ces careſſes*... Ces déſordres, qu'elle voyoit peints ſi vivement, portoient le feu dans ſes veines; & ſans ſavoir quel être étoit cet amant, elle le déſiroit.

Eliſe revint de la chaſſe. Le premier ſoin de Laïda fut de la conjurer de lui expliquer ce tableau. Eliſe prenant pour la première fois avec elle un viſage ſévère, lui arracha le livre que le haſard lui avoit mis entre les mains. Cette dureté irrita les déſirs de ſa fille, & l'obſtina à vouloir être inſtruite. Le

dépit & le chagrin qu'elle en conçut altéra ſa ſanté ; chaque jour elle devenoit plus triſte & plus foible. Eliſe s'en apperçut, & ſa tendreſſe la força de lui apprendre ce que ſa prudence vouloit lui cacher.

« Laïda, lui dit-elle un jour, je vois avec peine le changement qui ſe fait dans votre caractère; il prend ſur votre ſanté. Vos jours me ſont encore plus précieux que votre bonheur. Vous voulez être inſtruite ; vous avez des idées de ce que je voulois dérober à votre connoiſſance, & ces fauſſes lueurs pourroient faire le malheur de votre vie. Il ſeroit certain, ſi aujourd'hui je vous laiſſois dans votre ignorance; il n'eſt que douteux, en vous donnant toutes les lumières que vous exigez de moi ».

Dès ce moment Eliſe donna à ſa fille des idées des lois & des ſociétés ; mais ces inſtructions, toujours philoſophiques, lui apprenoient que le bonheur étoit plus facile à trouver dans la retraite, que parmi les hommes.

« Ma fille, lui dit-elle, l'ombre du bien cache mille maux ; il faut jouir de ſon état préſent, le voir dans le jour le plus avantageux, & ne point ſouhaiter qu'un nouveau jour lui ſuccède. Si jamais vous ſortez de cette ſolitude, vous jouirez des avantages de la ſociété, vous ſerez en proie aux paſſions qu'ici vous ne connoiſſez pas ; je doute que ce nouveau genre de vie vous rende plus heureuſe ; dans ce déſert vous pouvez faire vous-même votre bonheur; dans le monde, il dépendroit des autres ».

Comme les connoiſſances qu'Eliſe avoit acquiſes demandoient du temps pour être communiquées à la jeune & ardente Laïda, cette mère prudente n'inſtruiſoit ſa fille qu'avec beaucoup de précautions & beaucoup d'ordre. Elle lui expliqua d'abord les différents ſyſtèmes des Philoſophes ſur la nature; mais dans l'incertitude où elle étoit du culte que ſa fille ſeroit obligée d'embraſſer, ſi le haſard la rendoit au monde, elle ne lui donna que les principes de la religion naturelle. Pour que ſes inſtructions fiſſent plus d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur de Laïda, Eliſe écrivit ſes idées, dont voici le précis.

« La vérité a été de tout temps ſi ſimple, que les hommes l'ont dédaignée; il leur falloit du merveilleux : de-là l'erreur & les écarts qui ont égaré l'eſprit humain.

Au-lieu de reconnoître un premier Auteur, une intelligence ſuprême, créatrice de toutes choſes, & douée de toutes les perfections imaginables, on a cru d'abord que l'eau étoit le premier principe. Enſuite on a dit que c'étoit le feu rénni dans l'Ether; que ce feu étoit actif, vital & produiſoit tout. On a auſſi prétendu que la terre étoit éternelle & renfermoit le germe de tous les Etres. Ces inſenſés n'ont pas ſenti qu'une partie ne pouvoit créer le tout, que le grand Tout avoit ſeul pu former toutes les parties que nous voyons.

D'autres plus inſenſés encore, ont fait des Dieux innombrables qui naiſſoient &

mouroient de loin à loin ; qui étoient formés d'air ; qui étoient infinis, ſucceſſivement & éternellement périſſables. Quelles contradictions !

Quelques Philoſophes ont imaginé qu'une ſubſtance unique, improduite, immuable & de figure ronde, conſtituoit le vrai Dieu ; leurs Sectateurs, ſur la même idée, ont donné à leur Divinité la forme d'un cercle lumineux. Quelles viſions !

On feroit des volumes ſur les erreurs des humains dans la recherche de la vérité. Ces ſtupides ont profané l'encens aux ſimulacres formés de leurs mains ſacriléges ; ils ont adoré les plantes, les végétaux, les monſtres. Chaque peuple a ſes ſuperſtitions ; peu ſe contentent d'un ſeul maître, ils le multiplient à l'infini. Ils leur donnent leur foibleſſes, leurs paſſions, leurs crimes. On doit ſe faire une idée ſi grande & ſi conſolante de la Divinité, qu'on doit craindre de blaſphêmer en lui donnant les indignes attributs qu'on lui prête. Il n'eſt point d'abſurdités à imaginer qui n'ayent été ſoutenues & honorées par les Sacrificateurs des peuples barbares ; point de cruautés & d'impiétés qui ne ſoient conſacrées par quelque Religion ; ici on immole le premier né au ſoleil ; là on dévore les eſclaves ; plus loin la veuve ſe précipite dans le bûcher qui conſume le corps de ſon époux. L'hiſtoire des extravagances des hommes devroit bien nous humilier. Ici un peuple lâche ſe choiſit un chef ; là un homme féroce ſubjugue ſes égaux. Les

foibles n'ont oſé imaginer que leur union peut ſeule diſſiper les projets du fort. Les pauvres n'ont pas encore ſenti que les vraies richeſſes ne conſiſtent que dans la culture des terres & dans les œuvres de leurs mains.

D'autres hommes ſe croient ſupérieurs à l'humanité, parce que leurs ancêtres leur ont laiſſé un grand nom que ſouvent ils déshonorent, ils regardent leurs ſemblables avec mépris. La fortune fait quelquefois le même effet; & ce qui eſt le comble de la foibleſſe, on les flatte, on les craint, & on ſe ſoumet à leurs caprices. Tel eſt l'effet du préjugé & de l'éducation !

Ces mêmes hommes qu'on nomme Grands, reſſemblent à ces monticules qu'on prend pour de hautes montagnes, quand on les voit dans un certain point de vue, au ſoleil couchant: approchez-les, l'illuſion ceſſe, on ne voit alors que leur petiteſſe & leur difformité.

Il y a eu des mortels extraordinaires, dont le génie, l'ambition, & ſouvent l'imprudence ont triomphé de l'imbécillité, & de la crédulité du peuple; ils ſe ſont dit inſpirés & envoyés de Dieu, chaque ſecte proſcrit l'autre. Ils ſe croient chacun en particulier dans le chemin de la vérité, & ſont preſque tous dans l'erreur.

Une ſeule Religion eſt toute divine; c'eſt la mienne, je me réſerve de vous l'expliquer un jour : l'humilité en fait la baſe, & par un malheur étrange & déplorable, l'orgueil ſemble dominer ſes Miniſtres ».

Il ſeroit trop long d'extraire le cahier d'Eliſe. Il traitoit de différentes chronologies des peuples ſur la création du monde ; on rapportoit la croyance des Chinois & des Hébreux; on y parloit de différents déluges, des hiſtoires primitives des nations, de leur grandeur, de leur décadence, du progrès des arts, des lettres, des langues, des ſciences, des découvertes tant dans l'aſtronomie que dans la géographie.

Laïda enchantée de ces connoiſſances, cependant n'étoit pas encore ſatisfaite : elle vouloit connoître l'amour. Ces mots d'*amant* & de *maîtreſſe* étoient profondément gravés dans ſon cœur, & elle conjura ſa mère de lui en donner des notions.

« Ne croyez pas ma fille, lui dit Eliſe, qu'il me ſoit auſſi facile de vous donner une idée juſte de l'amour & de ſes effets, que de vous inſtruire des erreurs & des préjugés des hommes. Le ſentiment eſt difficile à peindre! On en eſt pénétré, & on ne peut l'exprimer ; l'amour eſt de toutes les paſſions, la plus vive. Il règne en tyran ſur les cœurs dont il s'empare. Il eſt la ſource de mille maux ; il donne le malheur & la volupté. Ce biſarre aſſemblage de plaiſirs & de peines doit vous étonner ; mais telle eſt la condition des hommes. Ils ne jouiſſent jamais d'un bonheur ſans mélange ; & l'amour eſt de tous les états le plus ſujet aux variations. Vous êtes dans l'âge où l'on ſe livre avec le plus de vivacité à ſes égaremens. La jeuneſſe eſt faite pour aimer ; Laïda vous êtes belle,

ſi vous viviez dans le monde, difficilement vous feriez à un amant qui vous adoreroit, un crime des ſentimens que vous lui inſpireriez, vous l'écouteriez avec complaiſance, ſes déſirs feroient naître les vôtres, bientôt vous partageriez ſa tendreſſe, & vous feriez votre bonheur du ſien. Alors, ma chère Laïda, vous jouiriez d'une autre vie, vous trouveriez inſipides toutes les occupations qui rempliſſoient vos momens; toujours pénétrée de l'objet qui vous engage, lui ſeul feroit vos plaiſirs. En le voyant, vous jouiriez de tous les biens qu'il vous raviroit en s'éloignant de vous; vous oublierez toute la nature pour ne ſonger qu'à votre amant, un intérêt flatteur rempliroit votre vie; & votre cœur toujours entraîné par la jouiſſance, ne laiſſeroit aucun vide dans vos inſtans. Voilà, ma chère fille, une peinture bien foible des effets que produit l'amour ſur un cœur réellement paſſionné; mais je dois joindre à ce portrait, celui des tourmens qui ſuivent cette paſſion. La jalouſie, Laïda, en eſt preſque inſéparable. C'eſt un ſentiment qui empoiſonne tous les plaiſirs. La douleur, les larmes, le dépit, l'emportement, la fureur ſont les moindres effets de cette phrénéſie. A cette paſſion ſuccèdent quelquefois l'ennui & le dégoût. L'inconſtance d'un amant vous porte ſouvent au déſeſpoir, heureux quand elle ne cauſe que l'indignation & le mépris. C'eſt à l'amour, ma chère fille, que vous devez la vie. C'eſt l'amour qui nous a réduits dans l'état où

nous ſommes : redoutez ſes traits ; & profitez de ce funeſte exemple ».

Eliſe lui racouta enſuite l'hiſtoire de ſes malheurs, l'inſtruiſit avec ſoin, & étendit peu à-peu ſes connoiſſances. Elle lui parloit ſouvent des hommes, de leurs mœurs, des ſociétés, des gouvernemens & des Rois. « Les Rois, lui diſoit-elle, ſont les maîtres des hommes. Peu ſavent bien uſer de l'autorité qui leur eſt confiée. Les ſujets ſe plaignent ſouvent ſans raiſon : ils voudroient que leurs chefs fuſſent doués de toutes les perfections & de tous les talens : ils ne ſavent point diſtinguer l'homme d'avec le Roi ; les vertus du Roi doivent couvrir & excuſer les foibleſſes de l'homme. Les peuples ſont bien injuſtes ; ils blâment dans leurs maîtres ce qu'ils ſe permettent à eux-mêmes ».

Eliſe formoit ainſi le cœur & l'eſprit de la jeune Laïda, qui tous les jours alloit ſur la montagne pour découvrir quelques voiles. Elle avoit beaucoup d'envie de voir par elle-même ces ſociétés & ces hommes dont ſa mère lui avoit fait la peinture. Elle apperçut enfin un bâtiment. Elle mit le feu au bûcher que ſon père avoit préparé ; cette précaution réuſſit ; à ce ſignal, le vaiſſeau vint reconnoître l'iſle. Eliſe & Laïda ſe couvrirent comme elles purent de quelques hardes qu'Eliſe avoit précieuſement conſervées, & elles coururent au rivage. Le navire envoya ſon eſquif, & le Capitaine les reçut avec humanité. Il ne pouvoit concevoir comment

ces deux femmes ſe trouvoient dans cette iſle déſerte ; mais, quel fut ſon étonnement lorſqu'il entendit Eliſe ſe dire ſœur de Monval ! Ce Capitaine l'avoit parfaitement connu ; il lui avoit ſuccédé dans ſes emplois, & il étoit chargé des mêmes opérations depuis la mort de Monval qui étoit encore récente. Sa ſœur le pleura, & lui pardonna ſincèrement ſa vengeance, ou plutôt ſa cruauté. Cette mort la faiſoit rentrer dans ſes biens ; ſon libérateur ſe chargea avec plaiſir de la ramener dans ſa patrie : ſon expédition étoit faite, ainſi il n'y avoit nul obſtacle au retour d'Eliſe.

Après une heureuſe navigation, elle revit enfin la France, où elle fut accueillie avec tranſport par ſes anciens amis. On l'avoit cru morte, ainſi que le cruel Monval l'avoit annoncé. Emilie ſa parente & ſon ancienne tutrice, lui donna un appartement. Cette coquette enfin s'étoit fixée : elle avoit un fils à-peu-près de l'âge de Laïda & digne d'elle ; on les deſtina à s'unir ; mais, avant tout, on voulut faire voir le monde à la jeune inſulaire. On ne ſauroit peindre l'étonnement de la fille d'Eliſe à chaque ſcène qui s'offroit à ſes yeux ; pleine des principes que ſa mère lui avoit donnés, elle voyoit tout dans un point de vue différent des autres ; & elle voyoit bien. La ſageſſe de quelques hommes lui parut extravagance : elle apperçut qu'on traitoit ſouvent de fous des gens d'un vrai mérite, qui, forcés par les événemens, ſont aſſez philoſophes pour

ſe mettre au niveau des humains, en affectant leurs folies ; & elle connut que ce qui eſt *bien* dans un pays eſt *mal* dans un autre.

Elle s'appliqua enſuite à connoître le bonheur ; elle avoit tout ce qu'il falloit pour en jouir, beauté, jeuneſſe, naiſſance, eſprit, richeſſes ; elle étoit adorée d'un jeune-homme qu'elle idolâtroit, & elle devoit s'unir à lui. Mais, un jour qu'elle ſe diſoit à elle-même... « J'eſpère enfin d'enchaîner » ce bonheur que ma mère m'aſſuroit » n'exiſter que dans les déſerts »..... Elle rencontra cent malheureux qu'elle ne put ſoulager ; ſes eſpérances s'évanouïrent.

Elle épouſa le fils d'Emilie : l'amour remplit ſon cœur ; & elle mépriſa bientôt le tumulte & les vains plaiſirs du monde ; elle inſpira à ſon époux le goût de la ſolitude, & elle ſe retira avec lui & avec Eliſe dans une terre, où elles conſervèrent juſqu'à la fin de leurs jours cet air ſauvage, pour ainſi dire, que leur exil & leur philoſophie avoient naturellement dû leur donner. Eliſe écrivit ſes Mémoires, dont il n'eſt reſté que quelques fragmens, & dont on regrette la ſuite.

LE MODÈLE DES FRÈRES,

CONTE.

BLIMONT avoit fait comme tant d'autres : jeune, aimable, né avec des paſſions vives, il avoit aimé ; mais il n'avoit pas voulu ſe lier par d'autres nœuds que ceux de l'amour. Ayant plus d'indulgence pour la nature que de reſpect pour les lois, il étoit devenu père. Peut-être ce ſentiment l'eût-il emporté dans ſon cœur ſur l'amour de la liberté ; peut-être eût-il conſenti à devenir époux, afin de pouvoir être père authentiquement, d'en remplir plus fructueuſement les devoirs, d'en ſavourer mieux les délices ; mais la jalouſie, peut-être l'inconſtance, loin de lui permettre les nœuds de l'hymen, l'avoit arraché à ceux même de l'amour. Il avoit quitté Léonore, celle à qui il devoit le titre de père. Il l'avoit ſoupçonnée d'infidélité ; & il avoit rompu avec elle ſans l'avoir convaincue. Long-temps les remontrances, les menaces de ſa famille, qui craignoit les ſuites de cette intrigue, avoient combattu vainement ſon amour ; un ſeul ſoupçon en avoit triomphé, encore ce ſoupçon étoit-il injuſte : mais comme il étoit d'un caractère violent, emporté, il n'avoit voulu écouter aucun éclairciſſement, & il avoit réſiſté à tous les efforts directs ou indirects de l'infortunée

Léonore. Sa famille, qui avoit pris pour un acte d'obéiſſance une rupture qui n'étoit que l'effet d'un caprice, ou plutôt d'une injuſtice, lui avoit rendu ſes bonnes grâces & lui avoit bientôt propoſé la main d'une jeune héritière qu'il avoit acceptée. Il étoit devenu père une ſeconde fois ; & le ſecond fils que l'hymen lui avoit donné, n'avoit pas deux ans de moins que celui de Léonore. Celui-ci avoit été enveloppé dans la diſgrace de ſa mère, il avoit été délaiſſé, oublié ; d'ailleurs Léonore, par dépit ou par fierté, n'ayant pu réuſſir à ſe juſtifier, avoit réſolu d'oublier un ingrat ; & elle s'étoit éloignée de lui, ſans lui faire connoître l'aſyle où elle alloit cacher ſa honte & ſon chagrin. Elle avoit emmené ſon fils avec elle. Comme elle n'avoit aucun rang à lui donner dans la ſociété, elle avoit cru qu'il la connoîtroit aſſez tôt ; elle avoit cru pouvoir différer de lui faire voir des honneurs auxquels il ne devoit point prétendre : & de lui montrer le ſpectacle des richeſſes dont elle ne pouvoit le faire jouir. D'ailleurs, il étoit encore fort jeune ; & elle s'étoit chargée ſeule de ſon éducation.

De ſon côté, Blimont faiſoit auſſi élever ſon ſecond fils, qu'il regardoit comme ſon fils unique. Ce fils commençoit à grandir, & ſon père ne l'avoit pas encore revu. Voici pourquoi. Blimont avoit un parent fort riche, mais qui étoit bien au-moins auſſi original. Ce parent, qu'on appeloit Minville, vivoit ſeul dans une Terre fort éloignée de Paris.

Ayant

Ayant reçu quelques mécontentemens dans le monde, il avoit réſolu de le quitter. Il avoit trouvé, ce qui n'étoit pas une rare découverte, des amis faux & des maîtreſſes infidelles ; d'autres auroient oublié les faux amis, & ſe ſeroient vengés des maîtreſſes infidelles en les imitant : Minville avoit mieux aimé leur céder la place, & n'avoit pas voulu leur pardonner. Pour ſe venger des hommes, il avoit réſolu d'être miſanthrophe. Vous ſentez ce que c'eſt qu'une miſanthropie en projet ! comme s'il ſuffiſoit de dire, Haïſſons les hommes, pour les haïr ! Ce pauvre Minville n'avoit pas l'énergie dont il avoit beſoin pour le rôle qu'il avoit pris, & qu'il jouoit pourtant de ſon mieux. Il vouloit oublier le monde, & il aimoit à voir quelqu'un qui le lui rappelât. Il avoit même été tenté de ſe marier ; mais il avoit cru un pareil acte contraire à ſon projet ; & il s'en étoit abſtenu par logique. Néanmoins, en haïſſant tous les hommes, il ſentoit qu'il auroit quelque jour beſoin d'en aimer un par exception. Cette haine étoit le réſultat de ſes principes, & cet amour le beſoin de ſon cœur. Du-reſte, c'étoit un homme d'une probité incorruptible. Quoique ſes vertus euſſent des formes ſingulières, le fond n'en étoit ni moins réel, ni moins ſolide. Il avoit même des lumières & de l'eſprit ; & il n'eût tenu qu'à lui de plaire en ſe faiſant eſtimer ; mais il eût rougi d'être aimable.

Minville ne crut donc pas déroger à ſa

demi-miſanthropie, en demandant à Blimont ſon fils, pour l'élever & le garder auprès de lui. Blimont ne doutoit point que le vieux Minville ne fût capable de donner à ſon fils une bonne éducation; d'ailleurs le bon homme étoit fort riche; on prétendoit à ſon héritage; & ce motif fait taire bien des ſcrupules. Quoi qu'il en ſoit, le fils de Blimont, à peine ſorti de l'enfance, fut envoyé à Minville, qui jugea, en le voyant, qu'il falloit haïr le monde entier, mais que cet enfant-là pouvoit devenir très-aimable. Ce fut même pour lui une occaſion de voir un peu de monde; il raſſuroit ſa conſcience miſanthropique, en ſe diſant qu'il ne voyoit ce monde-là que pour ſon élève.

Un haſard ſingulier fit que l'aſyle qu'avoit choiſi la triſte Léonore avec ſon fils, ſe trouva voiſin de la retraite de Minville. Un haſard moins extraordinaire fit que les deux jeunes gens ſe rencontrèrent; & Minville, ſoit que ce fût encore là une infidélité faite à ſa miſanthropie, ſoit que la nature lui parlât pour cet enfant inconnu, ſoit encore qu'il crût devoir donner à ſon élève un compagnon, pria la mère de les laiſſer ſouvent jouer enſemble. Les études & les plaiſirs devinrent communs entr'eux; leur liaiſon devint un ſentiment avec les années; ils ne pouvoient plus ſe quitter; & ils s'aimèrent comme s'ils s'étoient connus.

L'élève de Minville (je l'appellerai d'Eperny, & ſon jeune ami, Maurice); d'E-

perny donc approchoit de ſa quinzième année, & par conſéquent Maurice en étoit ſorti à peine. D'Eperny étoit de beaucoup au-deſſus de ſon âge ; ſes diſcours annonçoient un eſprit & une raiſon rares ; & toutes ſes actions prouvoient la ſenſibilité la plus intéreſſante. Il étoit aux petits ſoins avec Maurice ; il craignoit toujours de ne pas deviner ſes beſoins. On eût dit que la nature avoit éclairé ſon cœur ; qu'il avoit appris qu'il poſſédoit ſeul une fortune que Maurice avoit naturellement droit de partager avec lui ; & qu'il cherchoit à réparer l'injuſtice de ſon père. Il eſt vrai que Maurice étoit digne de ſon amitié, & qu'il répondoit à ſes ſoins par une tendreſſe auſſi déſintéreſſée qu'attentive.

De ſon côté, Minville, tout courroucé qu'il étoit contre les hommes, n'avoit pas pu s'empêcher de parler à Léonore ; il n'avoit pas pu lui parler ſans l'interroger ſur ſon ſort ; ſes queſtions avoient amené des aveux ; Minville attiroit la confiance ; enfin, Léonore lui raconta ſon hiſtoire, qui attendrit notre miſanthrope : mais malheureuſement ſon chagrin étoit un mal ſans remède, vu l'engagement qu'avoit contracté Blimont.

Ce ſecret ne demeura pas entre Minville & Léonore. Soit par imprudence, ſoit par une confidence volontaire, les deux frères furent inſtruits de leur ſort. Le modeſte Maurice ſembla preſque honteux d'être le frère de d'Eperny ; & le ſenſible d'Eperny

parut tout fier de ſe trouver le frère de Maurice. Ils ne s'aimèrent pas davantage ; mais ils ſe trouvèrent plus heureux. Minville s'occupoit toujours du malheur de Léonore, ou plutôt il étoit déſolé de n'y voir aucun remède. Il défendit au-moins à d'Eperny de faire part à ſon père de la découverte qu'il avoit faite. Une année s'écoula ainſi ; Minville plaignant toujours en vain Léonore, & les deux frères s'aimant toujours avec la même tendreſſe.

Un jour d'Eperny conçoit un projet bien ſingulier, intéreſſant, rare, & qui demandoit un cœur auſſi ſenſible & une raiſon auſſi prématurée. Il veut dédommager Maurice de l'injuſtice du ſort & de la ſévérité des lois. Il a conçu ſeul le projet, il veut ſeul l'exécuter ; il ne ſollicite aucune médiation ; il ne demande que la liberté de retourner dans la maiſon paternelle. Mais pour cela il faut s'ouvrir à Minville. D'Eperny va le trouver un matin. « Mon bienfaicteur, dit-il, (c'eſt ainſi qu'il l'appeloit) il faut aujourd'hui mettre le comble à vos bienfaits. Maurice a retrouvé ſon frère ; ce n'eſt pas tout, il faut que je lui rende un père ». Alors il communique ſon projet à Minville, qui demeure un moment muet de ſurpriſe & d'attendriſſement, & qui l'embraſſe en pleurant de tendreſſe. En faveur de ce trait, ſi dans ce moment-là le genre humain avoit demandé grâce à Minville, Minville lui auroit pardonné ſans reſtriction. On juge bien d'après cela, qu'il n'eut pas de

peine à condeſcendre à ce que lui demandoit l'ardent d'Eperny. Celui-ci avoit beſoin d'être ſecondé par une diſcrétion invincible, & par un ſilence courageux ; & il profita de l'intérêt qu'il avoit inſpiré, pour engager Minville à ſe lier par ſa parole d'honneur, & même par un ſerment.

La réſolution que venoit de prendre d'Eperny n'étoit pas un de ces mouvemens de généroſité imitative & paſſagère, d'un enfant qui jette des biens dont il ne ſent point la jouiſſance, & dont il ne connoît point la privation ; c'étoit un projet enfanté par une raiſon forte, & par un ſentiment profond. Ce qu'il eut plus de peine à obtenir, ce fut le conſentement de Maurice, qui, en reprenant une place que la nature lui avoit marquée, ſe croyoit coupable d'uſurpation. D'Eperny employa toute l'éloquence de l'amitié ; il lui prouva ſi vivement que du ſuccès de cette entrepriſe dépendoit ſon bonheur, ſa vie même, que Maurice effrayé promit tout, ſouſcrivit à tout ; & il y mit tant de zèle, qu'il avoit l'air de ſervir ſon ami en travaillant à ſa propre fortune ; de façon qu'on auroit pu dire qu'il avoit l'air intéreſſé par un excès de déſintéreſſement. Quand tout fut arrangé, ayant dit adieu à Minville, les deux frères ſe mettent en route, arrivent à Paris & ſe préſentent chez Blimont. Il eſt temps de dire ici que Blimont, d'après tout ce qu'il avoit appris de d'Eperny, d'après les lettres qu'il en recevoit, avoit conçu pour lui une tendreſſe

inexprimable. Il ne l'avoit pas fait venir encore auprès de lui, de peur d'affliger ce bon Minville; & il n'étoit pas allé le voir, parce que des occupations, des affaires habituelles qu'il ne pouvoit ſuſpendre, le retenoient eſclave à Paris.

« Mon père, dit d'Eperny en entrant, le même titre & le même intérêt nous amènent ici. Si je porte la parole, c'eſt ſans avoir aucun motif de plus pour vous parler. L'amitié & un ſerment ſacré rendent notre ſort commun & inſéparable. L'un de nous deux eſt d'Eperny, & tous deux nous ſommes vos fils. L'un a été délaiſſé, abandonné par vous; l'autre vous eſt cher, & il eſt comblé de vos bienfaits. L'un de nous eſt d'Eperny; mais il ne ſe fera jamais connoître; &, quelques démarches, quelques efforts que vous faſſiez, vous ne parviendrez jamais à le découvrir. Voyez maintenant ſi en choiſiſſant l'un de nous deux vous voulez vous expoſer à chaſſer le fils qui vous eſt cher, & pour qui vous avez tout fait ».

Qu'on ſe figure à ce diſcours l'étonnement de Blimont. Pendant un moment, il regarde, il écoute, ſans rien voir & ſans rien entendre. Ses yeux ont beau parcourir l'un & l'autre, ſon embarras eſt toujours le même. Enfin, il ne ſait que répondre. Il les reçoit tous deux en attendant, & il les quitte pour écrire à Minville, qui, lié par ſon ſerment & par ſon amitié pour d'Eperny, répond à Blimont qu'il eſt complice

du projet, & qu'il n'eſt pas naturel de ſe décéler ſoi-même.

Cette réponſe, comme on voit, n'étoit pas propre à éclairer Blimont, qui, d'ailleurs, après avoir réfléchi, avoit moins beſoin de l'être pour ſe déterminer. Touché d'une généroſité ſi rare, il avoit cru que d'Eperny, quel qu'il fût des deux, méritoit la grâce de ſon frère, & il adopta l'un & l'autre. Cependant, ſans avoir envie de changer cette dernière réſolution, il ſentoit de temps en temps le plus violent déſir de connoître d'Eperny. A chaque inſtant il les mettoit l'un & l'autre à une nouvelle épreuve; mais la tendreſſe toujours ingénieuſe de d'Eperny prévoyoit tout, paroit à tout. Il oppoſoit aux tentatives de Blimont toutes les ruſes innocentes que ſon cœur pouvoit lui ſuggérer. Maurice heureuſement pouvoit rivaliſer avec lui en talens & en vertus; d'ailleurs, ce qu'il ne pouvoit faire, d'Eperny le faiſoit pour lui. A la fin tous les deux parvinrent à ſe faire aimer de Blimont; d'Eperny craignit moins que ſon frère ne fût renvoyé; mais il craignoit toujours que ſi ſon père venoit à le reconnoître, il ne lui marquât plus d'amitié, & que cette préférence ne rendît malheureux Maurice : auſſi ſon amitié ne s'endormoit jamais; & ſon ingénieuſe délicateſſe n'oublioit rien pour empêcher d'entrouvrir le voile qui le déroboit à l'œil paternel. Il eſt vrai que l'heureux naturel de Maurice le ſecondoit bien, il fit tant auprès de Blimont, il ſut ſi bien

gagner ſon cœur, que ce père trop heureux finit par déſirer de ne pénétrer jamais ce ſecret. Il réſolut de partager aveuglement entr'eux ſon cœur comme ſa fortune, bien perſuadé qu'après ſa mort, le partage de ſes biens ſe feroit ſans que la loi eut beſoin de s'en mêler. Bientôt il fut difficile de décider lequel des trois étoit le plus heureux. Que dis-je ? l'un des trois ne pouvoit trouver ſon bonheur parfait. Maurice ne pouvoit oublier que ſa mère vivoit dans un abandon ignominieux, & cette idée venoit l'attriſter dans les plus heureux inſtans. Il étouffoit ſes plaintes, ſes ſoupirs ; mais il ſe taiſoit en vain : les cœurs de d'Eperny & de Maurice n'avoient pas beſoin de l'organe de la parole ; ils s'entendoient, ſe devinoient. La triſteſſe de Maurice affligeoit d'autant plus d'Eperny, qu'il ne pouvoit le conſoler que par de vains diſcours. Ce n'eſt pas ſur la fortune de Léonore qu'on gémiſſoit, Blimont, en adoptant Maurice ſans le connoître, avoit ſoudain répandu ſes bienfaits ſur ſa mère, dont on lui avoit découvert l'aſyle. Mais l'or conſole-t-il de tous les malheurs ?

Que faiſoit cependant Minville ? Il s'ennuyoit quand il croyoit philoſopher. Dans toutes les lettres, dans tous les écrits qu'il liſoit, il ne voyoit que le crime & la ſottiſe. Le chagrin d'être ſéparé de d'Eperny compoſoit ſeul toute ſon humeur, & il croyoit que la haine des hommes y entroit pour plus des trois quarts. Au milieu de ſes ennuis,

quand il écrivoit à Blimont, il le trouvoit fort malheureux; il le plaignoit de vivre avec des ſots & des méchans.

Ce motif n'étoit pas capable de faire le malheur de Blimont; mais un événement vint troubler ſon bonheur. Il perdit ſa femme, pour laquelle il avoit, ſinon de l'amour, au-moins de l'eſtime & de l'amitié. Quoiqu'elle eût vécu preſque toujours abſente, à cauſe de ſa ſanté, elle n'emporta pas moins de regrets, & le deuil ſuſpendit un moment le bonheur de toute la maiſon.

Quand d'Eperny eut payé le tribut des pleurs qu'il devoit à la nature, quand ſa tendreſſe & celle de Maurice eurent eſſuyé les larmes de Blimont, celui-ci n'ayant plus d'autres devoirs à remplir, n'eut plus à s'occuper que du bonheur d'être père. Il reſpecta toujours le myſtère qui étoit répandu ſur ſes deux fils; il eût tremblé de ſoulever ce voile qui ajoutoit à ſon bonheur; il aimoit enfin à voir ſes deux enfans confondus à ſes yeux par leur nom, comme ils l'étoient dans ſon cœur par l'amour paternel.

Mais le cœur de d'Eperny avoit été trop affligé pour n'avoir pas beſoin d'être conſolé par quelque acte de bienfaiſance ou d'amitié. Sa ſenſibilité toujours active avoit toujours quelque jouiſſance à lui procurer. Un jour il va trouver Maurice; & l'ayant inſtruit d'un nouveau projet, le ſomme de le ſuivre pour lui aider à l'exécuter. Maurice ſe jette dans ſes bras, en pleurant de joie & de tendreſſe, & marche avec lui. Ils entrent tous deux

chez Blimont, & tombent enſemble à ſes genoux ſans rien dire. Qu'avez-vous, mes enfans, leur dit Blimont; que venez-vous me demander? parlez. O mon père, s'écria d'Eperny! l'un de nous deux étoit orphelin, abandonné, malheureux. Vous avez daigné jeter ſur lui un regard de bonté & de bienfaiſance : vos bras, votre cœur ſe ſont rouverts pour lui; vous l'avez comblé de bienfaits; vous lui avez rendu un père; enfin tout ce que vous avez pu faire pour lui, vous l'avez fait : il ne déſiroit plus rien, parce qu'il n'avoit plus rien à demander qui pût lui être accordé par vous. Aujourd'hui qu'un nouvel eſpoir s'eſt gliſſé dans ſon ame, il redevient malheureux ſi vous ne daignez le remplir. Malheureux, interrompt Blimont; eh! que lui manque-t-il donc? Ce qui lui manque, s'écrièrent les deux frères avec une voix qui eût attendri le cœur d'un barbare? Il lui manque une mère. Comment! dit Blimont tout troublé. — Oui, une femme infortunée que vous avez aimée, qui vous aime encore.... A ces mots Blimont tombe dans un fauteuil, cache ſon viſage dans ſes mains, & appuyé ſur une table, il y demeure comme muet & accablé. Enfin, reprenant ſes eſprits & ſon courage : O mes enfans, leur dit-il, en ſe penchant ſur eux, je vous pardonne votre demande; mais vous ne ſavez pas que vous me demandez ce qu'il m'eſt impoſſible de vous accorder. Puiſſiez-vous l'ignorer toujours! Impoſſible, s'écrie d'Eperny! Quoi! il vous ſeroit impoſſible

d'être père tout-à-fait, de mettre le comble à vos bontés ! Non, vous calomniez votre cœur, votre ſenſibilité, votre juſtice. Alors Blimont les prenant tous deux par la main : Eh bien ! vous m'y forcez, leur dit-il, je vais affliger l'un de vous deux ; je vais déchirer ſon cœur. Mais vous m'accuſez, il faut que je me juſtifie. Ce que vous regardez de ma part comme un abandon, n'eſt qu'un acte de juſtice ; ce qui vous paroît un malheur digne de pitié, n'eſt qu'un juſte châtiment. Cette mère que vous réclamez l'un & l'autre s'eſt fermé mon cœur volontairement ; elle a outragé l'amour, & l'honneur m'a fait un devoir de la vengeance. Un moment, je vous prie, interrompt d'Eperny avec une noble fermeté : Voici ma réponſe. En même-temps il tira de ſa poche des papiers qui renfermoient une juſtification complète de Léonore. A ce trait inattendu (car Maurice lui-même n'étoit pas dans la confidence de ces papiers que d'Eperny s'étoit procurés en ſecret,) Blimont ſe tait, & jette les yeux ſur les écrits qu'on lui préſente. Il ne peut ſe refuſer à l'évidence ; il reconnoît ſon erreur, ſon injuſtice : il tombe dans les bras de ſes deux fils, en fondant en larmes. O mes enfans, leur dit-il ! qu'elle vienne cette mère, cette victime ; je ſuis prêt à réparer tout, ſi elle conſent à tout pardonner. Mais, que dis-je, réparer ! le puis-je ? Oui, vous le pouvez, s'écrient les deux frères avec tranſport. Alors ils ſe jettent tous deux à ſon cou, & le couvrent

de baiſers & de larmes de joie. Enfin il conſent à épouſer Léonore.

C'eſt ainſi que le tendre d'Eperny, par ſon intéreſſante ſenſibilité, redevint le frère de Maurice, lui rendit un père, & donna un époux à Léonore. Pour combler la joie qu'il en eut, il demanda la permiſſion d'aller la chercher lui-même, & de l'amener dans les bras d'un époux qu'elle ne s'attendoit plus à poſſéder ; & Blimont ne put lui refuſer cette jouiſſance. Enfin il partit, & revint bien vîte avec Léonore, dont le mariage fut célébré avec une joie également ſentie par les deux époux, & par les deux fils de Blimont.

Minville apprit cette nouvelle ; il s'en réjouit en bon parent ; en bon parent, il vint viſiter cette heureuſe famille. Il paſſa avec eux un mois qui lui donna l'envie d'y en paſſer encore un autre ; il aima comme de raiſon ſes parens, puis les parens de ſes parens, puis leurs amis, puis d'autres perſonnes encore. Enfin, il redevint ce qu'il étoit né ; & il ſe délaſſa par le rôle de bon homme, de ſa grimace miſanthropique.

LES RUSES INNOCENTES,

CONTE.

DANS ces temps obſcurs & reculés, où la France avoit autant de Rois que de grands Seigneurs, & preſque autant de tyrans qu'elle avoit de Rois, vivoit ou régnoit un Comte d'Eribert, très-inconnu aujourd'hui, & trop connu de ſon vivant par le deſpotiſme cruel qu'il exerçoit ſur ſes vaſſaux. Le Comte pouvoit toujours tout ce qu'il vouloit; c'étoit une raiſon pour faire plus de ſottiſes que de bonnes actions. Il croyoit toujours avoir raiſon, parce qu'on ne lui diſoit jamais qu'il avoit tort; & il gagnoit tous ſes procès, car il les jugeoit lui-même. Il ne ſe mettoit pas en peine de tromper ſes vaſſaux, il étoit méchant avec toute la franchiſe poſſible; il s'embarraſſoit fort peu du mal qu'on pourroit dire de lui après ſa mort, perſuadé qu'on n'oſeroit pas lui en dire en face tant qu'il vivroit. En un mot, né avec de l'eſprit & toutes les qualités qu'il faut pour plaire, ſon cœur avoit empoiſonné tous les dons de la nature; & il avoit perdu enfin le droit & le talent d'être aimable.

Mais comme, avant de prendre de l'amour, on ne ſonge pas ſi l'on ſera capable d'en inſpirer, il devint amoureux d'une jeune & charmante perſonne, qu'on nommoit Aga-

thide ; c'étoit une orpheline uu peu parente du Comte, & qui vivoit ſous ſa tutelle, & auprès de lui. Son hiſtorien lui donne le teint des fleurs, le pied & la taille des Nymphes, de grands yeux noirs, plus tendres que vifs, le ſourire de l'amour, & quinze aus.

Voilà pour ſa perſonne. Quant à ſon ame, peignez le contraſte du Comte, vous aurez le portrait d'Agathide. Son cœur n'étoit pas encore ouvert à l'amour, mais ſes regards ſembloient l'appeler, & l'on devinoit qu'elle aimeroit bien tendrement. Le Comte qui avoit formé le projet de l'épouſer, travailloit à la rendre digne, comme il diſoit, de l'honneur de porter ſon nom. Il l'entretenoit ſouvent ſur l'amour ; mais, il n'étoit pas plus heureux à le peindre qu'à l'inſpirer. Il vouloit engager Agathide à aimer, & il ne lui montroit rien d'aimable, car elle ne voyoit que lui. Enfin dans ſes leçons d'amour il ne réuſſiſſoit qu'à l'ennuyer, comme ſa conduite ne ſervoit qu'à le faire haïr. Heureuſement pour Agathide, ſon cœur étoit encore indifférent.

Mais les temps étoient arrivés. La beauté d'Agathide lui avoit fait un tyran ; il falloit bien qu'elle lui fît un eſclave. Le jeune Azémon, qui ne valoit pas le Comte par la naiſſance, mais qui lui étoit très-ſupérieur par ſes vertus, vit un jour la jeune perſonne ; c'eſt dire aſſez qu'il l'aima paſſionnément. Il l'apperçut allant à la Meſſe du château ; & il fut ſi frappé de ſes attraits, que ſes

yeux ne la quittèrent pas un moment. Il ſentit bien qu'il l'aimeroit toute ſa vie ; & cette idée le fit trembler, parce qu'il ſavoit que le Comte l'avoit condamnée au malheur d'être ſa femme. Quant au moyen de voir & d'entretenir Agathide, il étoit preſque inutile d'y ſonger. Il eût été difficile de tromper le Comte, & plus dangereux encore de le braver. Regarder la belle Agathide étoit ſon ſeul plaiſir, & preſque ſa ſeule eſpérance. Il ne tarda pas à s'en faire appercevoir, parce qu'il avoit de la beauté, des grâces, & ſur-tout parce qu'il étoit amoureux. Agathide lut bientôt dans les yeux d'Azémon qu'elle avoit touché ſon cœur, & preſque en même-temps elle s'apperçut qu'elle étoit ſenſible à ſon amour. Nos plaiſirs ſont toujours en proportion de nos eſpérances ; moins un bonheur eſt attendu, plus il eſt vivement ſenti : le premier regard qu'il obtint d'Agathide le rendit plus heureux qu'un billet ou un rendez-vous ne rendent heureux un amant ordinaire ; mais ſon plaiſir fut bien vîte empoiſonné par cette triſte réflexion : Hélas ! voilà le ſeul bonheur qui me ſoit réſervé.

Les idées qui l'attriſtoient affligeoient auſſi la tendre Agathide, qui commença dès-lors à ſentir la ſervitude où elle vivoit. Tout commerce étoit pour jamais interdit aux deux amans ; mais *comme ſouventes fois*, dit le vieil Hiſtorien qui me ſert de guide, *feux d'amour reſſemblent à de volantes étincelles, que pouſſent les vents de leur haleine, tant*

que , par icelles enfin , l'incendie s'allume au loin ; tout ainſi venoient les ſoupirs d'Azémon faire ſoupirer le cœur d'Agathide.

L'amour dans l'eſclavage eſt bien plus expreſſif , & bien moins lent à s'exprimer. Les regards d'Agathide apprirent bientôt à Azémon qu'il étoit aimé ; & cette découverte étoit bien faite pour conſoler ſon cœur ; un véritable amant eſt plus heureux par la certitude d'être aimé , que par la poſſeſſion de ce qu'il aime. Tous les matins en ſe levant, il alloit ſe promener autour du château , ayant fait vœu de ne prendre aucune nourriture , avant d'avoir vu Agathide. Il attendoit quelquefois long-temps ; il rentroit ſouvent après avoir enduré , une partie de la journée , la pluie , la neige & le froid le plus rigoureux ; mais il avoit vu Agathide , il étoit conſolé. Le ſoir il étoit heureux par le ſouvenir de l'avoir vue , & le matin par l'eſpérance de la voir. L'organe de la voix lui étoit interdit ; mais ſes yeux s'exprimoient ſi éloquemment ! Ses regards , ſes geſtes , ſes ſoupirs alloient trouver Agathide ; les baiſers même auroient volé , ſi tant de hardieſſe pouvoit accompagner tant d'amour dans ſa naiſſance.

Mais par une méfiance bien naturelle à l'amour , Agathide aſſurée de la tendreſſe d'Azémon , craignoit de ne lui avoir pas fait aſſez connoître la ſienne. L'amour contraint eſt plus fécond en ſtratagèmes ; il meſure toujours les moyens aux difficultés ; il ſait , quand il le faut , inſpirer la ruſe , même à

l'innocence. Agathide apprit un jour que c'étoit la fête de ſon amant : toute eſclave qu'elle étoit, elle réſolut de lui envoyer un bouquet. Comme le Comte n'avoit aucun ſoupçon ſur ſes amours, il n'avoit pas encore donné des ordres bien rigoureux à ſes gens : il ſe repoſoit ſur lui-même du ſoin de garder Agathide. Elle gagna quelque domeſtique du château, qui ſe chargea du meſſage ; mais n'oſant néanmoins haſarder une lettre, elle imagina de compoſer une eſpèce de bouquet ſymbolique & figuré, qui pût exprimer ce qu'elle n'oſoit écrire à ſon amant. Le fond du bouquet, formé de fleurs rouges, repréſentoit un cœur, d'où s'échappoit du myrte, parſemé de ſoucis & de penſées. Oh ! comme cet emblème, qui n'étoit point de la part d'Agathide une ſimple galanterie, mais la naïve expreſſion de ſes ſentimens, eût été deviné & encore mieux ſenti par Azémon ! Mais par malheur le meſſager fut ſurpris au paſſage, & arrêté par le Comte, qui lui fit tout avouer.

Le Comte furieux, mais diſſimulant ſa colère, monte chez Agathide qui ne peut ſe défendre d'un mouvement de frayeur. Agathide, lui dit-il en s'aſſeyant auprès d'elle, j'ai fait une autre maîtreſſe, (ce n'étoit pas là ce qui pouvoit effrayer Agathide) ; c'eſt aujourd'hui ſa fête, & je viens vous conſulter ſur le bouquet que je dois lui offrir. Agathide qui ne ſoupçonnoit pas le malheur qui venoit d'arriver, s'excuſa modeſtement, & lui répondit que, ſur ce point-là, comme

ſur tout autre, elle en ſavoit bien moins que lui. Pardonnez-moi, lui dit le Comte, voici mon idée, vous me direz ce que vous en penſez. Je veux imaginer un bouquet ingénieux, qui ſupplée au ſilence de mon amour ; enfin un bouquet où les fleurs elles-mêmes parlent pour moi à ma maîtreſſe, & lui peignent naïvement tout ce que je ſens pour elle. C'eſt ici que l'effroi commença à s'emparer du cœur d'Agathide. Le Comte s'étant arrêté un moment pour conſidérer la pâleur qui ſe répandoit ſur ſon viſage : Je veux, reprit-il, que mon bouquet repréſente un cœur brûlant d'amour ; enſuite.... mais vous en jugerez mieux par l'eſſai que j'en ai fait faire. Ces derniers mots furent prononcés du ton de la rage. Le Comte ne put ſe maîtriſer plus long-temps ; il tira le bouquet qu'il tenoit caché ſous ſon manteau ; & le déchirant & le diſperſant avec fureur : Perfide, s'écria-t-il !.... La vue du bouquet, la voix & les regards du Comte ſemblèrent foudroyer Agathide : elle ſe fût jetée ſans doute aux pieds de ſon tyran, mais ſes forces l'abandonnèrent, & elle tomba ſans connoiſſance. Le Comte toujours furieux, appela du monde, & ſe retira de peur de s'attendrir.

On ſe repréſente aſſez la ſituation d'Agathide, quand elle eut rappelé ſes ſens. Les plus triſtes idées vinrent l'aſſaillir ; elle avoit vu ſon bouquet dans les mains du Comte ; mais elle ignoroit comment il y étoit tombé. Elle étoit enfoncée dans la plus

ſombre rêverie ; & ſon cœur étoit en proie à la plus profonde triſteſſe, lorſqu'elle vit rentrer le Comte, qui n'étoit point diſpoſé à la conſoler. Il avoit ſur ſon viſage un calme faux & perfide, qui étoit à-la-fois l'effet & le témoignage d'une fureur concentrée.

Une autre fois, Agathide, lui dit-il en l'approchant, une autre fois, choiſiſſez mieux l'objet de votre tendreſſe ; prenez un amant ou plus fidelle ou plus courageux. Vous avez vu dans mes mains votre bouquet ! je le tenois d'Azémon lui-même qui, par inconſtance ou par timidité, étoit venu à mes pieds faire l'aveu de ſes amours, pour en obtenir le pardon.

Tout ce qu'avoit ſouffert Agathide n'approchoit point de la douleur que lui cauſa cette confidence. L'image d'Azémon infidelle étoit le plus horrible tableau. Le Comte, en l'offrant à ſes yeux, avoit mis le poignard dans ſon cœur. Elle avoit craint d'abord de mourir de la main du Comte ; mais cette mort qui lui avoit paru ſi terrible, parce qu'elle l'arrachoit à ſon amant, elle l'eût regardée alors comme le plus grand des bienfaits.

Après un moment de ſilence, le Comte reprit ainſi : Vous voyez, Agathide, que je ſais tout, & vous devinez à quel prix je peux vous pardonner à tous deux. Alors il la quitta pour la laiſſer livrée à ſes réflexions, & pour aller pourſuivre ſes projets. Il fit appeler Azémon, & après avoir laiſſé éclater devant lui les tranſports de ſa colère, il

lui dit qu'il étoit encore en ſon pouvoir d'éviter ſa vengeance : Je t'ai repréſenté, continua-t-il, comme infidelle à Agathide ; tu vas paroître devant elle ; ſi tu ne confirmes mon récit, compte ſur la mort la plus affreuſe. Ce diſcours fit reculer d'horreur le tendre Azémon ; il alloit ſur-le-champ demander la mort, quand le Comte ajouta, qu'avant de le faire mourir, il le rendroit témoin du trépas d'Agathide. Cette menace le détermina : il n'oſa réſiſter au Comte, & ſe rendit avec lui, ou plutôt il ſe laiſſa traîner chez Agathide.

Il ſuffiroit d'annoncer la ſcène qui va ſe paſſer, pour intéreſſer tous les cœurs ſenſibles. Quel tableau déchirant ! Agathide & Azémon ſont unis par l'amour le plus tendre ; ils vont s'entretenir pour la première fois : c'eſt là leur premier rendez-vous ; & c'eſt pour ſe promettre de ne plus s'aimer. Ce n'étoit pas là ce qu'ils avoient projeté de ſe dire en ſe voyant. Leur ſituation étoit cruelle ſans doute ; & néanmoins (tel eſt le cœur des amans,) à l'horreur qu'elle leur inſpira, ſe mêla, comme malgré eux, un mouvement de joie en s'abordant. Mais l'impatiente cruauté du Comte leur laiſſa bien peu de temps pour en jouir. N'eſt-il pas vrai, dit-il à Azémon d'un air effrayant, que vous m'avez remis le bouquet d'Agathide ?..... Voyant qu'Azémon héſitoit à répondre, le Comte lui fit la même queſtion avec un ton de voix plus terrible & en mettant dans ſon geſte & dans ſes regards

toute la fureur dont il étoit capable. Azémon, croyant déjà voir le ſang de ſa maîtreſſe prêt à couler, répondit que oui; & jamais on n'entendit un oui prononcé ſi difficilement, ni ſi mal articulé. Par l'effort qu'il en coûta à Azémon pour le proférer, on peut juger de la douleur qu'Agathide ſouffrit à l'entendre. Ce n'étoit pourtant là que le prélude d'un entretien déjà ſi long & ſi douloureux pour le cœur d'un amant. Il ſe ſentoit trop foible pour le ſoutenir plus long-temps, & il en déſiroit ardemment la fin. Hélas! une heure auparavant, il étoit loin de penſer que la première fois qu'il verroit Agathide, il ſeroit impatient de la quitter.

Enfin le Comte avoit dicté tout ce que devoit dire Azémon; auteur & témoin de ſon ſupplice, il le forçoit à aſſaſſiner Agathide par ſes diſcours. Ce malheureux fut contraint de déſavouer l'amour le plus tendre; il ſembloit que l'ame lui fût arrachée avec chacun des mots qui ſortoient de ſa bouche.

Après le départ d'Azémon, les larmes d'Agathide, trop long-temps retenues par la terreur, commencèrent à couler avec abondance; ſon viſage & ſon ſein en furent bientôt inondés. Oh! qu'elle regrette à préſent ces inſtans rapides, où du pied du château, les yeux de ſon amant venoient lui jurer un éternel amour! Ces jours de contrainte & de ſervitude lui ſemblent maintenant des jours dignes d'envie. Alors dumoins elle ſavouroit le plaiſir d'aimer &

d'être aimée ; alors du-moins elle étoit consolée par l'eſpérance ; aujourd'hui tout eſt perdu pour elle ; elle ne voit que des regrets dans le paſſé, la douleur dans le préſent, & le déſeſpoir dans l'avenir. Le premier mot que lui a dit ſon amant, eſt un adieu éternel.

Cependant, en ſe rappelant cette fatale entrevue, en ſe retraçant les douloureux efforts d'Azémon, un doute flatteur vient la ſoutenir, & ſemble verſer un baume divin ſur ſes bleſſures. Azémon a paru ne parler que malgré lui ; ce qu'on liſoit dans ſes yeux étoit ſi différent de ce que prononçoit ſa bouche ! En s'avouant infidelle, il ſembloit recevoir dans ſon cœur tous les coups qu'il portoit dans le cœur de ſon amante. Il étoit peut-être lui-même dupe de la ruſe, ou victime de la violence. Il peut encore aimer... Ah ! il aime ſans doute. Tels étoient les combats du cœur d'Agathide, tantôt accablé par la douleur, tantôt ranimé par l'eſpérance.

Mais quand Azémon ſeroit fidelle, qu'attendre, hélas ! de ſon amour ? ils dépendent l'un & l'autre d'un implacable rival. Cette réflexion la replongeoit dans toute l'horreur de ſon déſeſpoir. Elle ſentoit qu'après cette funeſte aventure, ſon appartement alloit devenir ſa priſon ; & que le Comte, autrefois ſon maître, ne ſeroit plus que ſon geolier, peut-être bientôt ſon époux. Cette image eſt affreuſe ; elle veut la rejeter ; ſon imagination la reproduit ſans ceſſe ; ſes maux lui ſemblent enfin au-deſſus de ſon courage. Sa rêverie

l'ayant conduite au bord d'une terraſſe : Azémon, s'écrie-t-elle, cher Azémon ! ſi tu m'aimes encore, ſi ton amour te fait ſouffrir tout ce que je ſouffre pour toi, que tu es à plaindre & que je te plains ! mais quel reſſouvenir vient ajouter encore à mes tourmens ! C'eſt moi qui ai cauſé ton malheur : ton infortune eſt le crime de ton amante. Sans moi, le Comte ignoreroit encore nos innocentes amours : ſans moi, nous aurions encore l'eſpérance d'être heureux ».

Cependant le Comte, après avoir donné ſes ordres dans le château, vint la retrouver avec un front plus ſerein ; il l'aborda en ſouriant, & lui dit qu'il venoit lui faire compliment de ſon obéiſſance. J'ai été fort content, ajouta-t-il, de votre converſation tantôt, & vous devez avoir été contente de vous-même.

A ces mots, qui ſembloient inſulter à ſa douleur, elle ne put contenir ſon indignation. Elle oſa lui demander de quel droit il prenoit ſur ſon cœur un empire auſſi tyrannique ! Mais le Comte qui n'étoit pas venu pour l'irriter, lui dit qu'il ne l'avoit chagrinée un moment, que pour la rendre heureuſe toute ſa vie, & qu'il juſtifieroit le préſent par l'avenir. Il ajouta quelques propos obligeants pour la conſoler, & il finit par lui dire qu'il avoit arrêté pour le lendemain la cérémonie du mariage. Agathide alloit répondre : « Ce n'eſt pas dans ce moment, interrompit le Comte, que je veux entendre votre réponſe. Songez que je prie,

avec le droit de commander. Conſultez la raiſon ſur vos intérêts ; & ſongez que de vous ſeule enfin dépend votre bonheur ou votre malheur ». A ces mots il la quitta.

Ce dernier coup étoit fait pour accabler Agathide. Dans deux jours perdre ſon amant & ſe trouver dans les bras du Comte ! Ses réflexions inſenſiblement égarèrent ſa raiſon ; ſa vie étoit ſon tourment, elle n'aſpira plus qu'à la voir finir. Le Comte l'avoit laiſſée aux bords d'une terraſſe, attenante à ſon appartement. Tout-à-coup elle forme le projet de ſe précipiter : Azémon ! Azémon ! s'écrie-t-elle, comme pour lui adreſſer ſes dernières paroles & ſes derniers ſoupirs. ... Elle eſt prête à s'élancer ; mais une voix s'élève au fond de ſon cœur, & lui crie : Arrête ; Azémon vit encore, & tu veux mourir ! tu veux quitter un monde, un pays qu'habite l'objet de tous tes vœux ! tu meurs pour lui, mais il l'ignore ; tu meurs pour lui, & peut-être lui-même, par un plus grand effort, ſe condamne à vivre pour toi. Sais-tu ſi ton bonheur eſt tout-à-fait déſeſpéré ? Sais-tu ſi l'hymen qui doit être célébré demain, le ſera jamais ? Sais-tu ſi au pied des Autels même, un Dieu, un Juge, un Vengeur..... Elle s'arrête ; l'amour ranime ſon courage, & lui dicte un projet hardi ; elle ſe décide à ſuivre le Comte aux Autels.

Le lendemain arriva, & le malheureux Azémon apprit les réſolutions du Comte. Il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qui ſe paſſa dans ſon ame à cette nouvelle. Agathide a-t-elle

a-t-elle été la dupe de ſon déſaveu forcé, ou eſt-elle la victime du Comte ? Ne doit-il imputer ſon malheur qu'à ſon rival, ou doit-il s'en accuſer lui-même ? Ah ! peut-être Agathide ſe croit-elle abandonnée, trahie. Elle cherche peut-être dans les bras du Comte un aſyle contre la perfidie apparente de ſon amant : toutes ces réflexions déchirent l'ame d'Azémon qui ſe croit auſſi coupable que s'il eût été réellement infidelle.

De ſon côté, Agathide qui avoit conçu courageuſement le projet de ſuivre le Comte à l'Autel, ſentoit affoiblir ſon courage à meſure que le moment approchoit. Cependant elle recueille toutes ſes forces : l'heure ſonne, le Comte arrive ; il demande ſa victime, & l'entraîne avec lui. Le malheureux Azémon, épuiſé, ſans force, s'étoit fait porter dans le Temple ; il avoit voulu être témoin de la cérémonie, eſpérant au-moins y mourir de douleur.

Les deux époux ſont à l'Autel;& le Prêtre qui ſe diſpoſe à les unir, demande à Agathide ſi elle choiſit le Comte pour ſon époux? Frappée de cette queſtion, elle élève la voix : Non, s'écrie-t-elle, non ; je ne comparois devant ce peuple & à la face des Autels, que pour le dénoncer comme mon tyran.

En parlant ainſi, elle étoit debout, & tournée vers le peuple. Voilà mon tyran, reprit-elle ; l'époux que je demande au Ciel, c'eſt Azémon. La nouveauté de ce ſpectacle, la voix touchante d'Agathide, ſes beaux

yeux inondés de larmes, ſa couronne de fleurs qui, dans cette attitude de douleur, repréſentoit plutôt une victime qu'une épouſe, ſon courage, ſon amour, tout fit ſur le peuple une profonde impreſſion, qui ne s'exprima d'abord que par un morne ſilence.

Le Comte ordonna au Prêtre de pourſuivre la cérémonie; mais celui-ci enhardi par la dignité de ſon miniſtère, a le courage de déſobéir; il réſiſte aux menaces du Comte, dont la colère & le dépit ſe manifeſtent par les plus violents tranſports, & qui s'arme de ſon épée. Le malheureux Azémon, à qui cette ſcène imprévue faiſoit éprouver toutes les paſſions à-la-fois, ne ſachant dans quel ſein va ſe plonger cette épée, ſaiſit la ſienne, & s'élance ſur le Comte; mais la ſenſible Agathide ſe jette au milieu des deux épées, & ſépare les combattans. Les forces d'Azémon, déjà épuiſées par la douleur, ſuccombent à ce dernier effort; il tombe ſans connoiſſance. Le Comte fait arrêter ſon rival, ordonne à Agathide de le ſuivre au château, & elle le ſuit avec un viſage aſſuré, qui ſemble lui dire: Tyran, je crains moins la mort que tu me deſtines ſans doute, que l'hymen dont j'étois menacée.

Cependant le peuple qui l'acompagne & qui connoît la cruauté du Comte, cède à la pitié qu'Agathide à réveillée dans tous les cœurs; on croit déjà la voir périr par la main du Comte; la crainte s'exprime par des murmures, les eſprits s'échauffent, la

fermentation augmente de moment en moment ; enfin le cri de la rebellion ſe fait entendre, & le château eſt aſſiégé. Bientôt le Comte eſt effrayé des clameurs de la populace, qui ne connoît plus de frein dès qu'elle a briſé celui de l'obéiſſance. On a réſolu la mort du Tyran, on la demande à grands cris ; les portes cèdent aux efforts de la multitude. C'étoit fait du Comte, ſi Agathide elle-même, après avoir ſoulevé ſes vaſſaux contre lui, n'avoit paru pour demander ſa grâce : elle appaiſa le peuple qui ne conſentit néanmoins à ſe retirer, que pour aller voir célébrer le mariage d'Agathide & d'Azémon. Le Comte fut forcé d'y conſentir ; & l'on ne voulut ſouffrir aucun retardement. On courut à Azémon qui fut porté en triomphe juſqu'aux marches de l'Autel : leur union fut ſolenniſée ; ils vécurent heureux, & firent le bonheur d'une nombreuſe famille.

ÉTRANGE PUNITION
D'UNE INFIDÉLITÉ.

DE tous les temps le violement de la foi conjugale a toujours traîné après lui les plus grands malheurs. On ne peut jeter les yeux ſur l'hiſtoire, qu'on n'en trouve mille exemples funeſtes. Les Gaules Belgiques en offrent un capable de faire impreſſion ſur les cœurs d'où les ſentimens de vertu ne ſont pas entièrement bannis.

En 1539, vivoit dans une terre conſidérable, entre Gand & Courtray, la Comteſſe de Léerven : elle n'avoit qu'une fille nommée Adrienne, qui, à une grande beauté, joignoit beaucoup d'agrémens. La nature l'avoit douée de pluſieurs bonnes qualités qu'une mauvaiſe éducation avoit corrompues. Son caractère, quoique doux dans le fond, étoit ferme, ſouvent emporté & quelquefois extrême ; accoutumée à n'être jamais contredite, rien ne pouvoit la détourner des projets qu'elle avoit conçus : la Comteſſe ſa mère, qui l'idolâtroit, la laiſſoit abſolument maîtreſſe de ſes volontés.

Un ſi grand parti fut bientôt recherché par un grand nombre de perſonnes. Dans la foule de ſes adorateurs, le Baron de Nierkove eut le bonheur de plaire à Adrienne. Il étoit d'une figure charmante & faite pour

l'amour ; ſon ame ſenſible & tendre ne put réſiſter aux attraits d'Adrienne ; il devoit peu craindre ſes rivaux : auſſi ne tarda-t-il pas à être heureux. Le parti étoit convenable ; il étoit l'ainé de ſa maiſon. La Comteſſe applaudit au choix de ſa fille ; & ces heureux amans furent unis avec magnificence, au grand contentement de leur famille reſpective.

Jamais union ne parut devoir être plus conſtante. Moins époux qu'amans, ce couple fortuné ne pouvoit être ſéparé un inſtant : les plaiſirs renaiſſoient & ſe ſuccédoient avec rapidité. Il y avoit environ un an que ces époux vivoient dans cette heureuſe & rare intelligence, lorſqu'ils perdirent la Comteſſe Léerven.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, ils allèrent à Gand, pour diſtraire leur douleur. Dans ce temps-là (1), l'Empereur Charles-Quint vint en Flandres pour appaiſer les troubles qui s'y étoient élevés à l'occaſions de nouvelles taxes qu'il impoſa ; il reſta quelque temps dans cette ville, où il fit ſévèrement punir les mutins.

Le Baron, qui avoit l'honneur d'être particulièrement connu de ce Prince, alla lui faire ſa cour ; il fut de tous les plaiſirs de ce Souverain, & faiſoit même ſouvent ſa partie : il ne manquoit aucun des concerts que l'Empereur faiſoit exécuter dans ſes petits appartemens, par une troupe choiſie

(1) En 1540.

de Muſiciens Italiens qu'il avoit à ſa ſuite. Saphyra, chanteuſe célèbre, avoit autant d'attraits que de talens : jeune, enjouée, coquette, ſpirituelle, elle s'apperçut bientôt de l'impreſſion que ſa voix & ſes charmes avoient fait ſur le tendre Nierkove ; mais trop expérimentée pour feindre une réſiſtance déſeſpérante, elle n'en fit qu'autant qu'il en falloit pour achever la conquête de l'infidelle & amoureux Baron. Il oublie ſes ſermens, la tendreſſe d'Adrienne ; il s'abandonne à ſa nouvelle paſſion, & ne reſpire que pour Saphyra. Il vole chez elle, ſe jette à ſes genoux, lui peint ſon ardeur dans les termes les plus perſuaſifs ; il l'accable de préſens : l'or, les diamans, les fêtes, tout fut prodigué. On ſe doute bien qu'il fut heureux. Quand on réunit les talens, la figure, la fortune & la naiſſance, peut-on trouver des femmes cruelles, ſur-tout dans l'état de Saphyra.

Le Baron étoit enivré de ſon bonheur, ſi on peut en goûter, quand, par légéreté, on rend malheureuſe une épouſe digne de la plus vive tendreſſe ; tel eſt l'égarement du cœur humain, quand il ſe livre à ſes déſirs, & quand la raiſon l'abandonne.

La triſte Adrienne ne put concevoir dans ſon époux un changement ſi prompt ; elle n'étoit que trop perſuadée de ſon infidélité ; les largeſſes du Baron avoient été remarquées, & ſon intrigue avec Saphyra étoit connue de toute la Cour. L'infortunée Baronne réſolut de laiſſer au temps le ſoin

de ramener ſon infidelle : elle croyoit que la même inconſtance qui lui avoit enlevé ſon époux, pourroit le lui rendre de même. Elle ſavoit d'ailleurs que le ſeul moyen de rengager un volage, étoit de feindre d'ignorer ſa légéreté, & de n'employer pour toutes ruſes que la patience & la douceur. Les reproches aigriſſent ; le ſilence nous condamne, & nous fait rentrer en nous-mêmes.

Elle prit donc ſon parti : elle écrivit au Baron, que, puiſqu'il avoit des affaires à la Cour, elle alloit à ſa terre veiller à ſes intérêts, & y attendre de ſes nouvelles..... Sans eſpérer de réponſe, elle partit ſur-le-champ, pénétrée de douleur & de déſeſpoir. Elle adoroit le Baron ; ſon inconſtance la toucha ſenſiblement. La retraite où elle vivoit, loin d'éteindre ſon amour, lui donna au-contraire de nouvelles forces. Les cœurs ſenſibles, qui ont éprouvé le même ſort qu'Adrienne, peuvent ſeuls juger de la grandeur de ſes maux.

Le Baron toujours dans l'enchantement de ſa chère Saphyra, ſembloit avoir tout-à-fait oublié Adrienne ; il n'en parloit à aucun de ſes amis, & perſonne n'oſoit lui en parler : il ne lui écrivoit même jamais. Toujours occupé de ſa maîtreſſe, il ne la quittoit pas un moment. Il la retira de la troupe de l'Empereur, qui partit pour l'Eſpagne. Il lui fit une maiſon abondante ; des plaiſirs toujours nouveaux prévenoient ſans ceſſe les déſirs de la galante Saphyra. Plongés tous deux dans une mer de délices, ils crurent leur félicité durable.

Les honnêtes gens commençoient à murmurer ; on n'étoit point encore accoutumé, & ſur-tout en Flandres, à voir tranquillement le ſcandale. Que ces temps ſont changés ! On oſe s'en faire honneur aujourd'hui ; on n'a même pas honte de traiter ces liaiſons criminelles, de *reſpectable*, quand elles durent : le crime applaudi jouit maintenant des avantages de la vertu. La vue publique de Nierkove & de Saphyra indiſpoſoit le peuple : ce bruit parvint juſqu'à eux. Le Baron, pour y mettre fin, réſolut d'aller s'établir à Véniſe ; il ſe défit de ſes contrats, de ſes terres, pour faire paſſer ſon bien en Italie. Adrienne qui étoit inſtruite de la moindre démarche de ſon mari, ne put tenir à ce dernier trait. Tranſportée de fureur.... « Ingrat ! s'écria-t-elle, c'eſt donc-là le fruit de l'amour que je t'ai porté ! Ce n'eſt point la perte de ton bien qui me touche, donne-le à ton indigne & vile Saphyra. Mais rends-moi ton cœur... Reviens, cher & cruel époux ! mon amour te pardonne... Mais que dis-je ? l'infidelle va partir.... Peut-être s'éloigne-t-il de moi pour toujours !... Non, parjure !.... Tu ne m'échapperas ; je ſaurai te punir.... Que ma vengeance faſſe trembler, & ſerve d'exemple à ceux qui, comme toi, mépriſent la tendreſſe d'une épouſe infortunée !..... J'ai tout tenté pour te ramener ; le temps, mon ſilence, mes larmes, mon déſeſpoir, rien n'a pu te fléchir..... La mort ſeule..... Que dis-je, hélas !.... Oui, cruel, la mort ſeule va nous réunir.

Adrienne écrivit ſur-le-champ à une de ſes amies : elle la ſupplia par un billet ſéparé, de n'ouvrir la lettre que huit jours après ſa réception, parce qu'elle contenoit des choſes de la dernière importance, qui ne devoient être révélées qu'après ce temps. Elle fit enſuite griller les fenêtres de ſon appartement, & fit mettre aux portes des verroux cachés, dont elle ſeule connoiſſoit le ſecret. Elle arrangea en même-temps tout ce qui pouvoit concourir à faire réuſſir l'affreux projet qu'elle méditoit. Qu'une femme juſtement irritée eſt à craindre ! Le déſeſpoir remplit ſon ame ; la vengeance la plus terrible ne lui ſemble que douce, les plus grandes extrémités ne ſont que des moyens ordinaires ; ſa foibleſſe même ſemble lui prêter des forces.

Tout étant dans cet état, elle feint une maladie mortelle : d'une main tremblante elle écrit à ſon époux : « Je meurs, & vous pardonne. Je ne vous impute point ma mort ; je prie le Ciel qu'il vous faſſe rentrer en vous-même. Vous recevrez tout mon bien d'un ami commun qui en ſera le dépoſitaire. Je regrette peu la vie ; je n'ai ni enfans, ni époux, hélas ! qui m'y attachent. J'ai peu d'heures à vivre ; accordez-moi la grâce de vous revoir pour la dernière fois. Vivez heureux ; je meurs, & vous adore. . . .

Le malheureux Baron donna dans le piége ; il étoit difficile de l'éviter. Il crut ne pouvoir pas honnêtement refuſer de voir ſa femme à la mort : cette démarche lui parut

ſimple ; l'article du dépôt ſecondoit ſes vues pour ſon projet de fuir avec Saphyra. L'intérêt eut ſur ſon cœur plus de pouvoir que l'amour. Saphyra qui ne pouvoit ſoupçonner le malheur de ſon amant, l'engagea même à donner cette foible conſolation à la Baronne expirante. Il part, & en peu de momens il arrive à ſa terre. La triſteſſe qu'il voit répandue ſur le front des gens de ſa femme, émeut ſa pitié. Un noir preſſentiment s'empare de ſon cœur ; &, ſans pouvoir ſe rendre compte de ſon agitation, il entre en frémiſſant dans la chambre de ſon épouſe. Ses gens qui, à l'arrivée attendue de Nierkove, avoient ordre de ſe retirer, les laiſſent ſeuls. La furieuſe Adrienne tire alors le funeſte cordon des verroux ſecrets, & les portes ſe ferment. Soudain les yeux égarés, elle ſe lève & va dans ſon cabinet mettre le feu, ſans que ſon mari s'en apperçoive, à des matières combuſtibles qu'elle avoit préparées, & revient ſur-le-champ ſe rejeter ſur ſon lit. Le Baron effrayé, veut appeler du monde ; il croit que c'eſt l'effet du tranſport : mais quel eſt ſon étonnement, lorſqu'il voit tout-à-coup l'appartement en feu. « Frémis, parjure, s'écrie Adrienne, & reconnois une épouſe outragée ! puiſque tu n'as pu vivre avec moi, ingrat, tu pourras y mourir.... La violence de la flamme dont tu vas être conſumé, n'égalera jamais les feux dont j'ai brûlé pour toi »..... A ces mots, la fumée lui ôte la reſpiration : le Baron éperdu cherche en vain à ſe ſauver, bientôt la

flamme s'échappe par les fenêtres. On vole au ſecours ; on enfonce les portes ; il n'eſt plus temps , ces époux malheureux ſont étendus & déjà à demi conſumés.

Les progrès de cet incendie furent ſi rapides , que le château fut en peu d'heures réduit en cendres. La nouvelle s'en répandit bientôt à Gand ; on crut d'abord que ce feu n'étoit que l'effet du haſard ; mais la lettre qu'Adrienne avoit écrite à la Vicomteſſe Coppens ſon amie , révéla cet horrible myſtère. Elle vouloit ſans doute donner à la poſtérité un exemple redoutable de la vengeance que peut prendre une femme mépriſée , & nous laiſſer une image terrible de punition de l'infidélité d'un époux parjure & chéri.

LA HAINE MAL FONDÉE,

CONTE.

Depuis long-temps la famille des Précelles & celle de la Valice s'étoient juré une haine irréconciliable. Le jeune de Précelles, ſur-tout , né avec un caractère impétueux, & nourri dans cette antipathie , ne voyoit qu'avec des tranſports de colère tout ce qui portoit le nom de la Valice. On ne ſait trop quel fut le fondement de cette cruelle diviſion. Ce fut l'intérêt ſans doute qui déſunit ces deux familles ; ce fut lui du-moins qui les réconcilia.

Un procès, d'où dépendoient des biens conſidérables, demeuroit en ſuſpens par la perte de quelques pièces néceſſaires pour le faire juger. L'accommodement ne pouvoit qu'être avantageux à l'un & à l'autre, ſurtout à M. de Précelles qui n'avoit pas le bon droit de ſon côté. Ce fut donc lui qui fit les premières démarches, malgré l'extrême répugnance de ſon fils. Il fit propoſer à M. de la Valice de donner ſa fille au jeune de Précelles. Ce mariage tranchoit toutes les difficultés. Il réuniſſoit les biens en queſtion en rapprochant les deux familles. M. de la Valice, moins animé, moins entêté que ſon adverſaire, ſaiſit avec joie cette occaſion de ſe délivrer des embarras d'un procès, & de renouer une amitié dont il n'avoit pu oublier les charmes. On conclut le mariage aux dépens de la félicité du jeune de Précelles, qui regardoit comme le malheur le plus inſupportable d'être l'époux de la fille de ſon ennemi.

On vantoit l'eſprit, les grâces, & ſurtout la douceur de caractère de Mlle. de la Valice. De Précelles ne l'avoit jamais vue, mais ſes préjugés d'antipathie ne lui permettoient pas d'ajouter foi aux éloges qu'on ne ceſſoit de faire de cette jeune perſonne. Les plus grandes perfections prennent l'apparence des vices à des yeux prévenus. De Précelles ne pouvoit ſe mettre dans l'eſprit qu'une fille dont il haïſſoit ſi fort les parens, pût poſſéder les qualités les plus aimables.

Tout s'apprêtoit cependant pour ſon

hymen. Ses prières, ſes larmes, ſa fureur n'obtinrent rien ſur ſon inexorable père. Il fallut obéir. Les nôces furent célébrées avec toute la triſteſſe que de pareilles diſpoſitions devoient y répandre. De Précelles, au déſeſpoir, méditoit de ſe ſouſtraire à ſon infortune. Fuyons, diſoit-il, fuyons une chaîne odieuſe. Père cruel! je vous obéirai, mais ce ſera pour le malheur de tous. Je donnerai ma main à celle que vous me forcez de prendre pour épouſe; mais je ſuis ſeul maître de mon cœur, elle ne l'obtiendra jamais. Les lois nous donneront des liens, mais ils ne ſeront reſſerrés ni par l'amour, ni par la nature. Fuyons dès la première nuit ce joug que je déteſte. Que la honte & le déſeſpoir me vengent, s'il ſe peut, de celle que mon cœur s'eſt fait une loi de haïr.

Malgré cette belle réſolution, de Précelles ſe met au lit avec ſa nouvelle épouſe. Ses premières réflexions ſont les préparatifs de ſon départ. Il eſt étonné d'y rêver avec plus de diſtraction que de coutume. Pour la première fois le regret pénétre dans ſon cœur adouci. Pourquoi quitter, avant de la connoître, une femme avec laquelle il eſt peut-être poſſible d'être heureux? Il a beau combattre cette idée, elle prend peu-à-peu l'empire ſur les autres. A force de s'occuper de ſon épouſe, il s'apperçoit qu'il eſt auprès d'elle, & il ne s'en apperçoit pas impunément. La nature a ſes droits, & de Précelles eſt homme. Une careſſe innocente

achève de l'enflammer. Les idées du plaisir dissipent celles de la haine. Il oublie enfin toutes ses résolutions & ses sermens pour ne se souvenir que de son devoir.

Le réveil dissipe ces pensées voluptueuses pour ranimer tous les sentimens d'aversion qui n'étoient qu'assoupis dans son cœur. Le projet de sa fuite l'occupe plus que jamais, & répand sur sa figure un air sombre qui inquiète. Les caresses les plus tendres que son épouse croit lui devoir, & dont elle l'accable, ne servent qu'à l'aigrir. Il rougit de son bonheur comme d'une foiblesse qui n'est pour lui qu'un motif de plus d'accélérer son départ. Il donne des ordres secrets; & comme ses préparatifs étoient commencés depuis long-temps, tout se trouve prêt dès le soir même. Il part sans s'inquiéter, ou peut-être en se réjouissant de la douleur qu'il laisse après lui.

La crainte d'être poursuivi par les parens de Mlle. de la Valice, l'obligea de quitter d'abord la France. Son père, qui n'avoit eu en vue dans son mariage que son propre intérêt, & que sa fuite n'affligeoit pas autant que les autres, lui faisoit passer tout ce qui lui étoit nécessaire. De Précelles parcourut en dix ans l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie; il alloit enfin songer à se fixer lorsqu'il reçut des nouvelles qui changèrent ses mesures. Son père venoit, par sa mort, de le laisser maître de grands biens. Celui de son épouse, au-contraire, accablé de malheurs, de pertes considérables, venoit de

mourir dans la misère, & ne laiſſoit qu'un ſort pareil à toute ſa famille.

Ces deux événemens rappelèrent de Précelles dans ſon pays, où rien ne pouvoit plus l'inquiéter. Il vint mettre ordre à ſes affaires. Il ne s'informa point du ſort de ſon épouſe ; mais il apprit, comme malgré lui, qu'elle s'étoit retirée chez un parent, où elle menoit triſtement la vie la plus malheureuſe. Ce cœur, toujours ulcéré, ne fut point touché des peines que ſouffroit une infortunée qui les méritoit ſi peu. Il ne vit dans le malheur qui accabloit ſon épouſe que l'impoſſibilité où elle étoit de faire aucune démarche contre lui.

De Précelles, devenu maître de ſon bien, réſolut d'en jouir à Paris. Il ſe livra aux plaiſirs, à la diſſipation ; il oublia bientôt la haine au ſein de l'indifférence ; mais il lui falloit un ſentiment plus vif pour remplir le vide de ſon cœur. Il ne fut pas long-temps ſans l'éprouver. Un jour qu'il revenoit d'une de ſes terres, comme il traverſoit une forêt, il entendit des cris affreux mêlés d'un bruit d'armes à feu ; il courut du côté qui fixoit ſon attention. Il vit de loin des hommes qui s'enfuirent à ſon approche. Il ne douta point qu'ils ne fuſſent des voleurs, lorſque s'étant approché de plus près, il vit une femme baignée de pleurs & de ſang qui tâchoit vainement de rappeler à la vie un Eccléſiaſtique étendu à ſes pieds.

Il devinoit trop la cauſe des larmes de cette belle affligée pour la lui demander ;

il ne s'occupa que des moyens de la consoler. Des gémissemens & des cris furent la seule réponse qu'il en put recevoir. Il profita d'un instant où cette femme étoit sans connoissance pour la transporter dans sa chaise, à l'aide de son domestique; & après s'être bien assuré que l'Ecclésiastique ne pouvoit plus recevoir aucun secours, il abandonna ce cadavre, & partit avec l'inconnue.

Lorsqu'elle reprit ses sens elle se vit avec surprise dans les bras d'un étranger. Son premier mouvement fut l'effroi; mais il fit bientôt place à la reconnoissance qu'elle devoit à son libérateur. De Précelles l'instruisit de l'état où il l'avoit trouvée, du service qu'il lui avoit rendu, & la conjura de lui apprendre à son tour à qui il avoit le bonheur d'être utile. Hélas! dit l'inconnue en soupirant, vous avez sauvé la vie à une infortunée qui ne désiroit que l'instant de la perdre. Souffrez que je vous taise mon nom & ma famille. Les maux qu'ils m'ont causés ne sont pas assez intéressants pour vous, & sont trop pénibles pour mon cœur. Qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir éprouvé les plus cruelles disgraces, je vivois chez un de mes oncles, l'Ecclésiastique que vous avez vu massacrer presqu'à vos yeux. Nous allions ensemble à Paris solliciter une grâce; des voleurs nous ont attaqués. Mon oncle a péri sous leurs coups, & pendant que les uns emmenoient nos équipages, votre généreux secours a empêché que je ne fusse la victime des autres.

Tandis que l'inconnue parloit, de Précelles ſe ſentoit agité de mouvemens auſſi violens qu'extraordinaires. Cette ame qui n'avoit jamais ſu que haïr avec excès, commençoit à aimer avec tranſport. Elle n'étoit ſuſceptible d'aucun ſentiment foible. Ces pleurs qui donnent toujours un nouvel éclat à la beauté, l'infortune qui attache toute ame ſenſible, & ce je ne ſais quoi de tendre que l'on reſſent pour ceux que l'on oblige, tout concouroit à augmenter ſa paſſion. Vous alliez à Paris, dit-il à la belle affligée. Je rend grâce au ſort de ce qu'il ma choiſi plutôt qu'un autre pour vous y conduire, & ſurtout pour vous ſauver une vie qui me devient de moment en moment plus précieuſe.

Angélique, c'eſt le ſeul nom que ſe donna l'inconnue, n'étoit pas en état d'entendre cette déclaration. Elle refuſa conſtamment de ſe rendre aux vives inſtances que lui faiſoit de Précelles de ſe faire connoître davantage. Ils arrivèrent à Paris en ignorant mutuellement qui ils étoient. Angélique pria de Précelles de lui louer un petit appartement garni du prix le plus médiocre; de Précelles ne manqua pas de le choiſir proche de ſon logis. Il ne quitta point ſa chère Angélique ſans avoir obtenu d'elle la permiſſion de lui faire ſa cour.

Il profitoit de cette liberté le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible. Il s'expliquoit ouvertement ſur ſa paſſion ſans ſonger ſeulement qu'il ne lui étoit pas permis de la ſatisfaire. Chaque fois qu'il voyoit Angélique il la trou-

voit dans les pleurs. Il attribuoit ce chagrin à la perte de ſon oncle ; il tentoit d'après cette penſée tous les moyens de la conſoler ; mais il reconnut bientôt qu'il avoit une autre cauſe. Angélique avoit vendu pièce à pièce quelques bijoux & quelques hardes que les voleurs n'avoit pas eu le temps de lui ravir. Ces fonds s'étoient bientôt épuiſés ; elle voyoit la misère prête à fondre ſur elle, & n'avoit que les moyens les plus vils pour s'en délivrer.

De Précelles s'apperçoit aſſez tôt de l'extrémité où celle qu'il adore va être réduite. Il veut la prévenir. Il cherche, il emploie les motifs les moins humiliants pour lui faire accepter ſes bienfaits. Nouvel objet de reconnoiſſance pour la tendre Angélique, qui met dans l'aveu de ſa misère autant de grandeur d'ame que ſon amant en mettoit à la réparer. Elle ne lui diſſimula pas que les ſecours qu'elle peut recevoir de ſa famille ne ſont pas ſuffiſants pour la ſoutenir. Mais, d'un autre côté, comment accepter des bienfaits d'un homme qu'elle ne connoît pas, auquel elle ne peut ſe faire connoître, & quel en ſera le motif? De Précelles, ſans cependant ſe nommer, la raſſure ſur toutes ſes craintes, & goûte le ſouverain bonheur de partager ſes biens avec l'objet qu'il adore.

Il ſentit bientôt pourtant combien ce ſervice lui coûtoit cher ; il gênoit ſa délicateſſe au point de ne plus oſer faire paroître ſa tendreſſe. Il craignoit que ſa généroſité ne

ſemblât à ſon amante le ſentiment vil & intéreſſé d'un homme qui croit acheter l'amour en payant ſes plaiſirs. Il ſe contraignoit donc au ſilence, & n'en ſouffroit que davantage. Angélique s'en apperçut, & lui en ſut gré. Sa détreſſe l'avoit empêchée de faire les démarches qui l'avoient attirée à Paris. Elle y ſongea lorſqu'elle fut plus à ſon aiſe, & s'occupa vivement des moyens de rendre à de Précelles les bienfaits qu'elle en recevoit chaque jour.

Un ſoir que de Précelles l'avoit été voir, & qu'il l'avoit trouvé ſortie, à peine rentré chez lui, il en reçut un billet par lequel elle l'attendoit avec la plus grande impatience. L'air d'émotion qui paroiſſoit dans ſon ſtyle l'étonnoit beaucoup; & ſon nom, qu'il lui avoit caché avec tant de ſoin, & qui ſe trouvoit cependant ſur l'adreſſe, ajoutoit encore à ſa ſurpriſe. Il ſe rendit chez elle dans le moment. Jamais ſon cœur n'avoit été tant agité. Angélique, à ſa vue, ne laiſſa pas voir moins de trouble. Sa main étoit tremblante ſous les baiſers de ſon amant. Elle étoit ſans lumière, & la nuit commençoit à paroître; mais cette obſcurité étoit trop favorable pour tous deux pour qu'ils la fiſſent ceſſer. Angélique parla la première.

Vous m'avez accablée de bienfaits, dit-elle à de Précelles; vous ſeul avez ſoutenu cette vie que vous m'avez ſauvée ſi noblement. Mais à quel titre, & quelle reconnoiſſance puis-je vous en témoigner? Vous m'aimez: vous me l'avez dit avant que votre libéralité

me donnât de ſi généreux ſecours. La violence que votre délicateſſe a fait depuis à votre amour, n'a ſervi qu'à me le faire mieux connoître. Que ferai-je donc pour m'acquitter de ce que je vous dois ? Vous aimer autant que vous m'aimez ? Ah ! c'eſt une dette que mon cœur paye avec trop de plaiſir à votre amour, pour qu'elle ne devienne que le prix de votre bienfaiſance.

Ah ! charmante Angélique, s'écria de Précelles, comptez-vous pour rien ce tendre aveu ? Il eſt plus que ſuffiſant pour payer toutes mes richeſſes. Que parlez-vous de bienfaits, ne vous les dois-je pas, puiſque je vous adore ? Ecoutez-moi, interrompit à ſon tour Angélique. Plus vous diminuez le prix de vos ſervices, plus j'en dois être reconnoiſſante; & la façon dont je veux vous le témoigner ſera trop flatteuſe pour vous, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, pour que j'en puiſſe craindre un refus. — S'il eſt vrai que je vous aime ! Pouvez-vous douter.... — Non, je le crois. Mais.... Que ne m'avez-vous toujours aimée, ou plutôt que ne ſuis-je ſûre que quoi qu'il arrive, vous ne ceſſerez jamais de m'aimer. — Ah ! jamais, jamais... Mais, chère Angélique, quelle idée avez-vous de moi, ſi vous pouvez me croire capable d'inconſtance. — Hélas ! dit Angélique en ſoupirant, & d'une voix plus altérée, c'eſt bien plutôt votre conſtance que je redoute.

De Précelles, ſans la comprendre s'apperçoit qu'elle eſſuye des larmes. Son cœur amoureux s'inquiète, & veut en ſavoir la

cauſe. Angélique l'interrompt & continue ainſi, avec un trouble qu'elle s'efforce en vain de cacher. Il eſt temps que nous nous connoiſſions l'un & l'autre ; mais mon ſecret ne peut-être révélé le premier. J'ai appris aujourd'hui votre nom, mais c'eſt à vous de me dire le reſte. De Précelles vous m'offrez votre cœur ; mais êtes-vous bien libre de me le donner ?

Cette queſtion imprévue, & qui rappeloit un ſouvenir que de Précelles avoit banni depuis ſi long-temps de ſon eſprit, le remplit à l'inſtant de l'agitation la plus cruelle. Il étoit inutile de cacher ſon mariage à Angélique qui ne paroiſſoit pas l'ignorer. D'ailleurs pouvoit-il la tromper ? Mais auſſi comment lui avouer une choſe qui le rend ſi coupable. Que va penſer celle qu'il aime de l'eſpèce de ſes déſirs ? Quels reproches ne mérite-t-il pas ? Il ſent tous ceux dont ſon amante doit l'accabler, ſur-tout après le tendre aveu qu'elle vient de lui faire. Il ſe taît, mais enfin il faut répondre. Il fait un effort ſur lui-même ; l'obſcurité l'aide à cacher une partie de ſon embarras. Il ſe jette aux genoux d'Angélilique, en arroſant ſes mains de larmes.

Que de torts j'ai à vous avouer, s'écrie-t-il ! Je vais vous paroître le plus odieux de tous les hommes ; mais, ſi je ne ſuis pas digne de votre clémence, je mérite au-moins votre pitié. Je vous adore ; je n'ai jamais aimé que vous. La violence de ma paſſion m'a fermé les yeux ſur l'impoſſibilité de la ſatisfaire. Je n'ai vu, en vous adorant, que

le ſeul plaiſir de vous adorer. Ah ! combien il m'eût été doux de lier mon ſort au vôtre par les nœuds les plus étroits ! mais, ce bonheur m'eſt interdit par le deſtin le plus barbare. Je vous le confeſſe, en rougiſſant ; mais, je rougirois davantage de vous le diſſimuler. Je ne ſuis plus libre .... Je ſuis marié.

Pardon, Angélique, pardon ; je prévois votre colère, elle eſt juſte, & je ne prétends pas la fléchir ; mais, conſidérez l'état d'un cœur que vous ne partagez avec perſonne, qui ne peut aimer que vous, qui n'a ſenti que pour vous ſeule les tranſports d'une véritable paſſion ; conſidérez ce cœur enchaîné malgré lui à l'objet de ſon averſion. Obligé de fuir une épouſe qu'il déteſte, & qui, dix ans après, trouve la ſeule beauté qui pouvoit l'enflammer. Je vous aimai ſans le ſavoir. Ai-je pu me mettre en garde contre les charmes de votre caractère & de votre perſonne ? Avois-je rien dans le cœur qui pût combattre ce doux penchant ? Et ſi je m'y ſuis laiſſé entraîner, ne ſuis-je pas plus malheureux que coupable ? Angélique, mon ame eſt conſtante. Je ſens que je vous adorerai toujours ; que deviendrai-je, s'il faut que je vous fuye ? Irai-je retrouver une épouſe, à qui cette même conſtance aſſure une haine éternelle de ma part ? Non, ne l'eſpérez pas. Mon enfance fut accoutumée à ne prononcer ſon nom qu'avec horreur. Le reſte de ma vie ne pourroit effacer le ſentiment né avec moi-même. Si ma haine étoit

raiſonnée, des motifs plus forts pourroient la balancer & la détruire ; mais, elle eſt naturelle & ne reconnoît point l'empire de la raiſon. Hélas ! ſi elle eût été moins enracinée, peut-être n'exiſteroit-elle plus ? Mon épouſe a des charmes & des vertus qu'on m'a vantés ſans ceſſe : il n'a tenu qu'à moi de chercher auprès d'elle le bonheur ; mais, un ſentiment aveugle & que je n'ai pu vaincre, m'en a toujours éloigné.

Plaignez donc, chère Angélique, plaignez donc un cœur que l'amour & la haine détruiront ſi cruellement ; mais, ne m'accuſez pas ſi je vous aime. Mon ardeur eſt involontaire, & je ne vous en ai jamais demandé d'autre prix que le plaiſir de vous en aſſurer, & le bonheur de vous y voir ſenſible..... De Précelles alloit continuer, lorſqu'il ſent que la main d'Angélique, qu'il ſerroit dans les ſiennes, devient froide comme le marbre. Il la preſſe, il lui parle, il s'apperçoit qu'il n'en eſt pas écouté : ſon viſage eſt couvert de larmes ; elle eſt ſans mouvement.

Cet accident effraye de Précelles. Il appelle promptement du ſecours. La lumière lui fait voir ſa Maîtreſſe évanouie, & portant ſur ſon viſage la pâleur de la mort. Il la fait mettre au lit ; elle reprend ſes ſens peu-à-peu : ſes yeux s'ouvrent, & ſes regards ſe tournent triſtement ſur ſon cher de Précelles. Elle lui ſerre foiblement la main, & ſes larmes recommencent à couler. La bienſéance oblige l'amant de ſe retirer, avant d'avoir pu apprendre la cauſe d'un mouve-

ment ſi ſubit & ſi extraordinaire. Il vole dès le lendemain au logis d'Angélique pour ſavoir des nouvelles de ſa ſanté. Il apprend qu'elle ſe porte mieux ; mais, ſa porte lui eſt interdite, & l'on ne détermine point le temps où il pourra la voir. Il n'oſe ſe plaindre d'un ordre ſi barbare ; mais, il n'en eſt pas moins déſeſpéré. Huit jours ſe paſſent dans ces cruelles ſouffrances.

Ce temps écoulé, de Précelles reçoit un billet d'Angélique. « L'état où vous m'avez vue, lui diſoit-elle, n'a pas dû vous étonner, ſi vous avez réfléchi à ce que je ſens pour vous & à ce que vous m'avez avoué. Ces nœuds que vous déteſtez & qui vous éloignent de moi, ne pouvoient qu'affliger cruellement une ame auſſi ſenſible que la mienne. Il m'a fallu huit jours pour me déterminer ſur les moyens d'accorder l'amour & la reconnoiſſance aux dépens de toute autre conſidération. Venez apprendre ce qu'ont produit les combats que j'ai ſoufferts en votre abſence ».

De Précelles vola ſur-le-champ où l'amour l'appeloit. Il trouva ſa chère Angélique, dont l'air abattu prouvoit encore le déſordre de ſon ame. Vous avez tout fait pour moi, lui dit-elle, je vous dois tout ce que l'honneur même me rend plus précieux ; & mon cœur vous eſt acquis par des droits ſi légitimes, que la décence ne ſauroit murmurer de ce que je fais pour vous. L'hymen ne veut pas que nous ſoyons unis, mais l'amour l'ordonne ; c'eſt à lui de vous conſoler des

nœuds

nœuds que vous déteſtez : ſi vous n'aimez que moi, c'eſt à moi ſeule que l'honneur vous engage. Tant que cette même ardeur nous enflammera l'un pour l'autre, nous ſerons véritablement époux.

De Précelles ne pouvoit ſuffire à ſes tranſports. Il les exprimoit par mille folies auxquelles Angélique répondoit avec tendreſſe, mais ſans que ſa mélancolie pût l'abandonner. Cette première ivreſſe un peu diſſipée, il fallut ſonger à s'arranger. L'oubli que je fais de moi-même en me donnant à vous, dit Angélique, m'oblige plus que jamais à vous cacher qui je ſuis : j'ai des parens qui ne reſteroient pas tranquilles ſur cette démarche, & je dois éviter un éclat qui feroit ſans doute le malheur de tous deux. De Précelles n'en exigea pas davantage ; il avoit, de ſon côté, des bienſéances à ménager. Ils réſolurent donc de tenir leur commerce ſecret. Angélique prit un appartement convenable dans un des faubourgs de la Ville ; & de Précelles, ſous le nom d'Arville, y paſſoit pour ſon époux. Il lui donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober à ſes affaires. Garçon à la ville, & marié dans les faubourgs, perſonne ne ſoupçonnoit leur intelligence.

Il y avoit ſix ans qu'elle duroit, lorſqu'un jour qu'ils étoient enſemble dans une promenade publique, de Précelles apperçut de loin un jeune-homme avec un autre plus âgé qui les fixoient avec attention. Il n'y prit pas garde d'abord ; mais, après pluſieurs

tours d'allée, voyant toujours les regards de ces deux mêmes perſonnes attachés ſur eux, il le fit remarquer à Angélique : elle n'eut que le temps de les entrevoir ; la foule qui ſe trouvoit entr'eux les lui fit perdre de vue.

Deux jours après, comme de Précelles étoit chez Angélique, il reçut un billet d'un inconnu qui vouloit le voir, diſoit-il, pour une affaire importante. Sa tendre maîtreſſe vouloit l'empêcher de s'y rendre, au-moins avant qu'il eût de plus grands éclairciſſemens. Il rit de ſes craintes, tâcha de la raſſurer, & partit ſur-le-champ. Il trouva au rendez-vous le même jeune-homme qu'il avoit remarqué à la promenade. Il étoit ſeul, & paroiſſoit fort agité. Il le fut encore plus lorſqu'il vit arriver de Précelles. Il l'aborda le premier. N'eſt-ce pas vous, lui dit-il, qui vous nommez M. d'Arville ? — C'eſt un nom que je porte. — Faites-moi la grâce de me dire quelle eſt la Dame avec laquelle vous étiez avant hier à la promenade. — Que vous importe ? — Pardon de mon indiſcrétion. Croyez que ce n'eſt point une ſimple curioſité qui m'engage à vous faire cette queſtion ; je ne vous la fais que pour des raiſons eſſentielles. Hé bien, cette Dame eſt ma femme. — Votre femme ! je m'attendois à de la ſincérité de votre part, mais vous m'en impoſez. Elle ne peut être votre femme, puiſquelle eſt celle d'un autre. — Doucement, Monſieur, modérez vos expreſſions. Vous avez, dites-

vous, des raiſons eſſentielles pour ſavoir à quel titre elle m'appartient; quand vous me les aurez appris, je verrai ce que je dois vous répondre. — La ſeule explication que je veuille avoir avec vous, la voici, dit le jeune homme, en tirant l'épée: Vous n'êtes qu'un infame ſuborneur qui avez abuſé lâchement de ſa misère pour lui ravir ce qu'elle avoit de plus cher; & vous vivez avec elle ſans honte de votre conduite, ſans remords du tort que vous faites à ſa famille, & ſans crainte de la vengeance qu'elle en doit tirer.

A ces mots le jeune homme charge vivement de Précelles qui, outragé, attaqué, n'a que le temps de ſe mettre en défenſe ſans conſidérer la jeuneſſe de celui contre lequel il combat. Le jeune inconnu, aveuglé par ſa fureur, s'enferre lui-même, tombe bleſſé, s'écrie: ah! ma mère! je meurs ſans vengeance, mais c'eſt pour votre honneur que j'ai combattu. — Eh quoi, dit de Précelles, ému de pitié, elle eſt votre mère. — Hélas! pour ſon malheur & le mien. — Ah! malheureux jeune homme, que ne me l'avez-vous dit plutôt! Aurois-je jamais tenté d'arracher la vie au fils d'une femme que j'adore avec tant de paſſion. En parlant ainſi, de Précelles panſoit la plaie du jeune homme, s'efforçoit d'étancher, d'arrêter ſon ſang. Il le relevoit pour l'aider à rentrer dans la ville, lorſqu'il vit de loin la malheureuſe Angélique qui, conduite par

l'homme âgé qu'il avoit vu à la promenade, accouroit vers eux à bras ouverts.

Quel ſpectacle pour cette tendre mère de voir ſon fils ſanglant, près d'expirer à ſes yeux; & quelle douleur plus cruelle encore pour une amante de voir dans celui qu'elle adore le meurtrier de ſon fils. Ses gémiſſemens éclatent ſans retenue. Elle ſerre ſon enfant dans ſes bras; elle le quitte pour chercher la mort ſur l'épée de l'un des deux. On a mille peines à l'arrêter; ſes eſprits ſont égarés; elle nomme ſon amant & ſon fils, & les prend l'un pour l'autre; ce n'eſt qu'en verſant un torrent de larmes qu'elle parvient à ſe ſoulager.

Elle revient à elle; trouve ſon fils dans ſes bras, & eſt elle-même ſerrée dans ceux de ſon amant. Elle s'en arrache avec fureur, & découvrant ſon ſein: tiens, dit-elle, après avoir maſſacré ton fils, il ne reſte plus que moi de cette malheureuſe famille que tu abhorres. Frappe l'infortunée de la Valice, ton épouſe déteſtée; c'eſt moi-même; que je ſois ta dernière victime! Que n'ai-je été la ſeule! Mais il te falloit, pour aſſouvir ta rage, plonger dans le ſein de ton fils... De ton fils, oui, il eſt ton fils, je te le répète pour ton tourment & pour ma vengeance. Viens, cher enfant, meurs dans mes bras, & que je meure avec toi pour le contenter. Reſpecte ton meurtrier. Il eſt ton père... Il eſt mon époux... O nom que j'adore encore! pardonne à mes égaremens... Je n'ai pas ceſſé de t'aimer; mais je ſuis

mère, & mon fils eſt dans mes bras bleſſé de ta main.

Une foibleſſe ſoudaine l'empêcha d'en dire davantage. Je n'entreprendrai point de peindre l'état de de Précelles, abymé dans l'étonnement & dans le déſeſpoir. Le vieillard, témoin de cette ſcène affreuſe, ne ſavoit auquel des trois donner ſon ſecours. Il trouva heureuſement une voiture qui les conduiſit chez Angélique. Un chirurgien panſa le jeune homme ; ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe. L'état d'Angélique faiſoit bien plus appréhender pour ſes jours ; une fièvre violente la tourmentoit ſans ceſſe, & ſes tranſports la mettoient à chaque inſtant au bord du tombeau. La ſanté de de Précelles n'étoit pas plus certaine ; un noir déſeſpoir le minoit rapidement. Le jeune homme guérit le premier, & ſa convaleſcence rendit la vie à ſes parens. Il conſoloit tour-à-tour ſon père & ſa mère. Leur mal ſe diſſipa bientôt avec le danger de leur fils.

Le Médecin, à-peu-près inſtruit de ce qui s'étoit paſſé entre les trois perſonnages, avoit empêché qu'ils ne ſe parlaſſent, de peur de quelque nouvelle révolution. Cette privation ne faiſoit qu'accroître le déſir qu'ils avoient de ſe revoir. De Précelles en obtint enfin la permiſſion, lorſqu'Angélique fut bien rétablie. Prévenue de ſa viſite, elle avoit fait venir auprès d'elle ſon fils & ſon parent qui l'avoit amené ; elle vouloit qu'ils fuſſent témoins de cette ſcène touchante. De Précelles paroît en tremblant ; il ne fait

qu'un ſaut aux genoux d'Angélique, & cache ſa tête dans les mains de ſon épouſe pour lui dérober ſa confuſion. Elle le relève, le ſerre contre ſon ſein, colle ſon viſage contre celui de ſon époux, leurs larmes ſe confondent & coulent enſemble.

Le long ſilence qui permettoit un libre cours à leurs ſoupirs, à leurs tranſports, eſt enfin interrompu par Angélique. Je ne ſuis plus ton amante ; je redeviens ton épouſe . . . . . Puis-je donc eſpérer que tu m'aimes encore ? De Précelles ſe lève pour toute réponſe, regarde ſon fils avec amour & le couvre des plus tendres baiſers ; il ne quitte ſes bras que pour voler dans ceux de ſa femme. Les larmes qui recommencent à couler, les careſſes, les tranſports, tout eſt commun entr'eux ; ils ſont tous trois dans une égale ivreſſe. On veut enfin s'expliquer. Ah ! dit de Précelles, chère Angélique, épouſe adorée, pourquoi m'as-tu privé ſi long-temps du bonheur que je goûte aujourd'hui, il n'eût pas été précédé de tant de douleur ?

J'ai craint, dit Angélique, que mon nom ſeul ne rappelât dans ton cœur la haine qui m'y paroiſſoit ſi bien affermie. Lorſqu'après m'avoir ſi cruellement abandonnée, mon bonheur te ramena dans cette forêt pour me ſauver la vie & me rendre ton cœur, je ne te reconnus point. Dix ans d'abſence, ſans avoir pu me faire perdre ton ſouvenir, avoient effacé de mon eſprit tes traits que je n'avois vu que quelques heures. Ce ne fut qu'à Paris

que j'appris ton nom. Etonnée d'un haſard ſi heureux, je n'oſai riſquer d'en perdre le fruit. Je t'étois autant inconnue que tu l'avois été pour moi. Je réſolus de ſonder tes ſentimens. Souviens-toi avec quelle horreur tu mes parlas de ton épouſe : j'ai tremblé de la faire renaître. Elle m'eut été bien plus cruelle, après avoir accoutumé mon cœur à t'adorer. Que m'importoit ſous quel nom j'étois aimée? Devois-je riſquer de perdre un bien qui m'étoit précieux? Sûre de mes ſentimens & de ma vertu, me livrant ſans crainte à une paſſion légitime, les bienſéances ne m'alarmoient point. J'ai mépriſé les apparences pour m'aſſurer le bonheur de plaire toujours à mon époux. J'ai craint même que ma famille, inſtruite de ma félicité, ne fît des démarches pour aſſurer une union que ton erreur rendoit bien plus certaine. Cette entrepriſe pouvoit me perdre en t'éclairant. Je lui cachai donc & notre commerce & ma retraite. Telle fut la cauſe de nos chagrins. Mon fils, amené à Paris par mon parent pour tâcher de me découvrir, nous voit à la promenade. Il nous ſuit, s'informe, apprend que nous paſſons pour mariés. Preſuadé que je ne pouvois être ton épouſe, il te croit un ſéducteur, & veut en tirer vengeance .... Mais oublions des momens affreux pour ne nous occuper que du plaiſir qu'ils nous ont cauſé.

La joie qui avoit précédé ce récit en fut encore la ſuite. De Précelles ſe fit honneur de déclarer ſon mariage. Les charmes de

ſon épouſe étoient toujours les mêmes ; & la tendreſſe de l'époux augmentant, ſe partageoit entre ſa chère Angélique & ſon fils. L'amour avoit ſi bien pris la place de la haine dans ſon cœur, que toute cette famille lui devint auſſi chère qu'il l'avoit autrefois déteſtée.

L'AMOUR CONSTANT,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

COUVERT d'une peau d'ours, le viſage brûlé par le ſoleil, les cheveux longs & épars, un carquois ſur l'épaule, un poignard à la ceinture, une maſſue à la main, un homme d'une taille majeſtueuſe deſcendoit d'une montagne d'Armenie. Après avoir levé les yeux au Ciel, il ſe jeta ſur un tapis de fleurs, tira de ſon ſein un portrait, & le conſidéra long-temps, le baiſa mille fois, ſoupira, & lui adreſſa ces paroles entrecoupées de ſanglots: *Ah chère Policène* que je ne verrai plus ! Il y a quelques années que j'allumois à chaque inſtant le feu qui me dévoroit en regardant ces beaux yeux. Hélas ! que ne peuvent point la fortune & l'envie ! Je me ſouviens encore du temps où Zebrane repréſentoit ſur ce vélin les traits enchanteurs de mon amante ; j'étois bien loin alors d'imaginer que cette foible eſquiſſe de ta beauté dût être un jour ma

plus douce consolation. Chère amante ! qui m'auroit dit, lorsque je brillois à la Cour d'Albanie, paré d'une robe brodée de tes belles mains, que je me verrois abandonné sur une montagne escarpée, les bras nuds, les jambes couvertes de peaux de bêtes, & dormant dans une caverne avec des lions ? Cependant les Dieux sont témoins que ni les injures de l'air, ni les dangers & les fatigues que j'éprouve pour soutenir ma vie, ni l'horreur de cette solitude, où je n'ai d'autre compagnie que des rochers & des torrens, ne peuvent ébranler mon courage ; rien ne peut m'arracher des larmes que la crainte où je suis que tu n'oublies ton amant. Depuis douze ans que j'ai quitté Salbonie, tu n'as point cessé d'être présente à mon cœur ; infortuné que je suis ! ta constance aura-t-elle égalé la mienne ? Ah ! quelque rival heureux, cueille peut-être sur tes lèvres ces baisers enflammés dûs à mon amour. Dieux ! écartez de moi ces horribles idées, si vous voulez me conserver la vie.

Gésimonde (c'est le nom de l'homme de la montagne) alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il entendit une jeune bergère, qui traversant un sentier bordé de saules parloit avec agitation. Etonné de la douceur de sa voix, il se lève & l'appelle ; la timide bergère effrayée de la vue de Gésimonde, prend la fuite avec précipitation, & court jusqu'à ce que la lassitude l'oblige de s'arrêter. Il la joint, il la trouve hors d'haleine, & son cœur est touché d'avoir été la cause de son

trouble. Il la prend dans ſes bras, & la porte dans ſa caverne, où, après lui avoir donné de l'eau dans une écaille de tortue, il lui préſente du miel & des fruits ſauvages. Ceſſez de craindre ma préſence, lui dit-il; ſi mes vêtemens ont quelque choſe de barbare, rien n'eſt plus tendre que mon cœur; & quand je ſerois le plus féroce de tous les hommes, votre jeuneſſe, vos charmes, votre frayeur, vous mettroient à couvert de ma cruauté. Vous êtes auſſi libre dans ma triſte demeure que parmi vos compagnes; je ne vous propoſerai point de reſter avec moi; ma ſolitude me deviendroit trop agréable; cependant ſi vous ne ſentiez point de répugnance à charmer mes ennuis, je n'oublierois rien pour vous faire goûter les douceurs de l'amitié la plus vive. Raſſurée par les diſcours de Géſimonde, Iſménie lui raconte qu'elle fuyoit de la maiſon de ſon père, pour ne pas épouſer un berger qu'elle avoit en horreur; je conſens, lui dit-elle enſuite, à paſſer mes jours avec vous? Votre humanité m'a inſpiré des ſentimens de reconnoiſſance qui m'attachent pour jamais à votre ſort. Elle finit par le conjurer de lui apprendre pourquoi il vivoit éloigné du reſte des hommes. Géſimonde, les larmes aux yeux, ſe rendit à ſa prière, & commença ſon récit en ces termes.

Je ſuis fils naturel de Policarpe, Roi d'Albanie. Ce Prince amoureux de Clorinde, ſe livroit à la tendreſſe qu'il avoit pour cette belle Arménienne, lorſque l'intérêt de ſon

Peuple le força de partager ſon lit & ſa couronne avec Roſimonde. Bientôt après, cette Princeſſe accoucha d'un fils dans le même temps que Clorinde me donna le jour. Flaminius, frère héritier légitime de l'Empire, avoit toutes les bonnes grâces du Roi, qui ſembloit ne me voir qu'avec horreur; ma mère ne me témoignoit pas plus de tendreſſe, & je ne trouvois de conſolation qu'auprès de la Reine, de qui je devois attendre le moins d'amitié. Déjà nous avancions en âge mon frère & moi, & le Peuple me préféroit à Flaminius qui ne poſſédoit aucune des qualités que l'on exige dans un Prince.

Sahur, parent & ami du Roi, avoit une fille nommée Policène, avec laquelle nous étions élevés; je ne vous parlerai point de ſa beauté; il ſuffit de vous dire qu'elle faiſoit l'ornement de la Cour de mon Père. L'inclination que j'avois priſe pour elle dès la plus tendre enfance, augmentoit tous les jours; mais comme je ne paroiſſois point avec cet éclat du trône, qui éblouit ſi aiſément les belles, je craignois qu'elle ne ſe rendit aux vœux de Flaminius, qui en étoit épris ainſi que moi. Policène me déſabuſa bientôt; elle répondit à mon ardeur, & accabla mon frère de dédains. Il ne manquoit rien à ma félicité; je pénétrois la nuit dans l'appartement de ma maîtreſſe, & j'oubliois dans ſes bras tous les chagrins que me cauſoit l'averſion de mon père. Cependant Flaminius déclara à Sahur qu'il vouloit épouſer ſa fille. Le vieillard ambitieux la preſſa d'éviter ma

préſence. Elle lui étoit plus néceſſaire que jamais ; Policène portoit dans ſon ſein le fruit de notre union ſecrète. Toutes les précautions ſuffiſoient à peine pour cacher ſon état ; je n'oſois m'en rapporter à aucune de ſes femmes ; Flaminius avoit acheté leur confiance, & la moindre indiſcrétion auroit coûté la vie à ce que j'avois de plus cher au monde. Nous étions à chaque inſtant dans des frayeurs cruelles, lorſqu'une nuit Policène ſentit des douleurs ſi vives, qu'elle vit bien que le moment critique n'étoit pas éloigné. Elle ſortit du Palais par la porte d'un jardin, dans l'intention de ſe réfugier chez un de mes amis, à qui j'avois fait part de notre embarras ; mais à peine étoit-elle au milieu de ſa courſe, que la violence du mal l'obligea de ſe retirer ſous les portiques d'un Temple, où elle mit au monde une fille, dont les cris attirèrent deux hommes qui ſe promenoient aux environs. Policène les ſupplia, en déguiſant ſa voix, de remettre cet enfant entre les mains de Géſimonde, fils du Roi d'Albanie, les aſſurant que la récompenſe ſeroit proportionnée au ſervice. Elle retourna au Palais, & garda ſon appartement ſous prétexte d'indiſpoſition.

Flaminius étoit un de ceux à qui ma maîtreſſe avoit confié ſon enfant. L'obſcurité l'ayant empêché de la reconnoître, il cherchoit en lui-même qui ce pouvoit être, lorſqu'on lui apprit le lendemain que Policène étoit malade. Cette incommodité ſubite & la reſſemblance qu'il crut trouver entre Po-

licène & l'enfant, le déterminèrent à croire que cette innocente créature me devoit le jour; & dans les accès de ſa jalouſie il ordonna qu'on m'apportât ma fille, après l'avoir percée de cent coups de poignard. Jugez de ma douleur à ce ſpectacle horrible. Je ne voulus point éclater devant les gens de Flaminius; mais il ſe préſenta bientôt lui-même, pour me dire que je n'avois encore vu qu'un foible eſſai de ſa fureur, & qu'il alloit engager le Roi à venger l'amour offenſé de l'héritier du trône d'Albanie, par le ſupplice de Policène. Barbare, m'écriai-je, eſt-il poſſible que le même ſang coule dans nos veines! le plus lâche aſſaſſin auroit frémi du crime que tu viens de commettre; c'eſt ſans doute, parce que le Roi me hait, que tu ne crains pas ma colère. Tremble cependant, malheureux. Je veux délivrer la terre d'un monſtre tel que toi. Flaminius peu fait à ce langage, voulut me répondre par quelques reproches ſur ma naiſſance; ſa témérité ne fit que redoubler ma rage : je me jetai ſur lui le cimeterre à la main : il tomba frappé de pluſieurs coups, & je le laiſſai nageant dans ſon ſang. Cet événement mit tout le Palais en rumeur, & parvint à l'inſtant juſqu'au Roi qui promit une récompenſe à celui qui lui apporteroit ma tête; mais j'avois profité des premiers momens de trouble pour diſparoître; je marchai quatre jours & quatre nuits au bout duquel temps je me trouvai dans cette caverne. Je m'y abandonnai au

ſommeil. Des ſonges funeſtes vinrent troubler mon repos. Je crus voir Policène que de barbares ſoldats traînoient par les cheveux, & qui mouroit en appelant Géſimonde. Je me réveillai pour voler à ſon ſecours. Quel fut mon étonnement! un lion monſtreux étoit couché près de moi; je crus que c'en étoit fait de ma vie. Mais ce terrible animal, moins cruel que ceux à qui je dois le jour, parut ſenſible à mon infortune; il me raſſura par ſes careſſes. Il ne m'a point quitté depuis, & nous faiſons la guerre enſemble aux animaux de ces forêts; je préfère maintenant cet antre ruſtique aux plus ſuperbes lambris. Ces ruches me produiſent un doux miel, ces torrens une eau pure, ces arbres des fruits délicieux. S'il eſt vrai, ma fille, que vous conſentiez à vous attacher à moi, j'adoucirai votre ſituation par les plus tendres ſoins. Mes mains vous dreſſeront un lit d'herbes odoriférantes, nous ſerons à l'abri des rigueurs de l'hiver ſous cette voûte immenſe, & dans la chaleur de l'été, ces beaux arbres nous mettront à couvert des rayons du ſoleil; nous employerons le matin à nous entretenir de la bonté des Dieux qui font éclater leur puiſſance juſque dans la plus humble fleur, & le ſoir nous parlerons de nos infortunes au bord de cette fontaine entourée de hêtres & de peupliers. Géſimonde s'arrêta dans cet endroit, & Iſménie lui promit de ne pas l'abandonner.

L'amitié qui les uniſſoit, rendoit les jours

plus ſereins pour eux. Iſménie conſoloit le Prince ; Géſimonde qui craignoit de l'affliger, lui cachoit quelquefois ſa douleur. Un jour qu'il s'étoit écarté pour ſe livrer à la triſteſſe, la bergère deſcendit de la montagne, & s'approcha de quelques ſaules dont elle vouloit couper des branches ; elle apperçoit un cheval ſuperbement harnaché, & un Cavalier qui dormoit ſur le gazon la tête découverte : elle avance, & le conſidère avec attention. La beauté du jeune chaſſeur excite dans ſon ame des mouvemens qu'elle ne connoiſſoit point encore. Interdite, confuſe, elle voudroit retourner ſur ſes pas ; un charme invincible la retient ; cet étranger ſeroit peut-être dévoré la nuit par des bêtes féroces ; il ne tient qu'à elle de le ſauver en l'éveillant. Pourroit-elle ſans cruauté ne point l'arracher au péril qu'il court : Tancrède, (c'eſt le nom du chaſſeur) entendant du bruit autour de lui, ſe lève avec précipitation, il prend Iſménie pour une Nymphe des bois, & lui demande avec reſpect s'il peut avoir le bonheur de la ſervir. Le haſard m'a fait approcher de l'endroit où vous dormiez, répond Iſménie, qui ne ſavoit pas feindre : je demeure ſur cette montagne avec mon père, qui eſt un homme d'une naiſſance illuſtre, & je voudrois bien que vous y vinſſiez demeurer auſſi. Charmé de ſa naïveté, Tancrède embraſſe ſes genoux, & lui dit tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. La bergère l'écoutoit avec un plaiſir qu'elle

n'avoit jamais éprouvé ; ils s'entretinrent long-temps, & promirent de ſe voir tous les jours au même endroit. Le ſoleil étoit déjà couché ; Iſménie craignant que Géſimonde ne fut inquiet de ſon retardement, ſe hâta de retourner à la caverne. L'image de Tancrède la ſuivit, & la triſteſſe s'empara de ſon ame, juſqu'au moment où elle ſe rendit ſous les ſaules pour y attendre ſon cher inconnu. En s'aſſeyant ſur le gazon, elle mit la main ſur des tablettes qui renfermoient le portrait d'une femme, & la lettre ſuivante.

A TANCREDE, PRINCE D'ARMENIE.

Je ſuis arrivé en ſecret dans l'Albanie. J'ai vu la Princeſſe. Le portrait que je vous envoie, ne peut vous repréſenter que foiblement l'éclat de ſa beauté. Informez-moi de ce que je dois faire pour traiter votre mariage avec elle, & pour terminer par cette alliance les guerres qui déchirent depuis long-temps les deux Royaumes...

Ses larmes l'empêchèrent d'achever. La tête appuyée ſur ſes bras, elle s'abandonne à la douleur ſans avoir la force de ſe plaindre : Tancrède arrive & trouve ſon amante livrée au déſeſpoir. Cruel, s'écria-t-elle en le voyant ! falloit-il troubler le repos de ma vie, pour m'expoſer aux plus mortelles peines ? Tu me regardes ſans doute comme un objet de mépris ? Mais les Dieux qui voyent la ſincérité de mon cœur, ne permettent pas que je ſois ta victime. Je vais retrouver Géſimonde, & m'éloigner pour jamais d'un perfide ſuborneur. A ces mots, elle diſpa-

roît ſans vouloir rien entendre. Iſménie étoit déjà bien loin, lorſque Tancrède revint de ſon étonnement ; vainement il l'appelle pour ſe juſtifier, la bergère ne reconnoît plus ſa ſa voix. Et le malheureux Prince d'Armenie ne ſachant à quoi attribuer la colère de ſon amante, eſt lui-même déchiré d'une douleur cruelle.

Tancrède ne voyoit plus ſa maîtreſſe, quoiqu'il vint régulièrement à la montagne, & qu'il s'approchât de plus en plus de la caverne. Il l'apperçut enfin un jour aſſiſe ſous un ormeau. Tranſporté de joie, il court à elle pour ſe jeter à ſes genoux. Iſménie prend la fuite, & Tancrède, qui la ſuit, la conjure en vain de s'arrêter ; ne pouvant rien obtenir, il la ſupplie de ramaſſer un écrit qu'il poſe ſur le tronc d'un arbre, & s'éloigne pour ne pas l'irriter davantage. Dès que la bergère ſe vit en ſureté, elle prit le billet. Il contenoit les plus tendres plaintes ; ſon cœur en fut ému. Elle ſe reprocha de n'avoir pas écouté Tancrède ; & promit bien aux Dieux de ne plus éviter la préſence de ſon amant. Iſménie avoit repris le chemin de la caverne, lorſqu'elle vit Géſimonde qui la cherchoit avec inquiétude ; ce Prince lui fit des reproches obligeants ſur ce qu'elle s'écartoit un peu trop de leur demeure. A peine achevoit-il de parler, qu'il entendit un bruit pareil à celui que feroit un poids conſidérable en tombant d'une certaine hauteur ; Géſimonde qui croit que c'eſt une bête féroce, tend

ſon arc, & cherche de tous côtés ſans que rien ſe préſente ; il apperçoit enfin au travers des rochers une barque couverte que les flots avoient jeté ſur le rivage ; il s'en approche avec Iſménie, & ſaute dans l'eſquif. Quel ſpectacle d'horreur ? un cadavre en lambeaux, étendu auprès d'une jeune perſonne à qui la frayeur avoit preſque ôté la vie. Le Prince jette le corps de ce malheureux dans la mer, & s'approche de la femme pour la faire revenir ; grands Dieux, s'écrie-t-il ! Policène, chère Iſménie, Policène, que je tiens dans mes bras, hâtons-nous de la ſecourir. Il la porte auſſitôt dans la caverne, ou malgré les ſoins de Géſimonde & d'Iſménie, elle fut pluſieurs jours ſans ſe reconnoître. Elle ouvre enfin les yeux, & demande d'une voix mourante à quel ſupplice on la réſerve encore ! Raſſurez-vous, lui répond Géſimonde, vous êtes libre, & nous n'aſpirons qu'au doux moment de voir votre ſanté rétablie. Frappée du ſon de voix du Prince, Policène le regarde avec attention, & reconnoît ſon amant, qui, ne pouvant plus retenir ſes tranſports, ſe jette entre ſes bras. Cher Géſimonde, chère Policène ! s'écrient-ils enſemble : le plaiſir & les larmes les empêchent d'en dire davantage ; ils demeurent étroitement ſerrés, & pouſſent de profonds ſoupirs. La belle Albanienne, à qui la joie venoit de rendre les forces, couvre Géſimonde de ſes baiſers. Je te retrouve enfin, lui diſoit-elle : le Ciel m'a conſervé la vie pour récompenſer ma

tendreſſe. Cher amant ! que tu m'as coûté de pleurs ! combien de fois n'ai-je pas ſouhaité de mourir ? hélas ! pouvois-je eſpérer de te revoir ? Père dénaturé ! Roi barbare ! je ne crains plus votre colère; Géſimonde, mon cher Géſimonde eſt dans mes bras, & je dois à votre cruauté le plaiſir de l'embraſſer encore.

Ces heureux amans ne ſe laſſoient point de ſe prodiguer les careſſes les plus tendres; mais le Prince impatient de ſavoir ce qui étoit arrivé à Policène la pria de le lui raconter. Elle lui apprit que le Roi l'avoit fait enfermer dans une tour; que Flaminius étoit revenu de ſes bleſſures; qu'elle avoit engagé un eſclave à porter une lettre à Géſimonde; que cette lettre l'inſtruiſoit des bonnes intentions du Peuple pour lui, de la facilité qu'il avoit à s'emparer du trône d'Albanie, s'il pouvoit obtenir des ſecours de quelque Prince voiſin; que l'eſclave avoit été découvert & mis en pièces, & qu'on l'avoit enfermé avec elle dans ce bateau, où il l'avoit retrouvée. La ſeule Iſménie, malgré la joie que lui inſpiroit le bonheur de Géſimonde, s'abandonnoit à la triſteſſe. Réſolue de calmer la douleur de Tancrède, elle deſcendit de la montagne; ils ſe rencontrèrent bientôt; Iſménie lui découvrit le ſujet de ſa colère; le Prince n'eut pas de peine à la raſſurer, lui promit d'être ſon époux, ſi Géſimonde n'étoit pas ſon amant. Iſménie revint à la caverne plus contente qu'à l'ordinaire, & Tancrède écrivit au Roi d'Albanie, que des raiſons d'Etat l'empêchoient de donner la main à ſa fille.

Policarpe furieux d'avoir été joué, mit une puiſſante armée en campagne ; le Prince d'Arménie de ſon côté fit avancer la ſienne, & réſolut d'avoir un entretien avec Géſimonde, dont il ſavoit la naiſſance & les aventures. Iſménie, qui étoit la médiatrice de cette alliance, conduiſit ſon amant à la caverne ; les deux Princes ſe virent avec les témoignages d'une eſtime réciproque, & Géſimonde abandonna ſa ſolitude pour ſe mettre à la tête des armées de Tancrède, tandis que Policène & Iſménie alloient joindre les ſœurs de ce Prince.

Cependant les Albaniens avoient déjà établi leur camp. Géſimonde s'étant avancé une nuit pour les reconnoître, entendit, à quelques pas de lui, des perſonnes qui parloient à voix baſſe. Il ſe gliſſa à travers des arbres, & reconnut Flaminius, entouré de quelques Officiers, avec leſquels il formoit le complot d'aſſaſſiner Policarpe, & de s'emparer du trône. Leur deſſein étoit d'autant plus aiſé à exécuter, que le Roi d'Albanie devoit venir les joindre, pour ſurprendre les Arméniens pendant la nuit. Géſimonde frémiſſant du danger que couroit ſon père, ſe hâta d'aller à ſa rencontre, & de l'avertir du crime exécrable de Flaminius. Policarpe ne reconnoiſſant point ſon fils, le prit lui-même pour un aſſaſſin, qui vouloit le faire tomber dans une embuſcade. Le jeune Prince ſe jeta alors à ſes genoux : je ſuis Géſimonde, Seigneur, lui dit-il, & quoique vous n'ayiez jamais eu pour moi qu'une

extrême dureté, je remercie le Ciel de me procurer l'occaſion de vous ſauver la vie. Le temps preſſe, ſuivez-moi ſeulement; & je prouverai que je ſuis digne de votre amitié. La fermeté avec laquelle il parloit, raſſura Policarpe qui ne tarda pas à être aſſailli par ſes ennemis. Mais Géſimonde leur fit bientôt ſentir la peſanteur de ſes coups; Flaminius tomba le premier, & ſes complices épouvantés cherchèrent leur ſalut dans la fuite. Cette action généreuſe toucha le cœur du Roi d'Albanie; il témoigna à ſon fils combien il étoit pénétré des mauvais traitemens qu'il lui avoit fait ſouffrir, & lui promit de reconnoître le lendemain à la tête de ſon armée un ſi rare ſervice.

Dès que le jour eut paru, Policarpe ſe revêtit des habits Royaux, & aſſembla ſes principaux Officiers. Reconnoiſſez Géſimonde pour votre Roi, leur dit-il, c'eſt lui qui eſt le fils de la Reine, & lorſque Clorinde accoucha, l'amour que j'avois pour elle, m'engagea à faire paſſer Flaminius pour le fils de Roſimonde, quoiqu'il fût né de ma maîtreſſe. Le jeune Prince reçut alors l'hommage de ſes nouveaux ſujets; cette nouvelle ſe répandit bientôt dans toute l'armée; & les ſoldats en témoignèrent leur joie par des acclamations générales. Policarpe voulut alors engager ſon fils à marcher contre Tancrède; mais Géſimonde lui déclara l'amitié qui les uniſſoit, & que Policène étoit dans le camp du Prince d'Arménie. Le Roi ſurpris de tant d'événemens agréables, ſe fit

raconter toutes les aventures de la montagne, & comme la fille de Sahur avoit évité la mort ; il ordonna en même-temps qu'on allât la chercher avec une ſuite nombreuſe, envoya des Ambaſſadeurs à Tancrède pour traiter de la paix. Ce dernier arriva bientôt ſuivi d'une foule de Courtiſans qui entouroient Policène & Iſménie ; elles ſe jetèrent aux genoux du Roi qui embraſſa ſa fille avec tendreſſe, & lui jura une amitié éternelle.

Le ſeul Tancrède n'étoit pas heureux. L'amour qu'il avoit pour Iſménie, ne lui permit pas de différer plus long-temps à la demander en mariage. Perſuadé que cette jeune perſonne étoit fille de Géſimonde, il s'adreſſa à ce Prince, qui ſe vit obligé de déclarer malgré lui qu'Iſménie n'étoit qu'une ſimple payſanne que le haſard lui avoit fait rencontrer. D'un autre côté Policarpe preſſoit Tancrède d'épouſer la Princeſſe d'Albanie, comme il l'avoit promis autrefois. Ce malheureux amant, combattu par ſa tendreſſe & par ce qu'il devoit à l'éclat de ſa Couronne, ne pouvoit croire que l'objet de ſon amour fût né de parens obſcurs ; la beauté d'Iſménie, ſon air noble, l'élévation de ſon ame, tout annonçoit en elle une illuſtre origine. Dans cette incertitude, il réſolut d'aller lui-même au village d'où elle étoit ſortie pour s'informer de la vérité. Il partit en effet le même jour, & arriva dans la maiſon du père de ſa maîtreſſe. Ce bon homme lui dit qu'elle n'étoit point ſa fille,

& qu'un Albanien nommé Camille l'avoit chargé d'en prendre ſoin, & de ne la remettre qu'à lui : mais que depuis un an elle étoit diſparue du village ſans qu'on eût jamais pu découvrir le lieu de ſa retraite. Tancrède récompenſa généreuſement le vieillard, & revint au camp plus tranquille qu'il n'en étoit ſorti. Géſimonde lui demanda des nouvelles de ſon voyage, & le Prince d'Arménie lui raconta ce qu'il avoit appris du villageois. Il ne s'agiſſoit plus que de faire parler Camille, que les devoirs de ſa charge retenoient dans la capitale de l'Albanie; les deux Cours s'y rendirent bientôt pour célébrer les noces de Policène. Le Roi, qui s'intéreſſoit à la fortune d'Iſménie, fit venir Camille, & l'interrogea ſur la naiſſance de cette jeune inconnue. Quel fut l'étonnement de Géſimonde, lorſqu'il apprit qu'il en étoit le père, & qu'Iſménie étoit ce même enfant que Policène avoit remis entre les mains de Flaminius, au moment qu'elle venoit de lui donner le jour. Le barbare Prince avoit été trompé; & Camille, au-lieu de maſſacrer la fille de Géſimonde, avoit apporté à ſon maître un enfant qui venoit de mourir, & qu'on avoit défiguré à coups de poignard. Cette dernière découverte acheva de répandre la joye parmi les Albaniens. Iſménie & ſon père furent reconnus publiquement; on célébra le même jour le mariage de Géſimonde & celui de Tancrède; & les Peuples, à qui cette alliance aſſuroit une longue paix, firent éclater leurs tranſports par des fêtes multipliées.

DÉCOUVERTE
DE L'ISLE FRIVOLE.

L'AMIRAL Anſon a donné au Public l'hiſtoire intéreſſante de ſon voyage au tour du monde ; mais, pourquoi a-t-il voulu nous dérober la connoiſſance d'une iſle que la nature a formée pour nous comme pour lui ? Eſt-ce à cauſe des choſes ſingulières qu'elle offre par-tout ? Un Anglais craindroit-il de dire le vrai, lorſqu'il n'eſt pas vraiſemblable ? Un Français doit oſer davantage. Peut-être a-t-il eu une autre raiſon, une raiſon d'Etat; car dans ſon manuſcrit, je trouve cette apoſtille : « J'ai fait jurer toute l'eſcadre, » par la ſacrée liberté du Peuple Anglais, » de ſe taire, *upon the frivolous iſland*, » c'eſt-à-dire, ſur l'iſle frivole ; » & moi je jure, par la ſoumiſſion Françaiſe, de parler. On verra qui, de l'eſcadre ou de moi, gardera mieux ſon ſerment.

Il importe peu au Public de ſavoir comment le manuſcrit eſt tombé dans mes mains : je trahirois, en le diſant, celui qui a trahi l'Amiral. L'objet intéreſſant eſt une traduction fidelle ; je m'y engage.

L'Amiral Anſon, après avoir doublé le Cap *Horn* avec tous les dangers de la mer la plus orageuſe, & du climat le plus terrible,

rible, après ſept ſemaines de nouvelles tempêtes qui l'avoient ſéparé de la moitié de ſon eſcadre, endommagé dans ſes voiles, dans ſes mâts & dans tous ſes agrêts, occupé, ſans ceſſe, à fermer des voies d'eau qui s'ouvroient d'un jour à l'autre, réduit à trois vaiſſeaux infectés généralement du ſcorbut, ayant jeté plus de morts dans la mer, qu'il ne lui reſtoit de malades, & il lui en reſtoit encore trop pour les proviſions qu'il avoit; l'Amiral, en cet état, projetoit encore d'enlever à l'Eſpagne ſes meilleures Places en Amérique, ou du-moins ſes tréſors.

Jamais on n'eut plus beſoin d'un lieu de rafraîchiſſement. Il cherchoit l'iſle de *Juan Fernandez* entre le 24me. & 35me. degré de latitude méridionale. Un vent impétueux qui ſouffloit du Nord, le repouſſa vers le 45me. dans cet eſpace immenſe de l'Océan, où l'on ne ſoupçonnoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit meſurée; encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de ſoif. On alloit ſans ſavoir où, lorſqu'un matelot cria, terre. Toute terre eſt bonne à qui va périr: celle qu'on découvroit, étoit à ſeize lieues Sud-Oueſt. Cet eſpace fut bientôt parcouru, & le vent s'adouciſſant près du terme, ils entrèrent, la ſonde à la main dans une baye au Nord de l'iſle, où ils jetèrent l'ancre. On ſe dépêcha de mettre à terre, on dreſſa des tentes pour les malades. Un bois qui borde la baye en amphithéatre, offroit certains arbres chargés de fruits qui reſſembloient aſſez à nos pê-

ches, fruits tardifs, car c'étoit l'hiver de ce climat. On ſe jeta deſſus ; mais, on s'apperçut bientôt qu'on ne ſe nourriſſoit pas. Ces fruits ſi beaux & ſi colorés ne renfermoient qu'une ſubſtance légère, ou plutôt une image de ſubſtance qui laiſſoit le même beſoin : s'il y avoit à gagner, c'étoit de diminuer l'ardeur de la ſoif. Les arbres participoient à la légéreté du fruit. Un matelot en ſaiſit un pour gagner un talus élevé ; l'arbre cédant, le matelot roula, & s'accrochant à un autre arbre pendant ſa chûte, ce dernier fut déraciné comme le premier. l'Amiral ne perdit point de temps pour chercher de l'eau douce, & des nourritures plus ſolides : il prend avec lui dix hommes parmi les moins malades, il marche à leur tête, & perce dans les terres. Les premiers habitans qui ſe préſentèrent, furent des tigres : ces fiers animaux, avant que d'être apperçus, ſe jetèrent ſur la troupe ; mais, leurs griffes & leurs dents n'étoient qu'un cartilage flexible, plus fait pour orner que pour bleſſer : ce ne fut qu'un jeu. Après quatre heures de marche à travers la forêt, nos braves entrèrent dans une plaine couverte d'arbriſſeaux chargés de fleurs & de fruits. A cet aſpect, ils ne ſurent plus ſi c'étoit l'hiver ou l'été de l'iſle. Le doute ne fut pas long. Si les fruits qu'ils avoient trouvés au bord de la baye, nourriſſoient peu, ceux-ci ne pouvoient pas même ſe manger, pures efflorescences chimiques. Le limon végétal s'étant épuiſé pendant l'été en

productions réelles, réelles à la façon du pays, ce limon qui contient, ſans doute, beaucoup de ſels & de parties métalliques, produit en hiver *ces arbres de Diane & de Mars*, *ces grappes de raiſins*, & autres fruits que nous formons dans nos laboratoires avec du mercure, du ſel armoniac, des métaux & de l'eſprit de nitre. Les oiſeaux venoient béqueter ces végétations trompeuſes, & ſembloient ſe fâcher contre la charlatanerie de la nature : ils étoient trompeurs eux-mêmes : la plupart, avec le volume de nos faiſans, n'avoient que le goſier aigu de nos ſerins ; & pour entendre les ſerins de l'iſle, il faudroit des timpans plus ſenſibles que les timpans Européens.

En avançant dans la plaine, ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers inſtrumens, & des femmes qui, un ſoufflet à la main, faiſoient voler la pouſſière. C'étoit leur façon de labourer la terre ; terre auſſi légère que la fleur de farine : le vent du ſoufflet traçoit les ſillons, & les hommes ſemoient. A la vue des étrangers tout prit la fuite ; il ne reſta que les chevaux : reſſource utile, s'ils avoient pu porter leur cavalier ; ils plièrent ſous la faix. Il falloit ſuivre à pied les traces des timides laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée ; l'alarme y avoit été répandue : ils ſe préſentèrent en grand nombre, armés d'arcs & de faulx pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il convenoit de fléchir l'ennemi plutôt que de

le vaincre : il s'arrêta à la portée de l'arc, & fit poſer les armes à ſa troupe, les bras étendus vers les combattans. La nature eſt entendue par-tout : les femmes qui étoient en ſeconde ligne, ſe détachèrent, & vinrent à nos voyageurs en danſant. La faim danſe bien mal ; il fallut pourtant ſe prêter à la belle humeur des danſeuſes, qui les menèrent à leurs maris, ſans rompre la meſure.

On entra dans l'habitation : on devina leurs beſoins par leurs ſignes ; on leur ſervit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très-ſurpris de les voir manger ce qui auroit raſſaſié trente Inſulaires ; mais, ils l'étoient bien plus eux-mêmes de ſentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légéreté de nos oublies, & la viande peu compacte, étoit preſque ſans conſiſtance ; un mouton égal en volume aux nôtres, ne peſoit que dix livres. Ce qu'ils trouvèrent de plus réel, ce fut l'eau. L'idée du vin ne ſe préſentoit pas à eux ; on leur en offrit pourtant ; c'étoit une liqueur mouſſeuſe, ou, pour parler exactement, de la mouſſe toute pure, qui ne faiſoit qu'une illuſion agréable. Tant de phénomènes embarraſſoient l'Amiral ; mais, ce n'étoit pas là le moment d'exercer ſa phyſique. Il étoit queſtion de reprendre des forces. On ſuppléa à la qualité des alimens par la quantité, & on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'Amiral n'attendit pas la fin de ſa digeſtion pour penſer à ſes *Frères*. (C'eſt une expreſſion que la bonne compagnie ne paſſe

qu'aux Prédicateurs ; mais, elle eſt de lui.) Tandis qu'il cherchoit à ſe faire entendre aux honnêtes gens Inſulaires, il fut interrompu par deux hommes armés, qui n'avoient pas l'air ſi obligeant. C'étoient deux exacteurs des tributs, qui faiſoient reſpecter le Souverain : ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau ; une jeune femme ſuivoit toute en pleurs ; on lui enlevoit ſon mari & ſon lit : les exacteurs lui rendirent un collier de verre ; elle eſſuya ſes larmes, & chanta. Après cette courte diſtraction, l'Amiral reprit les ſignes qu'il avoit commencés ; il s'aviſa de ranger onze pierres ſur la même ligne, en ſe déſignant lui & ſa petite troupe ; après il en ajouta trois cents pour repréſenter tous les hommes de l'eſcadre, en montrant le côté de l'iſle où s'étoit fait le débarquement, il fut compris. Mais, comment tirer d'une petite habitation de quoi les nourrir ? Un vieillard le prit par la main, & le conduiſit à un point de vue, d'où il découvrit une Ville maritime, qui lui parut auſſi grande que Londres. Il en prit le chemin ſur-le-champ : la marche ne fut pas longue. Il y avoit une nombreuſe garde à la porte, où ils furent arrêtés.

C'eſt une loi dans la capitale de l'iſle Frivole de n'y recevoir aucun étranger que ſur la preuve de quelque talent utile, dont le Gouverneur lui-même fait l'examen. Il ſe préſenta, accompagné d'une troupe de Pantomimes, qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de ſon miniſtère.

Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il en les regardant en pitié. L'Amiral fut bien ſurpris de s'entendre queſtionner dans une Langue qu'il ſavoit, en Langue Françaiſe. « Nous » ſommes Sujets, répondit-il, du plus » grand Monarque de l'Europe ». Il faut, reprit le Gouverneur, que votre Europe ſoit bien pauvre : ce n'eſt pas la première fois qu'elle nous envoie des hommes qui ne ſont vêtus que juſqu'aux genoux, & mal vêtus. Par la lumière, ſi mes gens étoient en auſſi mauvais ordre, on me chaſſeroit de ma place. Mais que demandez-vous ? « D'entrer dans votre Port pour nous radouber & nous rafraîchir ». Quels ſont vos talens pour être admis dans la ville de l'Eſprit ? « J'ai à bord, dit l'Amiral, des Conſtructeurs qui ſavent doubler le mouvement d'un vaiſſeau par la coupe : on ſe mit à rire. Des ouvriers en mines, à qui la terre ne ſauroit dérober ſes tréſors : on rit encore plus. Des Chirurgiens qui pénétrent l'intérieur du corps humain, comme vous voyez la ſurface : on éclata à ne plus s'entendre ».

L'Amiral ſe recueillant un peu, imagina que pour mettre les rieurs de ſon côté, il falloit citer quelques talens ſupérieurs & plus ſcientifiques. Il avoit ſur l'Eſcadre des Savans qui avoient quitté les délices de Londres pour conſtater la figure de la terre, & fixer les longitudes. « Nation ſage & éclairée, reprit-il, j'ai auſſi ſur mes vaiſſeaux des Géographes qui connoiſſent la terre, comme vous connoiſſez votre ville ; des

Phyſiciens pour qui la nature n'a point de ſecret ; des Mathématiciens qui ſavent meſurer, peſer, nombrer toute la création : & moi, qui vous parle, je puis, ſans quitter cette place, vous dire par la Trigonométrie, la hauteur de cette tour que j'apperçois à deux mille pas ». On étoit las de rire ; le mépris ſuccéda ; le Gouverneur tourna le dos, & la barrière ſe refermoit. *Milord*, lui dit un curieux de la foule, en mauvais Anglais, laiſſez-là tous ces grands talens qui ne vous ouvriront jamais le plus petit guichet. J'ai été reçu dans cette ville, j'y ai fait ma fortune en chantant. « Sublime Gouverneur, s'écria l'Amiral, Génie lumineux, comment oubliois-je de vous dire que notre Nation excelle en danſe, en muſique & en cuiſine »! Le Gouverneur revint ſur ſes pas ; on battit des mains. Richard Walther, Chapelain du *Centurion*, tira une flûte traverſière, inſtrument inconnu aux Frivolites ; il en joua, & nos Marins, ſans excepter l'Amiral, danſèrent une Matelotte qui fit tomber pour un mois toutes les danſes de la ville. Il y auroit eu cent portes, on les eût ouvertes. Cependant les Gardes de la barrière retardèrent l'entrée pour quelques minutes : ils fouillèrent les étrangers pour ſavoir s'ils ne portoient rien qui fût ſujet aux droits. Ils trouvèrent dans la poche de l'Amiral un étui de Mathématique, qui ne reſſembloit pas à ceux de l'iſle ; il fut confiſqué, en attendant les pourſuites ultérieures.

Enfin, le Gouverneur ſe mit en mouvement, & nos Anglais ſuivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faiſant, à voir rouler des équipages dans le goût de Paris & de Londres. La marche ſe termina à un Palais immenſe ; c'étoit celui de l'Empereur. Il y a douze cours à traverſer avant que de pénétrer à ſes appartemens. Ces cours ſont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les Officiers du Monarque, ſont logés dix Illuſtres de tous les métiers qu'on juge les plus néceſſaires à l'Etat. Les Brodeurs, les Verniſſeurs, les Bijoutiers, les Marchands d'Odeurs, les Fabricans d'Etrennes, les Ouvriers en Luſtres, les Compoſiteurs de Deſſerts figurés, les Inventeurs & les Contrôleurs de Modes, les Peintres pour les Voitures de ville, les Maîtres à danſer, & les Faiſeurs de Romans, qui ſont obligés en commun, & ſolidairement, d'en donner un chaque ſemaine.

On arriva enfin aux appartemens de l'Empereur. Sa Toute Elégance (c'eſt le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ſes Miniſtres ſur une propoſition qui tenoit toute la ville en ſuſpens. Il s'agiſſoit de décider ſi on logeroit les Eventailliſtes à la Cour. On agitoit vivement la queſtion. Mais il parut encore plus important pour le moment de voir les Etrangers qui furent introduits. Il fallut donner en préſence du Conſeil, de nouvelles preuves des talens dont le Gouverneur avoit fait le rapport,

Richard Walther, avec ſa flûte, tâcha de ſe ſurpaſſer, & les danſeurs à l'envi. Mais le talent de la cuiſine, que l'Amiral avoit jeté en avant, n'étoit pas encore éprouvé. Il exécuta avec ſon Cuiſinier, qui heureuſement étoit de la troupe, un *Pouding* quinteſſencié : le Monarque & les Miniſtres en mangèrent, & ſur-le-champ l'ordre fut ſigné pour ouvrir le Port à la petite Flotte, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit temps pour ces malades affamés ; car il en étoit mort dix pendant la nuit, autant de beſoin que de maladie.

Il eſt peu de Nations plus ſerviables que les Frivolites de la Capitale, pourvu qu'ils ſoient bien payés. On porta auſſitôt aux Etrangers des rafraîchiſſemens de toute eſpèce ; mais quand il fallut en compter la valeur, ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoiſſent ni or, ni argent. Ils ont pour monnoie des pièces d'Agathe, des *Agathines*. A la vue des ſchellings & des guinées d'Angleterre, ils remballèrent leurs proviſions. L'Amiral ſentit la néceſſité de procéder par échange. Des Vaiſſeaux Marchands auroient été moins embarraſſés. Il ſe ſouvint pourtant qu'il avoit à bord quelques pièces de dentelles & de rubans ; il ſe fit dreſſer une eſpèce de théatre, & débuta par le ruban. Il apperçut une impreſſion vive de plaiſir dans les yeux de la multitude : mais pour ſavoir quel parti il en tireroit, il en coupa une aune. A l'inſtant un Boulanger s'avança, & jeta vingt livres de

pain ſur le théatre : le Boucher, le Pâtiſſier, les Marchands de vin & de liqueurs eurent leur tour ; en ſorte qu'avec dix ou douze pièces de rubans, la Flotte ſe trouva ſuffiſamment approviſionnée pour un jour. L'Amiral en établiſſant la proportion, trouva qu'avec la totalité de ſes rubans, il pourroit nourrir ſon monde pendant un mois.

Sur le midi on lui annonça que l'Empereur viendroit le jour même viſiter l'Eſcadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du Gouverneur ſur le mauvais ordre des habits ; il ordonna un air d'ajuſtement, un air même recherché à l'équipage ; après quoi on ſe mit ſous les armes & ſur deux lignes qui aboutiſſoient au *Centurion*. L'Empereur chercha des yeux l'Amiral, & eut peine à le reconnoître : il l'avoit vu la veille dans ce négligé qui ſied bien ſur un Vaiſſeau, & ſi mal à la Cour. Il porta la main à ſes cheveux, il en mania les boucles avec une attention ſingulière : il trouva que celles qu'on formoit dans l'iſle, n'en avoient ni les grâces, ni l'enſemble. Le Capitaine du *Glouceſter* cauſa bien une autre ſurpriſe. L'Impératrice en tâtant ſa friſure, y mit trop d'avidité & de rudeſſe : c'étoit une perruque ; elle la ſépara de la tête, & crut avoir arraché la peau au malheureux *Mitchel*. Ces riens causèrent des événemens dont nous parlerons dans la ſuite.

L'Empereur continua ſa marche ; il trouva les Vaiſſeaux monſtrueux & déſagréables à la vue. Pour pièce de comparaiſon, il mon-

troit ſa marine qui faiſoit face dans le port, des eſpèces de chaloupes élégamment couronnées ; les poupes étoient en marquetterie parſemées des nacres, les voiles de pourpre, & les cables de ſoie. Il monta ſur le Centurion. Les Frivolites n'avoient jamais vu ni fuſils, ni canons, ni bombes, ni boulets : ils regardoient tout cela fort rapidement ſans faire une queſtion. L'Amiral n'en fut pas fâché ; il n'étoit pas aſſuré d'être long-temps dans la faveur ; & en cas d'événement, il étoit bien aiſe de contenir les Inſulaires, autant par la ſurpriſe que par la force de ſon artillerie. Cependant il voulut donner quelque nourriture à la curioſité. Il fit remarquer la coupe & la manœuvre des Vaiſſeaux, les pompes & le cabeſtan : le Monarque bailla, & toute la Cour à l'unisſon. Il finit par la bouſſole. « Le pays d'où nous » venons, eſt éloigné, dit-il, de plus de » 6000 lieues : c'eſt ce fer mouvant qui nous » a conduits ». Il eſſaya d'expliquer les rapports de l'aiguille aimantée avec les poles. Il parloit à des ſourds, mais non à des aveugles. Les yeux de l'Impératrice venoient de tomber ſur une caiſſe de rubans que le haſard avoit laiſſé ouverte ; elle en ſaiſit une pièce avec avidité, & l'Amiral, l'occaſion de faire ſa cour, en livrant tout le magaſin. L'Empereur en diſtribua quelques rouleaux, & ſe réſerva le reſte en demandant ſi c'étoit tout. « J'en avois davantage ce matin, répondit l'Amiral, je les ai échangés contre des vivres. C'eſt la ſeule monnoie que vos

Marchands aient voulu recevoir de nous. » *Ils n'en jouiront guère*, dit le Monarque ; *pour vous ſoyez tranquille*. En effet, il ordonna au Tréſorier de l'Etat de lui compter dix mille Agathines, ſomme qui pouvoit ſuffire pour la nourriture d'un mois. Le lendemain il émana du trône une Déclaration, qui enjoignoit aux Vendeurs qui avoient été payés en rubans, de les rapporter au bureau des modes, & le bureau eut ordre d'analyſer le ruban pour en établir une manufacture.

L'Amiral tranquille ſur les proviſions de bouche, ne l'étoit pas ſur le radoub de ſes Vaiſſeaux ; il lui falloit du bois. Celui qu'il avoit apperçu dans l'iſle, étoit trop tendre & trop frêle pour cet uſage. Il s'informa : on lui donna connoiſſance d'une forêt à la diſtance de dix lieues, la ſeule où les arbres, par la qualité particulière du ſol, fuſſent durs & réſiſtants. Il partoit pour la reconnoître, lorſqu'il lui vint un ordre d'aller friſer la Cour. Il fut très-embarraſſé pour obéir. Il crut trouver une reſſource dans trois Valets-de-chambre-Barbiers, qui avoient perfectionné leur goût à Paris : *Jacques Quick*, *Thomas Ball*, & *Georges Shaver* : l'Amiral les nomme, parce qu'ils vont jouer un aſſez beau rôle. Il ſe fit accompagner du Colonel *Crachedore*, qui commandoit les troupes de terre, & des deux Capitaines *Mitchel* & *Saunders*. Aſſurément, ni eux, ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils ſe trompèrent ; l'Empereur préſenta ſa tête à l'Amiral. L'Impératrice & deux Prin-

ces, l'eſpoir du trône, s'emparèrent du Colonel & des deux Capitaines. L'Amiral s'excuſa auſſi-bien qu'eux, en diſant qu'ils poſſédoient bien toute la théorie de cet art, mais qu'ils manquoient de pratique. Durant ce propos, un Courtiſan rioit malignement, & l'Amiral avoit ſenti de l'antipathie pour lui avant même qu'il eût ri. Les Valets-de-chambre furent ici les vrais Acteurs. L'ouvrage alloit, & le Monarque s'aviſa de demander à l'Amiral, de quelle Nation Européenne il étoit. *De la première*, répondit-il. *Vous êtes donc Français*? reprit le Courtiſan rieur. Cette conſéquence ne fut pas du goût de l'Amiral, qui en ſe déclinant *Anglais*, voulut prouver ſa propoſition, le Courtiſan ſa conſéquence. La diſpute s'échauffoit, & la friſure finit à la gloire des trois Artiſtes qu'on logea dans la douzième Cour du Palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs Maîtres ils ne remportèrent que beaucoup d'indifférence, & peu d'eſtime. L'Amiral retourné à l'Eſcadre, réfléchiſſoit aſſez triſtement ſur cette aventure. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce Courtiſan qui avoit pris le parti de la France, la Langue Françaiſe répandue à la Cour..... Y avoit-il des Français dans l'iſle? Mais comment y ſeroient-ils venus, ſans qu'il en eût jamais rien tranſpiré en Europe? Et s'il y en avoit, pouvoit-il ſe flatter d'une bonne intelligence avec eux? L'incertitude eſt cruelle. Il alla voir ce Courtiſan, dont il étoit mécontent : s'il exiſtoit des Français dans l'iſle, celui-là devoit l'être.

Le Courtiſan, après avoir un peu joui de ſon embarras, déchira le voile. « J'étois à Paris, lui dit-il, en 1719, lorſque tout le monde changeoit ſon or contre du papier. Je ne ſuivis pas la mode, parce que je n'avois point d'or; mais en m'intriguant pour procurer du papier à ceux qui en vouloient, j'amaſſai de l'or. J'étois jeune au milieu d'une ville de dépenſes & de plaiſirs : je diſſipai auſſi promptement que j'avois acquis. Il ne me reſta que des paſſions; & je m'apperçus bientôt que n'ayant plus d'or, je n'avois plus de mérite. Il me vint une idée d'aller chercher du mérite au Pérou : je la communiquai à quelques amis; ils la goûterent pour eux-mêmes. La Colonie groſſit inſenſiblement, nous nous embarquames à la Rochelle pour *Porto-Bello*, au nombre de cent ſoixante. La navigation fut heureuſe juſqu'à la hauteur des iſles Antilles; mais un vent contraire qui ſe ſoutint avec opiniâtreté, nous porta ſur les côtes du Bréſil. Il ne fut plus queſtion de Porto-Bello. Le Capitaine pour tirer parti du contretemps, forma le deſſein d'aller à Lima, où il eſpéroit de ſe défaire de ſes marchandiſes avec avantage. Nous tournions l'Amérique. Nous paſſâmes le détroit de *le Maire*; & c'eſt au ſortir de ce détroit que tous les vents nous attendoient pour nous offrir la mort à chaque minute. Des tempêtes qui ne s'appaiſoient que pour reparoître plus furieuſes, nous pouſſèrent & repouſſèrent long-temps d'abyme en abyme.

Le vingtième jour nous étions bien per-

ſuadés qu'il n'y avoit point de terre dans le parallèle que nous courions : & lorſqu'à travers tant d'horreurs nous abordâmes à ce Monde inconnu, nous doutions de la vérité de notre eſtime. N'étoit-ce point le Pérou qui s'offroit à nous ? Quoi que ce fût, c'étoit une terre enfin. Elle nous préſenta d'abord un rocher fort élevé : nous y montâmes pour découvrir le pays où le ſort nous jetoit. A peine fumes-nous au ſommet, que le Vaiſſeau que nous voyions à nos pieds, chaſſa ſur ſes ancres, & un coup de vent nous le fit perdre de vue pour toujours avec le Capitaine & les Matelots. Sans doute ils ont trouvé la fin de leurs maux dans le ſein de l'Océan. Nous errâmes d'abord de bourgade en bourgade, ſans autre deſſein que celui de vivre. Enſuite nos idées ſe tournèrent du côté de la capitale : les grandes villes ſont plus fécondes en reſſources. Nous en étions à 200 lieues. Que de peines à ſouffrir pour y arriver ! mais la conſolation fut prompte.

Les Frivolites s'apperçurent combien nous leur étions néceſſaires. Ils étoient juſtement dans cette diſpoſition d'eſprit où un Peuple cherche à ſortir de ſa barbarie. Ils n'avoient encore ni luſtres, ni ſophas, ni bijoux, & les viſages des femmes n'étoient pas encore vernis. Mais on commençoit à multiplier les lumières, à élargir les chaiſes, à tailler le verre à facettes ; & les femmes, lorſqu'elles vouloient repréſenter, prenoient d'un élexir, qui, en fouettant le ſang, ani-

moit leurs couleurs. La fineſſe de la cuiſine, les ornemens de la table, les preſtiges de la parure, l'élégance des meubles, la variété des équipages, les broderies, tout cela s'ébauchoit. On ignoroit les modes : mais on convenoit qu'il n'étoit plus poſſible à une honnête femme de porter une robe toute une ſaiſon, &, en général, d'avoir toujours la même forme d'habit, comme on a le même nez.

Les mœurs tendoient auſſi à ſe dépouiller de leur rudeſſe. Les airs maniérés, les complimens, le bon ton, les vapeurs, les ſoupers divins, les dépenſes de fantaiſie, les amitiés des lèvres, les amours d'un jour, toutes ces fleurs d'urbanité étoient dans le bouton, n'attendant qu'un coup de ſoleil pour éclore. Les maris ne ſentoient pas encore le ridicule d'aimer leurs femmes ; mais ils y trouvoient déjà de la gêne. Les femmes n'avoient pas encore abandonné les ſoins domeſtiques, pour ceux de la toilette ; mais une voix ſecrète leur diſoit, qu'elles étoient nées pour un rôle agréable & brillant. A peine comptoit-on quelques Seigneurs qui euſſent le courage de dépenſer au-delà de leurs revenus ; mais depuis quelques années on y étoit juſte. Enfin les Frivolites n'avoient pas encore le goût ; ils avoient ſeulement du goût pour le goût.

Mais malgré cet heureux naturel, qu'il coûte, Milord, pour former une Nation ! « *Milord à ce propos fronça le ſourcil. Il voulut parler de Lois, de Vertus, de Sciences, d'Arts utiles pour remplir ce grand objet.* » Vouliez-

vous donc, reprit le Français, que nous miſſions cette capitale en bonnet de nuit ? Tous ces arts qui réjouiſſent les yeux, qui embelliſſent les paſſions, ils les tiennent de nous ; nous avons poli leurs vices, & ils ont adopté notre langue, qui a donné du jeu à leur eſprit. Heureuſement à notre départ de France, chacun s'étoit muni d'une Bibliothèque de poche, (que faire ſur un vaiſſeau !) tous livres de goût. Des Romans délicieux, des Comédies pétillantes d'eſprit, des Tragédies galantes, des Opéra d'amour fondu. Vous ne ſauriez croire avec quelle ſagacité ils en ont imité les grâces. Nous comptons aujourd'hui ſix cens Poëtes, & deux mille Romanciers. Vous en jugerez vous-même : liſez cette Comédie faite par un Grand de la Cour, & ce Roman dont un Magiſtrat eſt le père.

Au-reſte, la Colonie a ſemé pour elle-même. On nous a tous diſtingués dans l'Etat, moi ſur-tout pour qui on a créé une charge de la Couronne. Vous parlez au Grand-Contrôleur des Modes. Cette place a bien des fleurs ; mais elle a ſes épines. Une mode avec ces gens-ci vieillit en quinze jours. Il faudroit être plus que Français pour toujours fournir. Ah ! ſi le ſort ne nous eût pas enlevé notre vaiſſeau ..... il étoit chargé de tout ce ſuperflu de France, qui eſt ici le néceſſaire. Que de modèles pour cette ville ! Ce ruban qui vous fait tant d'honneur, il y a long-temps qu'il y figureroit. On ne ſauroit tout faire à-la-fois. Il faut des ſiècles

pour égaler Paris. On a, ſans doute, beaucoup perfectionné depuis notre départ. J'ai apperçu, comme tout le monde, un nouveau goût dans la friſure que vous avez apportée.

Mais peſez bien, Milord, ce que je vais vous dire. Ou c'eſt votre deſſein de vous établir dans cette terre, ou ce ne l'eſt pas ? Si ce ne l'eſt pas, que vous importe d'y acquérir de la conſidération, en y montrant des nouveautés ! Si ce l'eſt, gardez-vous déſormais d'en produire aucune ſans mon agrément. Vous les tenez toutes de la France ; avouez-le de bonne foi. Faites-lui en hommage. Sans cela, malheur à vous, notre crédit eſt grand ».

Loin de me fixer ici, répondit l'Amiral, *je vous offre de vous ramener dans votre Patrie que vous regrettez ſans doute.* « Nous l'avons regrettée, il eſt vrai, répliqua le Grand-Contrôleur ; nous craignîmes long-temps de ne pouvoir ſubſiſter des alimens de l'iſle, & nos frayeurs augmentèrent beaucoup, lorſqu'après quelques années, nous nous apperçumes que notre chair ſe rarefioit, ſe ſubtiliſoit, que notre ſubſtance ſe diſſipoit. En prononçant ces mots, il fit une gargouillade, & donna du pied dans un luſtre. Croiriez-vous, ajouta-t-il, que je ne pèſe plus que cinquante livres ? Les enfans que nous avons faits dans les premiers temps de notre tranſmigration, nous n'oſions les toucher. Ces jolies machines avoient apporté du ſein de leurs mères, des reſſorts extrêmement

délicats, trop délicats pour ſe jouer avec les forces de l'Europe dont nous conſervions encore une partie. Mais inſenſiblement les proportions ſe ſont établies entre notre conſtitution & la nature de l'iſle, & nous vivons heureux avec un Peuple qui a l'imagination couleur de roſe.

L'Amiral avoit la ſienne couleur de bois, très-enfoncée dans la forêt; il y alla, & il en revint content. Cependant il falloit un ordre du Souverain pour couper : il demanda une audience, qui lui fut refuſée; il l'auroit, peut-être, obtenue par le moyen du Grand-Contrôleur; mais la confiance n'étoit pas établie entr'eux. Il s'adreſſa à d'autres favoris, dont aucun n'oſa porter ſa demande aux pieds du trône. Quand la faveur manque, on doit recourir aux voies ordinaires. Il ſe préſenta au premier Miniſtre, un placet à la main. Tous les placets qui étoient ſoupçonnés de cauſer le moindre déplaiſir au Monarque, étoient ſupprimés. Le ſien eut le même ſort; il repaſſoit les antichambres d'un air ſoucieux. Il fut arrêté par un Seigneur, eſpèce de Philoſophe, qui penſoit trop ſingulièrement pour faire ſon chemin à la Cour; mais il y étoit ſouffert à cauſe de la grandeur de ſa naiſſance : il queſtionna l'Amiral ſur la poſition, le Gouvernement, la Marine, le Commerce de l'Angleterre. L'Amiral fut étonné du ſérieux des queſtions, les premières de l'eſpèce qu'on lui eût faites. Après lui avoir répondu, il lui expoſa le ſujet de ſon chagrin. *Vous*

ne voyez pas en plein jour, lui dit le Queſtionneur ; *n'avez-vous pas donné à l'Empereur trois hommes importans, ſur-tout Quick qui le coiffe ? Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains* : & il le quitta.

Il faut que la fierté Anglaiſe ait d'abord été un peu bleſſée de la voie ſubalterne qu'on lui ſuggéroit ; car il fait une réflexion héroïco-philoſophique, qu'*il n'y a rien de bas pour qui ſert ſa Patrie*. Il alla donc trouver *Quick*, ſon valet-de-chambre, à qui par un reſte d'habitude, il parla en maître. Quick répondit en indépendant. L'Amiral mit du moileux dans ſon ton, qu'il orna d'une boîte d'or. Quick promit tout, & tint parole. Le troiſième jour il apporta l'ordre ſigné. Mais il ſe trouve ſouvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dès qu'on voulut mettre la coignée à un arbre, l'Intendant des Forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'Amiral montroit ſon ordre, & s'en tenoit à la lettre. L'Intendant en expliquoit l'eſprit. 2000 Agathines les ramenèrent au même ſens, & tout fut diſpoſé pour le radoub. Après quoi l'Amiral, dans ſon loiſir, ſe livra aux ſpéculations ſur l'iſle Frivole.

Elle eſt ſituée par le 45 d. 8 min. de latitude méridionale, & par le 220 d. 17 min. de longitude, en comptant depuis le Meridien de Tenérif : elle eſt fort élevée au-deſſus du niveau de la mer, environnée, ou peu s'en faut, de hautes montagnes, qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y reſpire, invite au plaiſir par ſa ſubtilité,

& donne beaucoup de jeu au ſang par ſa ſubtilité. Elle a environ 600 lieues de diamètre. Il y a trois grandes Nations à l'Oueſt, qui n'en ſont ſéparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'Amiral ne parle que de l'iſle, & encore fort ſuperficiellement: le temps a manqué à ſes découvertes.

J'apperçois, dit-il, des phénomènes inconnus ailleurs : la terre auſſi légère que la fleur de farine : les arbres ſans ſolidité: les fruits plus faits pour flatter le goût, que pour nourrir : d'autres travaillés dans les creuſets d'une nature Chimiſte, & qui ne flattent que les yeux : le vin dépouillé d'eſprits : la chair uſuelle peu ſubſtantielle, &, en général, tous les animaux n'ayant que le volume, ſans avoir le poids proportionnel ni la force : par-tout enfin l'image de la nature plutôt que la nature. Tout cela l'embarraſſoit beaucoup, & tout cela devoit avoir une cauſe. Ces Amiraux Anglais ſont ſinguliers. Je crois bien comme nous l'aſſurons tous, qu'ils ne vous valent pas à la tête d'une flotte; mais ils ont la vanité d'être Phyſiciens, Géomètres, Aſtronomes, & tout ce qu'on voudra. Celui-ci pèſe l'air, analyſe la qualité de la terre; il examine les ſoufres, les ſels, les huiles, les ſucs, qui donnent l'être aux végétables, dont il cherche les rapports avec les animaux qui s'en nourriſent; il creuſe à l'Anglaiſe. Eh bien! qu'il creuſe tout ſeul, tandis que nous regarderons le tableau de la capitale qu'il a croqué.

La ville de l'Eſprit eſt auſſi grande que Londres. On y compte un million d'habitans. Elle en contiendroit deux, ſi elle n'étoit pas coupée par quantité de jardins & de vaſtes bâtimens où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent, ſont uniquement chargées de réciter des prières pour ceux qui travaillent.

La ville eſt traverſée par un fleuve. On a bâti ſur les ponts où l'on aime mieux voir des magaſins de luxe, que de promener ſes yeux ſur la longueur de ce beau canal.

Il faut, dit l'Amiral, qu'avant le débarquement des Français, il y ait eu un ſiècle où les Frivolites tentèrent déjà de ſortir de leur barbarie; mais vraiſemblablement les Génies qui voulurent les en tirer, n'étoient pas au ton général de la Nation. Ils plantèrent des avenues, ils conſtruiſirent des portes triomphales, ils commencèrent des quais, ils bâtirent des places, il déſignèrent des fontaines publiques, ils élevèrent des édifices à la Vertu & aux Sciences. Ils ne firent pas tout, & ce qu'ils n'ont pas fait, eſt encore à faire.

Parmi pluſieurs monumens d'Architecture qu'ils ont laiſſés, il en eſt un qui étonne par la compoſition, l'harmonie, la hardieſſe & la grandeur de ſes parties. C'eſt un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaiſir, s'il n'étoit que joli; mais il eſt beau; ils l'ont maſqué; & quoiqu'il fût deſtiné à loger leur Souverain, il n'eſt pas encore couvert. Il reſte auſſi de ce ſiècle

trop ſérieux des Tableaux, des Statues, des Poëmes & des Pièces d'éloquence, où la nature eſt trop bien rendue pour plaire long-temps. Les pères ſéduits par la nouveauté, admirèrent, peut-être, tous ces chefs-d'œuvres ; mais les enfans ont des bijoux de toute eſpèce, des cabinets élégants, des équipages miraculeux.

Il eſt peu de villes au monde où les arts mécaniques ſoient ſi agréables : les Artiſtes ont bien profité des leçons de la Colonie Françaiſe, trop profité ; car ils outrent tout pour contenter la Nation : ils s'épuiſent en précieuſes bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fourniſſent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques repréſentations. Un ouvrier qui ne donneroit que du bon, n'auroit pas de pain.

Il eſt peu de villes auſſi, il n'en eſt point où les beaux arts ſoient ſi jolis. La peinture néglige la force & l'expreſſion pour ſe parer d'un brillant coloris : elle plaît ſur-tout, lorſque ſous des traits mignons, elle s'enchaſſe dans de jolies boîtes. Les morceaux de force qui lui échappèrent autrefois, paſſent à une Nation voiſine qui n'a pas les yeux faits pour les grâces. La poëſie, dans ſes fureurs tragiques, ne s'aviſe pas d'exciter la terreur & la pitié, ni d'inſpirer ces vertus féroces qui ſauvent les Etats. C'eſt une coquette qui amuſe par l'éclat de ſa parure, & la galanterie de ſes propos, qui ſe fâche pour le plaiſir de ſe fâcher, & qui pleure

pour rire. L'éloquence n'eſt pas un torrent qui entraîne, c'eſt un ruiſſeau qui murmure ſous des fleurs, & l'hiſtoire s'habille en Roman.

L'Amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas ? Ce n'étoit pas ſon deſſein d'écrire pour nous, mais pour ſa Nation. Il penſe que les femmes Frivolites ont donné le ton aux arts. On veut leur plaire comme elles plaiſent, par des minauderies, des couleurs empruntées & des grâces factices.

Les Sciences, à leur tour, ont voulu s'ajuſter : elles n'y ont pas encore réuſſi. Les talens les éclipſent toujours. Le Général Cracherode entendit une Oraiſon funèbre : c'étoit celle d'un Chantre à cadences perlées. L'Orateur, après une artillerie d'antithèſes, le mit au-deſſus du plus grand Philoſophe de l'iſle. Le lendemain le Capitaine Saunders ſe trouva chez un homme d'Etat, qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maître à danſer, qui s'étoit fait beaucoup prier pour communiquer ſes grâces à l'héritier de la famille. On lui offrit un certain prix. *Me prenez-vous*, dit l'homme à talent, *pour un Maître de Phyſique ?* Il diſparut ſans révérence. Vint ſur la ſcène un autre talent, un grand garçon bien fait, le fouet à la main. *Vous me convenez aſſez*, lui dit le Seigneur, après avoir examiné ſa taille & ſa figure : *voyez ſi* 200 *Agathines vous conviennent.* 200 *Agathines à moi*, reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment, & pour former vos chevaux ? gardez-les pour ce triſte Savant qui endoctrine votre fils.*

Les

Les Frivolites appellent *triſte* tout ce qui eſt *ſérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils ſavent qu'il faut lire ; mais les livres doivent amuſer ſans inſtruire. Les Auteurs du temps montent leur eſprit ſur ce ton. L'Amiral donna l'aumône à un Sot qui avoit fait un excellent livre ſur les devoirs d'un ſouverain Patriote.

Ils ont des Tribunaux de Juſtice en quantité : le grand Tribunal a ſon ſanctuaire en commun, avec des Vendeuſes de Romans & des Marchandes de Modes. On voit au rang des Juges, une jeuneſſe fleurie qui n'a pas encore la libre diſpoſition de ſon patrimoine. On craindroit qu'elle ne le diſſipât en équipages & en ſoupers fins.

Ici l'Amiral nous ramène à ſes Vaiſſeaux. Un mois s'étoit écoulé ; & il en falloit deux autres pour achever le travail, d'autant plus qu'il faiſoit conſtruire un Navire d'avitaillement pour remplacer la Pinque *Anne*. Mais comment ſubſiſter ? Et comment acheter les proviſions pour l'embarquement ? Les Agathines qu'il avoit tirées du tréſor, touchoient à leur fin, & il n'avoit plus de rubans. A la vérité, il lui reſtoit des dentelles ; mais il ſe ſouvenoit des menaces du Grand-Contrôleur, dont il craignoit le crédit à la Cour. Il apprit bien dans cette conjoncture à eſtimer des talens ſur leſquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé pluſieurs fois des Maîtres à danſer & des leçons de flûte. Ce n'eſt pas que la danſe & les inſtrumens du pays n'euſſent leur

mérite ; mais tout ce qui étoit nouveau, &, ſur-tout, ce qui avoit pris à la Cour, étoit ſupérieur. Il avoit réſiſté aux ſollicitations, parce qu'il avoit beſoin de tout ſon monde pour les travaux de l'Eſcadre : mais il étoit encore plus néceſſaire de vivre ſauf à prolonger le ſéjour.

Il choiſit donc cinquante ſujets parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens ; & après huit jours de répétitions, il les livra à l'utilité publique, & à la ſubſiſtance de la Flotte. Qu'on ne s'imagine pas que l'Amiral regardât faire les bras croiſés. Il eut pour élève en fait de danſe, le fils d'un Général d'armée. Je voyois venir, dit-il, dans la maiſon un Maître de Géométrie, & j'avois honte, en donnant beaucoup moins de temps, d'être payé au triple. Calcul fait, le produit des leçons devoit ſuffire à la nourriture de l'Eſcadre, & il lui vint une autre reſſource pour acheter les proviſions de l'embarquement.

L'Empereur s'impatienta un jour ſous l'opération de la friſure : un concert l'attendoit. Ce moment d'humeur alarma la Cour. On ſe rappela la perruque du Capitaine *Mitchel*. Sa Toute-Elégance en demanda une à l'illuſtre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre ſon ancien Maître en faveur. Il dit au Monarque, que ce qu'il demandoit, étoit un effort du génie Européen : qu'à la vérité, lui Quick, étoit bon pour l'exécution ; mais que pour le plan il falloit le chercher dans la tête de l'Amiral.

L'Amiral fut mandé après une inſtruction ſecrète du généreux Quick. Cependant, avant tout, il crut devoir prévenir le Grand-Contrôleur des Modes, afin de ne pas s'expoſer à ſon reſſentiment. *L'Empereur me demande une perruque*, lui dit-il. « Une perruque ! répliqua vivement l'Officier de la Couronne : ſavez-vous que parmi les nouveautés que je réſervois à cette Nation qui s'amuſe, & qui s'ennuie rapidement de tout, celle-là tient le premier rang ? Par tous les Cieux !..... il alloit éclater..... » *Mettez-vous à ma place*, répondit doucement l'Amiral, *il s'agit de notre ſubſiſtance. Je n'ai plus, ni rubans, ni Agathines. Il eſt vrai qu'il me reſte des dentelles ; mais vous m'avez interdit toutes ces reſſources...* « Des Dentelles ! reprit le Contrôleur en ſe calmant ; eh bien ! livrez-les-moi, & je vous abandonne la gloire & le profit de la perruque ». Il y avoit longtemps qu'il avoit tenté de donner des dentelles à la nation ; mais n'ayant pas de modèle à montrer, elles étoient encore à naître. Les ouvriers de l'iſle n'ont pas l'eſprit créateur ; ils enjolivent ſeulement ce qui eſt créé. L'Amiral accepta la propoſition, & la perruque impériale parut le huitième jour ſur la tête du Monarque, qui fonda ſur-le-champ une école d'Elèves pour ſatisfaire à l'empreſſement du Public, du Public du bon ton, qui n'oſoit plus ſe montrer en cheveux. Il ne s'en tint pas là.

Nous avons dit que l'iſle Frivole avoiſine trois grands Etats. Il eſt arrivé plus d'une

fois qu'après de longues guerres, elle en a reçu des conditions de paix fort dures. Mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'eſt acquis ſur eux; celui de régler la forme de leurs habits, & tout leur ajuſtement. Le Monarque fit partir trois perruques, c'eſt-à-dire, trois modèles à ſuivre pour les trois Etats; & le tréſor ſe rouvrit pour l'Amiral, qui pouſſa ſes recherches ſur les mœurs des Frivolites. Il n'eſt point de Nation qui ait des mœurs ſi élégantes. Il eſt étonnant, ajoute-t-il, qu'en ſi peu d'années ils ayent ſurpaſſé les Français. Ils auroient peut-être dû s'en tenir aux leçons de leurs Maîtres; mais en fait d'élégance, leur imagination eſt trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillanté, & un habit de goût, on vous accueille avec toutes les grâces. La compagnie ſentoit qu'il lui manquoit quelque choſe; c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites, pour vous accorder leur amitié, ne vous demandent pas des vertus, mais des agrémens. On vous ſuppoſe toujours honnête homme; mais prouvez bien que vous êtes joli homme. Avez-vous beſoin de leurs ſervices? Priez-les, ils vous ſupplient d'ordonner, & vous avez toujours la conſolation de les voir furieux de n'avoir rien fait. L'Amiral comptoit ſur un Protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles; il y eut recours. *Voilà tout ce que je puis pour vous*, dit l'Important en tirant ſon flacon:

ce flacon étoit plein d'une eau qui ſe diſtile & ſe bénit à la Cour. Tout le monde poli ſe pique d'en avoir, ſur-tout les Grands, & ils en diſtribuent libéralement à qui en veut.

Les Grands ne ſe reſſemblent pas par-tout. Un homme à qui bien des gens viennent ſouhaiter le bon jour, & qui ne le ſouhaite à perſonne, qui voit beaucoup d'étoffes & de bijoux dans ſa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix, qui a quantité de chiens & de chevaux, qui fait de grands repas dans un ſalon bien verni, & qu'on applaudit toujours; cet homme eſt appellé Grand chez les Frivolites, & on lui doit de grands reſpects, de la politeſſe aux autres.

Elle eſt l'ame des Frivolites, la politeſſe. Il vaudroit mieux avoir trahi ſon ami, que d'eſtropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais ſe couvrir; il deſſine bien une révérence, & n'appelle pas ſa femme, *ma femme*. S'il ne faiſoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaiſant, il ne ſeroit pas poli. Pour l'être, il faut encore obſerver ſcrupuleuſement tout les titres. Ils ne diſent pas ſeulement en parlant de l'Empereur, Sa Toute-Elégance a ouvert le Bal : c'eſt également Sa Toute-Elégance qui *éternue*. Un inſolent s'aviſa de dire à un Miniſtre : *Vous êtes un ſot*. Tout le monde fut indigné de ce qu'il n'avoit pas dit, *votre éclatante Lumière eſt une ſotte*.

Ils obſervent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand, eſt en grande conſidération : ſi avant ſa fortune il eût pris quelques Agathines ſur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expreſſions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de ſa femme ; mais il éclateroit ſi ſes amuſemens n'étoient pas décents. A l'arrivée de l'Amiral on formoit un établiſſement où le ſexe ſubalterne pourroit perdre ſa vertu avec décence.

Chez les Frivolites comme en Europe, on parle beaucoup *mérite*. Il faut des haſards ſinguliers pour en tirer parti ; mais c'eſt un point bien décidé qu'il eſt plus avantageux d'être goûté. Ceux qui le ſont, ne ſavent à quoi ils le doivent, au tour de leur viſage, à leur maintien, ou à leur façon de rire. Parmi les ſujets qui réuſſiſſent, l'un ſe met bien, celui-là eſt beau Joueur, l'autre conte joliment. On ne ſeroit point ſurpris de voir un Courtiſan diſgracié, parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en eſt pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut abſolument, & ils en mettent par-tout. Ils n'ont pas le plaiſir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous ſervir, & de ramper ſous les titres. Ils ont pour les Pupilles des Tuteurs d'honneur ; dans les Tribunaux des conſeillers d'honneur ; dans les Hôpitaux des Econômes d'honneur ; & toutes les femmes attachées

à la Cour, ſont Dames d'honneur. Les profeſſions élevées rougiroient de faire payer leur travail au Public ; mais elles acceptent de grands *honoraires*. La Nobleſſe ſur-tout excelle en honneur. Un noble Frivolite qui aura eû le malheur d'être mauvais mari, mauvais père, citoyen inutile, ſe reſſouvient toujours de l'honneur pour le recommander à ſon fils ; & le fils comme le père, a grand ſoin de ne tenir que ſa parole d'honneur de ne payer que ſes dettes d'honneur, & de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur honneur à part. Elles ont de ſi grands principes pour le conſerver, qu'on les a encore rendues dépoſitaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut ſtyle ont refuſé le dépôt, parce qu'elles ſont ſujètes à des vapeurs qui leur donnent des diſtractions.

L'honneur fait les guerriers : c'eſt la capitale qui fournit les Officiers-Généraux : on y prend un ſoin tout particulier de leur éducation. Un jeune Seigneur que l'on deſtine au commandement, doit avoir le meilleur Tailleur, le Parfumeur le plus exquis, l'équipage le plus brillant, la livrée la plus leſte ; il doit jouer beaucoup, danſer ſouvent, être à tous les ſpectacles, & imaginer quelque choſe ſur l'habillement de la première troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs, ſi répandue dans le beau monde, a paſſé au peuple. Une Marchande mêle à ſon commerce des manières, des propos, des grâces qui ſé-

duiſent les bourſes. L'artiſan s'eſt poli avec ſes ouvrages. Le domeſtique ſait qu'on le prend bien moins pour le ſervice utile, que pour le ſervice brillant; il s'y ajuſte: & lorſque du derrière du carroſſe il paſſera dedans, il ne ſera pas déplacé. Il faut être bien familier avec les viſages pour ne pas ſe méprendre entre la femme qui ſert, & la maîtreſſe qui eſt ſervie. Les arts d'agrémens, la Danſe, la Muſique, la Parure ſont deſcendus à tous les étages. Encore quelques nuances, & il ne manquera au peuple pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire, *mes Gens*, *mon Hôtel*, *mes Terres*, *mes Ayeux*.

Les Frivolités ont porté cette élégance de mœurs juſqu'au ſein de la Religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les Temples pour paſſer le temps. Elle s'y occupe à ſe ſaluer, à ſe regarder, à décider les viſages & les étoffes juſqu'au moment de l'inſtruction. Le Chapelain Richard Walther dit qu'il y amuſa ſes yeux & ſes oreilles. L'Inſtructeur débuta par un compliment au Grand-Prêtre de la capitale, & des révérences à l'Aſſemblée. Après quoi il prononça un diſcours très-fleuri ſur des vertus ſi déliées, qu'elles ne donnoient aucune priſe. Ils adorent le Soleil; ils voudroient bien l'aimer; mais la façon les embarraſſe. Lui doivent-ils de l'amour *à cauſe qu'il les échauffe & les éclaire, ou parce qu'il eſt chaud & lumineux en lui-même?* C'eſt une diſpute de cent ans. Ils ont proſcrit la Poligamie, parce qu'il n'y

-a qu'un Soleil & qu'une Lune : mais un mari ſait bien qu'il doit tâcher de plaire à pluſieurs femmes, & les femmes auroient un air bien ſauvage ſi elles s'en fâchoient. Un dogme capital de leur Religion, c'eſt de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walther ſe laiſſa ſaiſir à l'eſprit de converſion : il entreprit celle d'une beauté de la Cour, qui avoit quelquefois des caprices de vertu, & qui par un air de Philoſophie, mêlé aux grâces, donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit ſur-tout deux obſtacles à vaincre : il falloit la déſabuſer ſur la divinité du Soleil, il y réuſſit ; la détacher de dix amans à qui elle étoit fidelle, il en vint à bout. Que vous allez être heureuſe, s'écria-t-il ! Arrachez donc vîte ce *Zirphos* qui vous dévoue à l'erreur. C'étoit l'image du Soleil, qui fut autrefois un ſigne de Religion ; mais que l'eſprit de la Nation a tourné en ornement galant. *Que dis-tu, malheureux ?* reprit la Catéchiſée. *Mon Zirphos ! l'éclat de ma parure ! tu m'arracherois plutôt mon exiſtence.* Dès ce moment tout fut dit, rien ne ſe fit.

Au-reſte, leur converſation eſt auſſi élégante que leurs mœurs : elle reſſemble à leurs boutiques de Modes. C'eſt une broderie ſur de jolis riens, une garniture d'équivoques, une bigarrure de queſtions qui n'attendent pas les réponſes, un aſſortiment de plaiſanteries dont on rit toujours par proviſion, ſauf à chercher après de quoi l'on a ri. Je ne pouvois m'empêcher moi-

même, dit l'Amiral, de ſourire à leurs gentilleſſes toujours vives & légères, parce qu'ils ne promènent leurs idées que ſur les ſurfaces.

Si les mœurs des Frivolites ſont ſi élégantes, la nature, ajoute-t-il, leur a donné des ſenſations à part. La beauté a des droits par-tout ; mais dans la ville de l'Eſprit elle tourne toutes les têtes. C'eſt une Comète qu'on obſerve, qu'on ſuit dans tous ſes mouvemens, qu'on intercepte dans ſa courſe ; on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il eſt de petits ſiéges à la Cour fort peu commodes, & très-goûtés : on a vu manquer de grands mariages, parce que l'épouſe n'auroit pas le plaiſir de s'y aſſeoir.

Ils aiment l'apparence des richeſſes, plutôt que les richeſſes. Qu'après avoir ſondé leur bourſe, ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami, ils s'en conſolent, en lui montrant un meuble de goût.

Ils ne demandent pas ſi l'année ſera abondante, ſi le commerce s'étend, s'il y a de grands Magiſtrats, de grands Miniſtres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée, ils ſoupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur ville en fête pour une victoire qui les ruine, & ils ne donnent pas un ſigne de joie pour une bonne Loi qu'on propoſe. Ils aiment paſſionnément leur Souverain ; ils l'admirent encore plus. Ils comptent ſes Gardes, ſes Officiers, ſes équipages, ſes châteaux, les diamans de la couronne, & jamais ſes bienfaits. Si on

leur disoit qu'il est une Cour plus sage dans ses vues, plus profonde dans sa politique, ils écouteroient froidement ; mais si on ajoutoit qu'il en est une plus brillante, il faudroit se couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils servent l'Etat ; mais ils répètent, sans cesse, que leur fortune, leur vie, tout leur être est à l'Empereur. Un Citoyen qui diroit bien sérieusement, *qu'il est beau de mourir pour la Patrie*, se donneroit un ridicule.

Le ridicule les amuse toujours supérieurement. Arriva l'Ambassadeur d'une Nation voisine, l'une de celles qui avoient reçu les perruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce, ou de se résoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui & pour la Nation qui l'envoyoit, d'avoir un nez trop long, & une perruque qui le coiffoit mal. On saisit ces deux ridicules, on s'en entretint beaucoup, on en rit encore plus, & dans l'accès de cette belle humeur, on le renvoya content.

Quelquefois leurs sensations sont si fortes, qu'elles troublent le repos public ; l'Amiral en fut témoin. Un Ministre du Soleil fut accusé d'avoir séduit une vierge par la magie. On n'y croyoit plus ; la moitié de l'isle y crut. Tout prit parti pour ou contre. On eut dit que le salut de l'Etat étoit attaché à la virginité de cette fille, & à la continence du Ministre. Peu de temps après, une Actrice qui plaisoit, disparut du théâtre ;

mille cris la redemandèrent : les hommes juroient de quitter leurs Emplois, & les femmes de ne pas revoir leurs maris, qu'on ne l'eût rendue. Cependant les révolutions y ſont peu à craindre. Une fantaiſie d'agrément qu'on imagine à propos, une chanſon nouvelle peut les appaiſer.

Dès qu'on connoît les ſenſations & les mœurs des Frivolites, on ne doit plus être ſurpris de certains uſages. C'en eſt un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On ſe cherche, on ſe complimente, on ſe fait des préſens. Ce ſeroit la ville du monde la plus commerçante, ſi la paſſion des étrennes duroit toujours.

Une femme, le jour de ſes noces, ſuſpend ſa dot à ſon cou & à ſes oreilles ; & le mari meuble la maiſon ſupérieurement en vendant une Terre.

On voit dans les antichambres & derrière les carroſſes un choix de la jeuneſſe de l'iſle, qui ruine magnifiquement ſes maîtres. Les Provinces regrettent deux cents mille artiſans ou laboureurs : qu'en feroient-elles ſi on les leur renvoyoit avec les mœurs élégantes de la capitale ?

Il y a une Nobleſſe pauvre : c'eſt un uſage qu'elle le ſoit toujours : le commerce pourroit l'enrichir ; mais il la déshonoreroit.

L'ordre des Juges eſt fort nombreux. Un aſpirant eſt examiné bien ſérieuſement. La première queſtion qu'on lui fait, c'eſt ſur le nombre des Agathines qu'il poſsède : s'il répond bien à celle-là, il eſt sûr de ſatisfaire à

toutes les autres. C'eſt un uſage de ſe faire juger dans pluſieurs Tribunaux ſur la même affaire. Il faut la commencer dans ſa jeuneſſe, ſi on veut en voir la fin. *Je plaignis beaucoup*, dit l'Amiral, *un malheureux qui venoit de gagner un procès.* Il s'agiſſoit d'un champ ; mais le champ ne ſuffiſoit pas pour payer l'homme de Loi qui avoit inſtruit l'affaire. Ses pièces d'écriture auroient couvert le champ : or, il eſt décidé qu'un pied quarré d'écritures contentieuſes vaut plus qu'un pied quarré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient ſon titre : il ſeroit nul s'il n'étoit pas couché ſur un papier couleur de lilas.

La Religion a plus de Miniſtres qu'on ne voit de Marchands à la Bourſe de Londres. La plupart ſont fort jeunes, afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conſeils de ſageſſe. La leur eſt renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils ſoient fidelles à la forme de leurs vêtemens & à la meſure de leurs cheveux ; qu'ils chantent des hymnes au ſoleil aux heures marquées, & ſur-tout qu'ils proteſtent toujours qu'une belle femme n'eſt pas aimable, ils peuvent ſuivre leurs goûts dans tout le reſte.

Il en eſt parmi eux qui ſont environnés de l'éclat des richeſſes : ils n'en font pas de cas ; mais, ils craindroient de tomber dans le mépris de la Nation, s'ils ne décoroient pas leurs vertus. On compte plus de deux mille Temples où l'on a prodigué les autels & les petits ornemens. On voit ſouvent l'autel du

ſoleil abandonné, tandis que ceux des planètes & des conſtellations ſont entourés d'adorateurs.

C'eſt dommage que l'Amiral n'ait pas eu plus de temps à perdre dans l'iſle; nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette Nation ſingulière. Le travail de l'Eſcadre s'achevoit, les vaiſſeaux étoient radoubés, le navire d'avitaillement fini, les proviſions embarquées; on n'attendoit que le vent pour mettre à la voile, & il étoit temps. L'Amiral pendant ſa longue & terrible navigation, avoit travaillé, ſans ceſſe, à élever l'ame de ſon Eſcadre: les mots *de Patrie*, *de liberté*, *de grandeur Anglaiſe*, *d'immortalité*, à force de frapper les oreilles, avoient paſſé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un ſoldat, pas un matelot qui ne ſe regardât comme environné de la Chambre des Communes, & qui ne crût voir les yeux de l'Angleterre tournés ſur lui.

Telle étoit la ſituation des ames lorſqu'ils entrèrent dans l'iſle; mais leur commerce avec une Nation ſi fleurie, & peut-être, les alimens qui travailloient ſur leur conſtitution, les avoient bien changés. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriſer la vie, & ils commençoient à rire avec les Frivolites de toutes ces vertus mâles qui fondent, augmentent & perpétuent les Etats libres. L'Amiral ne s'en appercevoit que trop, & il preſſoit l'embarquement. Il eut ſon audience de congé. L'Empereur ne

conſentit au départ qu'à une condition, qu'il laiſſeroit dans l'iſle quatre hommes au choix de ſa Toute-Elégance. L'Amiral frémit mal-à-propos ; mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conſerver. Il appréhendoit que le choix ne tombât ſur les Capitaines ou les Pilotes ? il fut bientôt raſſuré. Les élus furent les trois friſeurs, qui pouſſoient vivement l'honneur de la perruque & les chignons de toute eſpèce. Le quatrième fut un ſoldat mécanicien qui alloit à l'immortalité par une invention admirable : *un équipage d'Eté* ou des ſoufflets intérieurs enfantoient des zéphirs toujours rafraîchiſſants.

Cependant le vent favorable ſe faiſoit encore attendre ; & en l'attendant, l'Eſcadre déſœuvrée parcourut les environs de la capitale. Quelques Matelots s'écartèrent ſur une chaîne de montagnes où les terres étoient brûlées, ſans arbres, ſans herbes, ſemées de pierres criſtaliſées & de marcaſſites où les veines d'or paroiſſoient. L'Amiral averti s'y tranſporta avec ſes experts en mines. Il examina le commencement, la fin & la qualité des marcaſſites ; il fit fouiller en pluſieurs endroits ; il prit la poſition juſte du terrein, & revint à l'Eſcadre. La joie s'y étoit répandue, toutes les imaginations étoient au fond de la mine : on y trouvoit des tréſors immenſes, on eſtimoit déjà le temps pour les tirer : le ſéjour dans cette iſle delicieuſe en deviendroit plus long ; ſavoit-on même ſi on la quitteroit ? ou s'il falloit enfin partir, on partiroit du-moins

chargé de richeſſes que les Inſulaires ne diſputeroient point, n'en connoiſſant pas le prix. Ce n'étoit pas là l'idée de l'Amiral; il impoſa ſilence ſur la mine, & c'eſt dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'iſle Frivole, après avoir défendu, ſous peine de la vie, de quitter le bord.

Jamais les délices de l'iſle ne ſe peignirent à nos marins ſi vivement. La conſternation fut générale; elle n'avoit pas été ſi grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même pour la première fois, des plaintes & des murmures. Mais l'Amiral, outre la force du commandement, avoit cette autorité naturelle que donnent les grandes vertus; & il ſe flattoit bien, dès qu'il auroit remis en mer, de rendre à ces ames affoiblies leur première vigueur. Le lendemain un vent d'Oueſt ſouffla. Il mit à la voile pour aller prendre *Payta*, ville du Pérou, ou les Eſpagnols ſe croyoient bien en ſureté. On peut lire dans l'hiſtoire de ſon voyage le reſte de ſes expéditions, qui ne ſont pas de mon ſujet.

Mais je demande permiſſion de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me ſaiſit. Cela arrive aſſez naturellement en parlant de l'eſprit Anglais. L'Amiral Anſon découvre dans un beau climat une Nation facile à ſoumettre, & des mines d'or; il exige un ſerment de ſilence, il en fait un ſecret d'Etat. Ne projette-t-il point de faire un jour cette conquête? Et pourquoi ne la tenterions-nous pas? Laiſſerons-nous toujours

aux Puiſſances maritimes le ſoin de découvrir & de conquérir ? Ne ſommes-nous pas auſſi maritimes qu'elles, puiſque nous touchons la Méditerranée d'une main, & l'Océan de l'autre ? Prévenons les Anglais : ou ſi la juſtice nous empêche d'envahir, ne pouvons-nous pas, du-moins, établir un commerce légitime & très-avantageux avec l'iſle Frivole ? L'Amiral convient qu'elle ne met pas encore dans ſon luxe le goût qui règne à Londres ; mais le goût de Londres vaut-il les enchantemens de Paris ? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour *nos Peintures des Gobelins*, *nos vernis de Martin*, *nos bijoux émaillés*, *nos épées damaſquinées*, *nos étoffes de Lyon*. Et tout ce monde d'ajuſtemens qui diſtingue nos hommes, & qui donne le prix à nos femmes ? Ne ſommes-nous pas les vrais faiſeurs & les fourniſſeurs de l'Europe ? Savons-nous même ſi nos Romans, nos Comédies & nos Opéra qui ſe multiplient avec tant de ſuccès, n'y formeroient pas encore une branche de commerce ? Raſſurons pourtant les deux ſexes. Nous ne porterions à ces Américains que le ſuperflu de notre ſuperflu, & nous rapporterions leur or dont ils ſe paſſent fort bien.

LA PROBITÉ VILLAGEOISE,

ANECDOTE.

PERRIN étoit né en Bretagne, dans un village auprès de Vitré; la pauvreté environna ſon berceau; il perdit ſon père & ſa mère avant de pouvoir en bégayer les noms; il dut ſa ſubſiſtance à la charité publique; il apprit à lire & à écrire; ſon éducation ne s'étendit pas plus loin; à l'âge de quinze ans, il ſervit dans une petite ferme; on lui confia le ſoin des troupeaux. Lucette, une jeune payſanne du voiſinage, fut dans le même temps chargée de ceux de ſon père; elle les conduiſoit dans des pâturages, où elle voyoit ſouvent Perrin qui lui rendoit tous les petits ſervices qu'on peut rendre à ſon âge & dans ſa ſituation. L'habitude de ſe voir, leurs occupations, leur bonté mutuelle, leurs ſoins officieux les attachèrent l'un à l'autre; ils aimoient à être enſemble; ils attendoient chaque jour, avec impatience, le moment où ils ſe réuniſſoient dans la prairie; ils la quittoient avec regret, parce qu'il falloit ſe ſéparer. Leurs jeunes cœurs étoient ſenſibles; ils éprouvoient déjà l'amour ſans ſavoir ce que c'étoit que cette paſſion. Cinq ans s'écoulèrent dans des jeux innocents; leurs ſentimens devinrent plus vifs; ils ne s'abordèrent plus ſans trouble; leur

careſſes naïves ne ſervoient qu'à l'augmenter; Lucette les refuſoit, & regrettoit ſes refus; Perrin, en gémiſſant, imitoit ſa retenue. Ils ſoupirèrent tous deux après leur union, ils la déſirèrent & ſe communiquèrent leurs déſirs; c'eſt le but de tous les amours de village; on n'y connoît pas la ſéduction, on n'y cherche point à s'en défendre. Perrin ſe propoſa de demander Lucette à ſon père; il le dit à ſon amante qui rougit de cette réſolution, lui en ſut gré & le lui avoua franchement; mais elle ne voulut pas être préſente à cette viſite; elle devoit aller le lendemain à la ville; elle pria ſon amant de choiſir cet inſtant, & de venir le ſoir au-devant d'elle pour lui apprendre comment il auroit été reçu.

Le jeune homme, au temps marqué, vola chez le père de ſa maîtreſſe. Il lui parla librement; on ignore l'art & les détours au village; il déclara avec franchiſe qu'il aimoit Lucette. Tu aimes ma fille, interrompit bruſquement le vieillard; tu voudrois l'épouſer! Y ſonges-tu, Perrin? Comment feras-tu? As-tu des habits à lui donner, une maiſon pour la recevoir & du bien pour la nourrir? Tu ſers; tu n'as rien: Lucette n'eſt pas aſſez riche pour fournir à ton entretien & au ſien; Perrin, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe met en ménage. — J'ai des bras, je ſuis fort; on ne manque jamais de travail quand on l'aime; & que ne ferai-je point quand il s'agira de ſoutenir Lucette! juſqu'à préſent j'ai gagné cinq écus tous les ans; j'en ai ramaſſé vingt;

ils feront les fraix de la noce ; je travaillerai davantage ; mes épargnes augmenteront ; je pourrai prendre une petite ferme ; les plus riches habitans de notre village ont commencé comme moi, pourquoi ne réuſſirois je pas comme eux ? Eh bien ! tu es jeune ; tu peux attendre encore ; deviens riche, & ma fille eſt à toi ; mais juſqu'à ce moment ne m'en parle pas.

Perrin ne put obtenir d'autre réponſe ; il courut chercher Lucette ; il la rencontra bientôt ; il étoit triſte ; elle lut ſur ſon viſage la nouvelle qu'il venoit lui annoncer. — Mon père t'a donc refuſé ? — Ah, Lucette, que je ſuis malheureux d'être né ſi pauvre !... Mais je n'ai pas perdu toute eſpérance ; ma ſituation peut changer ; ton mari n'auroit rien épargné pour te procurer de l'aiſance ; ton amant fera-t-il moins pour devenir ton époux ? Nous ſerons unis un jour, j'aime à m'en flatter ; conſerve-moi toujours ton cœur ; ſouviens-toi que tu me l'as donné ; ſi ton père te propoſoit un établiſſement... Lucette.... Je ne crains que ce malheur, j'en mourrois... — Et moi, Perrin, vivrai-je pour un autre ? Non, je ſerai ta femme, ou je ne ſerai celle de perſonne.

En parlant ainſi ils étoient toujours ſur la route de Vitré ; la nuit qui s'avançoit les preſſoit de regagner leurs maiſons ; le temps étoit très-ſombre ; Perrin fait un faux pas & tombe ; en ſe relevant ſes mains cherchent ce qui a cauſé ſa chûte ; c'étoit un ſac aſſez peſant ; il le ramaſſe ; curieux de voir ce

qu'il contient, il entre avec Lucette dans un champ où brûloient encore des racines auxquelles les laboureurs avoient mis le feu pendant le jour ; à la clarté qu'elles fourniſſent, il ouvre ce ſac, & y trouve de l'or. Que vois-je, s'écria Lucette ? Ah ! Perrin, tu es devenu riche. — Quoi, je pourrois te poſſéder ! Le Ciel favorable à nos amours, m'auroit-il envoyé de quoi ſatisfaire ton père, & nous rendre heureux ? Cette idée verſe la joie dans leurs ames ; ils contemplent avidement cet or, & ne le quittent que pour ſe regarder enſuite avec plus de tendreſſe. Ils comptent la ſomme qu'ils ont trouvée ; elle eſt de douze mille francs ; ils ſont dans une eſpèce d'enchantement. Ah ! Lucette, s'écria Perrin, ton père ne pourra plus te refuſer à mes vœux. Lucette ne lui répond pas ; ſes yeux ſont plus animés ; elle prend la main de ſon amant qu'elle preſſe avec tranſport. Perrin ne doute plus de leur union prochaine ; cette félicité le remplit tout entier ; emporté par un mouvement rapide, il preſſe ſa maîtreſſe dans ſes bras. — Chère Lucette, que cette fortune me devient chère ! nous la partagerons enſemble.

Ils reſſerrent leur tréſor, & ſe mettent en chemin pour aller ſur-le-champ le montrer au vieillard ; ils étoient déjà près de ſa maiſon, lorſque Perrin s'arrête. — Nous n'attendons notre bonheur que de cette or ; mais eſt-il à nous ? Sans doute il appartient à quelque voyageur ; la foire de Vitré vient

de finir ; un Marchand, en retournant chez lui, l'a vraiſemblablement perdu ; dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il eſt peut-être en proie au déſeſpoir le plus affreux. — Ah ! Perrin, ta réflexion eſt terrible ; le malheureux gémit ſans doute ; pouvons-nous jouir de ſon bien ? Le haſard nous l'a fait trouver ; mais le retenir eſt un vol. — Tu me fais frémir..... Nous allions le porter à ton père ; il nous auroit rendus heureux ; mais peut-on l'être du malheur d'autrui ? Allons voir M. le Recteur (c'eſt le nom que les Bretons donnent à leurs Curés) ; il a toujours eu mille bontés pour moi ; il m'a placé dans la ferme où je ſers ; je ne dois rien faire ſans le conſulter.

Le Recteur étoit chez lui ; Perrin lui remit le ſac qu'il avoit trouvé, & avoua qu'il l'avoit regardé d'abord comme un préſent du Ciel ; il ne cacha point ſon amour pour Lucette & l'obſtacle que ſa pauvreté oppoſoit à leur union. Le Paſteur l'écoute avec bonté ; il les regarde l'un & l'autre ; leur procédé l'attendrit ; il voit toute l'ardeur de leur paſſion mutuelle, & admire la probité qui lui eſt encore ſupérieure ; il applaudit à leur action. — Perrin conſerve toujours les mêmes ſentimens ; le Ciel te bénira ; nous retrouverons le maître de cet or, il récompenſera ta probité ; j'y joindrai quelques-unes de mes épargnes ; tu poſſéderas Lucette ; je me charge d'obtenir l'aveu ne ſon père ; vous méritez d'être l'un à l'autre. Si l'argent que tu dépoſes entre mes mains

n'eſt point réclamé, c'eſt un bien qui appartient aux Pauvres; tu l'es, je croirai ſuivre l'ordre du Ciel en te le rendant; il en a déjà diſpoſé en ta faveur.

Les deux jeunes gens ſe retirèrent ſatisfaits d'avoir fait leur devoir, & remplis des douces eſpérances qu'on leur donnoit. Le Recteur fit crier dans ſa Paroiſſe le ſac qu'on avoit perdu; il le fit afficher enſuite à Vitré & dans tous les villages voiſins; pluſieurs hommes avides & intéreſſés ſe préſentèrent, mais aucun n'indiqua la ſomme, ni l'eſpèce de monnoie, ni le ſac qui la contenoit.

Pendant ce temps le Recteur n'oublia pas qu'il avoit promis à Perrin de s'occuper de ſon bonheur; il lui fit avoir une petite ferme, la monta des beſtiaux & des inſtrumens néceſſaires au labourage, & deux mois après il le maria avec Lucette. Les deux époux, au comble de leurs vœux, remercièrent ſans ceſſe le Ciel & le Recteur. Perrin étoit laborieux. Lucette s'occupoit de ſon ménage; ils étoient exacts à payer le Propriétaire de leur ferme; ils vivoient médiocrement du ſurplus, & ſe trouvoient heureux.

L'or perdu ne fut point réclamé durant deux ans; le Recteur ne jugea pas qu'il fallût attendre davantage; il le porta au couple vertueux qu'il avoit uni. Mes enfans, leur dit-il, jouiſſez du bienfait de la Providence, & n'en abuſez pas; ces douze mille francs ſont actuellement ſans

produit, vous pouvez en faire uſage. Si par haſard vous en découvriez le maître, vous devriez ſans doute les lui rendre ; faites-en un emploi qui, les changeant ſeulement de nature, n'en diminue point la valeur. Perrin ſuivit ce conſeil : il ſe propoſa d'acquérir la ferme qu'il tenoit à bail ; elle étoit à vendre ; on l'eſtimoit un peu plus de douze mille francs ; mais, en payant comptant, on pouvoit eſpérer de l'avoir à ce prix ; cet argent, qu'il ne regardoit que comme un dépôt, ne pouvoit être mieux placé ; & ſi le maître ſe retrouvoit un jour, il n'auroit pas à ſe plaindre.

Le Recteur approuva ce projet ; l'acquiſition fut bientôt faite ; le Fermier devenu Propriétaire, donna une plus grande valeur à ſon terrein ; ſes champs mieux entretenus, mieux cultivés, devinrent plus fertiles ; il vécut dans cette douce aiſance, qu'il avoit eu l'ambition de procurer à Lucette ; deux enfans bénirent ſucceſſivement leur union ; ils prenoient plaiſir à ſe voir revivre dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des champs, Perrin trouvoit ſa femme qui venoit au-devant de lui, & lui préſentoit ſes enfans ; il les embraſſoit l'un & l'autre, & ne les quittoit que pour ſerrer ſon épouſe dans ſes bras ; les tendres fruits de ſon hymen s'empreſſoient autour de lui ; l'un eſſuyoit la ſueur dont ſon front étoit couvert, l'autre eſſayoit de le ſoulager du poids du hoyau qu'il portoit. Perrin ſourioit de ſes foibles efforts,

le careſſoit de nouveau, & rendoit grâces au Ciel qui lui avoit donné une épouſe tendre & des enfans qui lui reſſembloient.

Quelques années après, le vieux Recteur mourut; Perrin & Lucette le pleurèrent; ils ſongeoient avec attendriſſement à ce qu'ils lui devoient; cet événement les fit réfléchir ſur eux-mêmes. Nous mourrons auſſi, diſoient-ils; notre ferme reſtera à nos enfans; elle n'eſt pas à nous; ſi celui à qui elle appartient, revenoit, il en ſera privé pour toujours; nous emporterons le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvoient ſoutenir cette idée; leur délicateſſe leur fit écrire une déclaration qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau Recteur, & qu'ils firent ſigner par les plus notables habitans du village. Cette précaution, qu'ils jugeoient néceſſaire pour aſſurer une reſtitution à laquelle ils croyoient leurs enfans obligés, les tranquilliſa.

Il y avoit dix ans qu'ils étoient établis; Perrin, après un travail pénible, revenoit un jour dîner avec ſon épouſe; il vit paſſer ſur la grande route deux hommes dans une voiture qui verſa à quelques pas de lui; il courut porter du ſecours; il offrit les chevaux de ſa charrue pour tranſporter les malles; il pria les voyageurs de venir ſe repoſer chez lui; ils n'étoient point bleſſés; ce lieu-ci m'eſt bien funeſte, s'écria l'un d'eux; je ne puis y paſſer ſans éprouver des malheurs; j'y ai fait, il y a douze ans, une perte aſſez conſidérable; je revenois de la foire de

Vitré ; j'emportois douze mille francs en or, que j'y ai perdus. Comment, lui dit Perrin qui l'écoutoit avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour les retrouver ? — Cela ne me fut pas poſſible ; je me rendois à l'Orient où je devois m'embarquer pour les Indes ; le temps preſſoit ; le vaiſſeau prêt à mettre à la voile ne m'auroit point attendu ; je ne pus faire des perquiſitions ſans doute inutiles qui, en retardant mon départ, m'auroient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avois faite.

Ce diſcours fait treſſaillir Perrin ; il s'empreſſe d'avantage auprès du voyageur ; il le conjure de nouveau d'accepter l'aſyle qu'il lui offre ; ſa maiſon étoit la plus prochaine & la plus propre habitation du lieu ; on cède à ſes inſtances ; il marche le premier pour montrer le chemin. Il rencontre bientôt ſa femme qui, ſelon ſon uſage, venoit au-devant de lui ; il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ſes hôtes ; en attendant le repas, il leur préſente des rafraîchiſſemens, & fait retomber la converſation ſur la perte dont l'un s'eſt plaint. Il ne doute plus que ce ne ſoit à lui qu'il doit une reſtitution ; il va chercher le nouveau Recteur, l'informe de ce qu'il vient d'apprendre, l'invite à partager le dîner de ſes hôtes, & à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, & ne ceſſe d'admirer la joie que ce bon payſan a d'une découverte qui doit le ruiner.

On dîne ; les voyageurs ſatisfaits ne ſavent comment reconnoître l'accueil que leur fait Perrin ; ils admirent ſon petit ménage, ſon bon cœur, ſa franchiſe, l'air ouvert de Lucette, ſa candeur, ſon activité. Ils careſſent les enfans ; Perrin, après le repas, leur montre ſa maiſon, ſon potager, ſa bergerie, ſes beſtiaux, les entretient de ſes champs & de leur produit ; tout cela vous appartient, dit-il enſuite au premier voyageur ; l'or que vous avez perdu eſt tombé entre mes mains ; voyant qu'il n'étoit point réclamé, j'en ai acheté cette ferme dans le deſſein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits. Elle eſt à vous ; ſi j'étois mort avant de vous rencontrer, M. le Recteur a un écrit qui conſtate votre propriété.

L'étranger, ſurpris, lit l'écrit qu'il lui remet ; il regarde Perrin, Lucette & ſes enfans ; où ſuis-je, s'écrie-t-il enfin ? Et que viens-je d'entendre ? Quel procédé, quelle vertu, quelle nobleſſe ! & dans quel état les trouvé-je ! Avez-vous quelqu'autre bien que cette ferme, ajouta-t-il ? — Non ; mais ſi vous ne la vendez point, vous aurez beſoin d'un fermier, & j'eſpère que vous me donnerez la préférence.—Votre probité mérite un autre récompenſe. Il y a douze ans que j'ai perdu la ſomme que vous avez trouvée. Depuis ce temps Dieu a beni mon commerce ; il s'eſt étendu ; il a proſpéré ; je ne me ſuis pas reſſenti long-temps de ma perte. Cette reſtitution aujourd'hui ne

me rendroit pas plus riche ; vous méritez cette petite fortune ; la Providence vous en a fait préſent ; ce ſeroit l'offenſer que de vous l'ôter ; conſervez-la, elle vous appartient, & s'il le faut, je vous la donne. Vous pouviez la garder, je ne la réclamois point ; quel homme eût agi comme vous !

Il déchira auſſi-tôt l'écrit qu'il tenoit dans ſes mains ; une ſi belle action, ajouta-t-il, ne doit pas être ignorée ; il n'eſt pas beſoin d'un nouvel acte pour aſſurer ma ceſſion, votre propriété & celle de vos enfans ; je le ferai cependant écrire pour perpétuer le ſouvenir de vos ſentimens & de votre honnêteté.

Perrin & Lucette tombèrent aux pieds du voyageur ; il les releva & les embraſſa ; un notaire qui fut mandé écrivit cet acte, le plus beau qu'il eût rédigé dans ſa vie ; Perrin verſoit des larmes de tendreſſe & de joie ; mes enfans, s'écrioit-il, baiſez la main de votre bienfaiteur. Lucette, ce bien eſt à nous, & nous pouvons en jouir ſans trouble & ſans remords.

ISMAEL COULOSKI,

ANECDOTE TURQUE.

Ismael Couloski vivoit heureux & tranquille dans l'obſervance exacte de la Loi Muſulmane. Un fils, agé de dix-huit ans, deux femmes encore fraîches & une demi-douzaine d'eſclaves jeunes & jolies compoſoient ſa maiſon. C'en étoit aſſez pour un homme de ſoixante ans, & pour un ſage, qui plus eſt. Il aimoit en Turc; mais la plupart de ſes momens étoient employés à l'éducation d'un fils unique : c'étoit ſa principale affaire. Le temps étoit arrivé où ce fils chéri, abandonné à lui-même, ſe préparoit à mettre en pratique les conſeils de ſon père. Couloski jugea à propos de lui en rappeler le ſouvenir; & l'ayant conduit ſous un berceau de myrtes, dans un endroit écarté, où perſonne ne pouvoit les entendre, après l'avoir tendrement embraſſé, il lui tint ce diſcours :

Mon fils, vous n'ignorez pas que je ſuis Philoſophe, & que je ne déſire rien tant que de vous voir Philoſophe auſſi. Je vais vous envoyer à Conſtantinople, chez mon frère, qui eſt Bacha à trois queues. Vous verrez le monde chez votre oncle le Bacha, & ce que c'eſt que les dignités du ſiècle. Il faut tout

connoître & tout voir par ſes yeux, autant qu'il eſt poſſible. Ne vous affligez pas avec excès, s'il vous arrive quelque choſe de fâcheux : il n'y a point de mal phyſique ſur la terre. Le ſage ne ſe laiſſe point abattre par la douleur, ni tranſporter par la joie. Evitez avec ſoin ces chocs, ces ébranlemens qu'éprouve quiconque ſe paſſionne aiſément. Votre ame eſt une ſurface polie, dont l'haleine impure des paſſions ne doit jamais troubler la clarté. Préparé à tous les événemens ordinaires dans notre globe, ſoyez toujours vous-même dans la proſpérité comme dans l'infortune. Ne vous étonnez de rien, ou étonnez-vous de tout. Aimez les hommes, mais ne les eſtimez pas. Vous ne feriez pas mal de chercher un ami : cette découverte eſt la conſommation du grand œuvre en morale ; ſur-tout, mon fils, ſoyez diſcret, ſobre & tempérant. Je ne conçois pas bien comment la matière agit ſur l'eſprit & la raiſon ; mais enfin il eſt prouvé qu'on perd l'un & l'autre par l'uſage des liqueurs fortes. Ne ſatisfaites que vos beſoins, & combattez vos fantaiſies.... Mon fils, vous ne connoiſſez pas encore les femmes ; c'eſt un ſexe né pour l'eſclavage, ou pour donner des fers. Ne ſoyez jamais amant ſi vous voulez être le maître. Je ne vous recommande point la fidélité que vous devez à notre grand Prophète. Vous êtes honnête. Si vous étiez aſſez malheureux pour ne point trouver la vérité dans la religion de votre pays, vous ſauriez vous taire, &

ce n'eſt qu'à Dieu à connoître des crimes de la penſée. Cependant, prenez garde, mon fils, de vous imaginer que vos pères ſe ſoient trompés. Cette idée cruelle rempliroit vos jours de trouble & d'amertumes. On dit qu'il y a des Philoſophes qui ſe font une gloire de douter de tout. Ces gens-là ſont à plaindre. L'incertitude eſt le poiſon de l'ame, & une preuve de ſa foibleſſe. Evitez la colère qui dégrade l'homme, & le menſonge qui l'avilit. Voilà en peu de mots, mon fils, ce que j'avois à vous dire : partez ; reſſouvenez-vous toujours de votre père ; travaillez à me prouver que je n'ai pas ſemé dans une terre ingrate, & que vous méritiez les tendres ſoins que j'ai eus pour vous.

Après ce petit diſcours, Iſmaël embraſſa ſon fils, & le fit partir ſur-le-champ pour Conſtantinople. Mon père a raiſon, diſoit Couloski ; je ſerois un grand fou, ſi je venois à m'écarter de ſes prudents avis ; d'ailleurs ils ſont aiſés à ſuivre, & je ſuis bien sûr qu'il ſera pleinement ſatisfait de ma conduite. Oui, mon père, j'en prends le Prophète à témoin, & j'en jure par.... Il ne faut jurer de rien, s'écria un grand homme pâle & ſec qui ſuivoit Couloski. Apprenez, jeune homme, que vos ſermens téméraires ſont des crimes, & que votre folle préſomption ſera peut-être punie avant qu'il ſoit peu. Seigneur, reprit modeſtement Couloski, à votre habillement je vois que vous êtes un Derviche. Mais vous ne ſavez pas apparemment que je ſuis fils d'un Phi-

loſophe, & Philoſophe moi-même, Dieu merci. Or, vous ſentez à préſent que je ſuis diſpenſé de faire des ſottiſes. Or, vous êtes un ſot, reprit le Derviche. Vous en avez menti, répartit Couloski. C'eſt ce qu'il falloit démontrer, dit froidement l'inſolent Derviche. Tenez, dit Couloski, en lui appliquant un ſoufflet, voilà ma démonſtration. Eloignez-vous ſi vous ne voulez éprouver le poids de ma colère. Le Derviche, qui ne ſe ſentoit pas le plus fort, ſe retira prudemment, & notre Philoſophe continua ſon voyage.

Voilà, ſe diſoit-il, que je ſuis tombé dans cette frénéſie qu'on nomme colère, eſpèce de maladie dans laquelle je m'étois promis de ne jamais tomber; mais auſſi mon père ne m'avoit pas prévenu qu'il ſe trouveroit ſur mon chemin un Religieux qui me diroit des injures. Il n'eſt pas auſſi aiſé d'être doux & patient que je me l'étois imaginé d'abord.

Tout en réfléchiſſant, notre Philoſophe arriva à Conſtantinople; il fut émerveillé à l'aſpect de cette grande ville; les édifices les plus meſquins & du plus mauvais goût attiroient tour-à-tour ſon attention. Il fut plongé, pendant quelques inſtans, dans une admiration & un étonnement qui tenoient quelque choſe de la ſtupidité. Un Juif charitable, qu'il s'apperçut qu'il étoit étranger, lui offrit poliment ſes ſervices, & le tira de ſon aſſoupiſſement. Couloski rougit, parce qu'il vit qu'il avoit été étonné, & pria le

Juif de le conduire chez ſon oncle le Bacha. Je le veux, dit l'Hébreu; mais, Seigneur, il y a pluſieurs Bachas à Conſtantinople; chez quel Bacha voulez-vous aller? Chez mon oncle, apparemment, répondit Couloski; chez mon oncle Couloski, Bacha à trois queues de la Sublime Porte. Le Juif ſuffiſamment inſtruit, conduiſit notre voyageur; mais à peine étoient-ils entrés dans la maiſon du Bacha, qu'ils entendirent des cris aigus, qu'ils virent des Eſclaves que des Officiers du Sérail entraînoient, & qui paroiſſoient accablés de la douleur la plus ſenſible. Trois Muets, ſuivis de quelques Janiſſaires, parurent. L'un d'eux portoit une tête au bout d'une pique. Juſte Ciel! s'écria le Juif, quel événement affreux pour vous! C'eſt la tête du Bacha Couloski qu'on porte au Sultan. Fuyez loin d'ici, malheureux jeune-homme; car vous ſeriez infailliblement enveloppé dans la diſgrace de votre oncle, & il vous en coûteroit la vie. A ces mots, notre Philoſophe tomba à la renverſe, & ſe mit à pleurer amèrement. Il n'y a point de temps à perdre, dit le Juif; ſortons d'ici; croyez-moi. Pendant qu'il parloit ainſi, un Eunuque noir s'approcha d'eux, & regardant Couloski en face, lui demanda ſon nom, qui il étoit, & d'où vient il s'affligeoit ainſi. C'eſt, répondit le Juif, le fils de Mehemet Ratſalu qui demeure à Andrinople: c'eſt un enfant qui a le cœur ſi bon qu'il ne peut pas voir une tête au bout d'une pique ſans pleurer.

Eſt-il vrai, Mehemet, répliqua l'Eunuque? ce chien maudit du Prophète n'en impoſe-t-il? Non, répondit en tremblant notre Philoſophe, qui ne devoit jamais mentir.

Cette petite ruſe l'ayant tiré d'affaire, le Juif l'emmena chez lui. Dès qu'il ſe vit en lieu de ſureté, la crainte fit place à la joie; il ne pouvoit ſe laſſer d'embraſſer ſon libérateur; ſes Eſclaves même eurent part à ſes careſſes. Au milieu de ſes tranſports, il renverſa la table ſur laquelle on alloit ſervir le ſoupé; il fit des extravagances ſans nombre; & le Juif qui craignoit pour ſes meubles, ne parvint qu'avec peine à calmer ſes tranſports. Pour remettre ſon eſprit dans ſon aſſiette, ſon hôte lui perſuada d'avaler quelques verres d'un vin Grec qu'il lui préſenta; Iſmaël le trouva d'un goût délicieux; il lui tranquilliſa l'eſprit en effet; mais ce fut aux dépens de ſa raiſon; c'étoit-là où l'honnête Hébreu l'attendoit. Un gros diamant qu'il avoit au doigt, avoit attiré ſon attention; il ne tarda pas à s'en emparer auſſi-bien que de l'argent qu'il trouva dans ſes poches: enſuite ne ſachant que faire de notre Héros, il le porta & le coucha tout doucement ſur le pavé.

Le pauvre Iſmaël dormit quelques heures pendant leſquelles le vin acheva de faire ſon effet; il ſe réveilla en ſurſaut; & voulant tirer ſes rideaux, dans l'inſtant il ſe ſentit le corps froid & tout meurtri; il tâta ſon lit, & ne trouva que des cailloux pointus

qui lui entroient dans les reins ; alors ſe frottant les yeux, au clair de la lune, il s'apperçut qu'il étoit expoſé à l'intempérie de l'air : il ſe leva, & ne pouvant plus douter de ſon malheur, il ſe répandit en imprécations contre le Juif ; mais ce fut bien pis, quand il connut qu'il étoit volé, & que l'indigne Chifouk ne lui avoit rien laiſſé. C'eſt ainſi, s'écria-t-il, que le Prophète punit les transgreſſeurs de la philoſophie. Je me ſuis étonné en entrant à Conſtantinople. Je ſuis tombé dans une douleur extrême à la veille du coup mortel dont j'étois menacé, j'ai menti pour l'éviter ; je me ſuis réjoui avec excès ; j'ai mis mon eſtime dans un Juif à qui je dois la vie, & j'ai péché contre la tempérance ; mais je ne pouvois pas m'attendre au ſpectacle éblouiſſant d'une ville telle que Conſtantinople, à la cataſtrophe de mon oncle, au bon procédé du Juif, qui ſembloit mériter ma confiance, & ſur-tout à ſon vin Grec qui eſt en partie la cauſe de l'état déplorable où me voilà réduit : cela eſt triſte, & cependant il faut prendre patience, puiſque, comme mon père dit fort bien, il n'y a pas de mal phyſique ſur la terre. J'ai été pris au dépourvu : tenons-nous mieux ſur nos gardes.

Iſmaël cheminant triſtement, ne ſachant quel parti prendre, & maudiſſant ſa mauvaiſe étoile qui lui avoit fait quitter le Philoſophe ſon père, & commettre quantité d'actions à la honte de la Philoſophie,

cherchoit un caravanſera pour y cacher ſa douleur & y aſſouvir ſa faim. Un honnête Muſulman l'arrêta, en le priant de lui dire s'il ne ſe nommoit pas Iſmaël Couloski. C'eſt ſelon, répondit-il, ſi vous voulez me faire du mal, je ne m'appelle pas Iſmaël; mais ſi vous voulez m'empêcher de mourir de faim, je ſuis tout ce que vous voudrez. Eh bien, reprit l'honnête Muſulman, ſi j'étois un Banquier chargé par Iſmaël Couloski de trouver ſon fils à Conſtantinople, ſi je l'avois cherché toute la journée, ſi ſur la foi de votre phyſionomie étrangère, je vous abordois dans le deſſein de vous remettre deux mille ſequins, ſeriez-vous Iſmaël Couloski? Oui, aſſurément, s'écria notre Philoſophe. En ce cas, dit le Banquier, ſuivez-moi; & ſur votre quittance, je vais vous compter les deux mille ſequins.

La confiance d'Iſmaël ne fut pas trompée; on lui délivra ſon argent; & même on lui offrit un logement commode qu'il accepta: l'intention de ſon père étoit de le mettre à même de ſolliciter la bienveillance du Divan, ſans être à charge à perſonne; mais la fin tragique de ſon oncle ne lui permettoit guère de donner carrière à ſon ambition; cependant le Banquier prit avec tant de zèle ſes intérêts, que le Grand-Viſir conſentit à ne pas le rendre reſponſable de la faute du Bacha. Les richeſſes de celui-ci étoient ſon crime; c'en eſt un qu'on ne pardonne guère dans cet Empire, où les confiſcations ſont un des plus grands revenus du Prince, & où

le mobilier des Miniſtres appartient après leur mort, au Fiſc Impérial.

Couloski, qui n'avoit jamais vu brûler l'amorce d'un mouſquet, eut la place d'un Aga des Janiſſaires à qui le Grand-Seigneur venoit d'envoyer le fatal cordon. Dans ce poſte arroſé de ſang, Iſmaël ne tarda pas à prendre la hauteur & l'arrogance d'un favori de la fortune ; il crut avoir fixé ſon inconſtance ; il eſpéroit ſe voir bientôt le Chef de ce corps redoutable dont il étoit un des principaux Officiers.

Son cœur livré à l'ambition, étoit devenu la proie des ſoucis dévorants qui l'accompagnent ; mais il n'étoit pas fermé à l'amour ; cette paſſion s'y introduiſit aiſément, & ne fit qu'augmenter le déſordre qui y régnoit. Iſmaël s'étoit fait autant par air, que par goût, un ſérail qui avoit la réputation d'être un des mieux compoſés de Conſtantinople. Ses émiſſaires lui avoient amené de Géorgie pluſieurs de ces belles filles qui y ſont un objet de commerce, & qui enrichiſſent leurs parens aux dépens de leur liberté. Leur éducation les prépare au rôle qu'elles doivent jouer un jour : on leur apprend à ſe défaire du ſentiment de fierté ſi naturel à leur ſexe, qu'on le regarde dans d'autres pays comme le bouclier de la vertu : toutes les leçons qu'on leur donne roulent ſur l'art de plaire ; & le moyen qu'on leur fait enviſager pour y parvenir, c'eſt d'être complaiſantes & ſoumiſes. Avec ce beau ſecret, elles ne parviennent guère à gagner ſur des Maîtres

impérieux, le pouvoir que leurs charmes devroient leur donner, ni à rendre leur tendreſſe durable. Nos Européennes élevées différemment, ſavent allumer les déſirs. Les Géorgiennes ne ſont bonnes qu'à les éteindre.

Au milieu de vingt Odaliques, dont la plus laide auroit été infailliblement étouffée dans les Jardins publics de Paris, Iſmaël avoit conſervé la liberté de ſon cœur; une petite perſonne, médiocrement jolie, la lui fit perdre, & vengea ſur lui l'affront qu'il avoit fait à ſon ſexe par cette inſenſibilité.

Notre Philoſophe, en ſe promenant ſur le Port où ſe fait le trafic des Eſclaves, entendit un Marchand d'Arménie jurant en bon Turc, & une jeune fille qui ſe moquoit de lui en Français. Ne ſuis-je pas bien malheureux, diſoit l'Arménien? J'ai acheté cette chienne de petite Françaiſe quarante ſequins, & on ne m'en offre pas un. Je me vois obligé de la garder pour mon compte. Cela eſt fâcheux, dit Iſmaël, qui ſe piquoit de généroſité: tiens, voilà tes quarante ſequins, mène cette Françaiſe dans mon Palais.

Henriette, c'eſt le nom de la petite perſonne, paſſa pluſieurs jours dans le ſérail d'Iſmaël, ſans recevoir de ſes viſites. Cette marque de mépris, ſi ſenſible à une Aſiatique, n'avoit rien d'affligeant pour elle; un Turc ne lui paroiſſoit pas capable d'aimer, ni digne d'être aimé; l'air gauche & mauſſade de ſes compagnes l'avoit encore plus

frappée que leur beauté : elle ne leur envioit pas les faveurs de leur Maître. Qu'il rende hommage à leurs charmes, disoit-elle, & qu'il néglige éternellement les miens ; ma captivité m'en paroîtra plus douce : mais il faut avouer que je suis bien heureuse qu'un Turc ne soit pas connoisseur. Ismaël le devint pour son malheur, si c'étoit l'être que d'abandonner la beauté pour les grâces & le sentiment pour l'esprit. Il lui prit fantaisie d'entretenir Henriette pour savoir d'elle-même, comment elle se trouvoit dans son nouvel état, & si elle regrettoit sa patrie : elle satisfit à ses questions avec le secours d'un Interprète, dont par la suite elle parvint à se passer : elle l'assura qu'elle soupiroit après l'instant de recouvrer sa liberté, & qu'elle ne goûtoit dans le sérail aucun amusement qui pût lui en rendre le séjour supportable. Ismaël fut surpris & piqué de cette déclaration. Vos compagnes, lui dit-il, s'estiment les plus heureuses femmes de la Turquie. Elles sont nées pour l'esclavage, répondit Henriette, elles ne sentent point le poids des fers qui m'écrasent. Vous êtes un homme après tout, & c'est tout ce qu'il leur faut. Que voudriez-vous de plus, reprit notre Philosophe ? Seigneur, continua la Française, je voudrois de la délicatesse, des soins, des prévenances, des manières & de l'esprit. Ismaël trouva son esclave difficile à contenter : cependant voulant à tout prix lui faire changer de langage, il sortit en lui laissant un gage d'une tendresse naissante. Henriette

le ſuivit en éclatant de rire : Reprenez ce mouchoir, lui dit-elle, je ſuis bien éloignée d'aſpirer à l'honneur qu'il me préſage ; portez-le à quelqu'autre qui connoiſſe tout le prix d'un préſent que je dédaigne. Couloski ne concevoit rien à de pareils refus ; mais leur effet fut prompt ; il ſentit naître dans ſon cœur une tendreſſe violente qui lui fit mettre tout en œuvre pour les ſurmonter ; il demanda comme une grâce, un bien qu'il s'imaginoit avoir acquis. Ce fier Muſulman tomba aux genoux de ſon Eſclave, & la rendit la ſouveraine de ſon ſort : tant d'abaiſſement ſatisfit la vanité de ſa Maîtreſſe, ſans pouvoir vaincre ſon indifférence.

Pendant qu'Iſmaël ſe livroit à l'amour, le Viſir, ſon protecteur, ſongeoit à avancer ſes affaires en ſatisfaiſant ſon avarice & ſon reſſentiment perſonnel. Le ſuprême Aga, perſonnage très-riche & très-puiſſant, avoit oſé le contredire devant le Sultan ; il eſt plus difficile à un Miniſtre de diſſimuler une offenſe que de la punir. Le Grand-Viſir ne penſoit qu'au moyen de perdre l'Aga & de profiter de ſes dépouilles ; il avoit dreſſé toutes ſes batteries en politique habile. Couloski étoit dans le ſecret ; la place du coupable lui étoit promiſe ; l'eſpérance de l'occuper bientôt réveilloit ſon ambition aſſoupie ; il regardoit cette dignité comme un titre de plus pour gagner le cœur d'Henriette. Quoiqu'il la vît toujours très-aſſiduement, & qu'il fît montre des mêmes ſentimens qu'il lui avoit jurés, cette fille

pénétrante n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'une affaire ſérieuſe rempliſſoit ſon eſprit. Pour éprouver ſon pouvoir, elle ſe mit en tête de lui en arracher la connoiſſance ; il ne lui en coûta que quelques regards, quelques mots qui pouvoient être interprétés dans un ſens favorable : il ne faut pas faire une grande dépenſe de coquetterie avec un Turc. Iſmaël, qui ſe croyoit déjà au comble de ſes vœux, lui déclara de bonne foi l'entrepriſe que le Viſir avoit concertée avec lui, entrepriſe dont l'heureux ſuccès alloit revêtir ſon Eſclave d'une des premières dignités de l'Empire Ottoman.

Trois jours après cette confidence, le Grand-Viſir fut relégué dans une iſle de l'Archipel, & Couloski apprit avec effroi que l'Aga qu'il avoit voulu perdre, avoit obtenu la place du Miniſtre diſgracié ; il courut à l'appartement de la Françaiſe pour tâcher de démêler ſi ſon indiſcrétion n'avoit pas été cauſe de cet événement fatal ; c'étoit-là qu'il devoit apprendre toute l'étendue de ſon malheur. Henriette n'y étoit plus : l'Eunuque, à qui la garde en étoit confiée, avoit pris la fuite avec elle ; alors il ne douta plus qu'abuſant de ſa confiance, elle ne fût parvenue à inſtruire l'Aga de l'entrepriſe qui ſe tramoit contre lui ; que pour prix d'un ſi grand ſervice, elle n'en eût obtenu la liberté. Iſmaël ne ſe trompoit pas. Henriette avoit corrompu la fidélité de ſon Gardien : il s'étoit chargé de découvrir tout cet affreux myſtère à l'Aga ; ce dernier avoit favoriſé leur éva-

ſion, & profitant adroitement des circonſtances, il s'étoit élevé ſur les ruines de ſon ennemi.

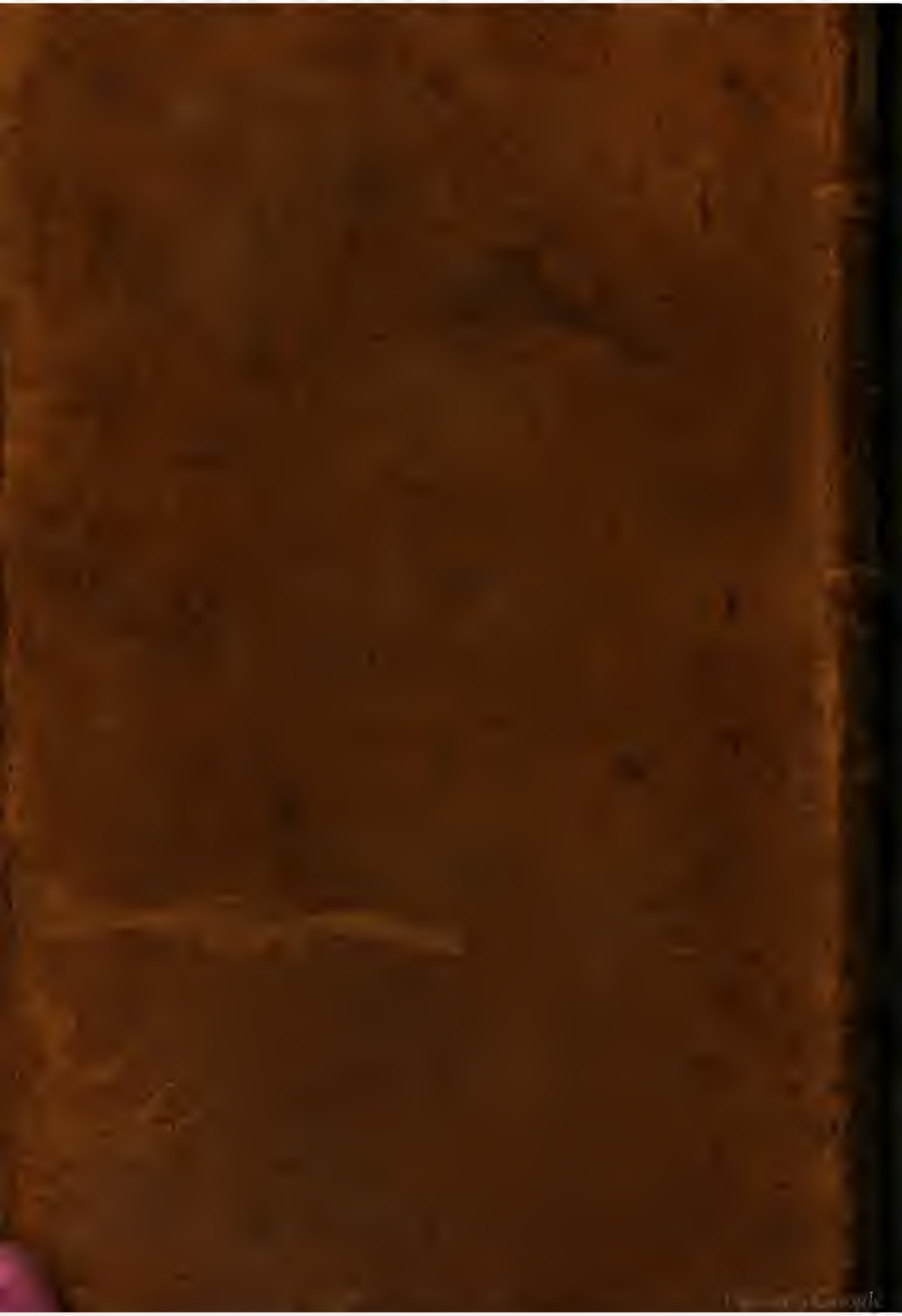
Notre Héros replongé dans l'infortune, ſe mit à réfléchir comme de coutume; & ſans rien perdre de la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, attribua tous ſes torts à une ſorte de fatalité à laquelle il n'avoit pu ſe ſouſtraire: le dépit qu'il en eut, l'empêcha de retourner chez ſon père, où vraiſemblablement le courroux du nouveau Viſir ne l'auroit pas ſuivi; il profita d'une caravane de Marchands qui alloient en Perſe, pour quitter Conſtantinople avec plus de ſureté; & s'étant muni de tout ce qu'il pouvoit emporter de plus précieux, il laiſſa le reſte de ſes biens au pouvoir de ſes ennemis.

Il y avoit dans la caravane un de ces ſuffiſants perſonnages, qui nés avec un amour extraordinaire pour la diſpute, ne ſouffrent jamais qu'on ait impunément d'autres ſentimens que les leurs. C'étoit un Perſan, zélé Sectateur d'Ali. Il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de faire l'éloge de ce fameux Diſciple du Prophète aux dépens d'Omar, que les Turcs ont en vénération. Comme Iſmaël étoit le plus jeune de la troupe, il eſpéroit de le perſuader le premier: auſſi ne ceſſoit-il de lui exagérer la douceur de la Loi, ſuivant le Commentaire d'Ali. Iſmaël, élevé dans l'opinion d'Omar, tâchoit de la défendre; mais ſon adverſaire, plus exercé que lui dans ces ſortes de combats,

l'accabloit de citations & d'autorités. Couloski ſe fâchoit quand les raiſons lui manquoient. C'eſt l'uſage dans les diſputes ; mais ce qui n'eſt pas d'uſage, & qui arriva cependant, c'eſt qu'en ſe fâchant bien fort, il quitta ſon ſentiment pour embraſſer celui du Sectateur d'Ali. Il en vint même à convenir qu'Omar étoit le plus méchant des hommes, & qu'il ſe pouvoit bien faire que Méhémet Mohadin vécût encore comme le croient les Perſans.

Notre Philoſophe avoit de la peine à ſe juſtifier cette dernière déſobéiſſance ; mais, diſoit-il, y a-t-il tant de mal au fond, de changer de ſentiment, quand on nous prouve que nous étions dans l'erreur ? On ne peut guère ſe refuſer à l'évidence, ſans faire preuve d'une opiniâtreté condamnable ; & après tout, mon père ne m'avoit pas dit qu'on diſputeroit avec moi pendant pluſieurs jours ſur ma créance, & que je ſerois obligé de donner gain de cauſe, ou de convenir que j'étois un ſot ; ce qui auroit été bien dur pour un Philoſophe.

C'eſt ainſi que notre pauvre Voyageur, en s'appercevant de ſes ſottiſes, trouvoit des ſophiſmes pour les diſculper. Voilà les hommes. Comment auroient-ils de la bonne foi avec les autres ? Ils n'en ont preſque jamais avec eux-mêmes. Cependant Couloski ſentoit intérieurement je ne ſais quoi qui ne dépoſoit pas en faveur de ſon innocence. ſon cœur étoit livré à la triſteſſe ; un événement imprévu y mit le comble ; la caravane

fut volée. Ismaël au désespoir, prit alors le seul parti qui lui restoit, celui de retourner chez son père. Sa présence adoucit d'abord sa douleur. O mon père ! s'écria-t-il, j'ai péché contre la Philosophie & contre vous. Je suis tombé dans toutes les fautes que je vous avois promis d'éviter. Mon fils, dit le vieux Couloski, vous n'avez péché que contre vous-même ; mais c'est peut-être ma faute. Je ne vous avois pas appris à vous défier de votre amour-propre ; c'est lui qui vous a perdu. Du-moins vous pouvez tirer un grand profit de vos égaremens pour le reste de votre vie. On n'apprend guère à être sage qu'à ses dépens. Vous voilà guéri de la présomption ; c'est toujours quelque chose. Les Philosophes ne sont pas à l'abri de faire de faux pas ; ils tombent même quelquefois, mais ils se relèvent plus forts & plus courageux qu'auparavant : instruits par le malheur, ils fourniſſent le reste de leur carrière sans broncher.

Fin du Tome second des Romans.